Études et recherche

Les habitués

Le microcosme d'une grande bibliothèque

Préface de Christian Baudelot

Christophe Evans
Agnès Camus
Jean-Michel Cretin

Bibliothèque
Centre
Pompidou
publique d'information

Les habitués

Le microcosme d'une grande bibliothèque

Agnès Camus, Jean-Michel Cretin et Christophe Evans

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1578

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, Centre Pompidou

Année d'édition : 2000

Date de mise en ligne : 5 février 2014

Collection : Études et recherche

EAN électronique : 9782842461706

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782842460433

Nombre de pages : 328

Référence électronique

CAMUS, Agnès ; CRETIN, Jean-Michel ; et EVANS, Christophe. *Les habitués : Le microcosme d'une grande bibliothèque*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2000 (généré le 21 septembre 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1578>>. ISBN : 9782842461706. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.1578>.

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2021. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2000

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

« Une maison magique », « une usine culturelle », « une mine d'or », « un laboratoire social », « un bon espace productif », « un ventricule », « un trait d'union »... Autant d'images contrastées qui se rapportent toutes à un même objet : la Bibliothèque publique d'information au Centre Georges Pompidou telle que se la représentent ses habitués. On trouvera ici la synthèse à plusieurs voix - abondamment illustrée par des photos, des extraits et des montages d'entretiens - d'une enquête qualitative réalisée fin 1997, juste avant la fermeture provisoire et partielle de la Bpi après vingt ans de fonctionnement et de succès public continus.

Au total, pas moins de soixante étudiant(e)s, retraité(e)ls, salarié(e)s et autres familiers du lieu, sont tour à tour conviés pour évoquer longuement leurs activités au sein de cet établissement et ce qui les y arrime (comme au Centre Pompidou dans son ensemble). Peu à peu, alors, un coin de voile se lève sur le microcosme particulier de cette grande bibliothèque, sur la question de l'attachement affectif pour un établissement de lecture publique, ou, plus généralement encore, sur le thème de la légitimité culturelle.

AGNÈS CAMUS

Sociologue, chargée d'études au service Études et recherche de la Bpi.

JEAN-MICHEL CRETIN

Jean-Michel Cretin est ethnologue de formation, a travaillé à la Bibliothèque publique d'information (en 1997). Il est réalisateur de films documentaires.

CHRISTOPHE EVANS

Christophe Evans est chargé d'études en sociologie au service Études et Recherche de la Bpi.

SOMMAIRE

Préface

Christian Baudelot

Introduction générale. Portrait de la Bpi en « lieu anthropologique »

Ouverture

Chapitre 1. Contexte et cadre de l'enquête

- 1.1. La Bpi racontée par ses habitués mêmes
- 1. 2. Les « habitués » : une catégorie englobante
- 1. 3. Échantillonnage et méthodologie
- 1.4. Le terrain : la Bpi avant la fermeture provisoire

Des lecteurs de quotidiens

Mme Lombardi

M. Truchet

Steven

Chapitre 2. Les représentations de la Bpi

Introduction : Des représentations partagées

Conclusion : la bibliothèque de Beaubourg

L'Espace langues

Une habitude à prendre

Les habitués de l'Espace de langues

Xavier. « Elle bouge cette bibliothèque, elle est vivante... c'est-à-dire qu'elle permet... elle donne des ouvertures, des possibles. »

Milena. « Ici, je peux m'imaginer comme un écrivain, comme une artiste. »

Chapitre 3. Travailler sur soi à la Bpi

Introduction : Une matrice de socialisation

Conclusion : À propos du rôle social des bibliothèques...

Les étudiants et les autres : un regard croisé

Des habitués étudiants : « sortir à la Bpi »

« Habitué » : un statut à part entière pour les non-étudiants ?

Quatre étudiantes

Henri

Conclusion générale. Pratiques culturelles et légitimité sociale

Sur la légitimité sociale

Sur la fermeture

Jacques. « La bibliothèque, c'est un centre de vie. Et quand on vit, on bouge, on échange, on dialogue... La bibliothèque, c'est un trait d'union »

Lundi 29 septembre, 15h00

Annexe

Préface

Christian Baudelot

Même le dimanche...

- 1 La division du monde en deux domaines séparés, le profane et le sacré, est selon Emile Durkheim, le trait distinctif de la pensée religieuse. Profane et sacré fonctionnent comme un couple dont les deux termes sont absolument nécessaires l'un à l'autre. Aucune de ces réalités n'existe en soi ; elles tiennent respectivement leur sens et leur existence de la distinction qui les fonde en les opposant. Le sacré n'existe qu'en rejetant dans les ténèbres extérieurs au cercle qui le constitue tout ce dont il tient à se séparer. Le profane peut alors s'incarner dans des figures diverses allant de la vie ordinaire et quotidienne jusqu'à des stigmatisations plus disqualifiantes : païen, impie, mécréant, etc.
- 2 En s'appliquant à des domaines largement étrangers à celui des seules religions déclarées, cette distinction fondamentale a le grand mérite de manifester la force persistante des catégories de la pensée religieuse dans un grand nombre de champs apparemment laïcisés de la société civile. Elle s'impose en particulier avec une grande netteté dans le domaine des institutions et des biens culturels. Le secours de la religion est alors mobilisé comme une arme efficace de la domination culturelle puisqu'elle tend à persuader tout un chacun qu'il existe une forme supérieure et légitime de manipulation et d'usage d'un certain type de biens culturels, immédiatement identifiés à des biens de salut. Tout écart à la norme est immédiatement frappé d'un signe négatif : infériorité, indignité, illégitimité. Et chacun de s'en convaincre, pour en tirer gloire et assurance lorsqu'il se persuade qu'il est inscrit dans le cercle sacré ; pour en souffrir, lorsqu'il réalise qu'il en est exclu.
- 3 Publique ou privée, la lecture est l'une des pratiques culturelles les plus exposées aux effets souvent dévastateurs de cette forme élémentaire de la vie religieuse. Le grand intérêt de l'enquête qu'on va lire est d'en manifester la force et l'existence mais sous un jour tout à fait inhabituel puisqu'il est heureux. C'est à un laïc et joyeux retournement du stigmate que se livrent devant nous les « habitués » de la Bibliothèque publique d'information interrogés par Agnès Camus, Christophe Evans et Jean Michel Cretin.

Loin de se définir négativement par rapport aux « lecteurs », grands et savants, de la Bibliothèque nationale de France, loin d'éprouver leurs pratiques de lecture et de consultation comme des sous-produits dégradés de la culture noble, loin d'adhérer à la représentation moutonnaire que se font d'eux, pour mieux s'en distinguer, les tenants d'une lecture savante et sacralisée, nos « habitués » se sentent assez sûrs d'eux et chez eux à Beaubourg pour s'approprier le lieu et le plier à leurs propres désirs. Refusant de se reconnaître dans les termes à leurs yeux réducteurs de l'appellation officielle « Bibliothèque publique d'information » et encore moins dans son sigle (« Bpi »), ils préfèrent, se recommander du quartier (« Beaubourg ») ou de l'esprit démocratique et républicain du fondateur (« Pompidou »), pour nommer le cadre matériel et institutionnel de leurs habitudes. C'est bien de culture qu'ils viennent assouvir leurs besoins et non d'information, bien qu'ils y lisent régulièrement mais pas seulement les journaux.

- 4 En revendiquant publiquement le plaisir qu'ils éprouvent à fréquenter la bibliothèque de Beaubourg, bibliothèque moderne, ouverte à « tout le monde », au « tout-venant », au « grand public », ils apprécient en connaisseurs l'absence de « bâtons administratifs » (carte, dossier de candidature, droits d'inscription) interposés entre leurs désirs et leur satisfaction. La joie et la fierté qu'ils affichent expriment, en dehors du plaisir personnellement ressenti, des valeurs militantes et revendicatives : le combat du moderne contre l'ancien, le défi de la liberté lancé à la contrainte, la revanche du profane sur le sacré. En ce sens, et si libertins qu'ils se pensent, nos habitués participent encore du plaisir de goûter le fruit défendu. Par le soin qu'ils apportent à apprécier leur plaisir en référence à l'austérité intégriste des grands temples du livre que sont la BnF et les autres bibliothèques universitaires (Sainte-Geneviève en particulier), ils demeurent encore en partie prisonniers des catégories de la pensée religieuse. Le plaisir du profane se nourrit de son aversion pour l'ascèse du lettré. De fait, les habitués qui ont répondu aux enquêteurs se vivent encore, vingt ans après la fondation du Centre Pompidou, comme les militants d'avant garde d'une nouvelle conception de la culture et de la consommation culturelle. Fort répandue dans les institutions culturelles nord-américaines où elle est depuis l'origine la norme dominante, qu'il s'agisse des musées ou des bibliothèques, cette conception démocratique de l'accès à toutes les formes de culture est encore dominée dans notre pays par une philosophie à la fois cléricale et républicaine, fondamentalement élitiste, qui tend à dresser devant la culture des barrières sociales destinées à en chasser l'infidèle. Le même Émile Durkheim a très bien expliqué, dès 1904, tout ce que cet humanisme des clercs devait aux origines religieuses de l'école républicaine.
- 5 Il est clair que le style d'accès aux œuvres culturelles tel qu'il est proposé par la Bpi correspond en profondeur aux aspirations et aux dispositions d'un public croissant de tous âges et de toutes conditions. Le grand succès populaire des médiathèques, venues localement relayer cet effort, l'atteste. Ouvertes elles aussi à tous et proposant, comme Beaubourg, une large palette de produits culturels associant au livre, les journaux, les revues, les vidéos, les CD (rom ou non !) ainsi que les nouvelles ressources de l'informatique (Internet...), elles militent pour un nouveau rapport aux œuvres culturelles et pour une définition plus large et plus démocratique de ces œuvres. Leurs personnels en sont les ardents propagateurs. Ces institutions sont à ce titre parfaitement en phase avec les pratiques de lecture des jeunes générations d'élèves des collèges et des lycées. Ces derniers se distinguent en effet de leurs aînés par une désacralisation croissante de leur rapport au livre et à la lecture. Le livre ne bénéficie

plus chez eux d'un statut d'autonomie qui le placerait à part et au-dessus des autres formes d'expression culturelle. L'univers du livre communique au contraire pleinement avec le monde de l'image et du son dans une relation de complémentarité.

- 6 Malheureusement cette conception d'une culture moderne, ouverte et sans frontières, accessible à tous que Beaubourg et les médiathèques ont progressivement mise en place entre parfois en contradiction avec une vision plus traditionaliste et élitiste de la lecture et des œuvres du patrimoine, pratiquée dans l'enceinte scolaire. Le combat que se livrent ces deux conceptions de la culture, sacrée et profane, sous-tend en sourdine beaucoup des propos recueillis par les auteurs de cette enquête passionnante. Reposant sur une observation très fine de la réalité et d'une perception aiguë des conflits latents qui s'y jouent sous les dehors innocents d'une population d'habitues débarrassée de ses complexes, la recherche d'Agnès Camus, Christophe Evans et Jean-Michel Cretin invite, sur la lancée du travail accompli à Beaubourg, à poser en des termes nouveaux les rapports entre une culture savante et fermée et une culture ordinaire et ouverte..., même le dimanche à l'heure de la messe.

Introduction générale. Portrait de la Bpi en « lieu anthropologique »

- 1 On raconte que certains thérapeutes conseillent à leurs patients dépressifs ou agoraphobes de s'immerger parmi la foule anonyme des usagers de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou pour faciliter leur retour à une forme de vie sociale. En y réfléchissant bien, il n'est pas si étonnant qu'un praticien dispose d'un certain nombre de lieux-ressources qui puissent permettre des expériences d'exposition publique c'est-à-dire de cohabitation et de confrontation à autrui assurant des conditions de sécurité et de tranquillité relatives. Là n'est pas la question d'ailleurs, et l'on peut facilement deviner les raisons qui peuvent conduire alors à préférer l'atmosphère d'une bibliothèque à celle d'un stade par exemple où sont réunis les supporters de deux équipes rivales. Mais pourquoi la Bpi ? Pour sa commodité d'accès et sa gratuité ? Oui, et pour bien d'autres motifs encore, au premier rang desquels, sans doute, la forme assez achevée d'autorégulation sociale qui règne au sein de cet espace culturel public ouvert à tous et massivement fréquenté. Quiconque en effet ayant arpenté les différents étages de cette bibliothèque aura pu constater que, malgré l'affluence et la relative hétérogénéité des publics, l'ambiance de l'établissement semble propice pour beaucoup au travail, à la méditation, au divertissement, voire, pour certains, à la complicité et au recueillement.
- 2 D'une certaine façon cet ouvrage voudrait en être l'illustration –, la Bpi est plus que la somme des éléments qui la composent. Se contenter de dresser la liste de ses caractéristiques techniques et bibliothéconomiques ainsi que de livrer un certain nombre d'informations statistiques sur les profils socioculturels et les usages utilitaires de ses publics revient à faire le portrait d'une bibliothèque. On aura manqué quelque chose ; peut-être pas l'essentiel, mais quelque chose d'important tout de même : l'esprit du lieu. Or la Bpi est un « lieu anthropologique » au sens que Marc Augé donne à cette expression, autrement dit un endroit « conjuguant identité et relation¹ ». C'est peut-être le cas d'un grand nombre d'espaces publics (une poste, une gare SNCF, une piscine municipale...), mais dans une bibliothèque, et *a fortiori* dans cette bibliothèque, les thématiques de l'identité et de la relation qu'il s'agisse du rapport à soi, aux autres, à la culture, au divertissement, au temps, à la mémoire collective ou individuelle sont

conjuguées, travaillées et retravaillées de multiples façons, jusqu'à présenter parfois une image brouillée à l'observateur.

- 3 Si l'on admet qu'une bibliothèque est une institution culturelle qui émet un certain nombre de signes (concernant son accessibilité, ses collections, ses publics, le savoir...), alors on doit pouvoir retrouver ces signes parmi ses usagers comme autant de sédiments déposés en eux à la faveur de leurs visites répétées. C'est précisément l'inventaire des signaux reçus et reconstitués par les habitués de la bibliothèque du Centre Pompidou qui va nous intéresser ici, de même que l'étude des pratiques fonctionnelles et symboliques auxquelles ils sont étroitement articulés. L'ouvrage qui résulte de cette exploration, entreprise collective à plus d'un titre, est divisé en plusieurs parties à la fois dépendantes et indépendantes les unes des autres. Après un premier chapitre consacré au contexte général de l'enquête (objectifs, circonstances et dispositifs méthodologiques), le second chapitre rédigé par Agnès Camus nous donnera l'occasion d'analyser les représentations de l'institution produites et véhiculées par les usagers eux-mêmes. Alors que Christian Baudelot, dans le cadre de son enquête consacrée aux publics de la Bibliothèque nationale², avait parfois recours à l'anthropologie de la religion et du sacré pour évoquer le type de lien que les fidèles de l'institution domiciliée rue de Richelieu avaient noué avec celle-ci, on verra que les témoignages recueillis à la Bpi, sans qu'ils soient totalement étrangers à ce genre de rapprochement, relèvent plutôt pour leur part d'une sociologie politique, surtout lorsqu'il est question dans les entretiens de la thématique de la démocratie culturelle, voire de la démocratie culturelle populaire...
- 4 Il faut préciser que les habitués de la Bpi paraissent en général très concernés par ce que les auteurs de *L'Oeil à la page* qualifiaient « d'activisme culturel³ ». Dans leur grande majorité en effet, celles et ceux qui se sont exprimés ici devant les micros des enquêteurs font preuve d'une forte propension à se sentir attirés par les produits culturels proposés dans les bibliothèques et du coup à s'investir considérablement dans ces établissements. Trois courts extraits d'entretiens empruntés à des usagers dont les caractéristiques sociales sont loin d'être homogènes mais dont l'engagement culturel est proche peuvent d'ores et déjà nous donner un avant-goût de ce type d'attitude :
- 5 « *J'ai pas fait beaucoup d'études donc, je suis venue à la bibliothèque plutôt de moi-même en dehors des études.* » Carole, 27 ans, metteur en scène [13]⁴.
- 6 « *Moi, si je viens pas aujourd'hui, je viendrai demain. C'est purement..., c'est de l'occupation intellectuelle si vous voulez. Il y en a d'autres qui font pousser les légumes. Moi, je ne plaisante pas, je suis sérieux, c'est une occupation intellectuelle.* » M. Faure, 66 ans, ingénieur SNCF retraité [7].
- 7 « *Il n'y a pas un bruit, les gens sont quand même disciplinés. Il y a quand même plus une majorité de travailleurs, je veux dire le dimanche, on est volontaire. Le dimanche, au lieu d'aller à Beaubourg, autant aller se promener !* » Joëlle, 30 ans, rédactrice d'actes juridiques [15].
- 8 À travers ces témoignages, intentionnellement prélevés parmi des usagers qui ne sont pas ou plus étudiants, on entrevoit avec quel sérieux la fréquentation de la bibliothèque est envisagée : même le dimanche ! Nous retrouverons ce niveau d'engagement dans le troisième chapitre rédigé par Christophe Evans puisque cette partie de l'ouvrage sera, pour sa part, essentiellement consacrée à l'étude des activités auxquelles se livrent les habitués dans l'enceinte de la bibliothèque et à leurs implications. Les pratiques fonctionnelles des uns et des autres seront alors analysées, mais aussi et surtout leurs pratiques symboliques, notamment celles qui concernent le Fait de venir travailler sur

soi dans le contexte si particulier de la Bpi. Les propos recueillis dans le cadre de cette enquête montrent en effet que la fréquentation répétée de la bibliothèque permet de travailler sur sa personne aussi bien sur le plan psychologique que sur le plan social. On serait donc tenté de dire que c'est l'identité au sens large qui se trouve concernée, d'autant plus que le niveau physiologique est lui-même susceptible de l'être dans certains cas.

- 9 Séparer arbitrairement, comme nous nous proposons de le faire, le champ des représentations du champ de la pratique est une gageure bien sûr puisque dans l'ordre « naturel » des choses si l'on peut s'exprimer ainsi pour évoquer le monde « réel » des êtres, des objets et des institutions reconstruit par le sociologue ils ne sont jamais séparés. Ce hiatus permet en partie d'expliquer un certain nombre de réflexions communes aux chapitres analytiques de cet ouvrage, communauté d'autant moins gênante, nous semble-t-il, que les éclairages et parfois les points de vue sont forts différents.
- 10 Enfin, une troisième voix viendra s'ajouter aux deux premières citées afin de nuancer et d'approfondir les analyses déjà proposées, celle de Jean Michel Cretin. Il serait d'ailleurs plus juste de parler d'une pluralité de voix puisque l'auteur nous proposera, à intervalles réguliers, le montage de quelques entretiens issus d'une démarche d'investigation plus spécifiquement ethnographique. Ces montages, identifiables à leur mise en page différente, seront intercalés aux deux autres textes déjà évoqués. Plus qu'une simple illustration des analyses qu'ils seront chargés d'encadrer, il faut considérer ces témoignages sélectionnés avec soin comme devant les préparer et les prolonger. Ainsi, les paroles des habitués pourront-elles être resituées dans le fil d'un discours et d'un raisonnement qui, à l'évidence, perd beaucoup à être tronçonné et décontextualisé.
- 11 Au sortir de cette exploration qualitative des représentations et des pratiques de celles et ceux étudiants ou non qui connaissent bien la Bpi pour la fréquenter souvent, c'est l'image et la réputation de « bibliothèque universitaire » qui est souvent associée à cet établissement pourtant non spécialisé qu'il conviendra peut-être de réviser partiellement.

NOTES

1. Marc Augé écrit : « Nous réservons le terme de » lieu anthropologique à cette construction concrète et symbolique de l'espace qui ne saurait à elle seule rendre compte des vicissitudes et des contradictions de la vie sociale mais à laquelle se réfèrent tous ceux à qui elle assigne une place, si humble ou modeste soit-elle. C'est bien parce que toute anthropologie est anthropologie de l'anthropologie des autres, en outre, que le lieu, le lieu anthropologique, est simultanément principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour celui qui l'observe. », *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de ht surmodernité*, Le Seuil, 1992, p. 68 et 71.
2. Christian Baudelot, Claire Verry, « Profession : lecteur ? Résultats d'une enquête sur les lecteurs de la Bibliothèque nationale », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 39, n° 4, 1994. Christian Baudelot, Christine Detrez, Laure Léveillé et Claire Zalc, « Lire à la BN, lire au plus haut niveau. Les bases sociales d'une polémique culturelle », in Bernadette Seibel (dir.), *Lire, faire lire : des usages de l'écrit aux politiques de lecture*. Le Monde Éditions, 1995.
3. « Venir en bibliothèque constitue bien sûr un acte culturel décisif », écrivaient notamment Jean-Claude Passeron, Michel Grumbach et al. dans *L'œil à la page : enquête sur les images et les bibliothèques*. Bpi Centre Georges Pompidou, 1984, p. 216.
4. Les chiffres indiqués entre crochets renvoient à l'annexe récapitulative des principales caractéristiques socioculturelles des personnes interviewées dans le cadre de cette enquête. Les prénoms et noms utilisés sont fictifs. Selon les cas, nous n'avons conservé qu'un prénom ou un patronyme afin de faire en sorte que l'ambiance de l'entretien soit en partie restituée au lecteur. Il faut savoir en effet qu'en fonction des personnes ou des contextes, le tutoiement ou le

vouvoient étaient utilisés. C'est donc cette distance sociale relative que nous souhaitons rendre sensible par le recours à ce procédé.

Ouverture

- 1 Il est 11h30, les premiers visiteurs sont déjà là et attendent l'ouverture du Centre. Leur nombre augmente progressivement, la pression s'accroît peu à peu. Aujourd'hui, comme tous les jours de la semaine, le Centre Pompidou ouvre ses portes à midi. Le week-end, il ouvre plus tôt, à 10 heures. Mais tous les jours, il ferme à 22 heures. Cela laisse du temps. Alors pourquoi venir si tôt ? Qui sont ils ces *aficionados* de la Bpi qui se pressent, une demi-heure avant l'ouverture, dans cette file d'attente qui leur est réservée ? Je reconnais Jacques, parmi les premiers comme toujours, impassible, fier mais discret, petite sacoche sous le bras, en complet beige. Jacques vient tous les jours. Il est là de l'ouverture à la fermeture de cette bibliothèque dont il connaît tous les rythmes, toutes les pulsations, le moindre frémissement. Il est Centrafricain et c'est le premier habitué de la bibliothèque que j'ai remarqué. La file d'attente prend des proportions impressionnantes. Certains se saluent discrètement pendant que d'autres en profitent pour manger un sandwich. Chacun reste à sa place. Les portes sont toujours fermées. Heureusement, il fait beau, le soleil est agréable mais comment se fait-il que même le froid ou une pluie persistante ne réussissent pas à en décourager certains ?
- 2 C'est la première fois que j'attends, avec le public, l'ouverture de « Beaubourg ». Il m'était déjà arrivé de traverser cette file avec mon badge du personnel, essayant péniblement de me faufiler sous des regards réprobateurs et soupçonneux : quel passe-droit, quel subterfuge avais-je réussi à inventer pour passer avant tout le monde ? J'avais aussi assisté, depuis l'intérieur du Centre, à la spectaculaire ouverture de midi. Médusé, j'avais vu des centaines de personnes se ruier et s'agglutiner au pied de l'escalator avant d'avalier les escaliers quatre à quatre. J'avais été fasciné sans bien comprendre le phénomène. Était-ce bien une bibliothèque, le but de cette course effrénée ?
- 3 Il faut savoir qu'un bon tiers des visiteurs quotidiens du Centre Pompidou se déplace pour la Bpi. À elle seule, la bibliothèque enregistre ainsi environ 10 000 entrées par jour alors que l'on prévoyait une fréquentation de 4 000 personnes en moyenne à l'origine. Cette marée humaine s'engouffre dans une bibliothèque qui se révèle bien vite incapable de l'avalier tout d'un coup. Si les premiers arrivés peuvent retrouver leur place habituelle ou jeter leur dévolu sur l'ouvrage de leur choix, l'entrée ne tarde pas à se bloquer à nouveau, dès que le compteur de la bibliothèque affiche le chiffre fatidique

de 1 800 visiteurs présents dans les espaces. Il faudra attendre parfois plus d'une heure pour passer le seuil de la bibliothèque et les documents convoités seront peut-être déjà pris par quelqu'un d'autre. L'attente peut commencer dès midi et se poursuivre jusqu'à 18 heures. Le scénario est identique pratiquement tous les jours, onze mois sur douze. Et la situation s'aggrave en période d'examen ou pendant les vacances scolaires, lorsque les bibliothèques universitaires sont fermées. La Bpi ne désemplit vraiment qu'entre le 15 juillet et le 15 août.

- 4 Les portes s'ouvrent enfin, une onde passe, on se serre, on se presse un peu plus. D'un seul coup, l'obstacle qui nous retient encore est franchi. L'espace s'ouvre devant le visiteur, encore vide. Nous sommes dedans, et pourtant la ville est toujours présente. Les parois du Centre sont en verre, comme les coursives extérieures qui permettent de s'élever lentement jusqu'au dernier étage en découvrant progressivement une des plus belles vues de Paris.
- 5 À l'origine, les concepteurs, Renzo Piano et Richard Rogers, ont ainsi défini leur projet : « Au lieu de proposer un objet replié sur lui-même, nous avons imaginé une machine ouverte sur la ville, en prise directe avec les activités qui s'y déroulent. » Ils avaient voulu « rompre avec une conception figée de la culture pour rechercher une définition plus souple, plus ludique ». Résolument « provocateurs » et « désobéissants », ils refusaient « les articulations » en prévoyant une « flexibilité » maximale de l'espace pour un lieu accessible à tous. Le rez-de-chaussée ouvert se voulait perméable pour que « les gens se rencontrent dans une certaine quotidienneté sans devoir passer par un portillon, sans être contrôlés comme à l'usine¹ ».
- 6 Entre-temps, les années ont passé, l'institution a changé. Le Centre, déjà un peu vieilli, s'est fermé un peu plus pour répondre aux exigences du plan Vigie pirate. Plusieurs tentatives ont vu le jour pour canaliser ce public trop nombreux qui doit maintenant, avant même d'entrer dans le Centre, choisir sa file d'attente selon qu'il décide d'aller au musée ou à la bibliothèque. Aujourd'hui, il n'y aura donc pas de course folle puisque les centaines de personnes qui attendent encore devant l'entrée passeront une à une le portillon de contrôle.
- 7 Nous traversons maintenant le forum, au rez-de-chaussée, pour rejoindre les escalators extérieurs. Au deuxième étage, une coursive donne accès à la bibliothèque. Tout est vitré et nous sommes comme suspendus dans le vide pour une dernière transition avec la ville. Les sons qui nous parviennent montent du parvis où les animations se succèdent avec leurs musiques, leurs éclats de voix, leurs applaudissements. La rumeur plus urbaine de la circulation automobile est encore perceptible mais tenue en retrait. De l'autre côté, le regard file à l'intérieur de la bibliothèque mais aucun son ne parvient des mouvements du public qui l'animent déjà.
- 8 Si la coursive est un passage obligé pour entrer ou sortir de la Bpi, c'est aussi un espace riche de sociabilités. Tout au long de la journée, elle sera investie par les usagers de la bibliothèque désireux de se ménager une pause. Ils ne peuvent pas quitter la bibliothèque sans prendre le risque de devoir faire la queue pour entrer à nouveau. La coursive est donc le seul espace où ils peuvent sortir pour fumer une cigarette ou grignoter les provisions qu'ils ont pris la précaution d'apporter. C'est aussi un lieu où l'on se retrouve pour discuter ou pour simplement contempler un moment le spectacle du parvis, en contrebas. Pour ceux qui ont décidé de passer une grande partie de leur journée à la Bpi, la pause est naturelle. Ces moments qu'ils s'accordent font partie de l'organisation de leur temps de travail mais aussi de leur conception de l'utilisation du

lieu. L'institution n'a pourtant pas expressément conçu cette coursive comme un lieu de vie, et l'endroit n'est pas prévu à cet effet. L'usage a créé une tolérance relative, plus ou moins bien assumée par l'établissement. Ainsi, il est possible de fumer dans cet espace, qui n'est toutefois pas équipé de cendriers ; ces derniers ayant été retirés. La seule personne à ma connaissance qui se réjouisse de cette initiative est un usager qui « fait le ménage » en s'approvisionnant de tabac.

- 9 Pour l'heure, cette coursive est traversée rapidement. Nous franchissons la porte d'entrée de la bibliothèque, non sans avoir été doublés par quelques bolides espérant encore gagner cette course imaginaire. Ici, il est possible de s'arrêter devant l'un des cinq postes Internet récemment installés. Plus tard, ces écrans très convoités seront plus difficilement accessibles. Juste en face, un bibliothécaire, au bureau d'accueil, regarde passer un flot de gens pressés. À cette heure-ci, la plupart des usagers ne sont pas des novices et savent où ils vont ; ils ne s'arrêteront pas avant d'avoir passé le portillon de contrôle gardé par des agents de sécurité plutôt détendus. Pour ces agents, dans ce sens-là, il n'y a guère de problèmes. C'est à la sortie que le détecteur magnétique bloquera le passage à toute personne qui aurait gardé avec elle un document appartenant à la bibliothèque. Ici, la vague de visiteurs n'emporte rien. Tout est sur place, dans l'ordre pour le moment, et tout restera sur place, dans le désordre, à la fermeture². Les messages sonores, diffusés par l'institution tout au long de la journée, rappellent d'ailleurs Les règles du lieu : l'interdiction d'emporter avec soi un document, mais aussi de boire ou de manger dans les espaces de lecture, de prendre plusieurs livres à la fois, de les poser par terre. Il est aussi demandé de rapporter les livres, après utilisation, sur les tablettes prévues à cet effet au bout des rayonnages et vivement conseillé de ne pas abandonner son sac qui serait immédiatement détruit pour des raisons de sécurité.

- 10 De l'autre côté du portillon, le public se sépare et se répartit sur les trois étages de la bibliothèque. Certains se ruent sur les écrans du catalogue informatique pour effectuer

une recherche. Les allergiques à l'ordinateur ou ceux qui ont une demande particulière s'adressent aux bibliothécaires du bureau d'information 0. C'est le domaine des « généralités » dans la classification décimale universelle utilisée par cette bibliothèque pour distribuer ses documents sur les trois étages par grands domaines de connaissance, partagés ensuite en disciplines. On trouve ainsi, au 1er étage, philosophie et religion en 1/2, littérature en 8, sports et loisirs en 7. Le 3^e étage se partage les sciences sociales en 3, les sciences et techniques en 5/6, l'histoire et la géographie en 9.

- 11 Ce qui frappe peut-être le plus, quand on entre pour la première fois dans cette bibliothèque multimédia, c'est qu'elle apparaît d'abord comme une immense sollicitation visuelle plutôt que comme un ensemble d'informations disponibles : « Vous avez tout sous les yeux » à la Bpi, « c'est pratique » disent les habitués. Dans ce lieu ouvert à tous, « il n'y a pas barrière » et tout ce que l'on voit est à portée de main, directement et librement accessible. Il est cependant impossible de tout embrasser du regard en même temps. Avec ses trois étages, la bibliothèque semble immense et les possibilités qu'elle offre apparaissent infinies. Certains habitués ont ainsi l'illusion qu'il ne trouveront jamais une bibliothèque avec autant de livres, autant de connaissances rassemblées au même endroit. « Ici, il y a tout » et « pour tout le monde ».

NOTES

1. Renzo Piano, Richard Rogers, *Du plateau Heaumont du Centre Georges Pompidou : entretien avec Antoine Picon* Centre Georges Pompidou, 1987, n. 9-44.
2. Jean-François Barbier-Bouvet, « La bibliothèque, ou le savoir-faire et la ruse », in Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain, *Publics à l'œuvre : pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou*, Bpi-Centre Georges Pompidou, 1986.

Chapitre 1. Contexte et cadre de l'enquête

1.1. La Bpi racontée par ses habitués mêmes

- 1 L'enquête « habitués », dont l'initiative revient à Anne-Marie Bertrand, s'est déroulée pendant l'été 1997, peu de temps avant que les travaux de rénovation du Centre Georges Pompidou n'engagent la Bpi à fermer provisoirement et partiellement ses portes pour une période de deux ans¹. La fermeture d'un tel établissement après vingt ans de fonctionnement ininterrompu on serait presque tenté d'ajouter vingt ans de bons et loyaux services² constituait à n'en pas douter un événement marquant pour l'ensemble des acteurs concernés : usagers et personnels. Il fut donc question, à l'origine, de tenter de mesurer et d'apprécier la réaction du public face à ce qui pouvait être vécu comme une grande gêne, un déchirement, voire un traumatisme. Rappelons au passage qu'un peu plus d'un usager sur cinq, à la Bpi, était un usager exclusif selon les statistiques produites en 1995, c'est-à-dire qu'il ne fréquentait que cette bibliothèque (la proportion de monofréquenteurs s'élevait à 17 % pour les étudiants et 34 % pour les usagers non-étudiants).
- 2 Deux éléments vont nous conduire à modifier sensiblement notre angle d'attaque. D'une part les premières personnes contactées, même si elles se montraient pour la plupart navrées, pour ne pas dire plus, de cette fermeture imminente (il s'agissait de fréquentants assidus...), ne s'étendaient pas toutes sur le sujet malgré les relances des enquêteurs. Certaines d'ailleurs ne l'abordaient pas du tout. D'autre part, l'entretien portant sur les modalités concrètes et les motifs de la fréquentation de la bibliothèque ainsi que sur les représentations des usagers, le matériau recueilli était extrêmement riche et varié sur ces questions. Il faut préciser que la consigne qui permettait de lancer l'entretien n'était pas directement centrée sur la fermeture de l'établissement. Au contraire, l'amorce de l'interview, délibérément générale, portait sur la façon dont les personnes interrogées avaient commencé à fréquenter la Bpi et sur le rythme de leurs visites (*Depuis quand fréquentez-vous la Bpi ?*) Il nous paraissait important, en effet, de ne pas trop influencer la réaction des usagers par rapport à la fermeture imminente : il fallait faire en sorte qu'ils abordent le sujet eux-mêmes, au moment qu'ils jugeaient

opportun, et surtout qu'ils puissent le faire avec leurs propres termes, leurs propres formulations. Il était également important qu'ils puissent ne pas l'aborder du tout, ce qui s'est donc parfois produit.

- 3 Pour le dire autrement, nous ne souhaitons pas imposer notre problématique et nos préoccupations à nos assidus. Il ne fallait pas postuler dès le départ que la fermeture était un « problème », ou simplement un sujet de réflexion à propos duquel chacun pouvait avoir une opinion bien arrêtée et personnelle. Notre démarche, de ce fait, devenait beaucoup plus inductive, ou hypothético-inductive, en ce sens que nos interprétations allaient finalement découler d'hypothèses formulées à partir de l'analyse des entretiens et moins d'hypothèses posées préalablement à la réalisation de ces derniers. Dès le début donc, l'enquête a été réorientée plus globalement vers l'analyse des représentations de la Bpi et, plus précisément encore, sur la relation que les usagers assidus entretenaient avec cette bibliothèque via leurs visites réitérées : la Bpi racontée mise à nu en quelque sorte par ses habitués mêmes, pour paraphraser Duchamp.

1. 2. Les « habitués » : une catégorie englobante

- 4 Qu'appelle-t-on ici un habitué, et pourquoi avoir choisi cette population ? Relèvent de cette catégorie, comme nous l'avons déjà laissé entendre, ceux qui, sans nécessairement fréquenter la Bpi depuis très longtemps, y viennent de façon relativement assidue, voire très assidue. Plus précisément, il s'agit de ceux qui, au moment de l'enquête, viennent depuis au moins un an et effectuent, en gros, plus de deux à trois visites mensuelles. On voit que la définition est large. Elle l'est d'autant plus que, si la répétition des visites constitue le dénominateur commun de cette population, la régularité de ces dernières ne constituait pas pour autant à nos yeux un critère discriminant (les visites pouvaient être concentrées, voire très concentrées, sur certaines périodes, puis espacées). Il n'est donc pas uniquement question ici des « fidèles de la Bpi », fidèles que l'on pourrait caractériser en fonction de la longévité de leur fréquentation : nous avons par exemple interrogé des étudiants qui ne venaient que depuis un ou deux ans, et qui pourtant nous semblaient faire preuve d'une grande habitude de la Bpi. Nous avons également interviewé certains usagers qui ne venaient plus aussi souvent qu'auparavant au moment de l'entretien, mais qui avaient été très assidus à certaines périodes. Prévoir un costume aussi large pour les habitués avait pour but de varier les expériences et les discours tout en conservant une référence commune aux uns et aux autres : la Bpi passée, présente, et à venir.
- 5 L'habitué est celui qui a des choses à dire, qui a accumulé un certain nombre d'informations sur la bibliothèque comme sur le Centre Pompidou dans son ensemble et qui dispose d'un capital connaissance. C'est ce que laisse entendre par exemple cette jeune étudiante âgée de 19 ans qui vient très régulièrement depuis deux ans environ au moment de l'enquête lorsqu'elle déclare : « *Quand on vient souvent, on finit vraiment par classer* » [17] ; ce qui veut tout simplement dire qu'en venant régulièrement, cette jeune étudiante a fini par se familiariser avec les subtilités techniques du mode de classement des documents. L'habitué est également celui qui peut afficher une certaine forme d'assurance. En effet, sur la base des expériences vécues et répétées dans la bibliothèque, les usagers disposent peu à peu de repères qui peuvent concourir à produire un sentiment de maîtrise de l'environnement : ce que l'on peut désigner cette

fois comme un capital confiance (« *Plus on connaît de gens, et plus on est habitué à la maison* », précisera ainsi cette même étudiante).

- 6 C'est principalement cette notion de maîtrise de l'espace public de la bibliothèque, de ses collections, de ses services et la relative assurance qui en découlaient, qui nous intéressaient en premier lieu (nous explorons ici un domaine situé à la charnière du psychologique et du sociologique). La notion d'habitude n'est pas envisagée dans son sens pauvre ou mécanique, comme un simple petit geste sans importance, une routine aveugle, mais comme une manière d'être et de se comporter fondée sur un savoir incorporé. Il faut considérer l'habitude « disposition acquise par la répétition » dans sa capacité à produire du savoir sous la forme d'un schéma d'action susceptible d'être réactivé par la suite (sans que cette opération soit nécessairement consciente). On peut donc distinguer un aspect tout à fait concret de cette notion, concret parce qu'extériorisé : ce sont les actes, les comportements eux-mêmes, et un aspect psychologique, intériorisé : le sentiment d'assurance évoqué plus haut.
- 7 Le terme usager « régulier » est assez normatif. L'usager régulier peut par certains côtés apparaître comme un usager « en règle », ce qui, on le verra, est une caractéristique dont ne se réclament pas les habitués de la Bpi interviewés ici (du moins sous l'aspect institutionnel de cette appellation). « Habitué » leur convient bien en revanche, d'autant mieux d'ailleurs qu'ils l'emploient volontiers pour se décrire eux-mêmes. Nos interviewés sont donc habitués à la Bpi, ce qui ne veut surtout pas dire qu'ils soient « blasés », loin s'en faut. Enfin, il faut ajouter que les habitués ne sont pas nécessairement des experts de la Bpi. Nous avons pu constater en effet que, même parmi certains assidus dont la fréquentation remontait à l'ouverture en 1977, la méconnaissance de l'offre documentaire de la bibliothèque pouvait être grande : un certain nombre de services pourtant mitoyens parfois des espaces fréquentés par nos interviewés n'étaient pas connus et leur existence même n'était pas soupçonnée (c'est le cas par exemple de l'Espace musique, de l'Espace langues ou encore de certains documents).
- 8 Les habitués, on aura l'occasion de le vérifier longuement ici, constituent donc une population intéressante dans la mesure où ils sécrètent une « culture de la bibliothèque » à la fois globale (en tout cas étendue à d'autres bibliothèques), locale (particulière à l'établissement), voire idiosyncrasique (n'appartenant qu'à eux). Si la notion de public au sens fort du terme au sens psychosociologique de *groupe* et non au simple sens de *rassemblement* – est souvent délicate à utiliser pour évoquer l'ensemble des individus qui fréquentent un établissement culturel tel qu'une bibliothèque, ici elle semble beaucoup plus pertinente. Les habitués, et notamment les plus assidus d'entre-eux, forment en effet une sorte de communauté, ou plutôt de microsociété (si le premier terme doit nécessairement renvoyer à une idée de fusion), laquelle, sans être à proprement parler homogène, n'en fonctionne pas moins sur une forme d'interreconnaissance mutuelle des personnes qui la composent, pour ne pas parler dans certains cas d'interconnaissance même.

1. 3. Échantillonnage et méthodologie

« Nous faisons le pari que la sociologie (par son mode de pensée relationnel et l'évitement de l'absolutisation de certains traits sociaux, par sa capacité spécifique de distanciation vis-à-vis de réalités d'interdépendance qui, d'ordinaire, provoquent plutôt des attitudes d'engagement...) peut aider à comprendre des cas singuliers (pas forcément au sens d'« exceptionnel ») sans éparpiller les raisons ou disséminer les causes à l'infini. » Bernard Lahire, *Tableaux de famille*, Seuil-Gallimard, 1995

- 9 Nous avons réalisé une soixantaine d'entretiens, de juillet à septembre 1997, en nous efforçant de respecter certains critères de choix et en variant autant que faire se peut les modes de prise de contact³. Ainsi, nous avons eu recours à l'expérience du personnel de la bibliothèque pour contacter nos habitués (voire à celle de certains usagers mêmes, dans le cas du complément d'enquête ethnographique). Il faut préciser que quelques assidus se sont parfois auto-désignés en venant se renseigner sur les modalités de la fermeture auprès des personnes postées dans le bureau d'accueil, à l'entrée. Enfin, pour faire en sorte de ne pas interroger que les usagers les plus visibles ou les plus décidés (en laissant de côté les plus discrets pourtant tout aussi intéressants), nous sommes entrés en contact de manière aléatoire avec un petit nombre de personnes en les accostant directement, l'entretien n'ayant pas lieu s'il s'avérait qu'elles étaient novices.
- 10 Une anecdote mérite d'être rapportée ici, tant elle est révélatrice de l'importance du contexte extérieur sur la production des matériaux qualitatifs et des aléas de toute recherche de terrain basée sur des entretiens. Nous disposons dans notre corpus de deux interviews réalisées auprès de la même personne par deux enquêteurs différents. Selon toute probabilité l'habitué en question n'a pas identifié qu'il s'agissait d'une seule et même enquête lors des deux prises de contact (à aucun moment, par exemple, il ne mentionne le premier entretien au cours du second qui a lieu deux mois plus tard). Il

est manifeste cependant que cet usager très assidu semble particulièrement concerné par ce qui se passe dans la bibliothèque à l'image de nombreux autres habitués d'ailleurs⁴ -, au point de se sentir naturellement porté et fondé à témoigner autant de fois qu'il le faut. Les enquêteurs vont d'ailleurs rapidement constater que l'interviewé éprouve un certain plaisir à évoquer ses activités dans la bibliothèque, d'où sans doute également sa réponse favorable à la double sollicitation. Or, ce qui pourrait passer en définitive pour un inutile doublon va se révéler par la suite précieux pour apprécier à quel point le contexte relationnel influence la production d'un discours dans une situation de face à face, puisque les deux entretiens sont assez différents l'un de l'autre malgré leur objectif commun. Dans le premier cas, l'enquêteur se présente comme un jeune homme assez semblable d'aspect aux nombreux étudiants qui fréquentent la bibliothèque et, de ce point de vue, identifiable à un membre du public. Cette possible assimilation est renforcée par le dispositif d'enquête qui conduit l'enquêteur à prendre contact avec l'enquêté par la médiation d'un autre usager et à répéter ses entretiens⁵. Le second enquêteur est une femme plus âgée qui est mise en contact avec l'interviewé par l'intermédiaire d'un bibliothécaire cette fois, ce qui tend inévitablement à renforcer son identification à l'institution. Dans le premier entretien, la parole s'installe librement, l'enquêteur intervient très peu et laisse l'interviewé maître de sa parole : une forme de connivence s'installe facilement entre les deux interlocuteurs, perceptible au fait que l'interviewé livre rapidement un certain nombre de détails biographiques assez personnels. Avec l'enquêtrice, quelque semaines plus tard, l'entretien se situe dans un registre beaucoup plus impersonnel mais finira, contrairement au premier, sur une évocation de la figure de la mère de l'enquêté (laquelle, selon l'interviewé, a été « assassinée culturellement » dans son milieu social).

- 11 Nul besoin de préciser que les différences relatives qui apparaissent clairement lorsque l'on compare ces deux entretiens relatives dans la mesure où il n'y a pas de contradictions à proprement parler mais des nuances, des ajouts, des retraits de l'un à l'autre – doivent nous pousser à prendre un certain recul par rapport à l'ensemble des interviews réalisées dans le cadre de cette enquête. Il faut en effet considérer les matériaux discursifs recueillis ici comme des efforts de reconstruction concernant des pratiques et des représentations *dans le contexte productif d'une interaction qui engage deux personnes, elles-mêmes situées dans un espace et un temps donné*. Il faut souligner ainsi le fait que les entretiens (de type semi-directif, c'est-à-dire que l'enquêteur disposait de plusieurs consignes permettant d'explorer un certain nombre de thèmes⁶), d'une durée moyenne d'une heure, ont souvent eu lieu dans les espaces mêmes de la bibliothèque pendant les heures d'ouverture.
- 12 Enfin, comme nous l'avons annoncé, les lieux de « prélèvement » ont également fait l'objet d'une attention particulière : certains entretiens ont été réalisés dans la Salle d'actualité du rez-de-chaussée du Centre et dans le laboratoire de langues. Nous avons cherché à entrer en contact avec des assidus du premier, du second, du troisième étage de la bibliothèque ainsi que de l'entresol et de la coursive. Deux habitués du service spécialisé d'accueil des non-voyants ont été également interviewés. Tous les entretiens sont individuels (un interviewer, un interviewé), hormis quatre qui sont collectifs (de deux à quatre personnes interviewées : les conditions paraissant propices aux enquêteurs pour qu'une dynamique de groupe productive s'installe). Au total, les soixante entretiens réalisés représentent environ sept cents pages de transcriptions.

Le général et le particulier

- 13 Nous n'avons pas cherché à obtenir une forme de représentativité au sens statistique, mais nous avons souhaité en revanche produire un corpus d'entretiens contrastés ayant une valeur d'exemple, bien qu'ils ne soient pas *exemplaires* au sens courant du terme (si, par exemplaire, on doit entendre : tel étudiant interviewé est représentatif de l'ensemble des étudiants qui fréquentent la Bpi ; tel retraité interviewé est représentatif de l'ensemble des retraités...). Cela ne veut pas dire que nos entretiens ne constituent pas des matériaux sociologiques à proprement parler (c'est-à-dire généralisables), mais simplement que leur champ de validité et de pertinence en tant qu'échantillons qualitatifs s'établit par rapport à des trajectoires sociales riches et complexes – pour ne pas dire particulières dans certains cas – qu'il est nécessaire de reconstruire et de replacer dans leur contexte d'origine ainsi qu'avec les données d'enquêtes quantitatives dont nous disposons. Il est indispensable par conséquent de mettre en garde le lecteur pressé contre un certain type d'interprétation dérivée : notre population d'enquête ne saurait à aucun moment être assimilée à un public moyen pas plus qu'à un public modal (c'est-à-dire numériquement majoritaire). Les analyses produites ici valent pour un type d'usagers, assez courant cela dit à la Bpi : les habitués ; et non pour l'ensemble des publics. Ce rappel permet sans doute de comprendre un peu mieux à l'avance pourquoi les propos concernant l'institution qui seront rapportés ici sont souvent si enthousiastes. Par définition, ceux qui n'apprécient guère l'établissement ne le fréquentent pas assidûment : ils sont ailleurs, comme leurs critiques.
- 14 Les méthodes quantitatives permettent une vision d'ensemble en simplifiant la réalité sociale, de manière parfois réductrice. Les méthodes qualitatives, si elles n'autorisent pas le même recul, permettent de détailler et, souvent, de nuancer la réalité observée (notamment celle qui apparaît à travers les chiffres). La pertinence du raisonnement sociologique dans ce cas s'établit donc en fonction d'une série d'indicateurs précis dont le rôle et l'action ne peuvent être aussi bien compris s'ils sont décontextualisés et désincarnés : tel usager, fréquentant assidu engagé dans un travail de création intellectuelle, et par ailleurs autodidacte ; tel autre usager assidu, ayant fait des études supérieures et réfugié politique ; tel autre encore, étudiant au moment de l'enquête, ayant bifurqué, arrêté, puis repris ses études... Les deux démarches, quantitative et qualitative sont, bien sûr, tout à fait complémentaires. Elles seront d'ailleurs en partie associées ici puisque l'enquête « habitués » fait suite à une vaste enquête statistique déjà citée réalisée en 1995.
- 15 Ce qui nous intéresse en priorité ici, ce n'est pas tant de faire jouer à nouveau les catégories macrosociologiques traditionnelles (sexe/âge/PCS), que de prendre en compte un certain nombre d'autres indicateurs tels que la fréquence de visite par exemple, l'autodidaxie, la situation dans le cycle de vie ou encore une certaine forme d'altruisme, voire d'investissement dans des activités culturelles ou associatives. Ce faisant, on verra d'ailleurs que nous affichons les mêmes prétentions que les personnes interviewées ici qui préfèrent en général être identifiées en fonction de leurs actes plutôt qu'en fonction de leurs titres ou de leur rang. Étant partiellement dégagés de la représentativité au sens statistique du terme, nous pourrions enfin, une fois n'est pas coutume, permettre à ceux que les chiffres bruts représentent moins bien aujourd'hui à la Bpi de gagner en visibilité et de s'exprimer. Les catégories « général » et

« particulier » doivent de toute façon être manipulées avec précaution : on verra par exemple que l'ambiance particulière de la bibliothèque résulte de la coprésence de différentes catégories usagers dont certaines sont parfois numériquement très faibles mais symboliquement très importantes.

- 16 Nous avons respecté dans notre échantillon un équilibre entre hommes et femmes. Les âges vont de 19 à 90 ans. On trouve une vingtaine d'étudiants (au sens large, c'est-à-dire incluant une étudiante par correspondance par exemple, un étudiant autodéclaré comme tel n'étant inscrit dans aucune institution et trois étudiants travaillant à temps partiel en contrat à durée indéterminée), une dizaine de retraités (parmi lesquels tout de même sept personnes ayant plus de 70 ans), une dizaine de chômeurs, sans profession ou autres, et enfin près de trente salariés⁷. Si nous souhaitons avec tant d'insistance porter notre regard au-delà des chiffres, c'est que nous sommes persuadés que la logique du nombre seule ne suffit pas à rendre compte de tout ce qui se passe à la Bpi, comme dans toute institution à vocation culturelle en général.
- 17 Cette étude, réalisée en interne par les membres du service Etudes et recherche, était d'autant plus qualitative qu'un travail d'enquête ethnographique plus spécifique, comme nous l'avons déjà brièvement évoqué, est venu s'articuler à ce dispositif d'enquête sociologique traditionnel. Pour aller au-delà des déclarations des personnes interrogées, dans une perspective d'immersion et de confrontation directe des discours aux actes, un ethnologue (Jean-Michel Cretin, également membre du personnel de l'établissement) s'est chargé d'explorer des univers particuliers dans la bibliothèque tel que le Laboratoire de langues, ou de s'intéresser à des usagers ou à des réseaux d'usagers assidus, plus ou moins denses, plus ou moins soudés. Ce développement s'est révélé très productif pour repérer et observer – dans un univers parfois décrit comme déshumanisé, anonyme, atomisé – des sortes de microsociétés d'usagers. Afin d'observer ces personnes *in situ*, de nombreux entretiens ont été réalisés dans les espaces mêmes où elles s'installaient, pendant les heures d'ouverture. Comme souvent au cours d'une enquête ethnographique, certains entretiens ont été reconduits à plusieurs reprises. Dans le prolongement de cette exploration minutieuse et approfondie, le son numérique et l'image ont été tour à tour utilisés pour produire d'autres matériaux d'enquête que les discours. C'est ce travail spécifique qui a donné naissance au film *Les habitués* dont certaines vues sont reproduites ici⁸.
- 18 En résumé, cette enquête souscrivait donc à trois principes : une période d'investigation particulière (la fermeture imminente de la bibliothèque), une population enquêtée particulière (les habitués), des méthodes d'investigation particulières. Nos résultats doivent donc être rapportés à l'ensemble de ces conditions. Ajoutons que si de nombreuses observations issues de cette recherche ne valent que pour la Bpi, d'autres en revanche sont tout à fait généralisables à d'autres bibliothèques de lecture publique.

1.4. Le terrain : la Bpi avant la fermeture provisoire

- 19 Quelques mots enfin pour présenter rapidement le terrain de l'enquête, c'est-à-dire la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou avant sa fermeture provisoire et partielle. La Bpi, à cette époque, proposait et propose toujours depuis sa réouverture gratuitement, en accès libre, et sur plus de 10 000 m² d'espaces publics

répartis sur trois niveaux, des collections encyclopédiques en consultation sur place, sans possibilité d'emprunt. Ces collections comprenaient en 1997 :

- plus de 300 000 titres de monographies,
 - plus de 2 500 vidéos,
 - près de 10 000 documents musicaux,
 - environ 300 vidéodisques,
 - une centaine de cédéroms,
 - 10 accès directs et gratuits à Internet.
- 20 Le nombre de places assises était de 1 800 (seuil de saturation). La bibliothèque était ouverte, en 1997, de 12 heures à 22 heures, tous les jours à l'exception du mardi (fermeture) et du week-end (dont l'amplitude horaire était de 10 heures à 22 heures).
- 21 La Bpi, on le voit, est donc bien une médiathèque au sens littéral comme au sens fort du terme⁹. Ceci, même si les imprimés occupent une grande place à la fois dans son dispositif d'offre et dans les représentations de ses usagers. Ce paradoxe relatif a déjà été souligné, et il n'est pas question ici de réactiver la querelle terminologique des anciens et des modernes (bibliothèque vs médiathèque). Il convient, cela dit, de rester vigilant si l'on prétend porter un regard sociologique sur les publics qui fréquentent assidûment cette institution : ceux-là en effet ne sont pas tous des « lecteurs ». On s'en tiendra donc souvent ici au vocable « usager » malgré l'imprécision relative et le caractère administratif du terme.

La ville et ses quartiers

- 22 En 1997, l'offre de la Bpi comprenait également un Laboratoire de langues (permettant d'apprendre 124 langues différentes), une discothèque, une logithèque (espace informatique d'autoformation), un Espace Public-Info (permettant de consulter des dossiers de presse en partie numérisés réalisés par les bibliothécaires), un Espace télévisions du monde (diffusant des programmes télévisés internationaux en continu). Elle comprenait encore une Salle d'actualité, située au rez-de-chaussée du Centre, proposant un panorama des nouveautés de l'édition livresque et musicale ainsi qu'un grand choix de journaux et de revues françaises et étrangères. Enfin, un service était consacré à l'accueil et à l'accompagnement des usagers malvoyants auxquels plusieurs salles de travail équipées étaient réservées.

- 23 La Bpi en 1997 était donc la somme de l'ensemble de ces parties, le tout, comme les poupées russes, étant inclus à son tour dans un vaste pour ne pas dire gigantesque centre culturel situé en plein cœur de Paris. Les publics de la bibliothèque, et nous arrêterons ici cette modeste *tentative d'épuisement d'un lieu parisien* à la Péric, étaient, comme nous l'avons annoncé, majoritairement composés d'étudiants puisque cette catégorie d'usagers couvrait près des trois quarts de l'ensemble des publics. Les femmes étaient sensiblement plus nombreuses que les hommes (55 %, contre 45 %), et près d'un usager sur quatre environ était de nationalité étrangère. Enfin, et c'est primordial dans

le cadre de cette étude, il faut préciser que le rythme de visite était très élevé. 95 % des usagers interrogés au cours de l'enquête réalisée en 1995 étaient venus au moins deux fois dans l'année, 50 % environ avaient déclaré plus de vingt visites annuelles. La moyenne par personne était de trente-deux visites environ sur une seule année.

NOTES

1. Un local provisoire, la « Bpi-Brantôme », situé à proximité immédiate du Centre Pompidou, allait permettre de maintenir la Bpi partiellement ouverte de novembre 1997 à août 1999. L'offre de documents y serait limitée aux cinq dernières années d'acquisition complétées par un certain nombre de documents électroniques (voir Françoise Gaudet et Christophe Evans, « La Bpi-Brantôme : un cas de restructuration des publics par l'offre ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 44, n° 4, 1999).
2. Rappelons que de 1977 à 1997, la Bpi a totalisé plus de 60 millions d'entrées. S'il est possible d'étalonner la satisfaction des usagers en fonction de l'intensité de visite, alors celle-ci était grande puisque un usager sur deux effectuait plus de vingt visites annuelles, et pas moins d'une personne sur dix environ déclarait venir tous les jours (Christophe Evans, *La Bpi à l'usage. 1978-1995 : analyse comparée des profils et des pratiques des usagers de la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou*, Bpi-Centre Georges Pompidou, 1997).
3. Voir l'annexe en fin d'ouvrage.
4. Le fait est que même dans le cas de sondages, le taux de refus de réponse est faible à la Bpi.
5. Il le premier enquêteur n'hésitait pas, par exemple, à s'installer à plusieurs reprises et à différents moments de la journée et de la semaine dans les espaces de la bibliothèque parmi les usagers.
6. Le guide d'entretien prévoyait d'aborder l'expérience de la Bpi dans le temps : dans l'espace concret de la bibliothèque et du Centre dans son ensemble ; par rapport à d'autres bibliothèques ; en ce qui concernait aussi bien les pratiques que les représentations (à ce titre, d'ailleurs, un certain nombre de relances devaient permettre d'approfondir cette question, du genre « *Finalement, qu'est-ce que c'est pour vous, la Bpi ?* », avant d'aborder le thème de la fermeture s'il n'était pas apparu au cours de l'entretien).
7. L'enquête de 1995 permettait d'avancer les proportions de 72 % d'étudiants inscrits dans l'enseignement supérieur et de 28 % de non-étudiants (parmi lesquels 10 % de professions intellectuelles supérieures, 4 % de chômeurs, 0,5 % de retraités).
8. J.-M. Cretin. *Les habitués*, 30 mn, Productions 108 Bpi/Centre Georges Pompidou-1 Centre audiovisuel de Paris. 1998.
9. Anne-Marie Bertrand, au-delà du sens littéral qui met l'accent sur l'aspect plurimédia du terme, propose d'articuler entre eux un certain nombre d'éléments qui permettent de caractériser plus précisément ce que recouvre le modèle médiathèque » : des locaux vastes et accueillants qui encouragent l'appropriation de l'espace et la convivialité ; des collections documentaires abondantes en libre accès ; un personnel qualifié qui soit en mesure de faciliter la médiation. Anne-Marie Bertrand, *Bibliothèque territoriales, identité et environnement*. CNFPT, 1996

Des lecteurs de quotidiens

- 1 On accède à la bibliothèque par le deuxième étage, dont une partie est occupée par l'administration. L'espace qui reste a la disposition du public concentre un incroyable fourmillement d'activités. C'est d'abord un couloir à double sens, passage obligé de tous ceux qui entrent ou sortent. Avant même de passer les portillons de contrôle, le visiteur traverse un espace où sont installés des téléphones, une librairie, des écrans Internet, un bureau d'accueil et le poste des agents de sécurité, tandis qu'une allée conduit directement aux toilettes. Derrière les portillons, se trouvent les escalators qui conduisent au premier ou troisième étage, l'entrée de l'administration, un bureau d'information, des postes de consultation de cédéroms et du catalogue, un espace d'exposition, le service des dossiers de presse appelé Public Info, et le bureau de reproduction des microfilms.
- 2 Un bloc de trois tables, capables d'accueillir cinquante lecteurs, est encadré par le bureau d'information et par des rayonnages qui proposent, d'un côté, bibliographies et dictionnaires encyclopédiques, de l'autre, des périodiques ainsi que des ouvrages sur la lecture, la bibliothéconomie, la documentation, la presse ou ce qu'on appelle la communication. Il y a là encore deux photocopieuses, un espace consacré au visionnement des microfilms, un autre au catalogue informatisé de la Bpi.
- 3 Les usagers cherchent une place en fonction des motifs de leur visite ou des types de documents qu'ils utilisent. Beaucoup sont debout devant les écrans. Une cloison vitrée protège les lecteurs installés aux tables du passage vers les toilettes et supporte, un peu plus loin, un présentoir avec un choix de quotidiens de plusieurs pays.
- 4 Ici, plus qu'ailleurs, les publics les plus variés se côtoient. Cependant, on remarque parmi eux des usagers qu'on ne retrouve qu'à la Salle d'actualité au rez-de-chaussée du Centre, des lecteurs de quotidiens. La lecture du journal est une activité plutôt masculine à la Bpi et elle se distingue des pratiques étudiantes par l'absence de tout dispositif d'écriture. Ceux qui lisent le journal n'ont pas de crayon à la main ni de papier sur la table. Le cartable, la sacoche, le sac à dos sont des ustensiles superflus, et la plupart viennent les mains libres. La lecture du journal justifie à elle seule les longues heures passées à la même place. Rares sont ceux qui ont une place attitrée mais on les retrouve en général installés à l'une des trois tables proches du présentoir. C'est une activité parfaitement légitime qu'ils assument entièrement, dès lors qu'elle se situe dans cet espace où la pratique est dictée par l'offre. Ils emportent rarement leur journal

pour aller le lire ailleurs, à un autre étage où ils se retrouveraient isolés avec leur « passetemps » au milieu des autres lecteurs de la Bpi. S'ils voyagent dans les espaces de la bibliothèque, c'est pour consulter des livres qu'ils prendront « uniquement pour lire » sans prendre de notes comme le font les étudiants. Certains se retrouvent aussi aux Télévisions du monde où ils peuvent suivre l'actualité dans la langue et le pays de leur choix. Mais c'est bien à la Bpi qu'ils viennent régulièrement lire la presse et nulle part ailleurs, ni chez eux, ni au café du coin. Pourtant, ils n'hésitent pas à apporter leur propre quotidien, le journal du jour étant très convoité et difficilement accessible à la Bpi.

- 5 Mme Lombardi apporte *Le Parisien* qu'elle donne ensuite à M. Truchet. Steven vient avec *Le Figaro* qu'il laisse dans les présentoirs avant de partir. Tous trois sont retraités et passent beaucoup de temps à la Bpi. Ils n'ont pas d'ambition particulière en venant ici, pas de grand projet pour l'avenir. C'est avant tout un passe-temps, une promenade, une distraction sérieuse.
- 6 Je ne sais pas comment M. Truchet et Mme Lombardi se sont rapprochés pour réussir un jour à se parler, mais ils se sont rencontrés ici. Ils ne connaissent pas beaucoup de monde à la Bpi. Tous deux sont très intrigués par le comportement de Steven que je connais aussi pour l'avoir longuement observé. Cette enquête sera l'occasion de dialoguer avec lui sous le regard étonné des deux autres qui ne manqueront pas de réagir...

Mme Lombardi

- 7 *Mme Lombardi vient d'assister à ma rencontre avec Steven. Pendant l'entretien, elle était assise juste en face de nous, à côté de M. Truchet. Je m'empresse de la rejoindre dans les rayons où elle est partie à la recherche d'un article paru dans L'Illustration. Je l'aborde pour la première fois.*
- 8 Vous m'avez vu en train de parler avec le monsieur qui était en face de vous...
- 9 Oui, parce qu'il ne parle jamais, c'est pour ça que je suis surprise. Il y a longtemps que ce monsieur vient, on ne l'a jamais vu parler. D'ailleurs, je me demandais s'il parlait français parce qu'on ne l'a jamais entendu parler. J'étais très surprise. Vous le connaissez ?
- 10 Je le vois régulièrement ici, comme je vois monsieur Truchet...
- 11 Vous connaissez monsieur Truchet ?
- 12 Je le vois depuis des années ici...
- 13 Moi aussi c'est pareil, je ne le connais pas particulièrement, mais comme je viens aussi... J'habite le quartier, je viens assez régulièrement, alors je parle à ce monsieur, il est content. Il ne connaît personne non plus. Mais le monsieur, là, il est de quelle origine ce monsieur-là ?
- 14 Je viens d'apprendre qu'il est de l'île Maurice. Ah !
- 15 On s'est longtemps demandé ! Ah... il est de l'île Maurice ! Oui et puis alors je me disais il ne doit pas parler français, il ne parle jamais, mais là il a très bien parlé. Mais qu'est-ce qu'il fait comme ça tout seul ? Je suis curieuse...
- 16 J'enregistre notre conversation...
- 17 Ah non alors je ne veux pas.

- 18 Je fais un travail pour la bibliothèque.
- 19 Ah je n'avais pas vu que vous aviez ça...
- 20 J'ai aussi enregistré ce monsieur Je craignais qu'il refuse parce que, moi non plus, je ne l'ai jamais vu parler avec personne...
- 21 Non, il ne parle jamais, c'est pour ça que j'étais très surprise. Il avait l'air de vous connaître...
- 22 Non c'est la première fois que je lui adressais la parole. Monsieur Truchet m'a dit qu'ils se connaissaient de vue...
- 23 Ah, c'est vous qui avez interviewé monsieur Truchet ! L'autre jour il m'a dit : « Il y a un monsieur qui m'a parlé longtemps. » Ah bon !
- 24 C'est surtout lui qui m'a beaucoup parlé.
- 25 Oui, parce qu'il s'ennuie, oui, il s'ennuie, ah bon, bon, bon...
- 26 Le monsieur de l'île Maurice vient ici depuis qu'il est à la retraite...
- 27 Ah ? Je ne le voyais pas avoir 60 ans cet homme-là. Je ne lui aurais pas donné cet âge-là, ah bon... Je trouvais que c'était un cas parce qu'il ne parlait jamais. Il avait souvent des livres devant lui, des journaux et il les regardait à peine, alors on se demandait ce qu'il faisait là. Monsieur Truchet m'a dit : « C'est peut-être un surveillant. » C'est peut-être quelque chose comme ça, non. Mais où est-ce que vous allez mettre ça ?
- 28 C'est pour la bibliothèque. On a envie de mieux connaître les gens qui viennent régulièrement à la bibliothèque. Tout le monde se pose ces questions-là finalement...
- 29 Ben oui, moi je fais pareil.
- 30 Et vous n'avez jamais eu l'occasion de vous parler ?
- 31 Avec ce monsieur-là ? Non, moi je me suis dit qu'il ne parlait peut-être pas français et il n'avait pas l'air d'avoir envie de parler, alors... Je viens assez souvent mais comme ça va fermer, je ne viendrai plus. Ça va fermer ici ?
- 32 Bientôt.
- 33 J'habite le quartier, ça me faisait une promenade.
- 34 Vous venez depuis combien de temps ?
- 35 Depuis longtemps, depuis que je ne travaille plus. Je m'ennuyais à mourir et j'ai trouvé cet endroit formidable, il y a un contact humain, on n'est pas tout seul. J'ai des collègues qui ne me comprennent pas, qui me disent : « Je ne te comprends pas, tu n'as qu'à rester chez toi avec un bon livre et tu seras très bien », mais j'ai dit : « C'est pas la même chose ! » Non, ils ne comprenaient pas. Ici, j'ai un livre, d'accord, mais je sais qu'il y a du monde, il y a quelque chose qu'on ne trouve pas chez soi toute seule, voilà, c'est tout...
- 36 Ça a l'air de vous embêter mon appareil, mais ne vous inquiétez pas...
- 37 Non, ça ne fait rien... Je sais que ce Centre m'a rendu un grand service parce que j'avais fait comme de la dépression nerveuse. Je m'ennuyais. J'ai travaillé quarante ans avec beaucoup de monde et puis tout d'un coup mon mari est décédé, mes enfants sont grands, alors je me suis retrouvée toute seule. Je suis venue à cette bibliothèque, comme j'habite dans le coin, je viens des fois à pied, c'est très agréable, ça change les idées.
- 38 Vous ne venez pas forcément à des jours réguliers ?

- 39 Vous savez, je ne suis pas tout le temps ici. Je pars demain, par exemple. J'ai une petite maison dans la campagne, dans l'Yonne exactement. Je vais partir quinze jours, je reviens, je repars, puisque je ne travaille plus. C'est normal, je suis vieille moi.
- 40 Et que faisiez vous comme travail ?
- 41 J'ai été dans les Télécoms pendant quarante ans. Très intéressant. Ah oui !
- 42 C'était un travail qui vous plaisait ?
- 43 Oui surtout avec l'étranger, avec l'Amérique, tout ça. Il fallait parler anglais, c'était formidable. C'était dans le coin, rue des Archives, tout à côté.
- 44 Vous n'avez jamais quitté le quartier ?
- 45 Non, et j'habite le quartier, dans le Marais. Je trouve que c'est formidable par ici et demain je vais dans ma petite maison de campagne. Je prends le train à la gare de Lyon qui n'est pas loin non plus, c'est bien. Je vais partir quinze jours, je reviendrai, et je marie mon fils dans quinze jours aussi, alors j'ai plein de problèmes avec ça. Oh là là, enfin c'est pas grave. Je vais vous laisser.
- 46 Vous ne voulez pas encore me parler un petit peu de cette bibliothèque. J'ai envie d'avoir votre avis sur cette bibliothèque...
- 47 Oui, évidemment il n'y a que ça qui vous intéresse, bien sûr, cette bibliothèque... Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les journaux. J'aime aussi beaucoup les fameuses *illustration*. C'est formidable, les années passées, avec tout ce qui s'est passé dans ces années-là. Ça remonte très loin... dans les années 1800. C'est très intéressant et je vous dis... il y a ce fameux contact.
- 48 Je viens, ça me promène. Mes collègues me disent : « Tu devrais aller dans les magasins. » Oui, c'est très agréable, je fais les magasins aussi, mais c'est fatigant. Je leur dis que je vais à mon Centre Pompidou, à la bibliothèque. Je suis assise et je suis bien ! Je trouve qu'il ne fait pas chaud en ce moment. La climatisation est un peu trop forte, mais enfin c'est rien... Je vais aller m'asseoir.
- 49 Vous venez à des horaires particuliers ?
- 50 Je me promène avant, donc je viens ici vers quatre heures et demie, cinq heures moins le quart. Je reste deux heures. Je prends le bus et je rentre chez moi tout de suite et ça m'a fait une bonne journée.
- 51 Et vous restez essentiellement dans ce secteur-là, où il y a *L'Illustration* ?
- 52 Oui, c'est idiot parce qu'on me dit qu'il y a d'autres salles qui sont très bien mais pour l'instant j'aime bien lire les journaux, les nouvelles. Il y a souvent des *Match* mais ils sont très difficiles à avoir les *Match*. Quand je n'ai plus rien à lire, je viens me ressourcer dans ce qui s'est passé il y a longtemps parce que ce sont les *Illustration* des années 1800 et quelque chose. Par exemple, je vais prendre 1931. J'étais née mais j'étais toute petite, alors je vais retrouver un tas de choses là-dessus... Je ne sais pas si je me rappellerai aussi...
- 53 Et vous avez une idée de ce que vous allez faire après la fermeture ?
- 54 Oh ça ne me dérange pas, vous savez moi j'ai beaucoup d'amis à Paris. J'ai beaucoup de collègues, je sors beaucoup. Je ne sais pas, je crois qu'il va y avoir quelque chose. Je viendrai voir, sinon je m'occuperai. Avant, j'allais aussi au Palais de Justice, c'est très intéressant, écouter des procès à la Correctionnelle. C'est très amusant aussi pour passer son temps.

- 55 Mais vous avez des enfants, non ?
- 56 Oui, mais ils sont grands. Il y en a un qui est à Lyon mais je ne le vois pas souvent. L'autre est à Paris, je ne le vois pas non plus, enfin... je le vois plus souvent lui. C'est comme ça la vie. Quand on vieillit, on n'a plus personne autour de soi alors... enfin, j'ai des amis il ne faut pas que je me plaigne.
- 57 Et ici vous rencontrez des amis ?
- 58 J'ai ce monsieur qui est charmant, ce vieux monsieur, il est charmant. Il y avait une dame avec sa fille. Oui, j'ai rencontré deux ou trois personnes mais en principe c'est interdit de parler, tout au moins, il ne faut pas parler fort. Plusieurs fois, on s'est fait disputer : « Ici, c'est interdit de parler. » Il y avait des gens qui se plaignaient. Là, en ce moment, ils ne disent rien mais...
- 59 Nous, au début, on parlait doucement, après le ton est monté, personne n'a rien dit...
- 60 Oui, mais ça dépend. Quelquefois vous vous trouvez avec des gens qui ne veulent pas qu'on parle, ils nous le disent. Il y en a qui le disent même assez méchamment, mais enfin là, en ce moment, c'est assez calme. Bon, je vais aller m'asseoir.
- 61 Oui, je vous embête là...
- 62 Non, non, non...
- 63 *Nous allons nous asseoir à côté de M. Truchet.*
- 64 Ici on est bien. Ce que j'apprécie, c'est le calme et le repos. Ici, on ne peut pas être mieux...
- 65 Mais vous vous ne vous plaignez pas du monde ou du bruit qu'il y a ici ?
- 66 Non, il n'y a pas de bruit. Le monde ? IL y a de tout ici. Je ne peux pas me plaindre, c'est pour tout le monde ici. Je n'ai à me plaindre de personne, tout le monde est correct.
- 67 Et pour vous, c'est un endroit qui est calme ?
- 68 Oui, puisqu'on ne parle pas, je trouve que c'est très calme ici.
- 69 On peut se reposer. Je trouve que je me repose ici. On lit, on est bien. On voit du monde, ça change les idées. Moi je dis beaucoup de bien de cette bibliothèque. Je remercie monsieur Pompidou, enfin, je ne l'ai pas connu personnellement. Je l'ai connu quand il était président de la République. C'est lui qui a fait faire le Centre. C'est formidable. Évidemment, on me dit : « C'est pas beau ce Centre. » Extérieurement... mais intérieurement c'est bien. Extérieurement évidemment, on ne peut pas dire que ce soit beau, mais intérieurement je trouve qu'on est bien, très bien. Voilà, c'est tout.
- 70 Et vous me disiez que vous venez depuis combien de temps ?
- 71 Ça fait bien dix ans que je viens ici, je suis à la retraite depuis 82... oui... dix, douze ans. Presque régulièrement parce que lorsque je suis à Paris, presque tous les jours je viens ici... à moins que je sorte avec une amie mais très souvent, je viens ici.
- 72 Ça vous arrive de venir avec des amies ici ?
- 73 Pas beaucoup parce que d'abord elles habitent loin d'ici, elles ne peuvent pas venir, non mais je rencontre le monsieur. Il y avait une dame aussi avec sa fille, plusieurs fois j'ai rencontré d'autres personnes, c'est bien, mais enfin, dans l'ensemble ce sont plutôt des personnes jeunes ici quand même. Il n'y a pas beaucoup de personnes âgées. Il y a beaucoup plus de personnes jeunes que de personnes âgées... beaucoup d'étudiants, je

suppose, qui prennent des notes. Moi c'est pas le cas, c'est pour lire. Alors vous faites ça pour le compte du Centre ? (...)

74 Pour la bibliothèque.

75 Ah bon ? Alors, j'aimerais bien leur demander pourquoi il n'y a pas de *Match*, vous savez le journal *Match*, on ne peut pas le trouver. Je ne sais pas ce qu'ils en font. C'est ici qu'il doit être...

76 *Elle se retourne et aperçoit un exemplaire du quotidien Le Parisien aux mains d'un lecteur.*

77 Ah ben, c'est le mien ça... qu'est-ce qu'il fabrique avec mon journal ? Pourquoi il est là-bas ? Monsieur ! c'est mon journal ! Il était derrière, quelqu'un l'a pris, oui... mais il est à moi... non, d'aujourd'hui... Oui, mais il était derrière, quelqu'un me l'avait pris... Oh, c'est pas grave...

78 Vous venez avec vos propres journaux ?

79 Moi, j'achète *Le Parisien* tous les jours, régulièrement. Je le lis chez moi et je l'amène au monsieur pour qu'il le lise et je le remmène pour moi parce qu'il y a la télévision... je ne sais plus les mots...

80 Les programmes...

81 Les programmes... C'est pour ça que je le remmène. Je lui amène. Il est content de le lire. Lui, il achète *Le Figaro*, alors moi, je lui amène *Le Parisien*.

82 Vous avez amené *France-Soir* aujourd'hui ?

83 Oui, ce *France-Soir* c'est spécial. C'est mon concierge qui me l'a donné. C'est un journal gratuit vous voyez, « Ne peut être vendu », il est offert. Mais il est tout seul ce monsieur que vous avez interviewé tout à l'heure de l'île Maurice ? Il a l'air vraiment tout seul !

84 Il a de la famille mais en fait il n'a pas d'enfants, je pense qu'il vit seul oui...

85 Il vit seul, oui... Parce qu'on le voit tout le temps seul et il ne parle jamais ! C'est la première fois. J'ai même dit au monsieur : « Mais dites-moi, le monsieur, il parle ! » Jamais il ne parle, il ne parle à personne. J'étais très surprise qu'il vous parle... très. En plus, je me disais : « Est-ce qu'il parle français ? On ne l'a jamais entendu parler. »

86 Je ne savais pas non plus comment il réagirait. J'ai pensé que peut-être il aurait été un peu...

87 Non, il a bien réagi, c'est bien. Il a dû être content. Il ne parle à personne, personne ne lui parle, mais lui, il est régulièrement là tous les jours.

M. Truchet

88 *Pendant l'entretien que nous avons eu quelques jours auparavant, M. Truchet m'avait déjà fait la description d'un « mystérieux » personnage. Je lui avais demandé si, au cours de ces vingt années de présence assidue à la Bpi, il avait fait des connaissances... Voici la réponse qu'il m'avait faite :*

89 Je ne connais pas les gens d'ici. Je connais une dame qui vient de temps en temps... des fois elle me demande des trucs, elle est retraitée aussi, mais ça ne va pas plus loin.

90 Au point de vue public ici, je ne connais personne. Je ne connais pas, c'est passager. Vous me connaissez parce que vous m'avez remarqué ici peut-être, mais moi je ne connais personne, personne. Alors si... si... je connais... il y a un Noir qui est là tous les

jours, alors lui il est mystérieux ! Il est là depuis des années. Vous voyez qui c'est ce Noir qui est là, toujours à la même place ?... Il ne lit rien. À 6 heures tapantes, il va se laver les mains, alors je pense qu'il est employé ici... Il fait quelqu'un qui a l'air d'être assis pour lire. Je ne sais pas s'il est inspecteur ici... pas inspecteur mais il est peut-être chargé... de voir si quelqu'un déchire quelque chose dans un livre. Vous ne voyez pas qui c'est ? Il est toujours correctement habillé...

91 Il a un peu le type hindou. Ça fait des années qu'il vient là et il intrigue tout le monde. J'ai fini par voir sa tête. Il ne parle à personne non plus. Il n'a rien à faire. Je ne l'ai jamais vu lire un livre ici. Il y en a des livres, il ne lit pas. Je ne sais pas si les autres l'ont remarqué, moi je l'ai vu. [...]

92 *Aujourd'hui, M. Truchet vient d'être le témoin, avec sa voisine, de ma rencontre avec Steven. Quand je l'aborde pour avoir ses réactions, il me demande immédiatement de quelle nationalité il est.*

93 Il vient de l'île Maurice.

94 On pensait bien qu'il devait être Hindou. Mais justement, à l'île Maurice, c'est peuplé d'Hindous comme à la Réunion. Alors là ça y est, on ne s'était pas trompé ! Il ne vous a pas parlé de lui ? Il ne dit rien, il est assez discret...

95 Si, il m'a parlé de lui...

96 Moi, je le vois au moins depuis sept ou huit ans ici, plus que ça même.

97 Il m'a dit qu'il venait là depuis qu'il est à la retraite.

98 Il est déjà en retraite... Il était peut-être dans l'armée non ? On ne sait pas.

99 Je pense que vous pouvez très facilement aller lui parler. Il sera ravi, il m'a dit aussi qu'il vous connaît...

100 Il est comme moi, il ne parle à personne... Alors vous, vous m'avez eu mais sans ça je ne parle pas beaucoup... Je ne connais personne. Alors vous l'avez développé mon entretien ?... parce qu'il est décousu, c'était au fur et à mesure, je vous ai parlé de la Nouvelle-Calédonie, du bagne, autant que je me rappelle. Qu'est-ce que je vous ai dit encore ?

101 Tout votre parcours là-bas, en Nouvelle-Calédonie, vous m'avez beaucoup parlé du bagne.

102 Oui, je vous ai parlé du bagne mais c'était un besoin de parler, de me défouler un peu parce que je suis trop concentré sur moi, et puis j'ai d'autres histoires, alors si vous recommencez non... non... C'est pas que je ne veux pas recommencer, mais aujourd'hui je suis fatigué... Je ne vous ai pas regardé quand vous parliez, j'ai dit : « Tiens, il parle avec le Noir », alors je croyais que c'était quelqu'un que vous connaissiez, mais vous l'aviez remarqué aussi ?

103 Oui, comme vous... je suis allé le voir et je lui ai dit que je le voyais ici depuis longtemps...

104 Mais alors comment se fait-il qu'il est toujours à la même place ? Et qu'il ne lit rien ? Il ne lit pas... Il ne lit pas comme moi par exemple, là des livres. Ça, ce sont des recueils de plusieurs journaux du siècle dernier, sous Napoléon III.

105 Lui, il lit les journaux, il lit beaucoup *Le Figaro* et le *Herald Tribune* aussi.

- 106 Oh oui, il lit *Le Figaro* des fois mais il a toujours la même page ouverte et il ne bouge pas. Il regarde partout ou il dort... des fois il s'endort à la table. Il s'est déjà endormi... Il n'a pas l'air malheureux peut-être ?
- 107 Non, mais je crois que vous pouvez vraiment aller lui parler, vous n'avez qu'à lui demander...
- 108 Il voudrait peut-être parler à quelqu'un, c'est ça peut-être...
- 109 Il a été très très gentil.
- 110 C'est peut-être un timide dans le fond. Il n'ose pas parler peut-être. Moi vous savez on ne me parle pas, je ne parle pas. Alors là si je commence à parler avec vous, il y en a pour une heure.
- 111 *M. Truchet, lui, lit beaucoup et pas seulement les journaux. Même s'il n'a rien écrit, s'il n'a pas pris de notes, il a beaucoup appris en venant ici. Il ne pourra pas finir tout ce qu'il voulait faire avant la fermeture. Il parle de ses lectures comme d'un grand voyage qui traverserait toutes les disciplines et tous les espaces géographiques de la Bpi. En spécialiste de la navigation et des naufrages, il constate que beaucoup de livres ont disparu. Il y en a d'autres qu'il pense être le seul à consulter et aussi trop de livres qui ne seront jamais lus par personne. Il connaît les rayons et peut indiquer le chemin à ceux qui sont perdus. Il s'émerveille de tout ce qu'on trouve ici. Au cours de ses expéditions, il croise ou imagine des lecteurs qu'il associe et confond avec le sujet des livres qu'il trouve. « Il y a tout... le jardinier, le cultivateur, les fleurs... »*
- 112 *Mais en explorant les rayons de la Bpi, c'est son passé qu'il retrouve et fait revivre ici. Il est né en Nouvelle-Calédonie il y a quatre-vingt-dix ans. C'était au temps des bagnards et il connaît beaucoup d'histoires du bagne qu'il ne partage plus avec personne aujourd'hui. Nous avons néanmoins choisi, dans le texte de l'entretien qui suit, de couper les longs développements relatifs à son histoire en Nouvelle Calédonie qui ne présentaient pas un intérêt direct pour notre étude.*
- 113 Vous venez depuis combien de temps ?
- 114 Moi je viens depuis le début, depuis 76 je viens ici, tous les jours, tous les jours, même le dimanche. Et ici c'est unique. J'ai bien trouvé d'autres bibliothèques municipales mais il n'y a pas le choix d'ici. Je ne connais pas la nouvelle bibliothèque créée par Mitterrand, je n'y suis jamais allé. Je ne voudrais pas que ça ferme... ça me manque moi. C'est la seule distraction que j'ai de venir ici Je m'ennuie chez moi. Et puis ici, on voit des gens qu'on connaît à la longue, pas beaucoup mais enfin... Il faudrait vous raconter, mais il faut des heures...
- 115 Allez-y...
- 116 Ça me vient pas et ça me fatigue parce que je parle très peu, je n'ai pas l'occasion de parler. Je lis beaucoup pour moi, je lis aussi bien de l'histoire de France, je consulte la géographie, la médecine... De la médecine, je saute aux chemins de fer, je fais de la navigation... la littérature, pas beaucoup... je ne lis pas les romans, moi. Je lis tout ce qui est sciences, l'astronomie aussi et je suis content...
- 117 Je vois la fermeture avec regret. J'ai 90 ans, ça ne se voit pas mais je ne sais pas si je serai là pour la réouverture. J'ai beaucoup appris depuis que je suis ici, je me suis perfectionné... beaucoup de choses que je ne savais pas.
- 118 D'abord le personnel a toujours été gentil. Ils ne m'ont jamais ennuyé. Je fais ce que je veux. Je connais les rayons. Des fois, j'indique à des gens qui ne savent pas, je leur dis : « Venez voir, c'est là que vous allez trouver ça. »

- 119 Je constate que beaucoup de livres ont disparu et sont introuvables ailleurs. Et je me suis perfectionné... sur l'histoire de France, je lis beaucoup l'histoire de France, je fais des recherches.
- 120 Je connais même un Portoricain qui vient depuis des années ici. C'est le seul de Porto-Rico qui vient à Pompidou pendant ses vacances. La première des choses qu'il fait, c'est de venir ici. Il me demande des choses que je dois trouver pour lui. Il vient pour se perfectionner en français. Il est content de trouver ces choses-là. Cette année, il n'a pas pu venir. C'est la première fois depuis douze ans. Ça l'intéresse parce qu'il ne trouve pas à Porto-Rico une bibliothèque comme celle-là. Vous voyez, ici, ça a du succès.
- 121 J'ai déjà lu toute *L'Illustration* qui commence en 1846, je crois. Je les ai tous lus, c'est-à-dire que je les ai tous feuilletés année par année. Heureusement que cette collection est conservée ici précieusement parce qu'elle est difficile à avoir sauf à la Bibliothèque nationale. Puis j'admire toute la collection d'atlas qu'il y a, les cartes sont magnifiques. J'ai lu beaucoup de choses sur la géographie. Parfois, je vais voir des récits sur le cinéma d'autrefois, sur certains films avec des vieux acteurs d'autrefois qui sont là, conservés.
- 122 Je pars avec regret parce que je ne sais pas où je vais trouver tout ça. J'espère que vous allez reclasser sérieusement ce qui manque et remplacer les livres disparus parce que je vous signale qu'il y en a beaucoup, surtout dans les livres de navigation, sur l'histoire des bateaux d'autrefois. Vous avez des ouvrages sur Napoléon qui étaient magnifiques et qui ont disparu. Sinon, je ne me suis pas perfectionné en anglais, j'ai pas cherché.
- 123 J'ai fait des recherches sur des livres introuvables ailleurs, que vous ne trouvez pas dans les bibliothèques municipales et je me demande où on a pu trouver tout ça ? Par exemple il y avait des livres imprimés en Belgique, magnifiques, ils y sont encore. Et vous avez les grosses encyclopédies. Vous avez la grande du XIX^e siècle en dix-sept volumes qui est là intacte, vous savez, celle qui est écrite fin, il n'y a pas d'images dedans... mais toutes les bibliothèques municipales n'ont pas ça.
- 124 J'ai vu beaucoup de choses et je pars avec regret parce que j'aurais voulu fouiller ce que j'ai pas vu. Ailleurs, il y a quelques livres mais vous n'avez pas ce choix. Ici ça part du temps des Gaulois jusqu'à la dernière guerre et ce qui est intéressant c'est l'histoire de l'Occupation en sept ou huit volumes qui part de 1940 avec l'arrivée des Allemands. Vous voyez où c'est, là-haut ? C'est moi qui la consulte souvent, et je suis le seul à consulter certains ouvrages que personne ne prend.
- 125 *L'Illustration*, je peux vous le dire, est rarement consultée, sauf par des personnes âgées. J'ai jamais vu un jeune homme en train de lire *L'Illustration*, un étudiant quelconque lire *L'Illustration*.
- 126 *L'Illustration* est respectée, on n'a pas déchiré beaucoup d'articles. On n'a rien coupé dedans parce que ça n'intéresse pas certains qui veulent les choses de maintenant, vous voyez ce que je veux dire ?
- 127 Je constate que beaucoup de livres intéressants ont disparu, alors si on pouvait les remettre. Je ne peux pas vous en dire plus, il faudrait que je vous revoie pour ça... J'aime bien les récits d'autrefois, des grands navigateurs d'autrefois. Les grands navigateurs, je les ai retrouvés ici, les atlas et certaines cartes, il y a un rayon là-haut de géographie qui est parfait. Je trouve qu'on achète même trop de livres qui ne seront jamais lus, par exemple des livres avec des mathématiques dedans.

- 128 Je constate qu'il y a des pharmaciens qui viennent se renseigner. Il y a tout... le jardinier, le pâtissier, le cultivateur, les fleurs...
- 129 Comment vont-ils faire pour trouver six cents places ici pendant deux ans ? Ils ont installé quelque chose là dans le fond, dans le supermarché qui a fermé. Là-dedans, ça ne sera pas pratique parce que c'est humide et l'éclairage est défectueux. Ils pourront mettre de bonnes lampes et puis ça fait souterrain. Ici, il y a de l'air, mais là-bas vous verrez... Enfin, je crois que je vous en ai assez dit...
- 130 C'est ici que vous vous installez ?
- 131 Je lis ici les journaux courants. Il y a une dame qui vient me parler souvent. Si elle a un journal, elle me le passe. Ça ne va pas plus loin.
- 132 C'est là-haut que je lis le plus. Il y a tout là-bas : médecine, aviation, pharmacie... les dentistes, je suis sûr qu'ils viennent prendre des renseignements ici. Il y a de tout, pour les maîtres d'école par exemple, l'éducation.
- 133 Et vous avez l'habitude de venir lire les journaux ici ?
- 134 Je viens lire les journaux du jour. Je lis *Le Figaro*. Je l'achète chez moi. Je ne vois pas pourquoi je continue à acheter *Le Figaro* puisqu'il est ici. Il y a des choses qu'on ne trouve pas dans d'autres journaux. Par exemple, ils ont des récits scientifiques, je ne sais pas où ils ont découvert ça. Au point de vue politique, c'est trop ardu à lire. Je m'en occupe pas beaucoup de la politique. (...)
- 135 Vous venez tous les jours, à quel moment de la journée ?
- 136 Ici, je viens l'après-midi, jamais le matin, souvent entre 3 et 4 heures parce que des fois je regarde la télévision l'après-midi. Moi, je sais beaucoup de choses parce que j'ai beaucoup lu dans ma vie. J'ai été un pilier de bibliothèque dès que j'ai été au collège.
- 137 Je suis né en Nouvelle-Calédonie, à vingt mille kilomètres d'ici. Je ne trouverais pas ça là-bas et je n'y retournerai plus parce que je suis retraité. C'est fini la Nouvelle-Calédonie, tandis que moi j'ai trouvé ici l'histoire de la Nouvelle-Calédonie en cinq volumes et j'ai trouvé des choses qu'on pouvait encore rajouter là-dedans, des histoires que je connais et puis il y a des personnages que je connais.
- 138 Sur certaines photos, il y a un sportif par exemple... c'était un de mes cousins, je ne me rappelle plus quand il avait gagné... Vous voyez la série de la Nouvelle-Calédonie qui est en cinq volumes... et il n'y a pas tout dedans.
- 139 Je me suis spécialisé sur les naufrages en Nouvelle-Calédonie. Ce sont des naufrages que je connais mais qui ne sont pas connus en France. Je suis resté en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'âge de 21 ans et puis j'ai navigué. Je suis venu en France avant la guerre et je suis reparti quarante-sept ans après, alors je n'ai plus trouvé Nouméa comme je l'avais vue pendant mon enfance. Dans mon enfance c'était sauvage la Nouvelle-Calédonie, il n'y avait pas de routes, pas d'autos. J'ai connu les chevaux, le Far-West d'Amérique qui est là-bas. J'ai connu la mer, le corail...
- 140 Tout ça est bien relaté dans la partie sur la Nouvelle-Calédonie, vous voyez où c'est ? Il y a tout. Il y a même des livres qui sont inexacts parce que pendant mon enfance c'était pas ça. Ceux de maintenant racontent ce qu'ils ont vu mais ils oublient qu'il y a eu un passé en Nouvelle Calédonie.
- 141 J'ai connu la Nouvelle-Calédonie du temps des bagnes. Il y a eu près de dix-huit mille forçats qui sont venus par bateaux, à la voile, et mon père lui aussi était venu à la voile. Il a mis cent trente-six jours par le Cap Horn. Il était jeune soldat. Il y avait en Nouvelle-

Calédonie des descendants du bagne et des hommes libres. Je descends d'un milieu libre, mon père était à la Justice, il était huissier. Il y avait en Nouvelle Calédonie... (...)

142 *Ici, je lui demande s'il a fait des connaissances à la Bpi [voir texte plus haut].*

143 *À la bibliothèque, vous n'avez jamais rencontré de gens de Nouvelle Calédonie ?*

144 *Non jamais, et pourtant je consulte souvent là-bas... La dame que je connais n'est pas de Calédonie. Elle a été fonctionnaire. Elle ne connaît pas... c'est moi qui lui raconte des histoires de Calédonie. Elle n'a aucune idée. Elle me demande des trucs sur l'histoire de France. Il y a beaucoup de gens qui ne savent rien, on ne peut pas parler avec eux. Vous voyez, je suis content de parler avec vous, vous avez une bonne documentation. Je ne parle jamais, je n'ai personne avec qui parler. Si quelqu'un s'intéresse à quelque chose, j'ai plaisir à dire, sans ça je ne parle pas, je suis tout seul.*

145 *Des fois, j'ai des réunions avec des retraités, impossible de parler avec eux, ils ne s'intéressent à rien, il y en a un qui a été trente-cinq ans chez Renault, il a travaillé tous les jours pendant trente-cinq ans à faire la même pièce. Il n'a jamais rien vu d'autre en trente-cinq ans, je ne peux pas parler de Nouvelle-Calédonie. Il n'a presque pas d'instruction, il dit : « Mais qu'est-ce que c'est, c'est loin, c'est pas la Californie ? ». Il y a des gens qui ne connaissent rien du tout. Même un type bien, un type qui avait travaillé avec un avocat, qui était intelligent, il m'a dit : « Il faut que je regarde mon dictionnaire, je ne vois pas où c'est. »*

146 *Je vis avec le passé, moi, beaucoup. Je connais beaucoup d'histoires du bagne. (...)*

Steven

147 *J'avais été intrigué par les attitudes de Steven capable de rester des heures à la même place devant son journal qui semblait moins l'occuper que tout ce qui se passait autour de lui. Je le voyais là tous les jours, imperturbable, contemplant le spectacle qui l'entourait sans avoir l'air de se rendre compte qu'il s'asseyait souvent à côté des mêmes personnes. Parfois, il s'endormait en toute simplicité et j'admirais son savoir-faire et sa sérénité.*

148 *Il avait visiblement beaucoup de plaisir à être là, à profiter de la présence des autres qu'il ne cherchait pas à rencontrer. Qui était-il ? À quoi pensait-il pendant tout ce temps ? Que pouvait-il raconter de cette bibliothèque ? En me posant ces questions, je me demandais comment il pourrait réagir si je l'abordais, comment ne pas l'effaroucher en provoquant une rencontre qu'il aurait toutes les raisons de refuser. Finalement, je l'aborde en lui disant que je le connais de vue depuis longtemps et cela le fait rire.*

149 *Si M. Truchet affirme que Steven est là tous les jours depuis huit ou dix ans, l'intéressé, plus modestement, dit qu'il vient de temps en temps depuis qu'il est en retraite, cela fait quatre ans. Peu prolixe sur les lecteurs qui l'entourent, il regrette de ne plus voir les gens du personnel auxquels il était attaché. Il sait qu'eux aussi l'avaient remarqué. Serait-ce une manière de me dire qu'il fait un peu partie de la maison, indépendamment des activités qui l'occupent ici ? Et d'ailleurs M. Truchet ne le suspecte-t-il pas d'être embauché ici comme surveillant ? Selon M. Truchet, à « six heures tapantes », Steven aurait l'habitude de se laver les mains ; pourtant celui-ci a coutume de s'en aller vers 5 heures. C'est le moment que j'ai maladroitement choisi pour l'aborder sans me rendre compte qu'il avait déjà fini sa journée et qu'il aurait peut-être aimer s'en aller.*

- 150 Steven : Il y a ici des filles, des Mauriciennes qui travaillent comme femmes de ménage, vous ne les connaissez pas ?
- 151 Non... Je ne savais pas.
- 152 Mais je ne les vois plus en ce moment. On m'a dit qu'elles ne travaillent plus. Je me suis renseigné auprès d'une dame sénégalaise ou malienne, ici aux toilettes... elle m'a dit qu'elles ne travaillaient plus.
- 153 Vous vous êtes rencontrés ici ?
- 154 Oui, je les ai rencontrées ici. Ça devait faire longtemps qu'elles travaillaient ici, depuis cinq ou six ans. Il y a des gens du personnel de sécurité que je ne vois plus. Ils ont démissionné ou ils ont arrêté. C'est un boulot dur ça... des fois, ils ont des problèmes avec le public, il y a des méchants. C'est un boulot qui demande de la responsabilité. Il y en a beaucoup que je ne vois plus...
- 155 Et vous, vous venez depuis combien de temps ?
- 156 Je viens depuis 93, ça fait quatre ans. Mais il y a des fois où je ne viens pas quand je suis occupé ailleurs, que je n'ai pas le temps. Le mardi je sais que c'est fermé. Je viens de temps en temps. Des fois je viens chercher un journal, si je ne le vois pas j'amène le mien, *Le Figaro*, *Libération* ou *Herald Tribune*. Les journaux, c'est difficile d'en avoir ici, vous n'en trouvez pas...
- 157 Là, tout à l'heure, j'avais mon journal. Je n'avais pas mon *Figaro* d'aujourd'hui mais celui de samedi. Il était comme ça, vous voyez. Mon *Figaro* était comme ça, le *Libé* comme ça. Tout d'un coup je me suis endormi et quand je me suis réveillé, je regarde sous mon *Libé*... il était parti mon *Figaro*. J'avais deux petites serviettes que j'avais prises au Mac Do dans *Le Figaro* et il a tout pris. Quand je me suis levé, j'ai trouvé les petites serviettes sur la table là-bas mais pas *Le Figaro*. J'ai fait le tour et j'ai pas trouvé. Qui c'est qui me l'a piqué ? Je ne sais pas. C'est pas la première fois que ça m'arrive. À l'occasion, ils piquent mon journal *Herald Tribune*. C'est quelqu'un qui sait lire l'anglais, qu'est-ce que vous voulez ? Je laisse tomber...
- 158 La personne a dû croire que c'était *te Figaro* de la bibliothèque ?
- 159 Peut-être qu'il a cru que c'était celui de la bibliothèque. Quelqu'un m'avait déjà demandé. J'ai dit que ce n'était pas celui d'aujourd'hui, mais celui de samedi et dimanche, alors il est parti et ne l'a pas pris. Alors qui l'a pris ? Je ne sais pas. Enfin, c'est pas grave. De toute façon, j'avais terminé et quand j'ai terminé je le laisse là, je ne l'emmène pas... je le range dans les étagères.
- 160 Ça, c'est un journal qui ne m'intéresse pas. Je le regarde comme ça...
- 161 C'est quoi ?
- 162 *Le Matin*. Ça vient de Casablanca... boulevard Mohamed V, Casablanca... Il y a plusieurs journaux... Voilà *El País*, c'est espagnol... *La Repubblica*, c'est italien.
- 163 Vous lisez aussi en espagnol et en italien ?
- 164 Non.
- 165 Vous parlez plusieurs langues ?
- 166 Le français et l'anglais couramment. On sait l'anglais chez nous, au pays. Vous savez, l'île Maurice était française avant. Quand c'était un département français, l'île Maurice, ça s'appelait « île de France », et puis l'île de France a été prise par les Anglais et ils ont changé le nom. Les Anglais ont gouverné l'île Maurice pendant cent cinquante ou cent

soixante ans et puis le Premier ministre a dit : « Ça suffit, préparez vos bagages, rentrez chez vous, on vous donne une compensation. » Et hop, l'île Maurice a obtenu son indépendance le 12 mars 68. Le 12 mars 92, le jour de l'anniversaire de l'indépendance, le Premier ministre a proclamé l'île Maurice République. L'île de la Réunion c'est à côté mais c'est toujours une île dépendante de la France.

- 167 Vous me disiez que vous étiez en France depuis quand ?
- 168 J'ai quitté l'île Maurice le 4 février 75. Je suis descendu à Bruxelles et on a pris le car jusqu'à la gare du Nord. Depuis je suis là. Je suis reparti le 20 décembre 82, spécialement pour un procès en divorce et je suis revenu le 20 janvier. Je suis reparti en vacances en 87 et en 88 je suis allé aux États-Unis chez ma nièce pour quinze jours de vacances. En 89 je suis reparti à l'île Maurice pour un mois de vacances. En 90, j'ai fait deux voyages au Maroc. En 91, je suis retourné pour la dernière fois à l'île Maurice. On est en 97... ça fait six ans que je n'y suis pas allé. On est presque fin septembre, on ferme la bibliothèque lundi 28 au soir ? Je partirai peut-être à la mi-octobre de cette année. Alors, je ferai peut-être deux mois là-bas.
- 169 Vous avez encore de la famille là-bas ?
- 170 Mon père est décédé, il y a longtemps. J'étais en France quand mon père est mort le 1^{er} juin 77, à l'âge de 75 ans. Ma mère est décédée le 13 avril 93 et la même année, je suis parti à la retraite. Je suis à la retraite depuis le 1^{er} octobre 93. Ça fait quatre ans et c'est pour ça que vous me voyez souvent, avant non. Comme je ne travaille plus, je me balade à droite, à gauche, je monte à la bibliothèque, je descends au rez-de-chaussée, à la librairie, je m'accorde vingt minutes, une demi-heure mais la plupart du temps je suis ici à la bibliothèque.
- 171 Au rez-de-chaussée...
- 172 Au rez-de-chaussée, à la librairie.
- 173 Pas la Salle d'actualité, la librairie.
- 174 Oui, c'est la Salle d'actualité. Ils sont en bas de l'escalier.
- 175 Vous allez lire les journaux aussi là-bas ?
- 176 Des fois... mais je cherche et je ne trouve pas, alors j'ai toujours le mien... La même année en 93, mon frère qui était aveugle est décédé juste après la mort de ma mère. Mon frère l'avait emmenée chez lui et il est tombé subitement malade, comme ça. On l'emmène à l'hôpital et il est décédé quelques jours après, le 29 décembre 93.
- 177 *Il s'interrompt le temps de serrer la main de quelqu'un qui le salue en passant.*
- 178 J'ai un jeune frère qui est décédé à l'âge de 24 ans ou 25 ans. Il est mort noyé dans un port en Indonésie. C'était en 65. Il travaillait comme novice sur un navire norvégien depuis onze mois. En 71, j'étais encore à l'île Maurice, mon neveu est décédé à l'âge de 9 ans. Il a été admis un samedi à l'hôpital et huit jours plus tard il était décédé. Le lendemain, nous avons été à l'hôpital chercher le corps et l'après-midi on l'a enterré. (...)
- 179 Et vous avez des enfants ?
- 180 Non je suis divorcé depuis 82. Je n'avais pas d'enfant, heureusement, je n'avais pas d'enfant.
- 181 Vous êtes venu en France pour travailler ?

- 182 Avant de venir en France, j'étais employé de l'État, je travaillais dans le gouvernement. Je n'étais pas venu pour chercher du travail, j'étais venu pour trois mois de vacances.
- 183 Vous faisiez quoi comme travail ?
- 184 Je travaillais dans le gouvernement, employé de l'État. Au début, j'ai travaillé au ministère des Finances, au bureau des impôts. J'ai été transféré au ministère de l'Éducation (...). En 75, j'étais venu en vacances pour trois mois et comme par hasard, un ami de mon frère était en France. Quand je suis allé lui dire au revoir avant d'aller à Londres pour prendre l'avion Sabena, il me dit : « Qu'est-ce que vous allez faire à l'île Maurice ? Restez et je vais vous trouver du travail. » Et en effet, il m'a trouvé du travail. J'ai débuté dans un magasin et depuis je suis là. J'ai mes papiers régularisés. Je n'ai jamais eu de problèmes avec un agent de police, un gendarme ou n'importe qui. Même avec mon ex-employeur, je n'ai jamais eu de problèmes. Depuis le premier jour où j'ai mis les pieds sur le sol français, j'étais en situation régulière. Le patron chez qui j'ai travaillé m'avait emmené à la préfecture, il m'a fait avoir une carte de séjour renouvelable tous les trois mois. C'est comme ça que je me suis régularisé. Tous les trois mois, j'allais à la préfecture renouveler mes papiers, ma carte de séjour... Bon, je vais vous laisser...
- 185 Vous avez une carte de résident maintenant?
- 186 Maintenant, j'ai une carte de résident mais avant de partir en vacances, je dois me renseigner avec cette histoire de sans-papiers. Après les vacances, je ferai une demande de carte d'identité nationale. J'aurais dû le faire depuis très longtemps. Je vais essayer. Mon casier judiciaire est toujours vierge comme une jeune fille de treize ans. À cette époque, il n'y a plus de jeune fille vierge très jeune, il n'y en a plus. Je vais vous laisser... Merci pour...
- 187 Mais attendez... Vous ne m'avez pas dit quel travail vous avez fait jusqu'à la retraite ?
- 188 Au début, j'ai travaillé dans le prêt-à-porter. Ensuite je suis rentré dans l'hôtellerie et je suis arrivé à l'âge de la retraite.
- 189 Mais pourquoi vous venez particulièrement ici.
- 190 Ça vous plaît cet endroit ? Non, non, je viens ici passer mon temps, lire le journal, regarder des revues, tout ça...
- 191 Pourquoi vous avez choisi cette bibliothèque-là ?
- 192 Au début, quand je suis venu en France, je ne suis jamais monté visiter. De temps en temps, j'entendais parler de la bibliothèque Pompidou, la librairie, tout ça... Alors je suis monté pour me rendre compte et petit à petit, de temps en temps, je suis monté, comme ça.
- 193 Ça vous a plu ?
- 194 Ah ben, oui... des fois je monte là-haut au troisième étage mais rarement. Je me suis habitué ici.
- 195 Et vous venez toujours ici, à cette place ?
- 196 Toujours par-là, vous me voyez... C'est vrai...
- 197 Et pourquoi cette place-là particulièrement ?
- 198 Question d'habitude. Ça me plaît dans ce coin. Je me suis habitué.
- 199 Et il y a des horaires où vous préférez venir ?

- 200 Je viens toujours avant midi. Je viens toujours avant midi, parce qu'on ouvre à 10 heures, non maintenant à midi. Avant c'était 10 heures.
- 201 C'est 10 heures le week-end.
- 202 Oui, le samedi et dimanche. Non pas avant midi, je viens toujours entre une heure, une heure et demie, une heure et demie ou 2 heures. Des fois je lis, je lis, je reste là jusqu'à 4 heures, 4 heures et demie, 5 heures, et je m'en vais voilà... Sinon quand je m'ennuie un peu, je descends en bas, au rez-de-chaussée à la Salle d'actualité.
- 203 Et vous lisez ?
- 204 Oui, je viens pour lire certains journaux ou des revues, un bouquin. Voilà, c'est comme ça...
- 205 Et vous me disiez que maintenant il y a des gens que vous connaissez ici ?
- 206 Comme je vous dis il y a des anciens que je ne vois plus, même dans le personnel de sécurité, les anciens que je connaissais, auxquels je me suis habitué et qui me remarquaient souvent ici, au rez-de-chaussée comme à la bibliothèque. Mais je ne les vois plus ces gens-là. Où ils sont partis, qu'est-ce qu'ils font ? Je ne sais pas. Il y a ici des gens qui viennent faire des recherches. Il y a des étudiants qui viennent faire leurs devoirs ici et faire des recherches en même temps. Bon, étudiants... il y a des habitués aussi. Cette dame est une habituée, le vieux aussi...
- 207 Et il y a quelqu'un qui vous saluait tout à l'heure, quelqu'un à qui vous parlez régulièrement alors ?
- 208 Le jeune qui lit *Libération* ? Il est là tous les jours. Lui, il s'intéresse à *Libé*.
- 209 Vos journaux préférés c'est ?
- 210 *Le Figaro*, sinon *Herald Tribune* ou *France-Soir*. On est le 22 aujourd'hui ?... Bon, je vais vous laisser... ça vous a plu ?
- 211 Beaucoup.
- 212 À la prochaine... Quelle heure il est ? 6 heures moins vingt...
- 213 Et à la fermeture comment vous allez faire ?
- 214 À la fermeture, comme je vous l'ai dit, je partirai peut-être au pays. Je rentrerai vers la mi-janvier. Il faut que j'aille voir un peu, j'ai des frères, des sœurs, des nièces, des neveux. J'ai une nièce qui se marie ce mois-ci...
- 215 Et après, ça sera fermé ici. Vous allez être obligé de trouver un autre endroit...
- 216 Je ne sais pas, je verrai. Il n'y en a pas une nouvelle qui doit ouvrir là ? Il y a du personnel qui n'était pas content. Ils ont fait circuler un pamphlet, des demandes de signatures, vous êtes au courant de ça ?
- 217 Oui.
- 218 C'est l'État qui décide... hein ?...
- 219 Vous l'avez appris comment, la fermeture ?
- 220 J'ai appris la fermeture sur *Le Figaro*. Ça fait longtemps que j'ai appris ça. Sur les autres journaux aussi, il y avait des annonces de la fermeture.
- 221 Mais sinon il y a d'autres endroits où vous allez lire le journal ?
- 222 Non, non, non.
- 223 Seulement ici ?

- 224 Seulement ici et je viens avec mon journal. Quand je joue le tiercé, j'achète un *France-Soir*. Et puis je prends la feuille jaune parce que c'est le mien et je laisse le *France-Soir* ici. Bon, je vais vous laisser.
- 225 Vous n'habitez pas Paris ?
- 226 En ce moment, non. Pour aller à Dourdan, il faut cinquante minutes par le RER. Comme demain mardi, c'est fermé, je serai là peut-être mercredi après-midi... À la prochaine, à mercredi, je suis là mercredi.

Chapitre 2. Les représentations de la Bpi

Introduction : Des représentations partagées

- 1 Nous allons rendre compte ici de la bibliothèque à travers un certain nombre de témoignages¹. De quelle façon les habitués voient-ils la Bpi ? De quelle façon la perçoivent-ils, la pensent-ils ? Ce sont les différentes expressions, formules, images qui sont produites à propos de la bibliothèque les récits, les évocations, les rapprochements ou, au contraire, les oppositions qui sont réalisés entre celle-ci et d'autres lieux qui nous intéressent. Parmi l'ensemble des propriétés qui peuvent caractériser la Bpi (gratuité, encyclopédisme, libre accès, multimédia, situation dans le Centre Pompidou et au cœur de Paris...) quels sont les traits qui sont soulignés ? À quelles valeurs ces traits sont-ils associés (justice, efficacité, liberté...) ? Autrement dit, on le voit, ce qui nous intéresse c'est tout ce que la bibliothèque suscite au plan des normes et des images mentales. Il s'agit de faire surgir de quoi se composent les *représentations* de la bibliothèque pour nos habitués.
- 2 La notion de représentation ne désigne pas un simple reflet de la réalité, mais une construction à la fois affective et mentale, un produit de notre activité psychique. Ainsi, lorsqu'on les interroge sur leur première venue², les enquêtés décrivent et analysent le plus souvent la bibliothèque et son mode d'organisation en fonction d'événements biographiques, de problèmes ou de contraintes spécifiques. Ils font surgir leur monde, chacun à leur manière, en déclinant la façon dont la fréquentation de la Bpi est intégrée dans leur propre vie. Chaque fois, la bibliothèque apparaît alors sous un jour un peu différent. Elle constitue, par exemple, un ensemble de livres facilement accessibles pour quelqu'un qui se présente comme un autodidacte ; un environnement avant tout humain pour une retraitée ; un lieu qui peut être investi par des copains pour un étudiant. Bien d'autres images nous ont été livrées, depuis l'évocation d'un espace très fonctionnel jusqu'à la métaphore d'une maison magique. Le regard que nos interlocuteurs posent ainsi sur la bibliothèque durant l'entretien est guidé, orienté par un passé, des soucis, des projets.

- 3 Cependant, simultanément et de façon frappante, ces récits convergent vers certaines images. C'est précisément cette convergence qui nous intéresse. Ces images réfèrent à un monde partagé et constituent en cela des « représentations sociales ». Le domaine des représentations sociales est un champ de recherche qui s'est révélé particulièrement fructueux ces dernières années et dans lequel la question de la production des représentations, dans un contexte d'interaction, se pose de façon centrale. Serge Moscovici, dans un article synthétique traitant de l'évolution et des transformations du concept de représentation sociale, considère que le renouvellement des interrogations dans ce domaine passe, précisément, par la prise en considération de ce qui se produit, se communique et se transmet au cours des interactions sociales³. C'est l'émergence de ce type de question qui permettra d'opérer un déplacement depuis les représentations collectives jusqu'aux représentations sociales : « *Ce qui permet de qualifier de sociales les représentations, ce sont moins leurs supports individuels ou groupaux que le fait qu'elles soient élaborées au cours de processus d'échanges et d'interactions*⁴ » Or l'interaction, ici, est constituée par la situation d'entretien, durant laquelle le sociologue invite l'enquêté à décrire et à caractériser la Bpi.
- 4 Nous situant dans ce cadre théorique général, qui concerne le champ des « représentations sociales » et leur cadre de production, notre propos consistera donc à décrire et à analyser le soubassement commun des idées, connaissances et images produites par les habitués au cours de cet échange avec le sociologue. Au-delà de leur foisonnement et de leur diversité, celles-ci convergent, en effet, en représentations largement partagées.

Un lieu qui convient

- 5 Ce qui apparaît avec une grande régularité dans les entretiens, chose somme toute assez logique de la part d'habitués, c'est que la bibliothèque est un lieu *qui leur convient*. Cette formule banale, mais qui revient comme un leitmotiv — « *Moi, ici ça me convient très bien, c'est tout à fait ce qui me convient* », répète Henri, tout en signalant au cours de l'entretien que les collections présentent des lacunes par rapport à ses besoins laisse entendre qu'il existe une adéquation entre leur propre personne et le lieu qu'ils fréquentent. Ce sentiment d'adéquation se module cependant différemment, depuis le constat que la bibliothèque est un endroit approprié (« *Compte tenu de mes goûts, ça correspond exactement à certaines choses que je recherche* », M. Granger [20]), ou qu'ils se sentent bien dans les murs de la Bpi (« *Ici je trouve que c'est agréable, c'est calme, c'est bien, il y a tout, il y a tout, c'est un endroit pour faire... pour travailler bien, quoi, à l'aise* » [22]), jusqu'à l'expression d'un accord parfait (« *J'ai vu que l'endroit me convenait excessivement bien, parce que je souffrais un peu de dépression, de déprime, rien de grave, mais il m'a aidé à surmonter mes peines* », Mme Pinto [9])
- 6 Pour certains, la bibliothèque est adaptée aux besoins d'une catégorie d'utilisateurs dont ils font partie : « *C'est vrai que la bibliothèque c'était attirant parce que c'est en libre accès, c'était bien quoi (...). Le libre accès, tout ça, bon... c'est vraiment..., et puis fermer à 21 h 30 ou 22 heures, après le boulot, je pouvais y aller, pour moi qui suis autodidacte, c'était tout à fait ce qu'il me fallait* », employé en librairie [27]. Ils expliquent donc cette impression d'être en accord avec le lieu, en établissant un lien avec des gens qui leur ressemblent et auxquels la bibliothèque serait destinée : « *Là c'est direct et puis je pense que vraiment quand tu n'es pas étudiant et que t'as pas d'autres possibilités c'est vraiment inappréciable, c'est un outil de formation pour des gens comme moi par exemple* ». Ibid.

- 7 D'autres vont, au contraire, évoquer des affinités personnelles. Ils expliquent qu'ils ressentent un fort attrait pour la bibliothèque, quand ce n'est pas un véritable amour, le résultat d'un coup de foudre. « *La première fois que je suis venue ici, ça s'est fait très facilement, j'ai bien aimé tout de suite et je suis revenue le dimanche d'après* », déclare cette femme de 73 ans, retraitée, ancien professeur de philosophie [10]. Tel autre, administrateur de biens, a découvert la bibliothèque quand il était étudiant, l'a immédiatement « *trouvée séduisante* » et avoue continuer à la fréquenter pour des raisons purement sentimentales : « *Maintenant, ce n'est plus qu'une ou deux fois par mois, donc c'est sentimental (...). Je suis très attaché au lieu (...). Vraiment c'est une partie de mon existence, cette bibliothèque, réellement, s'il y a un aspect sentimental, c'est pas pour rien* », M. Varlet [3]. Un autre, enfin, un thésard de 35 ans, ira jusqu'à dire : « *Moi c'est mon grand amour, c'est mon grand amour* » [42].
- 8 Cette rencontre heureuse avec le lieu, suscite parfois un véritable sentiment d'euphorie et de gratitude envers la bibliothèque car, parmi nos habitués, quelques-uns ont le sentiment que sa fréquentation quotidienne améliore leur existence : « *Disons, c'est votre question initiale, chacun a ses choix, ses goûts, ses envies... d'une certaine façon on peut dire que l'existence de la bibliothèque de Beaubourg a égayé mon existence, il n'y a pas de doute, ça correspondait à des choses qui me remplissent de joie, je ne regrette pas les milliers d'heures que j'ai passées ici, donc c'est appelé à me manquer en partie, et j'espère retrouver, s'il y a d'autres choses tant mieux, mais tout ce qu'il y avait déjà et dont je me régala* », M. Granger [20].
- 9 Certains de nos interlocuteurs semblent ainsi nourrir une véritable passion à l'égard de la bibliothèque, ce qui ne manque pas de surprendre, si l'on se réfère à l'imaginaire commun qui fait de cette institution urbaine une sorte de prototype de l'établissement utile mais austère⁵. À l'évidence, la bibliothèque est devenue pour ses fidèles bien autre chose qu'un simple centre de documentation : « *Oui, j'adore venir ici, pour moi c'est presque une drogue, j'adore venir ici, je ne sais pas pourquoi, parce qu'on apprend beaucoup de choses, je ne sais pas mais j'aime ici* », retraité, fréquente la Bpi depuis cinq ans, quotidiennement [37].
- 10 Depuis des raisons de simple convenance, jusqu'à des motifs plus profonds, ce qui caractérise l'ensemble de nos habitués, c'est donc qu'ils vivent leur fréquentation assidue de la bibliothèque comme un choix, voire pour certains, comme une véritable élection : la Bpi est un endroit qui a été préféré à d'autres et, bien souvent, nous le verrons, ce choix est exclusif. Écoutons donc nos interlocuteurs nous expliquer les raisons de ce choix : qu'est-ce qui rend, selon eux, leur bibliothèque irremplaçable ? En quoi celle-ci s'accorde-t-elle si profondément à leur existence quotidienne, à leurs rêves, à leurs projets ? Au-delà des récits individuels, tous se réfèrent, nous l'avons dit, à des images et des valeurs communes que nous allons découvrir.

2.1. Les raisons du choix (un lieu d'élection)

L'accessibilité malgré la file d'attente

- 11 La première raison avancée pour expliquer le choix de la Bpi⁶, c'est la simplicité d'utilisation du lieu : « *Bon, moi, j'aime bien parce que (...), c'est d'un accès facile (...). C'est d'un abord facilité, d'abord c'est au centre de Paris (...). Moi j'habite le 18^e, par exemple, c'est facile de venir là, on sort du métro (...). Je veux dire, pour arriver ici, c'est facile (...) pour venir à la bibliothèque et puis on ne sent pas de... comment dire ? Je ne sais pas, on est libre, il y a une espèce de facilité d'accès aux livres, par exemple* », Xavier [31]. Cette impression de

commodité est liée, tout d'abord, comme nous l'explique cet interlocuteur, à la situation de la Bpi : au cœur de Paris, sur un axe central du réseau de transports Paris/banlieue. On peut en effet se rendre aisément à la Bpi de la plupart des points de la capitale et de la banlieue.

- 12 Mais la facilité du lieu est aussi associée à la gratuité de la bibliothèque :
- 13 « *C'est la seule bibliothèque complètement gratuite avec aucune restriction d'entrée. C'est libre, complètement libre, tandis que toutes les autres bibliothèques, bon même si elles ne sont pas forcément...* », Sibylle [17]. Le coût d'accès aux bibliothèques, même s'il est peu élevé, est ainsi perçu comme une restriction, une barrière qui entrave la fréquentation.
- 14 La représentation de cette simplicité d'accès pourrait être un des effets de l'absence de carte, car l'objet carte impose toute une série de démarches la nécessité de l'obtenir, le fait de devoir la trouver, la montrer... En outre, la carte a une dimension symbolique, tout comme la fiche elle évoque l'idée de restriction des libertés. Pouvoir s'en passer, à la Bpi, c'est donc disposer d'un accès simplifié à l'espace, d'une utilisation des lieux et des documents qui n'est pas compliquée, mais c'est aussi ne pas montrer patte blanche, ne pas décliner son identité, en gardant une part d'ombre vis-à-vis de l'institution : « *Moi, je trouve qu'on est très libre ici (...). Je trouve qu'on n'a pas de carte à fournir* », Mme Robin [4].
- 15 L'amplitude des horaires d'ouverture constitue une autre caractéristique, fréquemment soulignée, qui contribue à l'élaboration de cette image de la Bpi comme un lieu offrant une grande souplesse d'utilisation. Ainsi : « *C'est une bibliothèque qui a un accès facile (...). Des heures de midi jusqu'à 10 heures du soir. C'est extraordinaire parce qu'on peut plus facilement adapter la bibliothèque à son temps de travail, ses occupations* », Mme Konopka [1]. Il est effectivement plus simple, moins contraignant de disposer d'une large plage horaire, qui peut s'ajuster à la fois à des heures de travail et à des moments consacrés à la vie privée.
- 16 Enfin, une des composantes essentielles de cette facilité, c'est bien sûr le libre accès aux documents : à la Bpi, nul besoin de procédure pour approcher les livres : « *Je suis venu ici, parce que par rapport à une bibliothèque traditionnelle, il faut demander un livre, vous attendez une demi-heure ou une heure, alors qu'ici, c'est plus simple. Vous avez tous les ouvrages sous les yeux. Vous pouvez vous promener et regarder même si vous consultez. Vous regardez, vous n'avez pas une idée bien précise en arrivant et finalement, vous trouvez quelque chose qui vous intéresse* », Henri [5]. Nos entretiens se font l'écho de la satisfaction des usagers, en réponse à « *ce parti pris de mettre tous les stocks à disposition* ». C'est bien souvent la raison majeure de leur intérêt pour la bibliothèque : « *Par exemple justement ce rapport aux livres, moi je trouve, alors pour le coup, je ne viendrais plus, si il y a plus la possibilité d'avoir les livres en main, de les feuilleter, de revenir en arrière comme je veux, là pour le coup, je trouverais plus ça intéressant, mais c'est vrai ici et pour n'importe où, je trouve quand même un vrai livre en main, c'est important* », explique cette jeune femme qui prépare un DEA d'études théâtrales [26], La Bpi semble représenter pour nos usagers le prototype du libre accès, à tel point que beaucoup d'entre eux ont l'air d'ignorer que ce mode de présentation des documents est désormais fréquent dans la majorité des bibliothèques françaises.
- 17 Les entretiens font parfois diversement référence à ces quatre éléments, mais le plus souvent ces aspects sont présentés simultanément. Ces caractéristiques constituent les traits de base dans l'élaboration d'une image de la bibliothèque dont *l'accessibilité est*

maximale. Écoutons cette jeune femme, qui répond à la question : « pourquoi venir dans cette bibliothèque spécifiquement ? »

- 18 « Pourquoi ? Parce que, premièrement, c'est gratuit, donc c'est ça qui est très bien, en fait oui, un laboratoire de langues, je ne sais pas trop ou il y en a et c'est très bien positionné. C'est en plein centre de Paris (...). C'est vraiment génial, moi j'ai vraiment des problèmes avec Paris. C'est une ville où j'ai du mal, mais tout ce qui est culture comme ça à portée de tous... C'est gratuit, je trouve ça vraiment génial (...) même une bibliothèque ouverte jusqu'à 10 heures, ça n'existe pas, je veux dire, ouverte le dimanche, jusqu'à 10 heures », Cécile, jeune femme, chercheur d'emploi [30].
- 19 L'idée d'accessibilité maximale d'un lieu culturel est partagée par l'ensemble de nos habitués, quelles que soient leurs conditions de vie (retraités, étudiants, personnes en activité ou à la recherche d'emploi). Aussi, curieusement, lorsqu'il est parfois fait référence à la file d'attente constituant, *a priori*, la contrainte par excellence c'est le plus souvent comme à une caractéristique secondaire. La file d'attente, même si elle est vécue comme une gêne, n'efface pas l'image d'une bibliothèque très accessible. Cette représentation, pour le moins paradoxale, est éclairée par la remarque de cette jeune femme : « Ça [la file d'attente] c'est un peu embêtant mais on peut attendre, c'est pas très compliqué c'est vrai, je faisais la queue aussi mais bon à la limite, on n'attend pas plus qu'une heure », Mme Konopka [1].
- 20 Si la file d'attente est vécue comme une gêne, si elle s'oppose objectivement parfois à une entrée libre et facile dans la bibliothèque (plusieurs de nos interlocuteurs avouent avoir quelquefois renoncé), elle ne porte pas atteinte à la représentation d'un établissement très accessible, probablement parce que l'attente ne se complique ici d'aucune démarche. Il suffit de prendre la file. En revanche, le temps nécessaire pour obtenir des livres classés en magasin dans les autres bibliothèques est jugé insupportable, sans doute parce qu'il doit s'accompagner d'une démarche contraignante, qui réclame un savoir-faire minimum (établir une fiche de demande). Dans les entretiens, la Bpi est fréquemment associée à l'idée d'immédiateté, on est « comme de plain-pied » [10] : « Ça c'est vraiment très très bien, c'est inappréciable, je crois que... Quand on voit comment ça se passe dans les autres bibliothèques, à Sainte-Geneviève par exemple où tu as plusieurs catalogues informatiques, tous n'ont pas la même procédure, à la Sorbonne n'en parlons pas, il faut demander le livre et il faut compter un quart d'heure, vingt minutes avant qu'on te donne le livre », Yves, vendeur en librairie, déjà cité [27].

L'ouverture

- 21 À la représentation de l'accessibilité, se superpose une autre image, fortement liée à la première, mais apportant une coloration différente : la bibliothèque comme lieu ouvert. L'idée d'ouverture revêt différentes significations : l'amplitude des horaires, l'échappée sur la ville grâce aux baies vitrées, mais aussi le fait que la bibliothèque ne soit pas perçue comme un établissement figé. Rien au contraire, nous le verrons plus tard, elle est associée au mouvement et à la vie. « C'est une (...) bibliothèque complètement ouverte (...) On peut faire autre chose (...). On peut aller prendre des cafés. On peut écouter de la musique. On peut aller au cinéma, à la limite, quoi... tout (...). Le quartier est agréable. J' imagine pas ma vie vraiment sans Georges Pompidou. C'est un élément constant de mon travail et le moins contraignant possible. Parce que chaque bibliothèque est contraignante », Mme Konopka [1]. À la Bpi, nous disent les habitués, on ne demeure pas des heures assis sur sa chaise,

mais on peut aller et venir de l'extérieur à l'intérieur du bâtiment, avoir le plaisir de boire un verre en revenant travailler ensuite.

- 22 Le principe d'ouverture de la bibliothèque est en quelque sorte inscrit dans le bâtiment, qui joue sur le décroissement et la transparence. Certains de nos interlocuteurs associent ces deux aspects : « *C'est vrai que c'est pas mal associé pour moi Beaubourg au soleil et à la luminosité. C'est une raison pour lesquelles je l'aime tant. C'est parce que moi j'aime énormément les endroits lumineux. C'est vraiment important pour moi. Et par exemple, à la BSG [Bibliothèque Sainte-Geneviève] (...) parfois, il y a le soleil qui tape direct sur les tables et il y a plein de gens pour demander à fermer les rideaux, ce qui toujours m'énerve* », Laure [49]. La luminosité est évoquée comme une des caractéristiques de la Bpi et cette caractéristique est opposée à l'aspect sombre et enfermé de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Remarquons que cette luminosité peut, parfois, gêner. Les représentations de la bibliothèque ne sont en rien des images d'Épinal. Ainsi, cette même jeune femme décrit certains inconvénients de la luminosité : « *J'ai carrément l'impression qu'à côté de la lumière, il y a plus de bruit, on discute davantage que là où tu es sous les néons... peut-être parce que le rapport à l'extérieur, au vivant est plus prenant... donc... Mais oui, ça m'a gênée parfois* », Ibid.
- 23 Or, les possibilités de circulation dans l'espace vont permettre de transiger avec ces difficultés : notre interlocutrice explique, en effet, qu'elle peut effectuer des va-et-vient entre la lumière et les espaces plus sombres et plus tranquilles. La bibliothèque est un lieu où coexistent des espaces différents, plus ou moins calmes, plus ou moins bruyants. La notion d'espace vaste et sans cloison, sans mur limitant l'horizon semble en effet centrale. Elle constitue un des traits contribuant à la production de cette image d'ouverture de la bibliothèque : « *J'ai essayé [d'aller dans d'autres bibliothèques] (...) mais, il n'y a pas ce côté... c'est grand, c'est vaste, ce côté liberté* », Kumar [38].
- 24 L'ouverture revêt également un troisième sens, l'ouverture à tous les publics. En cela « Beaubourg » constitue un « *formidable carrefour des nations* », pour reprendre la définition de cette femme interprète qui fréquentait la bibliothèque sur un rythme quotidien au moment de l'interview. « *J'ai l'habitude des étrangers et je remarque la présence, le passage même furtif, de gens du monde entier. Je trouve que c'est fascinant. On ne trouve pas ça en bibliothèque. On ne voit que les habitants du quartier (...). Je pense qu'ici, c'est un lieu d'échange, non seulement avec les livres, mais avec les gens. On voit une espèce d'agora qui se crée au rez-de-chaussée* », Emmanuelle [50].
- 25 Idée reprise sur un autre mode par cette étudiante : « *C'est vrai qu'on est là, tous ensemble. Il y en a qui font des trucs à côté. Il n'y a pas que la bibliothèque (...). On rencontre des gens d'autres horizons Justement... et pas forcément des étudiants qui font la même chose que vous* », Sibylle [17].
- 26 L'idée d'accessibilité s'enrichit donc d'images supplémentaires : l'image d'un lieu découvert, ouvrant sur les différents espaces qui animent la cité urbaine (calés, cinémas), mais aussi sur des horizons plus lointains, des étrangers qui se croisent dans le Centre, notamment dans le hall, perçu comme un forum de discussions et un lieu de palabres. La bibliothèque, en raison de sa situation dans le Centre, est vécue comme un endroit cosmopolite et riche de ce mélange de cultures.

Une mine d'or

- 27 À cette image d'ouverture et de cosmopolitisme, se superpose une autre représentation tout aussi prégnante : celle d'un lieu qui offre tous les documents imaginables ou presque. Un autre thème fréquemment lié au libre accès est, en effet, celui de la richesse des collections, du nombre considérable d'ouvrages et de documents divers concentrés à la Bpi : *« D'abord il y a beaucoup de livres, ensuite ils sont bien exposés »,* homme, 78 ans [21].
- 28 *« Je l'ai choisie pour le volume de sa documentation, parce que c'était facile d'accès à l'endroit où j'étais »,* M. Varlet [3] (administrateur de biens, déjà cité).
- 29 La satisfaction exprimée quant au contenu des collections se double de l'idée, voire du fantasme, que la Bpi contient tous les livres : *« C'est la bibliothèque où il y a tous les bouquins. Donc, c'est vrai que c'est clair que si on a besoin... si on veut savoir si un bouquin existe, on vient ici (...). Comme ça on sait que s'il n'est pas là, ça ne sert à rien d'aller le chercher dans une autre bibliothèque, on aura à le commander, ou dans une bibliothèque vraiment spécialisée »,* Sibylle, étudiante [17].
- 30 *« Il y avait tous les livres ici, c'est mieux que chez moi, c'est une bibliothèque privée le dimanche matin (...) donc j'ai toutes les revues, et accès à tous les livres. On ne peut pas trouver mieux »,* Mme Robin [4].
- 31 Cette profusion semble combler nos interlocuteurs. Ils évoquent une sorte de régime d'abondance, dans lequel tout le nécessaire et même davantage se trouve sur les rayonnages de la bibliothèque. La Bpi, c'est un peu le luxe d'une documentation inouïe à portée de main.
- 32 *« J'ai énormément de livres chez moi et je peux continuer à en acheter autant que je veux, certes, mais j'en aurai jamais autant que ce qui est ici à ma disposition (...) eh bien [la Bpi] c'est un énorme creuset dans lequel on peut trouver des heures et des heures d'informations sur des tonnes de sujets différents, c'est un endroit privilégié, qu'on soit clair »,* Mme Pasquet [6].
- 33 *« Beaubourg, son intérêt c'est que c'est immense et quand on vient on est sûr de trouver »,* étudiante, 25 ans [14].
- 34 Les adjectifs et superlatifs utilisés (é me, tous...) pour parler de la bibliothèque et de ce qu'elle contient évoquent le parcours d'un usager saisi d'une joie fébrile lorsqu'il est confronté à ce qu'il perçoit comme un véritable trésor :
- 35 *« C'est une mine, c'est incroyable les choses que je découvre maintenant »,* Xavier [31].
- 36 *« De toute façon j'en aurais jamais fait le tour »,* M. Guérin, bibliothécaire [40].
- 37 *« La théologie en bas c'est énorme, énorme, la chrétienté, les musulmans, le bouddhisme, le confucianisme, les animistes, il y a une richesse en art qui est colossale, j'ai pu consulter si tu veux des tas de bouquins sur les statues, les peintures, les fresques, l'archéologie, c'est énorme, tout ça concentré en un seul endroit, et j'y viens depuis l'âge de 15 ans donc tu imagines, ça fait vingt ans maintenant (...). C'est ma mine, c'est mon filon, je vois ici j'ai des pierres précieuses partout »,* Jean-Sébastien [42].
- 38 Cette richesse ne se limite pas aux livres et aux imprimés, mais s'étend aux multiples supports disponibles dans la bibliothèque. La juxtaposition des différents types de documents accroît encore l'impression d'abondance, le sentiment qu'un même sujet cerné par plusieurs supports documentaires est forcément traité de façon exhaustive :

- 39 « Vous vous rendez compte, ici, il y a la télévision, les bouquins, les expositions... il y a tout », un habitué des Télévisions du monde [44],
- 40 L'assemblage des livres, du Laboratoire de langues, des films, des télévisions ouvre un espace de « possibles » (Xavier), presque illimité. Si la plupart de nos habitués pratiquent toujours les mêmes activités, ils ont le sentiment qu'ils peuvent, lorsqu'ils le souhaitent, rompre ces routines et s'absorber dans de nouvelles occupations. Ils peuvent aussi évoquer, peut-être plus qu'ailleurs, des pratiques de la bibliothèque ancrées dans des temporalités différentes, passées ou à venir. Un étudiant en psychologie, ayant repris des études après une période d'activité professionnelle, a par exemple mentionné une période de son extrême jeunesse durant laquelle il venait « traîner » avec ses copains. Un autre fréquentait la bibliothèque dans son adolescence, nous a-t-il dit, pour visionner des films avant de s'intéresser aux livres. La multiplicité des supports et des services proposés fait que les choses ne sont pas fixées une fois pour toutes, mais qu'il est possible de se projeter aussi dans l'avenir : « Toute l'année dernière, je suis venue pour bosser mais, chaque fois, je me disais à la fin de l'année, quand j'aurai plus de boulot, je reviendrai ici pour pouvoir lire tous les bouquins qui m'avaient plu, qui ne faisaient pas partie de mon cursus, pour pouvoir écouter de la musique, pouvoir regarder des choses qui sont sur microfilms, des cassettes. C'est vrai qu'il y a tout quoi... », Sibylle [17]. L'ouverture à d'autres possibles, c'est donc l'ouverture à l'être que l'on a été ou à celui que l'on va devenir, en tout cas à celui que l'on porte en soi et qui n'est pas encore réalisé.

Culture et divertissement

- 41 Cette multiplicité des supports dans la bibliothèque représente la possibilité, aux dires de tous, de se détendre, tout en restant dans un lieu dans lequel ils travaillent : « Ensuite on peut se distraire aussi ici... donc pour me détendre je passais une heure souvent en écoutant la musique. C'était comme ça, soit je faisais un break, je faisais de l'anglais comme ça, donc oui c'est bien », Mme Konopka [1], Soulignons-le encore une fois, même peu utilisées, en regard des activités de lecture, les autres ressources proposées offrent une marge de manœuvre, la possibilité de mettre à distance, l'espace d'un instant, une occupation studieuse et de prendre du bon temps : « Ce que j'aime bien aussi, c'est les expos, le fait qu'il y ait plusieurs activités et détente. Par exemple, on ne vient pas là uniquement pour étudier ; mais on peut avoir... enfin je veux dire on peut choisir ses moments récréatifs en fonction de ça, en fonction des différents services qui nous sont proposés. Et bon, par exemple, regarder un film, écouter de la musique, ou bien lire des périodiques. Tout est dans le même lieu, donc tout est disponible, sans trop d'attente, sauf pour les logiciels et CD... Mais pour le reste généralement, on n'a pas trop à attendre. Donc je trouve que c'est bien », Yasmina [36].
- 42 À cet égard, il est intéressant de constater que nos interlocuteurs associent volontiers la richesse et la diversité des collections documentaires de la bibliothèque, et sa situation dans un centre culturel : « Et puis il y a toutes les expositions qui m'intéressent, alors de temps en temps, sauf le cinéma, je suis pas allée au cinéma et je trouve que c'est très bien parce qu'il y a une grande, une multitude de livres », Mme Sigouret [2].
- 43 Expositions, cinéma, livres, tous ces éléments se mêlent pour produire l'image d'un lieu de culture pluridisciplinaire, dans lequel on vient non seulement pour étudier, mais parce qu'il est agréable : « C'est l'accès libre moi qui réellement m'a attiré et le fait de pouvoir venir pour les expositions, en fin de compte le fait de faire d'un lieu deux idées, celle de travailler mais celle aussi de se divertir ; tout en travaillant mais c'est un divertissement avant toute chose

d'aller voir une exposition, on peut considérer [ça] comme un travail mais il y aussi la notion de plaisir qui rentre en compte », David [41].

- 44 Il convient en effet d'être attentif à l'évocation de ce foisonnement de l'offre et des services proposés par le Centre dans son ensemble car, là encore (et peut-être davantage que pour les documents de la Bpi), une partie de nos habitués avoue par ailleurs ne pas utiliser, au moins régulièrement, les ressources du Centre Pompidou. Or, même s'ils sont peu fréquentés, voire pas du tout, la présence des différents départements, dans l'environnement immédiat des usagers de la Bpi, constitue un élément central dans la perception de la bibliothèque : *« Tout est à notre disposition et on peut, comme je te l'ai dit avant, dès que tu as un moment, enfin que tu as envie de te reposer un peu l'esprit, tu peux te divertir et tout. C'est pour ça information ça fait un peu trop, comment dire... sérieux, j'aurais presque envie de dire. Alors qu'il y a un peu de tout... il y a aussi bien du divertissement que de l'information, que de la culture, que de... Il y a un peu de tout », Yasmina [36].*

La liberté

- 45 Un autre thème est récurrent dans les entretiens, qui comprend l'ensemble des caractéristiques soulignées par nos interlocuteurs et présentées ci-dessus : *« Beaubourg »* un endroit où on est libre de faire ce qu'on veut (tout ou presque y est possible) comme on veut (sans avoir de comptes à rendre), au moment où on veut, à l'endroit où on veut, en circulant librement.
- 46 *« C'était le seul endroit en tout cas que je connaisse moi où je puisse regarder des films (...) comme ça sans qu'on me demande qui je suis, et pour quoi faire, et comme les livres sont à portée de main, je suis arrivé aux livres, les revues, tout un tas de documents auxquels j'aurais jamais pensé accéder, demander en tout cas, que j'aurais jamais demandés de moi-même, parce qu'ils étaient devant moi je les ai pris et ça a, en fait, largement nourri ma passion », M. Tarquis [8].*
- 47 *« J'apprécie énormément... c'est une ambiance très libre si vous voulez, alors bon, ça signifie en passant qu'il y a un peu de déchets, il y a des documents qui sont abîmés dans votre fonds, on voit bien, c'est pas le public de chercheurs ou autres, ce que j'aime beaucoup, c'est que quand on rentre, on vient au bureau, on trouve quelqu'un d'aimable, on demande ce qu'on veut et dans les trente secondes, on a l'objet et on est totalement autonome quoi... il y a pas de fiche à remplir, rien, et c'est quelque chose que j'aime énormément », M. Granger [20].*
- 48 Cette possibilité qui est donnée par l'institution de pénétrer librement dans les lieux, de manipuler les livres, de circuler parmi les rayonnages en emportant divers documents d'un étage à l'autre de la bibliothèque, est perçue comme une des qualités essentielles de l'établissement. Cette absence de contrainte ouvre la voie aux pratiques de lecture de dérive, déjà mises en évidence par Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain⁷ : *« La Bpi je pense que c'est ça, c'est-à-dire la possibilité de dériver, d'aller loin dans les recherches et tout ça. Quand j'étais étudiant, j'ai trouvé des trucs sur les dissidents soviétiques que je n'aurais vraiment pas trouvés dans une bibliothèque universitaire, parce qu'il y avait la presse, il y avait les bouquins, les cassettes... donc, plein de choses », M. Ruffin [12].*

- 49 Mais les promenades parmi les rayonnages offrent aussi la possibilité de circuler librement parmi la connaissance, entre des livres qui, ailleurs, sont renvoyés à différentes disciplines et matériellement répartis dans des salles distinctes : *« Il y aussi dans la partie qui est actuellement ouverte de la BnF, il y a cette accessibilité totale, mais il y a un problème qu'on ne rencontre pas à Beaubourg, c'est qu'on ne peut pas faire de comparaison d'un domaine à l'autre, ce qui m'intéresse beaucoup c'est de comparer la psychologie et l'alchimie, la religion et de pouvoir, faire des connexions entre les différents domaines en ayant à ma disposition deux ou trois références, deux ou trois ouvrages en même temps, établir des parallèles ça c'est très amusant, c'est très intéressant, on peut même pas le faire à la BnF parce que les salles sont séparées, on ne peut pas sortir les bouquins. [À la Bpi, quand j'étais étudiant] je lisais beaucoup, j'écrivais un peu, je planais beaucoup intellectuellement parlant, c'est-à-dire que je recherchais en fait énormément, (...) j'ai flâné et puis creusé certaines disciplines »*, M. Varlet [3].
- 50 Ce type de promenade sans contrainte parmi des domaines de connaissances distincts amène certains de nos interlocuteurs à désigner la Bpi comme une *« île aux plaisirs »* [3]. D'autres insistent sur le fait que cette liberté dans les modalités d'appropriation leur donne la possibilité de domestiquer pas à pas les outils de connaissance et de les maîtriser : *« C'est aussi le plaisir de... pas de tout connaître, mais de connaître ce qu'on a envie de connaître, et avec les moyens que l'on a envie d'utiliser »*, Yasmina [36].
- 51 Une interlocutrice nous explique en quoi cette liberté ressentie dans les espaces se rapporte pour elle à quelque chose d'essentiel : *« Encore une fois, on est libre, c'est fondamental (...), moi j'aime bien en toute liberté programmer ma journée (...) cette liberté pour moi c'est fondamental, si vraiment j'ai envie de sortir pour aller dans un magasin à côté je peux, il y a rien de plus fondamental que la liberté »*, Mme Robin [4].
- 52 On retrouve ici le thème, déjà évoqué précédemment, de la possibilité offerte d'aller et venir sans contrainte en instaurant (de façon relative) ses propres modalités de visites (quand, comment, en fonction de quoi), mais il est également question de « programmation » et d'organisation. Or, cette même interlocutrice nous expliquera, dans la suite de l'entretien, combien cette question d'organisation recouvre des enjeux importants, dans la mesure où la fréquentation de la bibliothèque lui a permis de reprendre des études tout en continuant à pratiquer son métier d'infirmière, et de devenir finalement maître de conférence en linguistique et en psychologie. Pour elle, la liberté ne signifie donc pas seulement la possibilité de déambuler sans contrainte dans les espaces, mais surtout la faculté de planifier des moments consacrés à ses études, d'organiser sa vie intellectuelle dans la bibliothèque, face aux contraintes objectives qui rythment son existence. Cette habituée donne donc, en tant qu'autodidacte, une

dimension très profonde à cette thématique de la liberté. Pour elle en effet, pouvoir « programmer » comme elle l'entend ses activités à la Bpi, c'est agir sur sa propre vie, la maîtriser et peut-être échapper à un sentiment d'aliénation, en évitant de subir un destin qu'elle n'a pas choisi.

2.2. L'autre bibliothèque

- 53 Pour définir ce qu'est la Bpi, cette bibliothèque qu'ils ont distinguée parmi d'autres choix possibles, les fidèles du lieu ont fréquemment recours à des comparaisons par antithèse et parallélisme avec diverses institutions. Se dessine ainsi en creux le portrait d'une autre bibliothèque, une sorte de lace inverse de la Bpi. L'évocation d'un lieu contrasté ne concerne pas une bibliothèque spécifiquement, mais revêt une portée plus générale (« dans les autres bibliothèques, ailleurs... »). Le plus souvent, en effet, « Beaubourg » est évoqué comme une bibliothèque qui se détache de tous les autres établissements pris dans leur ensemble. Parfois, cependant, nos habitués se réfèrent à des bibliothèques précises, citant ainsi volontiers la bibliothèque Sainte-Geneviève ou la bibliothèque de la Sorbonne. Mais, le plus souvent, c'est à la Bibliothèque nationale de France qu'ils opposent la Bpi. Nous envisagerons ici certaines des images marquantes, à travers lesquelles nos habitués abordent *a contrario* les caractéristiques de leur bibliothèque.

L'ambiance de la Bpi

- 54 Nous avons déjà vu émerger ça et là, cette figure inverse de la Bpi, par exemple lorsqu'est opposé à la luminosité de la Bpi l'aspect sombre et enfermé de la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou quand la référence au cloisonnement de la BnF vient mettre en valeur la possibilité de circuler qui est donnée à la Bpi. Nous en donnons ici un autre exemple : « Oui, ça m'arrive d'y aller [à la BnF], mais on n'y accède pas encore très facilement, ce n'est pas aussi pratique, quoi (...). Et puis une fois qu'on entre en fait... je ne sais pas comment dire... une fois qu'on entre, pour rejoindre les salles, c'est long... se balader d'une salle à l'autre c'est vraiment compliqué, on ne peut pas sortir, enfin on ne peut pas se balader avec un ouvrage en dehors de la salle. Tandis qu'ici, on peut prendre littérature au premier et monter au troisième. Ça ne pose aucun problème. Et on peut se retrouver avec six bouquins qui parlent de six choses différentes sur la table, et pas là-bas », Sibylle [17]. La simplicité de la bibliothèque du Centre est ainsi opposée à la complexité de la BnF et à son compartimentage qui empêche non seulement de circuler, mais de se placer à côté de qui l'on souhaite : « C'est clair qu'à la Bibliothèque nationale, si j'ai une copine qui fait médecine et moi si je continue dans la philo, on ne sera certainement pas ensemble. On ne pourra même pas se mettre à côté, même pas dans la même salle », Ibid.
- 55 Le contraste entre ces deux types d'espace (sombre, cloisonné, fermé/ baigné de lumière, ouvert) est parfois approfondi par certains de nos habitués, notamment par ceux qui cherchent à caractériser « l'ambiance » de la Bpi, « cette atmosphère spéciale », pour reprendre les termes de l'un de nos interlocuteurs, qui semble résumer pour nombre d'entre eux la spécificité de l'établissement :
- 56 « Si je faisais la comparaison avec la Grande Bibliothèque nationale, évidemment, il n'y aurait pas ça [le bruit], mais c'est peut être plus lassant, plus mortel (...) mais ici, ça donne plus de vivacité, malgré que ça me soit arrivé de pousser ma gueulante, parce qu'il y a des gens qui

discutent, discutent, alors on essaie de les faire taire. (...) Mais l'atmosphère est plus vivante », (Henri). Ici notre interlocuteur oppose, de manière presque caricaturale, l'aspect vivant, animé, de la Bpi et l'austérité quasi mortifère de la BnF. Pour certains, il est vrai, la Bpi est devenue un lieu de vie au sens littéral, puisqu'ils la fréquentent tous les jours. C'est le cas d'un homme d'une quarantaine d'années, Centrafricain, se présentant comme écrivain et chercheur (il a publié un roman chez L'Harmattan), qui dit avoir pratiquement « *élu domicile* » à « *Beaubourg* », Jacques [58]. C'est le cas aussi de cette jeune femme, qui entretient des amitiés et des relations importantes à ses yeux dans la bibliothèque et qui, surtout, aime l'ambiance de ce lieu « *vivant et ouvert* », Laure [49].

- 57 Sans aller aussi loin dans l'attachement à un lieu qui, lorsqu'il fait défaut, se met à manquer cruellement, nos habitués font souvent référence à la vie qui caractérise le Centre Pompidou : « *J'ai l'impression de vie aussi toujours beaucoup ici, une vie multiple parce qu'il y a des gens qui s'occupent de choses très différentes qui se côtoient dans les escaliers. On côtoie toutes sortes de gens, mais je ne le vois pas d'un point de vue déplaisant, au contraire* », Mme Davoust [10].
- 58 Ils évoquent ainsi les publics variés qui fréquentent le lieu, non plus seulement pour souligner la dimension cosmopolite de la Bpi, mais pour mettre en évidence la diversité des pratiques à l'œuvre dans la bibliothèque. Le croisement de personnes hétérogènes, issues de cultures plurielles, contribue, aux dires de nos habitués, à créer une atmosphère bruyante assez haute en couleurs spécialement dans certains lieux, notamment autour des télévisions et à proximité du Laboratoire de langues : « *C'est une question d'ambiance. Il y a des ambiances côté musique. Il y aura des gens qui iront bosser la musique d'un côté et il se dégage un truc particulier. Et au milieu de la Bpi, il y a beaucoup trop de va-et-vient... côté langues, l'autre côté, donc extrême droite (...)* bon là tu as un réseau de télé qui est assailli, quand il y a des matchs de foot, par les Cosaques (...). les Cosaques, toute la mafia slave qui se retrouve, c'est assez drôle (...) Ils sont nombreux, six par siège, plus les Ritals qui viennent s'y joindre... », Marc [48].
- 59 L'ambiance vivante de la Bpi est liée aussi à la présence d'un ensemble d'objets. La juxtaposition de ces objets peut créer parfois une impression de désordre et de bric-à-brac, somme toute assez humains : « *Les autres bibliothèques font très vides à côté de Beaubourg. Il n'y a pas tout ce qui est discothèque, télé, tout ça... ça fait vide quoi, ça fait juste les livres... donc ça m'attire moins* », Sibylle [17]. On peut dire, d'une certaine façon, que les équipements techniques de la Bpi (télévisions, équipement vidéo, etc.) peuplent et animent cet espace, d'abord parce qu'ils présentent en eux-mêmes un certain mouvement ; ensuite, parce qu'autour d'eux il y a un va-et-vient spécifique et enfin, parce qu'ils drainent des publics variés. Ils sont donc constitutifs de l'ambiance de la bibliothèque. À l'inverse, les objets de « l'autre bibliothèque » ne sont pas appréciés pour leur capacité d'animation, mais pour de toutes autres raisons : « *S'ils changeaient le cadre à la Bibliothèque nationale ou à Sainte-Geneviève, je ne sais pas si j'y retournerais, parce que j'y vais pour le cadre (...). C'est vrai que quand j'en ai un peu marre de Beaubourg, ou vraiment qu'il y a trop de bruit, enfin... c'est bien de changer une fois de temps en temps, d'aller dans un cadre plus luxueux et tout ça, mais bon... si demain ça changeait, ça m'embêterait d'y aller. [Là-bas], j'y vais pour le cadre parce que c'est vrai que c'est quand même agréable d'avoir de grandes tables en bois... il y a de la place là-bas... mais ici je viens vraiment pas pour le cadre... enfin pour le cadre si, pour l'ambiance quoi* » Ibid.
- 60 D'un côté, l'aménagement intérieur, le mobilier (les grandes tables en bois), l'aspect confortable et le charme d'un décor qui, s'ils disparaissaient, feraient perdre son

intérêt au lieu ; de l'autre, l'ambiance de la Bpi, quelque chose d'indéfinissable, mais qui est attaché à l'établissement, à ce qui fait son essence. À la Bpi, ce n'est apparemment pas le décor qui fait l'ambiance. En revanche, supprimer les Télévisions du monde (et sans doute le public qu'elles drainent) serait porter atteinte à l'identité de l'établissement.

Une animation d'une amplitude raisonnable

- 61 C'est donc la somme de ces éléments hétéroclites, de ce mouvement et de ces bruits divers, qui constitue l'atmosphère de « Beaubourg ». Si nos habitués disent lui être tellement attachés, c'est qu'elle leur permet de fréquenter un lieu de culture tout en restant en prise avec le vivant, c'est-à-dire sans rompre un certain type de contact avec le réel, un contact moulé sur la forme même de la vie (le bruit, les rencontres, la confrontation à d'autres façons de faire). Car le bruit et le mouvement, soulignons-le, ne doivent pas prendre une ampleur qui gênerait ce qui demeure l'activité essentielle à la Bpi, l'occupation studieuse. L'animation et le brouhaha, dans la mesure où ils restent réguliers et d'une amplitude raisonnable, créent cependant un climat particulier qui permet d'apprendre, sans basculer pour autant dans un silence austère. Ces conditions d'apprentissage sont opposées à un autre contexte d'acquisition des connaissances, la fréquentation d'un lieu « monacal », silencieux, et coupé de la ville : « *Sainte-Geneviève, c'est carrément une église. La Documentation française, c'est loin de toute civilisation. Il n'y a personne (...). On va devoir aller à Tolbiac. C'est invivable. Moi, je veux bien bosser, mais c'est trop sérieux. J'aime bien quand les gens me dérangent : "Taisez-vous s'il vous plaît", là-bas, tout est comme ça, ils m'énervent... À Beaubourg, tout le monde rigole, tout le monde s'engueule* », les quatre jeunes filles africaines [57].
- 62 On retrouve ici une évocation inverse de « l'autre bibliothèque » qui est opposée au monde un peu bigarré qui peuple la Bpi : « *Je me suis inscrite à la Bibliothèque nationale (...). Je suis allée, j'étais curieuse, mais ce n'est pas la même chose. Là-bas, c'est une église... c'est une atmosphère un peu... c'est pas mal, j'aime bien aussi... mais pour les gens un peu... qui ne travaillent pas tous les jours... (...) qui s'amusent autrement, ce n'est pas un endroit* », Milena [46].
- 63 Il convient à présent d'envisager les oppositions dégagées précédemment, en prenant appui sur le travail réalisé par Christian Baudelot sur la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu⁸. Dans celui-ci, en effet, les fidèles de la BN évoquaient « Beaubourg » à la façon d'un espace « repoussoir », présentant les propriétés inverses de leur bibliothèque de prédilection. Ainsi, les propriétés que nous trouvons valorisées ici l'ouverture à tous, la lumière — étaient autant d'éléments qui rebutaient les lecteurs familiers de Richelieu. Ces derniers associaient l'accessibilité maximale à un cortège de propriétés difficilement compatibles, selon eux, avec le travail intellectuel : bruit, désordre, manque d'isolement vis-à-vis de l'extérieur. Pour les lecteurs de la BN, « l'autre bibliothèque » c'était la Bpi, les fidèles des deux institutions nous livrant des images symétriquement inverses des deux établissements. Mais si l'évocation de ce chassé-croisé d'images, produites par chacun des habitués des deux bibliothèques, permet de relativiser la portée de ces représentations en les renvoyant en quelque sorte dos-à-dos, il convient d'aller au-delà de cet exercice. Les habitués de la Bpi peuvent, eux aussi, être gênés par la lumière cela nous a été dit précédemment par le bruit (de la soufflerie, des photocopieuses, des escalators) et par le désordre dans les rayonnages. L'évocation de ces défauts est revenue fréquemment dans les entretiens.

Écoutons, par exemple, cette jeune femme : *« C'est vrai que, le lieu, au début est un peu... je ne sais pas tout le monde... c'est vrai que ça fait mal à la tête, le bruit, la soufflerie... C'est vrai qu'on met du temps à s'habituer. En fait, même si je suis dans une ambiance de travail, ça me fatiguera plus que si c'était dans un cadre vraiment plus calme. Mais, bon... Non je trouve que c'est... Enfin, moi, j'ai bien réussi à travailler, donc... il n'y a pas de raison »*, Sibylle [17].

- 64 Souffrant de certains travers de la bibliothèque, ces habitués vont faire un travail pour s'accoutumer au lieu. Or, une telle adaptation ne va pas de soi. Si les habitués, en effet, acceptent les défauts de la Bpi, bruit, désordre, etc., c'est que ce mouvement, parfois désagréable, est sans doute perçu comme la contrepartie de l'aspect vivant de la bibliothèque, ainsi que nous l'explique ce retraité :

- 65 *« C'est le fait de se trouver en contact avec d'autres gens, oui l'ambiance, c'est surtout le fait de ne pas être seul, l'ambiance évidemment parce que c'est pas toujours parfait, parce que par exemple il y a beaucoup de bruit, des choses comme ça, il y a des moments c'est un peu irritant, par exemple tout à l'heure il y avait deux demoiselles au bout, bon, j'ai rien dit, mais enfin elles parlaient tout haut, bon...(..) enfin passons, ce qui fait que de ce côté-là c'est pas parfait, mais enfin, et puis finalement, je suis tellement habitué à l'environnement ici, j'y viens tellement souvent, donc ça me plaît d'être ici »*, Henri [5].

Sacré / profane ?

- 66 Poursuivons, toujours à la lumière des travaux de Christian Baudelot, l'analyse des oppositions entre les deux types d'espace désignés précédemment :

- 67 *« En même temps, c'est un rapport humain (...) c'est pas un grand temple, comme... j'étais un peu impressionné par la grande bibliothèque là qu'on a faite sur les quais, là »*, Xavier [31].

- 68 La métaphore utilisée ici, pour opposer la BnF à la Bpi, évoque bien sûr l'idée de sacré. La BnF est en effet associée à un établissement imposant, entièrement dévolu au culte du savoir, tandis que la Bpi, ouverte sur la ville, se présenterait comme une sorte d'antithèse de l'espace sacré évoqué par Christian Baudelot, dans son travail sur la Bibliothèque nationale : *« C'est en effet une des propriétés de l'espace sacré, tel que l'analyse Mircea Eliade, que de rompre avec la fluidité amorphe de l'espace profane et d'offrir à ses élus un lieu à part en retrait du monde et hors du temps⁹. »* Mais la métaphore du temple, telle que l'évoque Xavier, notre habitué de la Bpi, désigne aussi dans l'imaginaire courant ce qui est lié au divin, au surnaturel, et qui par conséquent s'oppose à l'homme. C'est dans ce sens, nous semble-t-il, que notre interlocuteur oppose le « rapport humain » de la Bpi au « grand temple » de la BnF.

- 69 Est-ce à dire que la Bpi représenterait, pour ses habitués, un lieu profane ? Si, à l'évidence, la Bpi ne réfère pas à un lieu hors du monde, nos interlocuteurs ont parfois recours à un vocabulaire religieux. À plusieurs reprises, nous avons eu affaire au mot « temple » pour qualifier la Bpi. Marc [48], par exemple, a confié à son interlocuteur que ses prises de position publiques pour la Bibliothèque (lors des protestations qui ont surgi dans la perspective de la fermeture) lui donnaient parfois le sentiment d'être le « gardien du temple ». Milena, quant à elle, parle de « temple de la paix » pour désigner la coexistence pacifique de personnes parfois marginales et, en tout cas, très différentes. Enfin, Cécile déclare que *« c'est un petit peu comme une église »* [30], mais elle se corrige immédiatement, en ajoutant : *« Je dis bien un petit peu... »*, cherchant ainsi à diminuer la portée de ce mot.

- 70 Tout ceci semble à première vue paradoxal. Mais, à la réflexion, ce réseau un peu hétérogène d'associations et d'oppositions ne fait que montrer la complexité des représentations produites à propos de la Bpi. D'une part, ses habitués opposent leur bibliothèque à un lieu sacré, lorsque sacré est synonyme d'inhumain, lorsqu'il désigne une caractéristique qui tend à séparer la culture de la vie. D'autre part, parce que la Bpi propose des objets de connaissance et de culture, elle est rapprochée de ce qui est « digne d'un respect absolu¹⁰ » et touche à l'universel. L'universel dont il est question ici nous semble cependant plus proche de l'idée d'une fraternité laïque que d'un savoir divin et transcendant. Comme nous l'indique Cécile par son usage précautionneux du mot *église*, la Bpi représente le contraire d'un « *sanctuaire culturel* » typique, pour reprendre la terminologie d'un professeur d'université interviewé par Christian Baudelot¹¹. Cependant, en tant que lieu de savoir, et qui plus est lieu de savoir unique et précieux, c'est un endroit qui touche à la fois ce qu'il y a d'intime et d'universel chez chacun. La Bpi représente, donc, pour certains de ses habitués, le saint des saints.
- 71 Sur un plan méthodologique on mesure là toute l'importance qu'il y a à ne pas extraire de façon trop rapide les images produites des énoncés qui leur donnent sens.

Des « bâtons administratifs »

- 72 Pour s'introduire plus avant dans les univers de signification de nos habitués, nous serons plus particulièrement attentifs ici à des registres de langage qui ne sont pas descriptifs, et notamment à certains usages métaphoriques. Gun R. Semin souligne ainsi que « *les représentations sociales sont [aussi] composées de "dispositifs non conceptuels" (...): les métaphores et les images (...). Dans ces conditions, les représentations sociales servent à la fois à dépeindre et à décrire. Il s'ensuit que dans les représentations, les idées sont liées aux images et vice versa¹²* ». Dans une logique proche, Paul Ricœur, dans *La métaphore vive* (1975), donne à la métaphore « *le pouvoir de redécrire la réalité¹³* ». De l'éclipsé de la référence ordinaire c'est-à-dire du rapport établi à un moment donné entre les mots et l'environnement culturel peut en effet émerger un discours métaphorique qui est aussi un discours de vérité Paul Ricœur parle de « *vérité métaphorique¹⁴* ». Concernant les représentations qui nous occupent, les métaphores peuvent constituer autant d'indices de ce qui se joue, pour certains habitués, dans le rapport à la culture et au savoir, lorsqu'ils élaborent des représentations de la Bpi.
- 73 « *Je trouve que la Bpi, bon pour moi, moi je dis que La connaissance, c'est quelque chose qui doit être divulgué (...) et c'est quelque chose qui doit être mis à la disposition du public. Donc, elle est là, moi je trouve que c'est quelque chose... Comment dirais-je ? C'est une question de pratique (...). Pour celui qui veut s'instruire, qui veut essayer d'être d'un point de vue intellectuel, d'évoluer un petit peu, bon voilà, il n'y a pas de bâtons administratifs qui vont l'empêcher d'aller à tel ou tel endroit pour essayer d'apprendre parce qu'il n'a pas le bac ou des choses comme ça. Je pense que c'est déjà bien. Moi j'ai un petit peu une optique de quelqu'un qui est un peu autodidacte* », M. Garcin [18]. Ici, l'expression « bâtons administratifs » constitue un raccourci elliptique entre deux formules : « mettre des bâtons dans les roues » et « rouages administratifs ». Ce raccourci montre combien celui qui se définit comme un autodidacte éprouve parfois le sentiment d'être entravé dans son projet par le fonctionnement des bibliothèques. Les mots employés évoquent tout à la fois ces entraves (la série de difficultés administratives dressées par l'institution culturelle) et la tentative dans laquelle il est engagé qui vise, comme il l'explique, à s'améliorer, à

« évoluer ». Sont étroitement imbriquées dans l'énoncé la dimension affective du projet et la représentation de la Bpi comme échappatoire.

- 74 Cette jeune femme, de catégorie sociale différente, puisqu'elle se définit comme étudiante, évoque, elle aussi, un rapport difficile aux bibliothèques lorsqu'elle était étudiante en classe préparatoire : « *Et je me souviens aussi que je n'avais pas du tout le même vécu de la BSG, la bibliothèque Sainte-Geneviève, en prépa que maintenant. Maintenant, je continue à me sentir, en exagérant légèrement, persécutée par La BSG, mais à ce moment c'était très fort, quoi* », Laure [49]. On est ainsi confronté à l'image d'une bibliothèque qui tourmente et même persécute, durant une période néfaste (une hypokhâgne mal engagée). Dans le souvenir de notre interlocutrice, à cette même période, au contraire, « Beaubourg » est un endroit où elle avait « *très bien travaillé* ».
- 75 « *Bon, il y a des règles, mais elles ne sont pas, comment dire ? Il n'y a pas quelqu'un derrière nous. Il n'y a pas une discipline, une présence en uniforme qui est trop présente* », Xavier [31]. Ici, la référence à l'accès libre aux livres se construit par opposition à l'image de l'uniforme, qui exprime tout ce que les règles d'un établissement et leur application peuvent parfois avoir de violemment contraignant. L'un de nos interlocuteurs, pour expliquer le fait que l'on ne trouve guère de marginaux à la BnF, s'exprime de la sorte : « *A la nouvelle bibliothèque de France, ça m'étonnerait qu'on voie des trucs comme ça, là-bas. C'est supergardé.* » Il y a donc véritablement l'idée d'une barrière qui clôturait certains lieux de culture.
- 76 Les métaphores des « bâtons administratifs », de la « bibliothèque qui persécute », l'image du « gardien en uniforme » font ainsi surgir des représentations du savoir fortement signifiantes : des connaissances stockées dans des lieux impénétrables, semés d'embûches. Ce savoir demeure bien sûr celui de l'autre, du lettré, alors même que le désir d'apprendre et de se cultiver est fortement ressenti par ceux qui nous livrent ces images. Certains entretiens, en effet, sont autant de traces d'un cheminement à la fois passionné et tourmenté vers le savoir. Parallèlement au récit de ces difficultés, nos habitués dépeignent ainsi une sorte de soulagement, voire d'apaisement, lorsqu'ils trouvent l'espace qui leur convient (« *Moi, je suis venu à la Bpi comme on boit un verre d'eau, comme on partage un bon moment quoi...* », M. Granger [20].) Ce sentiment d'apaisement découle naturellement de la rencontre avec un lieu qui correspond profondément à la façon dont nos interlocuteurs se perçoivent et évaluent leur place dans un lieu de culture, par exemple en tant qu'autodidacte, ou comme marginal, par rapport à d'autres étudiants.
- 77 Nous débouchons sur des questions qui ont déjà été traitées en sociologie de la culture, autour des problématiques de l'illégitimité ressentie notamment par les personnes issues d'un milieu populaire dans les lieux culturels. Mais ici cette question est abordée en restant au plus près des récits des interviewés, c'est-à-dire sans adopter un point de vue extérieur qui fait intervenir un système de causalité échappant aux acteurs (des trajectoires ou des positions sociales). C'est en effet en fonction de positions et de trajectoires déterminées que, traditionnellement, le sociologue va identifier des processus de domination culturelle. La perspective, ici, est différente : nous donnons la parole à des habitués qui évoquent tout à la fois leur propre cheminement au sein des institutions culturelles et le sentiment d'exclusion qu'ils peuvent, parfois, éprouver. Si, bien souvent, les acteurs sont dépossédés des mots qui leur permettraient d'identifier, de nommer ce qui les aliène, dans la situation d'entretien analysée ici, ils sont, au contraire, en mesure d'exprimer précisément la façon dont ils perçoivent leur être

social. Or, dans leur perspective, la Bpi fait partie des ressources qui leur permettent de faire face au malaise culturel qu'ils ressentent¹⁵. Certains de nos habitués dépeignent en effet, avec des mots très imagés, les violents sentiments de rejet ressentis dans les bibliothèques, mais ils utilisent des mots tout aussi colorés pour décrire le lieu qu'ils ont choisi parce qu'il représente, à leurs yeux, une alternative. Au centre de leur monde, il y a donc des zones interdites, mais aussi une brèche, par laquelle ils pénètrent un univers de savoir. On comprend alors que la Bpi, telle qu'elle est représentée, c'est-à-dire combinant les propriétés évoquées précédemment (accessibilité, ouverture, circulation, rassemblement multiculturel), soit définie à la fois comme essentielle et unique. L'expression de cette unicité est évoquée de manière imagée par cet interlocuteur : « *C'est pas une bibliothèque comme tout le monde cette bibliothèque.* » Cette bibliothèque, désignée bien souvent comme la seule où il est possible de mener à bien un projet personnel, suscite un sentiment d'attachement, exprimé notamment par la personnification de l'établissement. On parle de lui, ici, comme on le ferait à propos d'un être humain.

Une certaine vision des bibliothèques

- 78 Nous avons souligné, dans les points précédents, combien nos interlocuteurs semblaient situer les centres documentaires dans un espace social tendu entre deux pôles, dont chacun est rapproché d'images et de valeurs bien distinctes. On pourrait, ainsi, dresser une sorte de continuum des établissements allant d'un pôle chaud ceux dont les interviewés apprécient la convivialité, la présence réconfortante des autres usagers à un pôle froid (lieux qu'ils perçoivent comme inhumains et dans lesquels ils se rendent à contrecœur, voire jamais). Ainsi, pour qualifier « l'autre bibliothèque », cette image inverse de la Bpi, nos interlocuteurs ont souvent recours à des images évoquant l'absence de convivialité, de chaleur et de public mélangé : « *C'est sûr que cette bibliothèque a un aspect de convivialité. C'est certain que je vois différemment là-bas à la Bibliothèque nationale, c'est autre chose*

IL N'Y A PAS CETTE CONVIVIALITÉ ?

Je ne pense pas... ça ne sera pas la même ambiance comme ici. Je ne pense pas qu'il se crée la même atmosphère que là.

À CAUSE DE QUOI ?

Peut-être le fait que c'est, excusez le mot, que c'est moins bordélique qu'ici », Henri [35].

« QUELLES IMAGES AVEZ-VOUS DU PUBLIC DE LA BPI ?

Radicalement différent de celui qu'on pourrait trouver à Sainte-Geneviève (...). Parce qu'il y a plein d'étudiants, vraiment de tout. C'est plein d'étrangers aussi, des étudiants en tout genre. C'est un grand melting-pot. Si vous allez à Cujas, vous avez toujours les étudiants Paris I, Paris II, à Sainte-Geneviève également, je dirais BCBG.

ICI, C'EST PAS BCBG ?

Ah non pas du tout, c'est beaucoup plus étudiants soixante-huitards (...), Mlle Granjon [15].

- 79 Une lecture attentive des énoncés invite cependant à nuancer ce propos. S'il y a bien une polarité, les différentes bibliothèques se situent diversement entre ces pôles chauds et froids (y compris la Bpi, qui peut également être perçue comme un endroit

assez froid, peu confortable, par opposition par exemple à la bibliothèque Sainte-Geneviève). Ainsi, quelques personnes envisagent des fréquentations alternées en fonction des événements ou des états intérieurs qui les caractérisent à différentes périodes de leur vie : « *Quand j'étais étudiante, j'allais à Sainte-Geneviève aussi. J'aimais bien cette ambiance de lampes vertes. Bon, j'ai eu mon époque Sainte-Geneviève (...). J'aimais bien l'hiver parce que justement c'est fait en bois, c'est plus...* », Mlle Granjon [15]. Cet exemple montre à quel point les bibliothèques sont fortement identifiées par leurs usagers à partir de différences perçues subjectivement. Ces usagers se saisissent de certains traits caractéristiques et les traduisent dans leur propre univers mental et affectif, en fonction duquel la visite de tel ou tel lieu prendra sens. Cette jeune femme compose ainsi une sorte d'univers documentaire à partir de ses états intérieurs.

- 80 Dans le paysage des espaces documentaires, tel qu'il est esquissé par nos interlocuteurs, constatons que Sainte-Geneviève et la bibliothèque de la Sorbonne semblent être affiliées aux bibliothèques plus confortables, plus luxueuses et plus élitistes ; tandis que la médiathèque de La Villette, bibliothèque moderne, constitue l'endroit le plus proche du pôle Bpi. Elle s'en éloigne principalement par le fait que, contrairement à la Bpi, elle est excentrée à la périphérie de Paris.
- 81 Il convient également de s'arrêter brièvement sur le cas des bibliothèques municipales de prêt qui sont parfois mentionnées par nos interlocuteurs, mais dont l'image est plus brouillée : « *Municipales ? À Menton, où j'étais oui, j'aime beaucoup les bibliothèques municipales parce que je trouve qu'il y a un calme, bon il y a pas trop de monde, il y a un public pas seulement d'étudiants, j'aime beaucoup, en général, c'est des lieux assez anciens, avec beaucoup de... en bois, la présence du bois, tout ça, j'aime beaucoup, alors à Menton, j'y allais tout le temps* », Yves [27].
- 82 On retrouve le thème de la chaleur, du bois et de la beauté du cadre de certaines bibliothèques, par opposition à la Bpi qui, de l'avis d'une majorité de nos interlocuteurs, n'est pas une grande réussite sur le plan esthétique. L'aspect général de la bibliothèque et du Centre fait partie des inconvénients auxquels nos interlocuteurs disent avoir dû s'habituer, de la même façon qu'au bruit ou à la climatisation. À l'inverse, certaines bibliothèques municipales sont évoquées comme des lieux calmes.
- 83 Pour d'autres au contraire, les bibliothèques municipales sont des lieux peu spacieux, dans lesquels on est soumis au regard et aux réflexions du personnel : « *Depuis 83, je viens ici parce que je trouve ici une ambiance tranquille, une ambiance où je peux entendre de la musique sans être... sans être embêtée. Je peux lire des livres, la quantité de livres qui me plaît dans un coin, sans que personne vienne me dire : écoutez laissez-moi la place... hein... à la bibliothèque de quartier on vient vous embêter, vous demander : "retirez-vous s'il vous plaît" c'est pas la même chose, vous comprenez...* », Mme Pinto [9].
- 84 Ces témoignages contradictoires viennent probablement du fait que la notion de bibliothèque municipale renvoie à des réalités extrêmement diverses depuis les bibliothèques traditionnelles de taille et de conception différentes, jusqu'aux bâtiments modernes qui présentent, bien souvent, des espaces aérés et décroissés, sur le modèle de la Bpi¹⁶.

2. 3. Une bibliothèque démocratique et populaire

- 85 Ce parcours parmi les représentations de nos habitués nous a permis de voir émerger un réseau de notions (l'accessibilité, l'ouverture) et de valeurs (la liberté, la gratuité de

la culture). Au-delà de la commodité ou de l'attachement individuel à la Bpi, il semble en effet que la bibliothèque incarne un certain nombre de valeurs morales.

Un réseau de valeurs morales et républicaines

- 86 « Donc moi j'emmenais bien mes jeunes de la maison d'arrêt courir, donc je vois pas pourquoi j'emmènerais pas les jeunes de Paris à la bibliothèque. Ce qui fait que tous je les ai emmenés au moins une fois à Beaubourg.

BEAUBOURG. ET LÀ VOUS AVEZ CHOISI BEAUBOURG ?

Oui parce que je trouve que c'est facile, c'est bien plus facile, c'est démocratique pour eux, c'est des publics quand même dits "tous niveaux", "tous milieux". Quand ils arrivent en bas, ils voient les jeunes, là (...). Pour les autres, on voit des gens qui travaillent, on voit des chômeurs qui lisent, donc ça c'est bien. Je trouve ça très moral, je trouve votre bibliothèque très morale », Mme Tollini [29],

- 87 Cette femme d'une cinquantaine d'années, formatrice aujourd'hui au chômage, interprète ici la notion d'accessibilité en la situant dans un registre moral. Le fait que tous les publics, indépendamment de leur condition, de leur milieu et de leur âge puissent fréquenter la bibliothèque, la possibilité qui est donnée à tous d'accéder à cette institution culturelle, sont perçus comme l'incarnation par excellence des valeurs démocratiques égalitaires : « Il y a un attachement pour moi et indépendamment de toutes les facilités que l'on trouve à la bibliothèque... aussi l'idée que ce soit la seule bibliothèque démocratique où l'on croise tout le monde », Sibylle [17].

- 88 Écoutons également cette jeune femme qui évoque à sa façon ces mêmes valeurs démocratiques : « C'est une ouverture pour tout le monde quoi, là au moins il y a une égalité puisque tout le monde peut y aller sans discrimination, tu n'as pas besoin d'argent pour venir ici, tu as pas besoin d'avoir une belle gueule, tu peux être étudiant ou... C'est vrai que c'est quand

même hallucinant qu'on n'ait pas à payer une inscription ou quoi que ce soit... c'est vraiment une liberté d'accès à la culture pour tout le monde quoi » [14]. Ou encore cet autre usager pour lequel l'égalité d'accès revêt une teinte patriotique, parce qu'elle instaure une équivalence entre des individus par ailleurs bien différents : *« C'est magnifique, ça c'est pour les gens, les étudiants, c'est magnifique, les gens, ils sont contents, il y a toute la race ici, il y a toute la nation, c'est magnifique ça, moi je suis très content »*, peintre en bâtiment, d'origine algérienne [23].

89 Si la bibliothèque incarne des valeurs démocratiques, elle incarne également une certaine fraternité qui peut se créer entre les usagers, autour d'une même volonté de savoir : *« Je crois que la raison pour laquelle on utilise cette bibliothèque, c'est qu'il y a la liberté. On l'a faite sans le savoir au début... Au début, on a commencé comme ça parce qu'il y a une façon de penser qui est tout à fait machinale. On croit que la bibliothèque, ce sont seulement des livres, mais c'est tout à fait différent du fait qu'on peut chercher soi-même un livre, feuilleter le livre, se sentir comme le patron du livre. C'est une sensation psychologique, mais qui aide beaucoup je crois (...). C'est la raison pour laquelle, il y a des gens... Moi, je peux aller en bibliothèque universitaire, c'est vrai, mais il y a des gens qui n'ont pas accès à une bibliothèque universitaire, ou même si théoriquement la possibilité existe, ils n'ont pas fait d'études en université, donc ils ne se sentent pas à l'aise. Tandis qu'ici peut venir n'importe quelle personne. Je crois que le secret du Centre Pompidou, c'est celui-ci, qu'il y a la possibilité pour n'importe quelle personne d'avoir un accès libre sans titre. On peut être analphabète, ça n'a pas d'importance »*, Christine [52].

90 Si Christine établit ici une distinction entre les analphabètes, qui trouvent à la Bpi un espace possible, et elle-même, plus à l'aise avec l'écrit, c'est pour exprimer à leur égard une certaine compassion. La référence à la dimension psychologique de la manipulation des livres montre qu'elle comprend leurs difficultés et, d'une certaine façon, les partage. Elle insiste ainsi sur ce qui, au de là de ces différences, rapproche tous les membres du public, le désir et la difficulté d'apprendre : *« Il y a beaucoup de gens qui ont le désir d'apprendre durant leur vie et, à un moment, quelque chose ne marche pas. Et penser qu'il y a un centre ouvert jusqu'à dix heures du soir. On y va par hasard. On se dit : Oui, pourquoi ne pas feuilleter un livre et on commence... C'est cela, c'est unique. »* Ainsi, autour de cette même volonté d'apprendre, peut se confectionner une sorte de lien social, voire de solidarité. À cet égard, l'image suivante qui nous est livrée par une autre habituée est assez évocatrice de cette amorce de lien social : *« Ça m'est arrivé ou de me faire aider dans une recherche, ou bien d'aider dans une recherche. Et là, il y a quelque chose qui se lie. Parce que souvent, c'est parce qu'on est dans un secteur... »*, Mme Tollini [29].

91 On retrouve également cette idée de fraternité dans l'entretien suivant :

92 *« On vous fiche complètement la paix, il y a quand même des camaraderies qui peuvent se lier dehors, c'est simple, c'est net, vous voyez des gens de partout, c'est vraiment la civilisation française quand même avec tout ce qu'elle a pris aux autres qui est servie à tout le monde et j'avoue que c'est aussi une des choses que j'aime et que je trouve aussi aux Arts et Métiers, c'est ce mélange de gens venus d'autres pays, aimant la France, et que je m'efforce aussi de leur rendre également, voyez c'est une fraternité par l'intellect »*, femme, médecin, [25]. Cette fraternité universelle transcende les frontières pour unir ceux qui veulent se former au contact d'un patrimoine commun qui les éclaire et les fait progresser (la civilisation française).

93 C'est sans doute parce que les missions de l'institution sont reliées aux valeurs essentielles de la démocratie et de la République (la liberté, l'égalité, la fraternité), que

les effets de la fermeture de la Bpi, ou d'une modification éventuelle des conditions d'accès à sa réouverture, sont minimisés au plan personnel, mais présentés comme une atteinte grave à l'intérêt de tous. La disparition, même momentanée de l'institution est perçue comme une menace quant aux possibilités d'accès à la culture de l'ensemble de la collectivité :

- 94 « Pour moi... enfin... faire des conditions d'accès à la bibliothèque Beaubourg, c'est vraiment tuer la bibliothèque Beaubourg quoi. [Si elle devenait payante, ce serait...] grave, pas pour moi directement, je ne vais pas me sentir lésée... mais bon dans l'idée, oui, j'aurais beaucoup moins de plaisir à venir ici. Je me dirais c'est fini. Non, non, mais c'est... je ne sais pas, je le ressens comme ça en tout cas (...). Moi, je suis très attachée à Beaubourg, ça se voit... mais effectivement je sais que ça... je trouverais vraiment ça ridicule de rouvrir la bibliothèque sous conditions en sachant que le but premier du Centre est la culture pour tous (...). Pour moi [le fait de payer] ça tuerait vraiment l'esprit de Beaubourg, l'esprit de la bibliothèque. Ça me chagrine, mais je survivrai... mais je trouverai ça vraiment bête, quoi enfin bête et surtout autant faire quelque chose qui corresponde à la raison pour laquelle ça a été créé », Sibylle [17].
- 95 On peut constater combien ces énoncés se font l'écho de l'une des missions fondamentales de la bibliothèque publique qui consiste en effet à mettre l'information à la disposition de tous. Cette mission, à l'évidence, n'a guère échappé à nos habitués qui la retraduisent à leur façon. Dans cette perspective, l'idée d'un tarif d'entrée, même minimum, est antagoniste avec cette représentation de la Bpi, comme un lieu qui symbolise la possibilité pour tous d'accéder à la culture. « C'est un concept de la bibliothèque, complètement ouverte, qui donne toutes les possibilités », insiste une jeune femme, élevant ainsi la bibliothèque au rang de modèle démocratique.

Des images plurielles d'une bibliothèque populaire

- 96 Ayant exploré le cœur de ces valeurs morales incarnées par la Bpi, il nous semble précisément important de s'interroger sur une notion qui, dans un premier temps, peut paraître évidente, mais qui est en réalité polysémique : l'idée, très présente dans les entretiens, que la Bpi est une bibliothèque populaire.
- 97 « Oui, figurez-vous que je cherchais... je me disais Bpi, voyons qu'est-ce que ça veut dire déjà ?... bibliothèque populaire ? Non, c'est pas ça...

MAIS ÇA LUI VA BIEN ?

Ça lui va bien, oui, oui... cette bibliothèque est très populaire, enfin j'ai l'impression... elle est même victime de son succès, il y a des fois où elle ne s'en sort pas... vous ne pouvez pas accueillir tout le monde... », Lysianne [26].

- 98 L'idée d'une bibliothèque populaire est déclinée ici selon une première modalité. La bibliothèque accueille tout le peuple, sans aucune discrimination et, en outre, insiste cet interlocuteur, le peuple aime cet endroit (d'où un problème de place). Dans ce sens, la Bpi est définie comme une bibliothèque populaire¹⁷.
- 99 Mais on trouve un autre sens dans cette idée de bibliothèque populaire : « En plus, c'est la seule bibliothèque démocratique ouverte à tout le monde. Parce que j'ai rencontré aussi pas mal d'autodidactes. Par exemple des gens simples, je ne sais pas des retraités, des ouvriers aussi, eux-mêmes, ils ne faisaient pas la formation, parce qu'eux-mêmes par les bibliothèques professionnelles ou universitaires, pour avoir un accès par les diplômes, par les cartes... Pour moi, ce n'est pas un problème, mais c'est déjà un peu élitiste. Il y a une espèce... J'ai connu des

gens... et c'était pour eux difficile, pour ces autodidactes, aussi pour les gens... ce sont souvent des retraités qui y vont, ils restent tout seuls à la maison », Mme Konopka [1],

100 Cet énoncé est intéressant parce que d'une part, y sont évoquées les valeurs démocratiques auxquelles est liée la Bpi « la seule bibliothèque ouverte à tout le monde » — mais que, d'autre part, notre interlocutrice, cherchant à caractériser ce « tout le monde », cite immédiatement le cas des autodidactes. La Bpi est donc bien envisagée à la fois comme une bibliothèque démocratique (ouverte à tous sans restriction) et populaire (ouverte à tout le monde par opposition aux bibliothèques réservées aux lettrés)¹⁸.

101 Dans cette perspective, un interlocuteur nous livre une représentation du « grand public » de la BnF, distinct du « grand public » de la Bpi, lequel constituerait une assemblée plus « populaire » que celui de la BnF : « *Le Centre Pompidou c'est quelque chose de fantastique (...), pour moi le Centre Pompidou c'est quelque chose de très bien, Pompidou (...), d'abord c'était surtout pour les gens qui n'avaient pas eu accès à la connaissance, (...) Pour les gens qui ont une formation, il y a des choses intéressantes, mais surtout y compris pour les gens qui n'ont pas l'habitude de venir dans une bibliothèque, il ne savent pas comment remplir une fiche, alors qu'ici vous rentrez et vous faites ce que vous voulez, c'est comme au supermarché (...) quand ça sera complet [les collections de la BnF] il n'y aura pas la diversité qu'il y a ici, en fait je me suis rendu compte, c'est pas le même niveau, c'est compréhensible, ici ça s'adresse au tout-venant, et là-bas [à la BnF] en fait on a essayé de sélectionner plutôt à partir d'un certain niveau.*

LE REZ-DE-JARDIN, C'EST UNE BIBLIOTHÈQUE POUR CHERCHEURS, MAIS L'AUTRE, LE HAUT DE-JARDIN, ELLE EST POUR GRAND PUBLIC NORMALEMENT ?

Grand public, grand public, mais justement on voit très bien la différence, le grand public n'est pas du tout le même qu'ici, il est tout à fait différent, en fait à la limite là-bas, ça reste grand public cultivé, d'une façon générale », Henri [5].

102 D'une certaine façon, ce large public plus « populaire » qu'ailleurs est bien celui qui était visé par l'un des premiers théoriciens de la lecture publique, Eugène Morel, au début du siècle : « *Le monde n'est pas composé de savants seulement, il est composé d'ouvriers, de cultivateurs, de commerçants. Il est surtout composé d'ignorants, et cette masse d'ignorants comprend tous les savants, puisque tous ont besoin de livres*¹⁹ » Comme le souligne Jean-Pierre Seguin, en présentant les textes d'Eugène Morel, les bibliothèques sont conçues par ce dernier comme « *des écoles libres (...) appartenant à toutes les catégories de public qui peuvent en avoir besoin, c'est-à-dire à tous les citoyens* ». Cependant, la représentation de la bibliothèque démocratique et populaire produite par nos interlocuteurs ne se superpose pas tout à fait à l'idée de la bibliothèque publique, telle qu'elle est conçue par Eugène Morel. Car à l'idée d'instruction mise à la disposition de tous²⁰, idée centrale pour Morel, s'ajoute, dans les propos analysés ici, une autre notion : la bibliothèque comme lieu d'accueil pour les exclus de la société. Écoutons une de nos interlocutrices qui répond à la question : « Est-ce que les clochards vous dérangent ? »

103 « Non, ça fait partie... Vous savez qu'en tant qu'étudiante, ça me fait beaucoup de mal parce que je trouve qu'aucune personne... cette condition, je n'accepte pas. La société peut laisser les gens vivre comme ça, eh bien voilà. Et donc, non, ça ne me dérange pas. Il faut de tout... Et souvent, quand il fait froid, par le fait que c'est un accès libre, tout simplement... et ces gens-là, ils regardent souvent la télé, ils s'occupent. C'est bien, parce qu'au moins, ils ont un endroit où ils peuvent avoir un refuge. Il fait chaud quoi, ces gens-là, ils ne me dérangent pas. C'est le système qui fait ça (...) c'est très facile de se trouver en marge », Mme Konopka [1], Ainsi, la

bibliothèque serait perçue comme un des dispositifs qui, comme d'autres institutions de notre société, pourrait participer à la prise en charge du malheur : *« Comme j'ai envie de m'amuser moi-même, je ne suis pas sans espoir, jamais, mais c'est dommage que ça ferme vraiment. Surtout pour les gens... Il y a des gens qui ne lisent pas trop... ils sont ici toute la journée mais ils ne font pas grand-chose, et je pense que pour eux c'est encore plus malheureux, surtout en hiver, quand il fait froid. Je vous dis, c'est vrai. Je n'ai jamais été riche riche. Mais j'avais assez de moyens, mais je vais toujours à côté de gens comme ça, malheureux, j'observe, je regarde, j'aimerais bien aider, mais je ne suis pas très forte, mais je sais que c'est possible, et c'est le Centre qui aide. Il faut parler de ça. Ce n'est pas une bibliothèque, un musée d'art moderne... C'est tout ensemble »*, Milena [46].

104 C'est bien sûr parce que la Bpi est un lieu d'accès libre et gratuit que des personnes sans domicile ou très marginalisées socialement peuvent y pénétrer facilement. Cependant, il convient d'être attentif aux raisons qui conduisent nos interlocuteurs à se référer, dans le cadre qui nous occupe, à un principe d'hospitalité. La bibliothèque, en effet, n'est pas une institution historiquement liée à l'accueil des pauvres. Remarquons, par exemple, que certains de nos habitués soulignent qu'ils se sentent une certaine proximité avec les SDF : *« Les clochards ne m'embêtent pas car quand j'avais 15 ans, je voulais être clochard, donc, je ne vais pas les critiquer maintenant »*, M. Tarquis [8]. Ou encore, un autre interlocuteur qui explique que durant la période où il fréquentait assidûment la Bpi, il était un peu clochard, lui aussi : *« C'était une période oh j'étais moi-même par moments squatter, donc ça ne me dérangeait pas »*, M. Varier [3]. Ces interlocuteurs peuvent donc s'identifier parfois à des personnes démunies qui connaissent aujourd'hui, tout comme ce fut le cas pour elles dans le passé, des conditions de vie difficiles. Quelques-uns d'entre eux en sont d'ailleurs très proches sur un plan économique, vivant chichement à l'aide du RMI ou d'aides sociales. Mais, nous l'avons vu dans un extrait d'entretien précédent, l'une de nos habituées (Mme Konopka) fait référence à une « responsabilité du système », ou encore à la « facilité de se retrouver en marge ». Ces termes, assez marqués socialement, doivent être envisagés à la lumière des travaux de Robert Castel sur la transformation de la question sociale²¹. Ce dernier montre en effet combien se sont multipliées les politiques d'insertion, lorsque « à la fin des années 1970, commence à s'ouvrir une zone de turbulence dans la société salariale²² ». L'écho qui est donné à ces politiques, dans les médias et dans les différentes institutions composant le paysage social, contribue probablement à donner une visibilité accrue aux problèmes d'adaptation et d'exclusion des populations en difficulté. Ainsi, la fréquentation d'une bibliothèque pourrait être pensée dans le cadre, plus vaste, d'une insertion sociale qui serait une sorte de substitut d'une intégration professionnelle de plus en plus difficile à réaliser pour certaines catégories de population fragilisées par la crise²³.

105 Il serait cependant naïf de négliger l'effet du contexte de l'entretien sur les propos analysés ici. Si la plupart de nos interlocuteurs s'accordent à admettre le fait que tout un chacun doit pouvoir être accueilli à la Bpi, on décèle, çà et là, des indices de hiérarchisation quant aux demandes d'accès à la bibliothèque : *« Disons que moi, je suis assez observatrice, j'aime bien regarder les gens et c'est vrai que lorsque j'attends l'ouverture, on voit plusieurs personnes, bon là j'ai été choquée fin août de voir qu'il y a pas mal de SDF qui venaient à la bibliothèque, pour non seulement lire, regarder des bouquins, ou même trouver autre chose qu'ils n'ont pas à l'extérieur et il y a des étudiants qui font la queue »*, Chantai [47]. Ainsi, lorsque l'on est mû par un projet difficile à mettre en œuvre cette jeune mère de famille suit des cours par correspondance en vue de devenir institutrice la présence de

personnes en marge des filières sociales, occupant des places dures à conquérir à certaines heures de la journée, peut être ressentie comme injuste. Pourtant, lorsque cette même personne est invitée par l'enquêteur à expliquer ce qui la choque, au lieu de développer cet argument, elle s'engage dans une justification du droit des SDF à être présents dans les lieux :

« QUAND TU DIS CHOQUÉE... TU VOULAIS DIRE... ? »

Disons que d'habitude, je n'en voyais pas et c'est vrai que là, ils sont un petit groupe qui viennent souvent à 11 heures (...), choquée dans le sens où c'est la première fois que j'en voyais, ben non ils sont là pour lire, histoire de voir autre chose je pense parce que c'est sûr que de côtoyer des gens à la bibliothèque ou voir des étudiants travailler, ou même ne serait-ce de parler à quelqu'un, ou de boire un petit café ici, ça peut leur apporter autre chose que ce qu'ils voient dans la vie de tous les jours. Et je ne parle pas choquée dans le fait que ce soit des SDF. C'est le fait que c'est la première fois que j'en vois venir à la bibliothèque, s'intéresser à la bibliothèque, pas seulement pour squatter, mais aussi pour lire, pour faire autre chose », Ibid.

- 106 Il semble en effet embarrassant, face à l'enquêteur, de retirer à ceux qui sont totalement démunis le droit de fréquenter cet espace, espace défini très largement comme mettant à disposition des ressources telles qu'un café, mais aussi des livres, la possibilité de parler... Contester ce droit contreviendrait, en effet, aux principes d'humanité les plus élémentaires.
- 107 Nous venons de voir combien les idées de liberté, d'accessibilité à tous sans discrimination, de solidarité et de fraternité formaient, lorsqu'on les rapprochait, une sorte d'image en mosaïque de ce qu'est la bibliothèque. Sont en effet juxtaposées des représentations différentes et successives de la population qui peut légitimement accéder à une bibliothèque (depuis le peuple dans son ensemble, et plus particulièrement ses catégories les moins favorisées sur le plan scolaire, jusqu'aux exclus envers lesquels l'ensemble des citoyens doit faire preuve de solidarité).

Conclusion : la bibliothèque de Beaubourg

- 108 Nous avons pu constater, tout au long de ce texte, que la mission démocratique de la Bpi qui vise notamment à donner à tous la possibilité d'accéder à l'information, n'échappe guère à nos habitués. Ils expriment avec leurs mots, leurs images, les valeurs et les principes qui fondent la lecture publique (gratuité, égalité, accessibilité). Or, tout au long de nos entretiens, nous avons été frappés par le fait qu'ils faisaient très peu référence au nom même de la bibliothèque (Bibliothèque publique d'information Bpi), utilisant davantage les termes « Beaubourg », et parfois « Pompidou ». Curieusement, cette idée d'information, pourtant fondamentale dans une perspective de démocratisation, est peu reprise par nos habitués. Écoutons ce que le terme évoque à cette jeune femme : « Pour moi, le Centre Pompidou, ce n'est pas qu'une bibliothèque d'information, c'est aussi une bibliothèque où tu viens te cultiver. Et entre culture et information, il y a une grande différence. Information, c'est comment dire... C'est la culture moins la passion (...) la culture ce n'est pas uniquement pour les concours », Yasmina [36]. L'information n'est pas envisagée ici d'un point de vue moral et politique, c'est-à-dire comme un droit dont le respect garantit l'accès de tous aux documents. C'est une notion assez vide de sens, désincarnée, puisque notre interlocutrice la définit en

référence à ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire la passion. L'information est, quant à elle, intégrée dans un univers de grisaille, celui des concours et du savoir scolaire, tandis que la culture se rapproche du désir et de la vie, puisqu'il s'agit de la connaissance qui nourrit, plutôt que du bagage nécessaire à l'examen.

109 Il est donc intéressant de constater que nos habitués, lorsqu'ils retraduisent les missions de la Bpi, en leur donnant corps et vie, opèrent certains déplacements²⁴. C'est autour de l'idée de culture, et plus précisément de culture pour tous, que semble se recomposer un foyer de lien social à travers les notions de gratuité, d'ouverture et d'accessibilité maximale. Or, si le mot culture semble trouver une résonance particulière chez nos habitués, c'est peut-être parce qu'il représente un trait d'union entre le Centre et la Bpi. L'image de la Bpi, comme un lieu accessible et vivant est en partie liée à cette situation dans le Centre, à la fois parmi les arts et au cœur de la cité. Nos interlocuteurs se ressaisissent ainsi d'éléments divers, d'identifiants épars, pour reconstruire et recomposer une image qui corresponde à leurs attentes, celle d'une institution culturelle dotée d'un rôle bénéfique, d'un rôle qui consiste à former les esprits en participant à une certaine transmission du savoir : *« C'est pour ça que j'aime bien aussi à l'extérieur... pas que dans le Centre... à l'extérieur ; il y a des artistes, des... c'est pas mal. Et puis, je trouve que c'est un lieu de culture, mais culture plurielle, pas comme dans certaines bibliothèques où c'est pas trop populaire, là il y a un peu de tout... c'est populaire, c'est tout quoi... »*, Yasmina [36].

110 *« Moi ça me fait penser un petit peu à un gros ventricule, Beaubourg à un gros cœur, où le cœur principal serait la Bpi, mais sinon tout ce système d'aorte, c'est un peu ça quoi »*, Marc [48], Une telle image illustre combien l'insertion de la Bpi dans le Centre est déterminante au plan de la perception de la bibliothèque. Si les usagers de la Bpi fréquentent relativement peu les autres départements du Centre, ces départements (musée, cinéma, forum) sont, en effet, largement mobilisés dans la construction de l'identité de la bibliothèque. D'ailleurs, pour désigner cet ensemble, les mots manquent à nos habitués : *« Je trouve ça vraiment, elle a été drôlement bien pensée en tout cas, non ? Il faut dire que c'était un peu après 68 et tout ça, d'ailleurs c'est marrant parce qu'elle s'appelle Pompidou et j'arrive jamais à dire la bibliothèque Pompidou, j'arrive pas non plus à dire Bpi, j'arrive pas à dire Beaubourg ça ne me plaît pas non plus, j'arrive jamais à la... À la nommer oui. À chaque fois, il me faut un temps pour trouver le nom de cet endroit.*

QU'EST-CE QUI VOUS VIENT À L'ESPRIT COMME ÇA ?

Pompidou pour moi, c'était vraiment une époque, que je bon...

ET VOUS LUI AVEZ TROUVÉ UN TERME ?

Non, non, non, c'est un, j'arrive pas, oui je dis souvent à des amis « Beaubourg », je ne sais pas pour moi je visualise tout de suite, c'est au centre, c'est vers les Halles, tout ça, c'est bon...

MAIS VOUS N'ÊTES SATISFAIT PAR AUCUNE DES APPELLATIONS, NI BIBLIOTHÈQUE, NI BPI, ÇA NE CONVIENT PAS ?

Oui, parce qu'en fait c'est difficile, je sais pas, oui c'est vrai, je ne sais pas, c'est vrai il y a aucun des noms qui vient... », Xavier [31].

111 Les représentations de la bibliothèque, mais aussi les attentes et les projets qui nous ont été livrés, déjouent les frontières institutionnelles et traversent les murs du bâtiment. Le « Beaubourg » de nos habitués est une sorte de ville, pour reprendre une métaphore qui nous a été suggérée tout au long des entretiens : *« Parce que... tu sais, il y a*

plusieurs appellations pour le Centre. C'est Beaubourg ou le Centre Pompidou ou même Pompidou tout court, et Beaubourg, moi je croyais que c'était un village, parce que tu sais bourg... beau-bourg quoi ! », Laure [2]. Dans la cité qui est évoquée ici, les usagers peuvent se livrer à des activités routinières (fréquentant chaque jour tel espace de la bibliothèque), et, lorsqu'ils le souhaitent, emprunter une passerelle qui les conduit vers d'autres quartiers. C'est probablement ce que veulent désigner certains interlocuteurs, lorsqu'ils évoquent *l'espace de possibles* qui se déploie à « Beaubourg ».

- 112 D'une certaine façon, on peut donc dire que les habitués de la Bpi se ressaisissent de ce que Jean Lauxerois, en s'inspirant du titre de la revue *Esprit*²⁵, désigne comme « l'utopie Beaubourg²⁶ », utopie qui accompagne le projet, puis l'émergence du Centre Pompidou, dans les années 1970. Nos habitués se font l'écho de cette utopie dans ce qu'elle a d'imaginaire, lorsqu'ils construisent, par exemple, l'image d'un lieu complètement ouvert, malgré l'existence d'une file d'attente pour le moins contraignante. C'est que l'idée de perméabilité de l'établissement, de communication entre le dehors et le dedans, de même que la fonctionnalité optimale présentée par la position du Centre au croisement de tous les réseaux urbains, est en quelque sorte inscrite dans le bâtiment lui-même et dans sa situation dans la cité. Les habitués vont cependant bien au-delà de cette utopie car la place qu'ils donnent à la Bpi dans leur vie quotidienne, notamment en la choisissant parmi d'autres institutions culturelles, est bien réelle. « Beaubourg » ou « Pompidou », pour reprendre les termes qu'ils utilisent lorsqu'ils désignent la Bpi, représente pour eux un lieu d'investissement intellectuel et affectif, comme en témoignent les multiples métaphores et images qu'ils nous ont livrées, tout au long des entretiens.
- 113 Nos habitués définissent, face au sociologue, l'utilité sociale de la bibliothèque, en donnant à son existence un sens et une portée collective : « *Beaubourg est un lieu qui aide à ne pas se rouler dans la bêtise* », nous dit Cécile. C'est une bibliothèque où l'on se sent autorisé, voire incité, à venir passer un moment, pour lire le journal, pour étudier ou pour tenter de mener à bien un projet difficile, mais essentiel. Bref, c'est une bibliothèque qui aide à vivre.

NOTES

1. Nicolas Dodier a relu une première version de ce texte. Je tiens à le remercier pour ses critiques à la fois pertinentes et constructives.
2. Rappelons que la première question posée par l'enquêteur était la suivante : « *Depuis quand fréquentez vous la bibliothèque ?* » Voir *supra*, chapitre 1.
3. Serge Moscovici, « Des représentations collectives aux représentations sociales », in *Les Représentations sociales*, Denise Jodelet (dir.), PUF, 1991.
4. J.-P. Codol, cité par Serge Moscovici, *ibid.*, p. 99.
5. Cf. Anne-Marie Bertrand, « Une estime lointaine : les non-usagers des bibliothèques municipales », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 43, n°5, 1998.
6. Nous utilisons le terme Bpi pour désigner clairement l'établissement dont il est question. Soulignons, cependant, que cette désignation est peu employée par les personnes interviewées qui utilisent plutôt le terme « Beaubourg ». Cf. *infra*.
7. Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain, *Publics h l'œuvre*, *op. cit.*
8. Christian Baudelot, *op. cit.*
9. Christian Baudelot, *ibid.*, p 178.
10. *Dictionnaire Robert*.
11. Christian Baudelot, *ibid.*, p. 177.
12. Gun R. Semin, « Prototype et représentations sociales », in *Les représentations sociales*, sous la dir. de Denise Jodelet, *op. cit.* p. 243.
13. Paul Ricœur, *La Métaphore vive*. Paris, Seuil, 1975, p. 10.

14. *Ibid.*, p 316.

15. Voir sur ce point la position très proche défendue par Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux et Isabelle Rossignol, dans leur ouvrage : *De la bibliothèque au droit de cité : parcours de jeunes*, Bpi-Centre Pompidou. 1997.

16. Sur la distinction entre ces deux types de bibliothèques et de leurs publics, voir l'article d'Anne-Marie Bertrand et Jean-François Hersent, « Les usagers et leur bibliothèque municipale ». *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 1, n° 6. 1996.

17. On peut d'ailleurs observer un glissement dans l'emploi du terme ici car, dans ce contexte, il signifie également « connu », « célèbre ».

18. Le mot « populaire » peut d'ailleurs revêtir ces deux sens dans la langue française. Comme l'indique *Le Robert historique de la langue française*, « populaire » est en effet dérivé du latin « populus », qui désigne tout d'abord l'ensemble des habitants d'un État constitué ou d'une cité. Mais progressivement, ce terme s'emploiera également pour désigner les classes inférieures (« plebs »). Le mot offre donc prise à ce type de glissement sémantique.

19. Jean-Pierre Seguin. *Eugène Morel et la lecture publique*, Paris, Bpi-Centre Georges Pompidou, 1993, p. 83.

20. L'instruction, cependant, est librement acquise dans les bibliothèques, contrairement à l'école, où elle est transmise. Voir sur ce point, notamment, le texte d'Eugène Morel, extrait de son ouvrage : *La Librairie publique*, cité par Jean-Pierre Seguin, *op. cit.*, p. 87.

21. Voir sur la mise en évidence de l'émergence de cette thématique, notamment en relation avec la mise en place des politiques d'insertion : Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995, plus particulièrement le dernier chapitre : « La nouvelle question sociale ».

22. *ibid.*, p. 422.

23. Ce thème est d'ailleurs travaillé par les bibliothécaires, notamment à travers la mise en place de colloques.

24. Soulignons que ces missions rejoignent les principes fondateurs du Centre Georges Pompidou dans son ensemble. Citons, à cet égard, un extrait du décret du 27 janvier 1976 qui institue la création du Centre, selon lequel cet établissement public contribue non seulement à « l'enrichissement du patrimoine culturel de la nation », mais aussi à « l'information et à la communication sociale ». Ainsi que le souligne Jean Lauxerois, le Centre est ainsi envisagé à la fois comme un foyer de création et un lieu de lien social (*L'Utopie Beaubourg, vingt ans après*, Bpi-Centre Georges Pompidou, 1996).

25. *Esprit*, février 1987.

26. *Ibid.*

L'Espace langues

- 1 Ici, on apprend aussi bien le malgache que le breton, le peul ou l'estonien. Beaucoup d'étrangers viennent aussi apprendre le français. Au total, cent trente cinq langues sont ainsi mises à la disposition du public. Pour ses utilisateurs, c'est « le Laboratoire de langues », un lieu exceptionnel, le seul laboratoire de cette ampleur à Paris qui soit gratuit et ouvert à tous¹.
- 2 Situé au premier étage, derrière les rayonnages des littératures étrangères, le Laboratoire de langues est un peu à l'écart dans la bibliothèque. Bien que clairement identifiable pour tout visiteur de passage, c'est un espace dans l'espace, transparent mais fermé, protégé par des cloisons de verre. On n'y entre pas sans l'intention plus ou moins affirmée d'apprendre une langue. Destiné à l'autodidaxie linguistique, cet espace spécifique se caractérise par la diversité de ses publics mais aussi de ses usages

possibles. Multimédia comme la bibliothèque, la médiathèque de langues concentre en effet, dans un espace limité, une offre très diversifiée. Qu'il vienne en curieux pour une seule séance ou avec un projet plus ambitieux, l'utilisateur se trouve tout d'abord confronté à un ensemble de possibilités parmi lesquelles il va devoir opérer une sélection. Cette démarche, qui suppose de sa part une certaine détermination, le conduira ensuite à se familiariser progressivement avec les outils spécifiques qu'il a choisi d'utiliser.

Une habitude à prendre

- 3 Le parcours de l'utilisateur commence par la recherche d'une méthode de langue. Les catalogues et les livrets d'accompagnement sont exposés sur les rayonnages, à proximité du laboratoire. Pour la même langue, plusieurs types d'enseignement sont possibles, du plus général au plus spécialisé (économie, sciences, affaires...). Puis, de l'initiation à toutes les étapes du perfectionnement, chaque méthode propose une approche pédagogique particulière, de la plus classique à la plus ludique.
- 4 La médiathèque de langues propose des formations sur des supports différents : bandes audio, films vidéo, cédéroms, vidéodisques. C'est l'occasion, pour certains usagers, de se confronter à la réalité d'une offre multimédia qu'ils appréciaient dans la bibliothèque sans nécessairement l'utiliser. Ici, ils pourront, dans le cadre de leur apprentissage, aussi bien entendre des extraits de pièces de théâtre en langue originale, des chansons, des textes littéraires, que regarder des films en VO.
- 5 Un bibliothécaire est présent au bureau d'accueil pour conseiller ou guider l'utilisateur à sa demande. Chacun devra cependant, seul, évaluer le niveau de ses connaissances et définir, en fonction de ses motivations et de ses ambitions, les critères qui l'amèneront à sélectionner une méthode particulière, quitte à l'abandonner pour une autre si elle se révèle inadaptée à ses besoins.
- 6 Cette première épreuve peut suffire à décourager les visiteurs les moins convaincus. Certains d'entre eux se contentent de feuilleter les catalogues et de parcourir les rayons, émerveillés ou pris de vertige devant toutes ces langues dont ils ignoraient parfois jusqu'à l'existence.
- 7 Pour les plus décidés, la deuxième étape consiste à se rendre au bureau d'accueil pour remplir un papier avec les références correspondant à la méthode choisie. Mais pour apprendre une langue aussi demandée que l'anglais, l'espagnol, l'allemand ou le français langue étrangère, il faut prendre rendez-vous et réserver l'une des quarante cabines du Laboratoire 1. Le temps est alors limité pour chacun à une heure. Les autres langues s'étudient dans l'une des vingt cabines du Laboratoire 2, moins fréquenté et plus facile d'accès. Passé le bureau d'accueil, victorieusement parvenu de l'autre côté des cloisons vitrées, il faut encore s'arrêter au comptoir où un autre membre du personnel va chercher le matériel nécessaire (livre, cassette audio ou vidéo, cédérom...). Une place est attribuée à chacun. Une curieuse sensation saisit l'utilisateur novice lorsque, debout, au milieu de toutes ces cabines alignées les unes à côté des autres, il entend leurs occupants concentrés proférer des sons étranges en réponse à un interlocuteur invisible. Puis, seul dans le petit box, entouré de gens qui visiblement se sentent à l'aise avec leur casque sur les oreilles, il n'est pas impossible de succomber à un moment de panique. Comment ça marche ?

Les habitués de l'Espace de langues

- 8 L'usage du « Labo de langues » ne va donc pas de soi. Mais ce qui ressemble, la première fois, à une épreuve initiatique deviendra très vite une habitude d'autant plus rassurante qu'elle n'aura pas été facile à prendre. En se familiarisant avec les outils qu'il utilise, l'usager trouve ses repères dans son nouvel environnement. D'une leçon à l'autre, il peut mesurer ce qu'il fait, évaluer par lui-même sa progression. Il s'organise seul comme il le souhaite, à sa manière et à son rythme. L'utilisateur régulier progresse ainsi dans son apprentissage en même temps qu'il s'inscrit dans cet espace plus fortement et plus rapidement qu'il ne pourrait le faire ailleurs dans la bibliothèque.
- 9 L'Espace de langues réunit des gens venus d'horizons variés, aux motivations diverses, mais que rassemble une pratique commune. Leur intérêt pour les langues les rapproche même si chacun, dans son box, est plus isolé qu'ailleurs dans la bibliothèque.
- 10 Quel que soit le rythme qu'ils choisissent, la majorité des utilisateurs du Laboratoire de langues reviennent souvent et beaucoup d'entre eux peuvent être considérés comme des habitués. L'étudiant taïwanais ou le réfugié kurde, qui viennent presque tous les jours depuis trois mois pour apprendre le français, me sont présentés par le personnel comme des habitués, au même titre que ceux qui cumulent l'apprentissage de plusieurs langues depuis des années mais sur un rythme moins soutenu. Le Laboratoire de langues rassemble une proportion importante de gens qui viennent intensivement sur une courte période. Des sociabilités particulières peuvent ainsi se développer plus facilement entre les usagers. Les échanges et les complicités sont plus naturels, plus évidents. Il n'est pas rare de les voir s'entraider ou converser dans la langue qu'ils sont en train d'apprendre.
- 11 Le Laboratoire de langues, comme l'Espace musique, ne s'utilise pas sans l'indispensable médiation d'un membre du personnel, ce qui n'est pas le cas ailleurs dans la bibliothèque. Cette relation privilégiée qui peut s'établir entre le public et le personnel en particulier dans le Laboratoire 2 où l'affluence est moindre est à l'origine de sociabilités importantes, en dépit de la mobilité des équipes chargées du service public, où les vacataires sont en nombre important. Mais, plus qu'un intermédiaire obligé, le personnel est souvent globalement perçu comme une présence bienveillante, rassurante. On le sollicite pour un conseil ou un problème technique ; il est aussi le témoin supposé des progrès de chacun. Il prête une oreille attentive, le temps d'une confidence, ou bien se protège d'une demande trop forte de prise en charge. Un lien presque affectif les rapproche parfois et, pour certains habitués, cela rend l'espace encore plus attachant, plus familier et plus familial.
- 12 S'il est possible de venir à la Bpi en ignorant l'existence ou l'emplacement de l'Espace de langues, il est aussi possible pour un utilisateur du laboratoire d'ignorer les autres espaces de la Bpi. Cependant, il est frappant de constater que toutes les personnes rencontrées dans cet espace ont une pratique de la bibliothèque qui va bien au-delà de l'utilisation du laboratoire. Certains ont connu la Bpi par l'intermédiaire de l'Espace de langues. C'est souvent le cas des étrangers qui viennent suivre des « cours » de français. Mais l'attente à laquelle ils sont fréquemment soumis avant d'accéder à une cabine leur donne du temps et ils en profitent pour découvrir une offre culturelle qui dépasse de loin ce qu'ils étaient venus chercher. Pour les autres, l'existence d'un laboratoire de

langues à la Bpi ne fait que renforcer leur attachement à une bibliothèque qui, décidément, ne ressemble à aucune autre.

- 13 Lorsque je m'installe en juin 1997 au Laboratoire de langues, nous sommes encore à trois mois de la fermeture. À cette époque, l'événement, déjà largement médiatisé par la presse, n'avait encore fait l'objet d'aucune communication officielle à l'intérieur de la Bpi. La plupart des usagers rencontrés à ce moment-là en avaient pris connaissance peu de temps auparavant par les pétitions que les syndicats du personnel commençaient à faire signer dans la coursive. C'est ainsi que Michel l'apprendra, quelques minutes avant notre entretien. D'une manière ou d'une autre, cependant, tous les habitués que nous avons interrogés savaient au moment de l'entretien que la Bpi fermerait pendant deux ans.

- 14 C'est à l'Espace langues que les réactions des usagers face à cette fermeture seront les plus fortes. Lorsqu'ils apprennent, durant l'été, que le Laboratoire de langues ne sera pas transféré à la Bpi-Brantôme, leurs témoignages indignés remplissent le cahier des lecteurs (la décision d'installer finalement quelques cabines dans l'espace de la Bpi-Brantôme ne sera prise qu'ultérieurement). Une pétition lancée par une utilisatrice réunira plus d'un millier de signatures. Une pétition similaire verra le jour à l'Espace musique, autre espace spécifique de la Bpi inaccessible pendant la période des travaux. Fidèles parmi les fidèles, comment les utilisateurs de ces espaces spécialisés auraient-ils pu accepter aisément d'être ainsi privés de ce qu'ils considèrent comme une originalité de la Bpi, sans équivalent ailleurs ?

Xavier. « Elle bouge cette bibliothèque, elle est vivante... c'est-à-dire qu'elle permet... elle donne des ouvertures, des possibles. »

- 15 Xavier est là, dès l'ouverture, à midi, comme nous l'avions convenu la veille, lors de notre prise de rendez-vous. Il semble gêné, mal à l'aise, comme s'il regrettait subitement d'être venu de lui même au rendez-vous. Il me demande combien de temps ça va durer, où on va aller, si j'ai des questions précises et ce que j'attends de lui. Il m'explique aussi, qu'en arrivant, il a croisé des membres du personnel qui faisaient signer une pétition contre la fermeture de la bibliothèque. Il ne savait pas que la bibliothèque allait fermer, il n'arrive pas à le croire. Deux ans, c'est très long.
- 16 On s'installe au Laboratoire 2, près du comptoir, à l'écart des cabines. Xavier a 57 ans, il est intermittent du spectacle. « J'ai un peu tout fait mais, en ce moment, je suis plutôt comédien. » Quelquefois, il monte des spectacles avec des amis. La Bpi qu'il fréquente depuis longtemps « par périodes » lui permet « de rester éveillé à des tas de choses ». Pendant l'entretien, Xavier essaie de formuler ce qu'il éprouve quand il vient là, ce qu'il fait et comment il s'y prend. Il parle avec beaucoup d'émotion, de passion. C'est comme

s'il mesurait pour la première fois l'attachement affectif qu'il a pour ce lieu, l'importance qu'il tient dans sa vie.

- 17 Il cherche ses mots, craint de mal s'exprimer, de ne pas trouver le mot juste, de se répéter ou de s'emballer pour des banalités. Il craint de ne pas réussir à se faire comprendre et surtout de ne pas correspondre à ce que l'on attend de lui. « Ce n'est pas ça que vous vouliez que je dise... qu'est ce que vous attendez que je dise ? » Il est aussi intimidé par cet entretien auquel il pense depuis la veille. Il aurait finalement préféré ne pas avoir eu le temps de s'y préparer : « Vous m'auriez demandé ça hier, ce serait venu plus spontanément... » Mais il suffit que je l'invite à continuer pour qu'il rebondisse sur une nouvelle image qui lui revient en mémoire. Il regarde autour de lui comme s'il cherchait les indices de ses passages, de ses errances, des raisons qu'il a d'être là. Nous nous sommes rencontrés au Laboratoire de langues parce que Xavier, depuis deux semaines, y passe une heure, presque tous les jours, pour apprendre le vietnamien. Il prépare un voyage et voudrait en connaître les rudiments avant de partir. Mais, pour lui, c'est plus qu'une langue. C'est aussi une ouverture sur une culture et une autre façon de penser qu'il découvre avec la littérature vietnamienne.

- 18 Xavier est un voyageur à la Bpi. Il trouve sa place en fonction de ses déplacements dans les espaces qu'il associe à ses découvertes dans les livres. Il connaissait la bibliothèque bien avant de fréquenter la médiathèque de langues. S'il ne se souvient plus de sa première visite au Centre, il se rappelle que sa perception de la culture a changé en venant ici. Dans cette bibliothèque « différente », qui « bouge » sans cesse, il imagine que les responsables sont à l'écoute et s'interrogent sur le sens de l'institution. D'ailleurs, il constate en riant qu'il n'arrive pas à nommer cet endroit. En revanche, il « visualise tout de suite. C'est au centre, c'est vers les Halles ».

Jeudi 26 juin, 12h30

Vous étiez en train de me dire pourquoi vous venez plus particulièrement dans cette bibliothèque...

- 19 J'aime bien parce que c'est d'un accès facile. On ne vous demande pas de remplir des papiers... D'abord, c'est au centre de Paris. Moi, par exemple, j'habite le 18^e. C'est facile de venir là et puis... je ne sais pas... on est libre.
- 20 Il y a une facilité d'accès aux livres, par exemple. Il y a aussi finalement beaucoup plus d'œuvres que je ne le pensais. Quelquefois, je viens chercher tel ou tel livre et, par association, tout à coup, on pense à une chose et on peut avoir accès à d'autres livres, dans d'autres départements... je ne sais plus ce que je voulais dire...
- 21 Pour moi, elle est quand même différente cette bibliothèque parce qu'il y a un côté incitation, éveil. Je me souviens d'une fois, il y avait des lectures. J'étais venu pour une chose particulière... il y avait des lectures un peu dans tous les coins. Il y avait même des petits spectacles, mais ça ne dérangeait pas du tout. Si vraiment on était gêné, on pouvait aller plus loin... ça j'aime bien parce qu'on a l'impression que cette bibliothèque... c'est pas une bibliothèque comme tout le monde. C'est comme s'il y avait une interrogation : qu'est-ce que peut être une bibliothèque ? Je sens ça. J'imagine que les responsables doivent être à l'écoute.
- 22 Elle bouge cette bibliothèque, elle est vivante, moi je le sens comme ça, c'est-à-dire qu'elle permet... elle donne des ouvertures, des possibles... Je ne veux pas vanter particulièrement cette bibliothèque, mais c'est vrai. Je suis venu avec ma fille, qui est de Bordeaux, je n'aurais pas pensé qu'elle pouvait aussi... elle n'est pas particulièrement axée sur les bibliothèques... mais il y a quelque chose. On s'est mis dans un coin, il y a des endroits préservés où on peut parler un peu quand même. Il n'y avait pas trop de monde, on a pu échanger. Il y a une liberté, on peut bouger, aller d'un coin à un autre. En même temps, c'est un rapport humain, c'est pas un grand temple comme... J'étais un peu impressionné par la grande bibliothèque qu'on a faite sur les quais.

Vous y êtes allé ?

- 23 J'y suis allé une fois, oui. J'y suis allé pour une chose précise mais c'est vrai que c'est un temple. Là, j'ai l'impression qu'on est plus dans une certaine réalité, par rapport à la ville... Je m'exprime mal, je dis des choses comme ça, je ne sais plus ce que je voulais dire, c'est peut-être pas ça que vous attendiez que je dise.

Je veux simplement que vous me disiez les choses qui vous viennent, comme ça vous vient

- 24 Je ne savais pas qu'ils allaient la fermer. À l'entrée, il y avait une pétition, juste là. Je savais qu'ils allaient faire des travaux parce que c'est dans un état un peu... Ils n'avaient pas prévu qu'elle aurait autant de succès, cette... ce musée, enfin ce centre. Ils sont obligés d'un peu tout rénover et la bibliothèque va être déplacée. C'est ce que j'ai compris tout à l'heure. Il n'y aura plus que six cents places, c'est ça ? Je ne sais pas dans combien de temps ça va fermer... Je savais qu'elle serait sans doute déplacée pendant quelque temps, je ne sais pas, pendant six mois, quelque chose comme ça, mais là, deux

ans... deux ans, c'est pas la même chose. Et puis surtout, il y a une chose dont on ne parle pas, mais c'est vrai que c'est gratuit, quoi. Ça m'a évité souvent... ça n'a rien à voir avec une bibliothèque de quartier. Il y a des ouvrages qui m'intéressent, je ne peux pas me payer beaucoup de livres et là, il y a quand même des possibilités... surtout que c'est ouvert tard le soir. Si quelque chose m'intéresse, je viens ici. Acheter des livres, je ne peux plus, c'est trop cher. Enfin bon, c'est pas ça, je ne sais pas ce que vous attendez que je dise...

Moi je n'attends rien, je n'ai rien en tête...

- 25 C'est incroyable. Je découvre toujours des tas de choses ici. J'ai l'air de faire de la pub pour la bibliothèque, j'aime pas trop ça, mais bon...
- 26 En ce moment j'apprends, je suis sur une langue, le vietnamien. Bon, j'étais venu au départ pour reprendre l'anglais mais j'étais tombé sur des appareils qui étaient un peu rébarbatifs. J'ai voulu m'inscrire à des cours d'anglais mais c'était cher. Ici c'est gratuit, et puis je me suis rendu compte qu'il y a aussi bien audio que vidéo, il y a des postes de télévision, il y a plusieurs possibilités. Tout à coup je me suis dit : mais c'est pas mal aussi... il y a quelque chose de vivant dans tout ça, je ne saurais pas comment dire...
- 27 Ça m'ennuie de dire des choses parce que... je pense à cette nouvelle bibliothèque qu'il y a sur les quais, elle n'est peut-être pas encore rodée, elle démarre, on ne peut pas non plus... J'y suis allé pour chercher un document visuel sur les marionnettes. Je pensais que, là bas, ils avaient les moyens mais ils n'avaient pas ce que je cherchais et je suis revenu ici. Je me suis rendu compte qu'ici, il y a un département théâtre que je n'avais même pas vu. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de documents. J'ai trouvé quelque chose sur les marionnettes japonaises et, de là, j'ai découvert qu'il y avait des tas... Je découvre toujours quelque chose ici...
- 28 En même temps... quand je parlais tout à l'heure d'incitation, je voulais dire qu'on ne s'endort pas. Il m'est arrivé de venir un dimanche, on se met dans un coin, on peut se retirer, par exemple le long du mur. Il y a des chaises, on peut rester là. Je peux m'échapper comme ça et rêver... pas rêver mais voyager, disons plutôt. À la bibliothèque on peut sortir, revenir, il y a comme ça un côté vivant... Je sais pas ce que je voulais dire, je suis un peu...

Visiblement, vous venez là depuis pas mal de temps ?

- 29 Oui, mais c'est par périodes... Je suis content qu'elle existe cette bibliothèque. Elle a un esprit qui me plaît... C'est le côté vivant des choses. Elle est pratique... Tout de suite, on peut avoir, dans l'immédiateté comme ça, on peut avoir... On peut demander un renseignement, mais on n'est pas obligé. Les gens qui travaillent là sont tous... bon, ça dépend sur qui on tombe... mais on sent qu'il y a des gens quand même qualifiés... c'est leur boulot, je sais bien, mais ils sont efficaces quand même.
- 30 Si je viens pour une heure, juste pour apprendre, ça se passe tout de suite. Je m'installe, tac, je repars... c'est pratique. Moi, j'aime beaucoup cette bibliothèque... Je ne sais plus ce que je voulais dire. Je ne saurais pas dire des choses intéressantes... qu'est-ce que vous voulez que je dise ?

C'est justement ça qui m'intéresse : ce que, spontanément, vous avez envie de dire...

- 31 Je trouve qu'elle a été bien faite... c'est par rapport aux espaces. Je ne sais pas s'ils y ont pensé ou pas, je ne sais pas comment ça a été fait. On passe dans des allées, des petites allées comme ça... Quelquefois, on reste sur un bouquin, on est concentré vraiment sur ce qu'on fait... En même temps, il n'y a jamais trop de monde non plus... Il y a des tables, les gens sont là pour étudier... il y a des étudiants, comme dans une bibliothèque normale, mais il y a des recoins. C'est toutes ces possibilités qu'il y a. Je trouve que c'est bien... je sais pas comment dire.
- 32 Ce que j'aime aussi, c'est qu'il n'y a pas que des étudiants qui viennent là ; il y a même... je me suis trouvé en hiver avec un gars, il devait faire froid dehors, il était là... bon, il sentait un peu fort, je me suis mis un peu plus loin, mais je me disais : dans le fond, c'est bien quand même, parce que, peu importe, ce gars-là... eh bien oui, il lit quelque chose. Il a des possibilités aussi... C'est ça qui est incroyable. Il y a toutes sortes de gens qui viennent là.
- 33 C'est vraiment la fonction d'une bibliothèque d'être ouverte sur le plus large public possible. C'est la fonction même, véritable, d'une bibliothèque : l'accès à la culture, l'ouverture. J'aime bien que ce soit complètement ouvert, c'est ça qui est incroyable. Il y a une tolérance de la part de tout le monde. Il y a une tolérance parce que c'est vrai que quand tu te trouves à côté de quelqu'un... (...) mais à ce moment-là on peut se pousser un peu...
- 34 Il y a une chose, moi, qui me gênait : de temps en temps, ils diffusaient une information qui disait de faire attention aux vols. J'étais un peu... Mais finalement, ça nous rappelle à une réalité de la vie, de la ville, à ce qu'il y a dehors. Au-delà des baies vitrées, on est dans la ville. Il y a toujours cette présence. On est quand même en relation avec des réalités de la vie. On n'est pas dans une bibliothèque où on va pour s'échapper. Il y a une espèce d'aller-retour... Vous comprenez ce que je veux dire ou pas ? Je m'exprime mal.

Vous allez le préciser...

- 35 Ah, vous ne comprenez pas là ?

Si, si...

- 36 Il y a des règles mais elles ne sont pas... Il n'y a pas quelqu'un qui est derrière nous. Il n'y a pas une discipline, une présence en uniforme qui est trop présente. Il y a un rappel de temps en temps. Je pars dans tous les sens, je ne suis pas bien réveillé, je me suis couché très tard...

Et quand vous dites « s'échapper », vous pensez à quoi ?

- 37 J'ai besoin de rester éveillé dans la vie par rapport à ce qui m'entoure. Je ne vais pas comparer la bibliothèque à d'autres endroits où on peut complètement s'isoler. Là, on n'est jamais vraiment isolé, mais c'est pas mal justement, c'est pas mal du tout ça. Je dis ça par rapport à une période de ma vie...

- 38 En tout cas, par rapport à la ville, j'aime bien que cette bibliothèque soit rattachée à d'autres choses qui se passent dans le Centre. Il y a aussi bien du tourisme, des expositions d'art contemporain. Il y a des tas de choses qui se passent ici, même du cinéma. Donc, on peut très bien s'intéresser à autre chose. Je ne sais plus ce que je voulais dire...

Vous disiez qu'on n'est jamais complètement isolé ici et qu'en même temps on l'est quand même ?

- 39 Voilà, ça c'est vrai. Elle a été drôlement bien pensée en tout cas, non ? Il faut dire que c'était un peu après 68.
- 40 D'ailleurs c'est marrant parce qu'elle s'appelle Pompidou et j'arrive jamais à dire la bibliothèque Pompidou, j'arrive pas non plus à dire Bpi, j'arrive pas à dire Beaubourg, ça ne me plaît pas non plus, j'arrive jamais... à la nommer. À chaque fois, il me faut un temps pour trouver le nom de cet endroit.

Et vous lui avez trouvé un terme...

- 41 Non, non, non. Je dis souvent à des amis « Beaubourg ». Je visualise tout de suite, c'est au centre, c'est vers les Halles...

Je vous ai rencontré hier ici, parce que quelqu'un du personnel vous voyait régulièrement. Donc, en ce moment, vous venez particulièrement au Labo de langues ?

- 42 Oui. J'ai habité pendant très longtemps dans le Sud-Ouest et j'ai vu la première fois qu'on pouvait apprendre l'occitan... c'est incroyable. C'est en venant à Paris que j'ai vu qu'on pouvait apprendre l'occitan, par hasard d'ailleurs. Oui, en ce moment, j'apprends le vietnamien. Je consacre une heure comme ça à venir ici, régulièrement, mais uniquement pour ça.

Depuis combien de temps vous venez ici pour le vietnamien ?

- 43 Ça fait quinze jours, oui, disons cinq ou six fois par semaine.

Et avant, vous veniez déjà au Labo de langues pour autre chose ?

- 44 Non, j'étais venu une fois pour l'anglais, mais je trouvais ça rébarbatif. Il fallait parler tout fort dans le micro et l'ordinateur n'était pas vraiment un bon prof. Je ne prononçais jamais comme il fallait alors c'était toujours non. Il y avait des voisins à côté, j'avais peur de déranger. Mais bon, je m'y suis pris autrement. Il y a d'autres possibilités. Il y a des tas de méthodes, de toute façon. Je ne sais pas si c'est intéressant de le dire ça.

Vous apprenez le vietnamien depuis quinze jours. Vous venez cinq, six fois par semaine ?

- 45 Oui, mais c'est par rapport à des tas de choses, par recoupement dans ma vie, mes pôles d'intérêt pour l'Orient, à un voyage que je dois faire. Mais ce n'est pas qu'une langue. Je

me suis rendu compte qu'il y a une culture aussi. Il y a des ouvrages sur le Viêt-nam et je découvre la littérature vietnamienne, une façon de penser...

Vous avez un objectif, un projet ?

46 Oui, oui, je dois y aller.

Vous avez l'intention de venir ici très régulièrement jusqu'à la date de départ de votre voyage c'est ça ?

47 Voilà, c'est ça. J'ai encore une quinzaine de jours.

Et au Viêt-nam vous allez rester longtemps ?

48 J'ai une occasion de partir avec des amis. Je pars un mois. C'est une première fois. C'est la première fois que je pars si loin...

Vous vous souvenez de la première fois que vous êtes venu ici ?

49 La première fois, j'étais encore... Pour moi, la peinture, c'était aller au Louvre et la bibliothèque c'était autre chose. Au départ, cet endroit, je ne trouvais pas ça très beau et je ne sais pas... je me faisais une autre idée de tout ce qui est culture. Avant, si j'allais voir des œuvres, j'allais au Louvre et ici, c'était trop, il y avait n'importe qui, j'ose pas dire... j'avais l'impression que ce lieu, c'était... pas comme les Galeries Lafayette de la culture mais... vous voyez, un côté comme ça...

Centre commercial ?

50 Oui, centre commercial... qu'est-ce qu'on peut avoir comme idées reçues ! J'ai évolué. J'ai fréquenté cette bibliothèque, je ne me suis plus posé de questions et j'ai changé aussi, je crois...

Vous venez beaucoup dans cette bibliothèque alors ?

51 Ah, oui, oui. Il y a une liberté ici. C'est incroyable, il n'y a pas de barrières. On sort du métro, et tout de suite, on vient dans un endroit où on sent bien. Oui, se sentir bien, écouter de la musique, consulter un bouquin...

52 Mais, si vous voulez, ça dépend des périodes de ma vie. Quand j'ai beaucoup d'activités, je ne peux pas venir la journée mais c'est ouvert jusqu'à 10 heures du soir, ça c'est génial. Et il y a des périodes de ma vie où j'étais, comment on peut dire par rapport à la solitude ? Oui, où j'étais assez seul et... je ne sais pas, de sentir les gens qui sont là... Il y a des périodes de ma vie où...

Mais si vous sortez dans la rue, que vous allez au café, dans un jardin public, il y a aussi une présence ?

53 Oui, bien sûr.

Mais ici c'est autre chose ?

- 54 On voyage autrement là. C'est le voyage que je ferai... sur le plan imaginaire. Il m'est arrivé de me laisser aller par associations : une chose fait penser à une autre et une autre à une autre. On lit un livre et on va chercher un autre livre. J'aime bien ça... planer, je veux dire.

Et physiquement aussi ?

- 55 Voilà et c'est ce que je voulais dire tout à l'heure. Physiquement, on bouge. On n'a pas sa place où on doit rester. On peut se mettre où on veut. Suivant l'humeur, l'état d'esprit dans lequel on est, on peut se mettre dans un endroit différent, il y a plusieurs possibilités.

Vous êtes aussi bien assis que debout ?

- 56 Des fois, je pense à aller m'asseoir et je reste debout, je ne sais pas pourquoi et je peux rester concentré sur ce que je fais... Et puis il y a le silence. Ce qui est bien c'est que c'est silencieux mais pas complètement... c'est pas complètement silencieux...
- 57 Je ne sais plus ce que je voulais dire. En venant ici, je me disais : je vais lui dire ça et puis... Vous m'auriez demandé ça hier, ce serait venu plus spontanément, je vous aurais dit des tas de choses mais là... j'ai complètement oublié.

Vous dites des tas de choses... Vous parlez d'éveil. Vous êtes vraiment toujours en éveil ici ?

- 58 Oui, et je ne sais pas qui s'en occupe mais j'ai l'impression qu'ils se posent la question de la bibliothèque : qu'est-ce que doit être une bibliothèque maintenant ? C'est le fait de s'interroger sur ce que doit être une bibliothèque qui la rend vivante. J'ai un enfant de 8 ans et je me suis toujours posé des tas de questions pour savoir comment l'élever. Un copain m'a dit : « C'est justement parce que tu t'interroges que tu l'élèves bien ». Et les gens qui s'occupent de cette bibliothèque s'interrogent, je le sens comme ça. Je me trompe peut-être complètement.

Qu'est-ce que qui vous fait penser ça justement ?

- 59 Il y a toujours des choses un peu nouvelles qui se passent. On a l'impression qu'ils tentent des choses. Il y a quelques animations, il y a des expositions incroyables qui vont, en apparence, dans tous les sens. J'ai vu un truc dingue. J'ai vu une exposition sur les fenêtres, à travers tous les poètes qui en ont parlé. Les fenêtres, ça a toujours été un fantasme pour moi. J'ai trouvé ça passionnant.
- 60 J'ai l'impression qu'on s'en occupe de cette bibliothèque... comme le fait, en ce moment, de poser des questions. Je ne sais pas si ça sert mais je sens qu'elle n'est pas traditionnelle, qu'elle n'est pas conventionnelle. [...]

Vous souvenez-vous de la première fois où vous êtes venu à la bibliothèque ou au centre ?

- 61 Je ne me souviens plus très bien [...]. J'ai l'impression qu'elle a toujours été là cette bibliothèque ? Vingt ans ? [...]

Et quand vous venez, ça n'est jamais pareil ?

- 62 Ah non c'est jamais pareil. Un dimanche à 8 heures du soir ou un mercredi à 3 heures de l'après-midi, c'est pas la même chose. C'est certain que s'il faut faire la queue le mercredi après-midi, je viendrais plutôt vers 5 ou 6 heures quand il y a moins de monde. Quand c'est possible, je viens plutôt à cette heure-là.

Et ça vous arrive de faire la queue ?

- 63 Oh oui bien sûr, mais maintenant j'évite de venir aux heures d'affluence. De toute façon, on ne se sent jamais stressé par le nombre de gens. Il y a des moments où il y a vraiment du monde mais on ne se sent jamais de trop. C'est pas le métro, on ne sent pas le stress même si toutes les tables sont prises.

Et vous connaissez des gens dans cette bibliothèque ?

- 64 Non, mais ça ne me gêne pas de ne pas connaître des gens. Non, je n'ai pas eu besoin, forcément, d'échanger, je ne me souviens pas.

Même de vue, il n'y a pas des gens...

- 65 Il n'y a pas que des gens qui viennent de Paris. J'ai vu des gens des banlieues. On voit comme ça des gens très différents [...] et j'aime bien.

Et ce ne sont pas que des étudiants...

- 66 Voilà c'est ça, c'est pour ça que j'aime bien. Il y a certainement beaucoup d'étudiants, bien sûr, c'est normal les étudiants. Moi je suis bien un grand étudiant...

Quand vous dites « grand étudiant », vous vous êtes inscrit dans une université ?

- 67 Oh non pas du tout ! Oh, là non, pas du tout ! Disons que je suis plus, comment dire ? Je suis dans le spectacle. Quelquefois, je monte des petits spectacles avec des amis... et puis je travaille aussi. Je suis intermittent du spectacle comme on dit... et mon temps libre c'est pour moi le loisir. Je viens parce qu'il faut rester éveillé dans ce métier. Il faut être au courant, ça me permet de rester éveillé à des tas de choses [...].
- 68 Ça m'est arrivé, par rapport à un casting, à un auteur que je ne connais pas de venir lire des ouvrages ou des critiques sur cet auteur par exemple. Ça peut être aussi par rapport à une chose qui m'a plu, un film que j'ai vu. J'ai envie d'en connaître un peu plus.

Vous avez diverses activités dans le domaine du spectacle ?

- 69 Je suis, j'ai un peu tout fait, mais je suis plutôt comédien en ce moment. [...]

Donc aujourd'hui, vous apprenez que ça va fermer pendant deux ans. Comment vous réagissez par rapport à cette fermeture ?

- 70 Tout dépend comment ils vont fermer. S'ils ferment en ouvrant un autre lieu qui ressemble à ce que c'était avant, ça va. J'ai entendu dire que ça pourrait être payant. Alors là je trouve que c'est dommage. [...] Je ne sais pas comment je vais réagir. [...] Je ne sais pas comment on peut réagir en tant qu'utilisateur, c'est difficile, on est assez isolé... C'est sûr que je manifesterai s'il y a une possibilité, à mon niveau, d'intervenir. Je ne sais pas si une pétition peut faire grand chose...

Mais ça vous gênerait d'apprendre qu'elle ferme...

- 71 Ah oui, oui.

Que le Labo de langues disparaisse... ?

- 72 Ah ben oui, alors là, ils ne vont pas faire ça quand même ?

Je ne sais pas... que ce soit payant, qu'il n'y ait plus d'expositions, qu'il n'y ait plus d'animations dans la bibliothèque...

- 73 Ah non, oh là là...

- 74 Ça vous gênerait ?

- 75 Ah oui ! Non, non ça j'aimerais vraiment pas... Au contraire, c'est cette voie qu'il faut développer. [...]

- 76 Justement, je me souviens d'une époque où il y avait un type qui dormait et discrètement un surveillant venait le réveiller mais sans plus... N'importe qui peut venir par hasard et découvrir autre chose. C'est comme les Maisons de la culture. Tout le monde doit avoir accès à un lieu comme ça, n'importe qui de la rue. Je ne sais pas comment ils font au niveau de la surveillance mais on ne sent pas trop la présence des gens qui surveillent et c'est bien.

- 77 Je trouve qu'à la longue, on est toujours gagnant de laisser ouvert comme ça. Je crois que les gens s'éliminent d'office. Il ne faut pas faire de barrages, par le fric, par rapport au faciès ou à l'habit, je crois que c'est important ça, non ?

- 78 Mais j' imagine qu'ici ça va bouger un peu. Ce sont des décisions qui sont prises comment ici, vous ne savez pas ?

C'est difficile, ça change beaucoup, le Centre devrait fermer pendant deux ans... Vous n'avez pas de lieu équivalent où aller si cet endroit ferme ?

- 79 Je ne sais pas... Je me souviens, au début qu'il y avait les FNAC. On allait lire dans les FNAC et puis après quand on a connu ici... Ça a changé, de toute façon, les FNAC, c'est devenu autre chose. [...] J'ai l'impression d'avoir beaucoup parlé et j'ai pas dit grand chose. Vous faites ça pendant longtemps ?

Il faut aller vite puisque ça va bientôt fermer. Je trouve que chacun ici a une histoire avec le lieu et j'aime bien les histoires que chacun raconte. J'aime beaucoup votre histoire.

- 80 Mais je n'ai pas dit des choses très personnelles... il y a des moments où on se livre plus, on ne sait pas pourquoi...

Milena. « Ici, je peux m'imaginer comme un écrivain, comme une artiste. »

- 81 À l'extérieur du Laboratoire de langues, six téléviseurs munis d'écouteurs individuels sont disposés dos à dos, autour desquels les usagers s'installent en cercle. Ces postes diffusent en direct les émissions de chaînes étrangères transmises par câble ou satellite. Il y a une chaîne anglaise, allemande, italienne, portugaise, espagnole et russe. Chaque téléviseur a ses habitués (parfois les mêmes sur plusieurs postes) mais beaucoup doivent se contenter de l'image. En effet, il n'y a qu'un seul écouteur par téléviseur. Les plus assidus, ceux qui veulent l'écouteur, n'hésitent pas à se présenter dès l'ouverture de la bibliothèque.
- 82 Beaucoup d'habitueés recherchent ici un contact avec leur pays ou leur langue d'origine. La plupart se connaissent entre eux. On me parlera beaucoup des « Russes » qui occupent l'espace ces derniers mois. Ils se retrouvent autour des téléviseurs et sont parfois assez nombreux. Quelquefois bruyants et plutôt agités, ils ne sont pas toujours les bienvenus. Henri (on le verra au cours de son entretien) leur reproche de monopoliser les téléviseurs au détriment de ceux qui voudraient apprendre la langue. Il est vrai que tous ces postes très convoités rassemblent des publics différents pour des raisons différentes. Ici, on peut facilement joindre l'utile à l'agréable et partager ce qu'on regarde avec ses voisins. Un match de football peut par exemple réunir de nombreux spectateurs, absorbés devant le même poste, sans affecter l'ambiance studieuse des tables environnantes.

- 83 Devant la télévision anglaise, Milena, l'écouteur sur une oreille, prête l'autre à la discussion que nous avons avec trois de ses voisins. Ils ont eux aussi remarqué qu'elle écoutait, le sourire aux lèvres en nous observant de temps en temps. « Demandez lui ce qu'elle en pense, elle vient souvent ici... » Elle a très envie de parler, de dire à quel point ce lieu est fondamental pour elle, d'affirmer que sa fermeture est une catastrophe parce qu'elle ne connaît pas d'endroit équivalent. Elle vient de Bosnie, elle a 41 ans. En France, depuis quatre ans, il faut « tout recommencer à zéro ». Là-bas, elle travaillait dans une banque mais l'économie ne l'intéresse plus. Dans cette bibliothèque où elle passe toutes ses journées, Milena a commencé par apprendre le français avant de passer à l'anglais. Mais surtout, c'est l'art qui l'intéresse. À la lumière, près des baies vitrées, elle a sa place et peut vivre parmi les livres comme dans les livres. Ici, elle ose dessiner et « c'est le Centre qui aide, qui inspire ». En effet, et même si elle ne va pas au musée, la bibliothèque est pour elle indissociable du Centre. Dans ce lieu ouvert à tous, elle a découvert une atmosphère dans laquelle elle se sent bien et libre. Plus qu'une bibliothèque, c'est pour Milena « une maison magique ».

Lundi 8 septembre, 13 heures

Cela vous fait réagir ?

- 84 Je ne parle pas un français parfait.

Mais ça n'empêche pas...

- 85 C'est pour le Centre ?

Oui

- 86 Pour moi, c'est une maison magique... Je me sens toujours bien ici... Je suis de l'ex-Yougoslavie. Je suis en France depuis quatre ans et je me sens vraiment bien ici. Je trouve que c'est un endroit... un temple de la paix. C'est malheureux qu'il faut payer partout, pour tout... mais c'est le seul endroit où on se sent bien, il y a un accès pour tout le monde. Et maintenant, ça gêne, je ne sais pas qui, c'est dommage. Mais on va se débrouiller... C'est définitif que ça ferme ou ça peut être prolongé ?

Pour le moment, c'est définitif que ça ferme le 29 septembre pour deux ans

- 87 C'est trop deux ans. C'est vraiment trop. Est-ce qu'ils vont tourner Beaubourg sur la tête ou qu'est-ce qu'ils vont faire ? Je ne sais pas. Il y a un peu de tout, il y a des gens malheureux mais ils se trouvent bien ici. Et pourquoi pas un temple pour les gens comme ça, ça ne me gêne pas. Quelquefois, on sent une odeur désagréable, mais si ça nous gêne, on s'en va. Pour moi, ce n'est pas désagréable, il faut quelque chose pour les gens comme ça aussi. Ce n'est pas la rue qui éduque les gens. Il y a des gens que je vois ici qui étaient avant un peu plus malheureux. Maintenant je les vois qui font des dessins, qui lisent. Mais j'ai vu aussi des riches... je vous dis des riches, pas des pauvres... qui arrachent les pages. J'ai essayé de réagir mais j'ai un peu peur. C'est toujours des hommes... Et ça me fait mal, ça m'arrache presque... comment on dit... des morceaux de ma chair... Ici, c'est gratuit, c'est bien, tu peux faire des photocopies, tu peux rester toute la journée sans problème, et il y a des gens qui arrachent...
- 88 J'ai appris le français ici, grâce à Beaubourg. Je me débrouille... ce n'est pas parfait, mais ça va. C'est rageant qu'ils ferment. C'est dommage, encore quelques jours... C'est triste vraiment.
- 89 Il y a des gens qui me connaissent ici et qui disent : « Si tu veux trouver Milena, tu vas au Centre Pompidou. » [...] Je travaillais à l'époque mais maintenant je ne travaille pas... je suis toujours ici... et je ne me sens pas mal... j'aime bien la liberté et c'est ça qui me fait du bien ici. On est libre. (...) Je parle pour moi comme ça, je réfléchis. (...) Voilà, ma petite histoire. Vous travaillez ici ?
- 90 Oui.
- 91 J'ai signé tout ce qu'il faut. Mais j'aimerais bien faire quelque chose ici. J'ai posé une candidature pour un petit travail CES, mais je n'ai pas la réponse. Ce n'est pas grave. Je travaille pour moi-même et c'est important finalement.

Depuis combien de temps venez-vous ici, à la bibliothèque ?

- 92 Je suis en France depuis quatre ans et demi à peu près, presque cinq ans. Et j'ai découvert ça moi-même. L'ami chez qui j'habitais m'a dit que c'est un endroit dangereux, qu'il y a de la drogue, des gens désagréables, trop de violence. Mais moi je ne vois pas ça. Vous savez, ce sont un peu des snobs qui font des pubs pareilles (...). On a le Centre et c'est tout. C'est ma drogue. Je ne sais pas après ce que je vais faire.

Donc, vous venez tous les jours ?

- 93 Pas vraiment tous les jours, mais presque. J'écris même à mes amis qui se trouvent partout, au Canada, en Suède, chez moi en Yougoslavie, en Bosnie Herzégovine... Là-bas, malheureusement, c'est une situation difficile.
- 94 Je suis enthousiaste, j'ai amené plusieurs personnes, il y en a qui ont dit que les chaises sont dures, qu'il n'y a pas trop de choix... Ce sont des gens qui ne savent pas s'amuser eux-mêmes.

Et quand vous venez ici, où allez-vous exactement ?

- 95 Je suis en train d'apprendre un peu l'anglais. Je suis ici devant la télévision et j'apprends aussi dans le Laboratoire de langues. J'aime bien l'art. Je suis dans l'espace... là-bas... Je fais des petits croquis. J'aime bien dessiner moi-même...
- 96 Ma profession, c'est l'économie... je n'aime pas trop... J'ai travaillé pendant dix ans... Et après dix ans, vous devez repartir de zéro. C'est mon cas. Je travaillais dans une banque, c'était sérieux. Et maintenant, ici, je vois que l'économie c'est la politique, sale. Tout est sale dans l'économie et je ne me vois pas trop là-dedans. Alors, je me tourne vers l'art. Et c'est pour ça que je suis à Paris et dans le Centre...

Quand vous venez ici, vous restez longtemps ?

- 97 Je reste toute la journée. Je sors pour manger mais je me prépare pour être ici toute la journée. J'aime ça. S'il fait beau, je sors un peu. L'art, la peinture, le dessin, les traits, les petits points... je vois de l'art partout, ça m'aide dans la vie vraiment. J'aime bien. Ce n'est pas ma profession, mais je conseille aux gens : même si on pense qu'on n'est pas trop doué, il faut essayer, ça aide dans la vie... pour écrire quelque chose, il faut s'exprimer... et c'est le Centre qui aide, qui inspire. Vous comprenez maintenant pourquoi je suis ici ? Ce n'est pas pour rien. C'est ma vie.

Et qu'y a-t-il de si particulier ici pour qu'on se sente inspiré ?

- 98 Parce que c'est une atmosphère... C'est ça. Même si je ne dors pas bien, si j'ai mal à la tête, dès que j'entre ici... il n'y a plus rien. C'est vrai ça, c'est incroyable. C'est pour ça que je dis que c'est une maison magique pour moi. C'est vrai. Je parle avec beaucoup de plaisir, c'est pas partout... C'est un endroit où je me sens bien, et c'est pour ça que je parle...

C'est donc dans l'atmosphère ?

- 99 Ce sont les gens qui font l'atmosphère, les gens qui travaillent ici... qui sont très corrects, je trouve... beaucoup de compréhension, même chez les gens de la sécurité. Il y a des gens qui dorment... je comprends... ça m'est arrivé aussi dans l'espace, là, pour les langues. On est fatigué mais on a envie d'apprendre aussi. On a les écouteurs, et tout d'un coup, on voit que ce n'est pas la bonne page. C'est la vie. Je ne cache pas la réalité. C'est naturel, si on a envie de se reposer. C'est un endroit aussi sans trop de bruit.

Il n'y a donc pas trop de bruit ici ?

- 100 Non. Les gens réagissent quelquefois mais c'est sympa aussi. On a de tout, c'est ça qui est bien. Je n'aime pas vraiment voir les gens malheureux dans la rue, mais quand je vois qu'ils sont bien ici, ça me fait plaisir. C'est le Centre...
- 101 Qu'est-ce qu'on va faire ? C'est dommage que ça ferme vraiment. [...] Ce n'est pas une bibliothèque, un musée d'art moderne... c'est tout ensemble.

Et il y a maintenant des gens que vous avez rencontrés ici et que vous connaissez ?

- 102 J'aime bien parler avec les gens... On apprend toujours. Un geste, un mot quelquefois, et on apprend beaucoup [...]. Voilà le Centre, il est magnifique... encore quelques jours.

Vous venez toujours à l'ouverture ?

- 103 Oui, oui [...] Le samedi et le dimanche, c'est encore plus tôt. C'est bien. Et jusqu'à 22 heures le soir... c'est vraiment magnifique. Je ne reste pas toujours jusqu'à 22 heures, mais c'est bien pour les gens qui travaillent. On a tout ici mais ça ferme, tout le monde est triste. Les gens qui travaillent ici aussi. Est-ce que les gens vont perdre leur travail ? Comment ça va se passer ?

Normalement, non. Tout le personnel avec un poste stable gardera son emploi (...). Et vous avez déjà réfléchi pour savoir s'il y avait une autre bibliothèque que celle-ci ?

- 104 Oui, je connais, je suis inscrite à la Bibliothèque nationale, j'ai une carte, mais je suis maintenant ici tous les jours et j'ai payé 100 francs. C'est le prix pour les gens sans emploi. Parce qu'une entrée c'est 20 francs, donc c'est mieux de payer 100 francs pour toute l'année. J'en ai profité trois mois. J'étais curieuse... je suis allée un peu voir, mais ce n'est pas la même chose. Là-bas, c'est une église, c'est une atmosphère un peu... C'est pas mal, j'aime bien aussi, mais pour les gens, je vous dis un petit peu... moi, je peux lire toute la journée... mais pour les gens qui s'amuse autrement, ce n'est pas un endroit. Alors je pense à ces gens.

Et pour vous, c'est important que justement des gens...

- 105 Oui, ils se sont trouvés bien ici. Je sais qu'il y a des gens qui ne savent pas quoi faire le mardi parce que c'est fermé... Moi j'ai trouvé une solution. Il y a une médiathèque à La Villette aussi. J'aime bien mais ce n'est pas la même chose, ce n'est pas le Centre Pompidou... Vous comprenez tout ce que je dis ?

Oui, vous parlez très bien le français

- 106 Pas très bien... Je sais que je ne pourrai jamais m'exprimer comme dans ma langue mais j'avance et c'est le Centre Pompidou qui m'aide... L'Espace des langues est magnifique, je trouve... on est libre. Si on ne se sent pas bien, on sort et quand on est bien dans la tête, on retourne. C'est bien pour ça, c'est la liberté qui est bien.

Lorsque vous êtes arrivée en France, vous ne parliez pas du tout le français ?

- 107 Non, pas du tout. C'était pour moi une catastrophe terrible de dire « une baguette » dans une boulangerie. Je savais que le pain est masculin et la baguette féminin et chez moi, c'est tout le contraire. Il n'y a pas d'articles. Mais vous voyez, maintenant, je parle. (...)

Et comment organisez-vous votre journée ici ?

- 108 Je viens d'abord un peu ici, devant la télé, juste pour écouter. Quelquefois, on voit les nouvelles, on voit des choses. Pour me sentir un peu à l'aise, pour que je sois prête à aller dans le Laboratoire. Ensuite, je vais là-bas... J'ai mon coin, une chaise, la table, j'écris, je fais les exercices, je travaille.

Là-bas ?

- 109 Oui... Je m'installe souvent à côté de la fenêtre... J'aime bien un peu de soleil, la lumière. On se repose, on regarde les gens... Je ne sais pas... La Bibliothèque nationale, c'est autre chose. Ici, les gens sont plus légers, c'est ça.

Et vous revenez plusieurs fois au Laboratoire dans la journée ?

- 110 Oui, au moins deux fois. C'est important d'écouter une leçon et après, de la refaire pour que ça reste dans la tête. (...) Il faut un prix Nobel pour celui qui a inventé un endroit comme ça. C'est très bien imaginé... C'est pas simple, c'est pas facile... Tout est bien organisé, je trouve. Tout le monde se sent bien. C'est ça qui est important.

Vous pensez que tout a été prévu pour que chacun trouve sa place ici ?

- 111 Je ne sais pas... est-ce que c'était prévu ? C'est aussi sûrement un hasard mais maintenant c'est comme ça. Et ce n'est pas pour rien tout ça. Je ne sais pas si c'est un *team* ou une personne, mais c'est excellent.

Ce n'est pas trop bruyant pour vous ici ?

- 112 Non, ça ne me gêne pas. Il y a des gens qui mettent des bouchons dans les oreilles. On doit quelquefois un peu écouter les bruits... j'aime bien les bruits des oiseaux, de la forêt, de la mer mais ici, on a quelque chose d'autre et ce n'est pas mal non plus. Il y a des gens qui n'arrivent pas à se concentrer mais ce n'est pas mon cas. Ici, je peux m'imaginer comme un écrivain, comme une artiste... un jour, on ne sait pas... on rêve toujours qu'on va faire quelque chose de bien dans sa vie.

NOTES

1. Sur le Laboratoire de langues, voir Jean-François Barbier-Bouvet, *Babel il Beaubourg : l'autodidaxie linguistique à la B.P.L.*, Bpi-Centre Pompidou, 1982.

Chapitre 3. Travailler sur soi à la Bpi

Introduction : Une matrice de socialisation

- 1 On vient à la Bpi pour lire, prendre des cours de langues, utiliser des documents électroniques, réviser ou préparer un concours, écouter de la musique, visionner des images ou des microfilms... S'il arrive que certains viennent simplement pour prélever une information, flâner ou se distraire, en grande majorité les usagers sont là pour travailler, quel que soit le motif et le destinataire de leur travail. À titre indicatif, lors d'une enquête réalisée en 1995, pas moins de 91 % des personnes interrogées à la sortie de la bibliothèque déclaraient justement « avoir travaillé » au cours de leur visite (c'était le cas de 93 % des étudiants et de 89 % des usagers non-étudiants).
- 2 Encore faut-il pouvoir s'entendre sur cette terminologie polysémique et parfois ambiguë. Pour certains par exemple travailler à la Bpi s'apparente au plaisir : *« J'ai jamais eu l'impression de travailler à Beaubourg, alors que quand je vais à Sainte-Geneviève, c'est vraiment le travail »*, déclare cet étudiant en linguistique [8]. On se déplace alors pour *« se reposer les neurones en les faisant travailler »*, comme le dit encore cet usager qui étudie l'art lyrique en dehors de toute structure institutionnelle [48]. Pour d'autres au contraire, dégagés des contraintes scolaires ou professionnelles, ce sont les moments de détente qui se doivent d'être structurés et rentabilisés comme n'importe quel travail : *« Pendant une quinzaine je lis les revues, et la deuxième quinzaine des livres. Donc j'arrive à boucler le mois comme ça »*, précise ce retraité qui vient tous les jours parcourir des documents historiques sans objectif particulier [21]. Quoiqu'il en soit, hormis les rêveurs et les rares endormis, dans l'ensemble les usagers s'activent beaucoup à la Bpi, même s'ils sont assis. Ceux qui sont installés autour des grandes tables de travail paraissent en effet absorbés par toutes sortes de tâches diversement productives : l'ambiance de l'établissement aux dires de tous – assidus, occasionnels, bibliothécaires, séjournateurs attablés ou déambulants est globalement studieuse sans être pour autant figée ou silencieuse.
- 3 Mais on effectue un autre genre de travail quand on fréquente assidûment cette bibliothèque. Une forme de travail pour laquelle cette fois les clivages traditionnels relâchement/effort, productivité/non-productivité, sont moins opératoires : on travaille sur soi. En plus des fonctions utilitaires que nous avons déjà partiellement

listées, la Bpi en effet, comme toute institution culturelle, se prête à un certain nombre d'usages symboliques. Que faut-il comprendre à travers cette formulation sibylline ? Qu'il existe des façons de faire, de se comporter dans une bibliothèque, qui ont pour visée (rarement consciente), ou pour simple conséquence, des objectifs autres que ceux qui sont affichés sur place ou rapportés en cours d'entretien. Les fonctions symboliques fonctions non directement utilitaires – ne figurent pas dans les modes d'emploi des objets ou des institutions. Fréquenter par exemple les salles accessibles sur accréditation du Rez-de-jardin de la Bibliothèque nationale de France permet de profiter d'une documentation rare, d'une richesse incomparable, mais également de se voir élevé plus ou moins durablement au rang de chercheur : on dira que l'accès à cet espace réservé symbolise en quelque sorte ce statut privilégié de chercheur vis-à-vis de soi-même et des autres.

- 4 Les entretiens réalisés auprès des habitués laissent ainsi entendre que la Bpi, en plus de ses missions culturelles et documentaires, fonctionne comme une *matrice de socialisation* pour ceux qui la fréquentent régulièrement. C'est un espace public qui autorise toutes sortes de transformations, toutes sortes de *déplacements*¹, dans la mesure où il met à la disposition de ses usagers un environnement socioculturel susceptible de les aider à se produire : au sens théâtral d'une production sans produit, c'est-à-dire sans autre finalité que la scène jouée pendant le séjour dans la bibliothèque, et au sens le plus courant du terme (s'informer, se cultiver...), même s'il ne s'agit alors que de la production d'un sentiment de satisfaction personnelle ou de grandissement de soi consécutif à un travail de recherche abouti.
- 5 Il n'est donc pas seulement question ici d'un processus de construction intellectuelle, somme toute logique et prévisible s'agissant d'une bibliothèque, mais, à un niveau plus profond, voire plus intime, d'un véritable processus de construction ou de reconstruction identitaire. On verra en effet que les assidus de la Bpi selon diverses modalités bien sûr en fonction de leurs profils et de leurs attentes sont susceptibles d'accomplir dans cette bibliothèque un travail sur leur identité personnelle (leur moi psychologique si l'on préfère) autant que sur leur identité sociale. Sachant que le contexte de ces activités de production de soi est déterminant, il faut insister enfin sur le fait que celles-ci s'effectuent *en présence des autres* (coprésence), *par rapport aux autres* (confrontation) et parfois *avec les autres* (interaction), *via*, plus ou moins directement, l'information, le savoir et la connaissance.
- 6 Contrairement à ce que l'on pourrait penser, les usagers non-étudiants de la Bpi ne sont pas seuls concernés par ces processus. Bien sûr, l'image du retraité inactif au sens économique du terme, qui investit massivement son temps libre dans des activités de consultation et de recherche en bibliothèque, s'impose facilement à notre esprit. Spontanément d'ailleurs, les bibliothécaires nous ont souvent orientés vers ce type d'habitué lorsque nous avons fait appel à eux pour les identifier sur le terrain. Mais on verra que même chez les étudiants l'usage intensif de cette bibliothèque est un facteur d'équilibre et de structuration, *a fortiori* parmi les profils relativement atypiques d'étudiants assidus que cette bibliothèque semble attirer : étudiants par correspondance ; étudiants ayant repris leurs études après un temps d'arrêt plus ou moins long ; étudiants ayant accédé à l'université sans être bacheliers ; étudiants inscrits dans des filières rares ; étudiants ayant changé de discipline en cours de route... C'est le cas de Laure par exemple, passée des classes préparatoires (khâgne et hypokhâgne « *qui n'étaient pas faciles pour moi* ») à un DEUG de psychologie : « *C'est*

réellement un lieu de vie pour moi. Je me suis aperçue, quand j'ai eu rendu mon papier [un mémoire de maîtrise], que je tombais un peu dans une sorte de vide... Bon, ce n'est pas aussi facile de finir ses études parce que tu te trouves subitement plus prise dans aucune structure, plus attendue, ni en stage, ni à la fac, ni nulle part, et ça c'est troublant quoi. Et par rapport à ça, j'ai rapidement eu envie d'aller travailler ma soutenance, alors que l'an dernier je n'avais pas travaillé pour ma soutenance, et revenir à Beaubourg » [49]. Lysiane, une autre étudiante inscrite en troisième cycle de théâtre à Paris VIII (sa recherche est consacrée à l'architecture des salles de théâtre), aborde encore plus directement cette idée du manque qui survient en cas d'éloignement : « *Quand je rentre de vacances, après un mois d'absence, et que je remets les pieds ici, je suis contente. [...] C'est curieux, c'est le petit coin dans Paris où je trouve qu'on est bien quoi* » [26]. À l'évidence pour ces deux jeunes femmes, la Bpi « Beaubourg », pour celles et ceux qui ne souhaitent pas différencier le contenu du contenant occupe une place de choix dans leur vie étudiante et dans leur existence tout court.

- 7 La problématique du travail sur soi en bibliothèque et de l'attachement à ce type d'institution n'est pas à proprement parler nouvelle. Nos résultats d'enquête, qui s'inscrivent en premier lieu dans une longue tradition d'étude des publics de la Bpi², se rapprochent en effet d'autres recherches récentes réalisées en France. C'est le cas de l'étude coordonnée par Michèle Petit sur les parcours relativement atypiques de jeunes gens issus de l'immigration ou de milieux défavorisés qui fréquentent régulièrement une bibliothèque municipale³. C'est le cas surtout de l'enquête monographique, déjà citée, dirigée par Christian Baudelot sur les usagers de la Bibliothèque nationale rue de Richelieu, peu avant le grand déménagement des collections vers le site de la Bibliothèque nationale de France dans l'Est parisien⁴.
- 8 La spécificité de notre travail, car au-delà des nombreuses thématiques communes avec ces recherches nous pensons qu'il en existe une, réside sans doute dans la particularité des profils socioculturels et des trajectoires biographiques des habitués de la Bpi interviewés ici. Leurs modalités singulières d'usage de l'établissement nous conduirons ainsi à accorder beaucoup d'importance à la problématique de la reconstruction de soi (notamment à la question de la réhabilitation sociale), ainsi qu'à la notion d'espace thérapeutique appliquée à ce type d'environnement à vocation pourtant culturelle (la Bpi étant appelée dans certains cas à jouer un rôle de soutien psychologique ou moral, voire d'espace curatif au sens fort du terme).
- 9 Nos analyses et les extraits d'entretiens que nous produirons pour les étayer seront mis en perspective dans trois directions. Une première courte partie sera consacrée à l'étude de ce que rend possible le contexte particulier de la Bpi (non plus au plan des représentations, mais en ce qui concerne les conduites mêmes des habitués, leurs significations et leurs implications). Une seconde partie abordera la question des modalités concrètes et symboliques des processus d'ancrage au sens large et d'attachement à cette bibliothèque. Une troisième partie, enfin, une fois réglées les questions ayant trait au décor, à la façon dont les usagers interprètent leurs rôles et aux commentaires qui en découlent, sera consacrée aux chantiers du soi et de l'identité, c'est-à-dire à l'étude de ce qui se produit intérieurement chez les habitués à la faveur de leur fréquentation régulière de la bibliothèque et qui, souvent, se donne à voir ou à entendre.

3.1. Une arène symbolique

« L'inscription du savoir dans l'espace en permet indissolublement l'accumulation et la visibilité. »

Aune-Marie Bertrand, « Le génie du lieu », *Ouvrages et volumes*.

Electre-Éditions du Cercle de la Librairie, 1997.

- 10 En analysant les représentations de la Bpi produites par les habitués dans le chapitre précédent, on a pu apprécier le rôle joué par l'offre et le dispositif d'offre de la bibliothèque. À l'issue de l'analyse de contenu des entretiens on peut ainsi encore vérifier fin 1997, alors que la bibliothèque a continué de se moderniser en intégrant à ses collections un certain nombre de nouveautés techniques (documents électroniques, postes de consultation informatiques), que les imprimés, et plus précisément encore les monographies possédées par l'établissement, occupent toujours une place de choix dans les propos et les pratiques des usagers⁵. Pour certains retraités par exemple, la présence ostensible des livres dans les espaces de la Bpi permet de surmonter une éventuelle aversion à l'égard de l'architecture⁶ : « *Je ne me souviens pas de la première fois où je suis venue. Attirée par les livres, je n'ai jamais été gênée par l'architecture très moderne du Centre Pompidou* », déclare cette retraitée, professeur de philosophie non-titulaire ayant effectué toute sa carrière en Afrique [10 ; témoignage consigné par écrit en plus de l'entretien accordé]. Ajoutons qu'il arrive parfois que les habitués se montrent agréablement surpris de trouver des livres ou des périodiques rares, des collections complètes très anciennes (*L'Illustration* pour ne citer qu'elle), voire des exemplaires dédicacés et par conséquent uniques, dans le fonds de la bibliothèque. Ce type de rencontre inattendue est intéressant puisqu'il éclaire sur les pré-requis que nous engageons tous lors d'un premier contact avec une médiathèque moderne : contre toute attente, on trouve des ouvrages datant du XIX^e siècle à la Bpi ainsi que des livres d'occasion introuvables chez les libraires.

- 11 Le contenu d'un établissement culturel tel qu'une bibliothèque d'accès libre et gratuit représente en soi un atout de taille capable de faire passer au second plan bon nombre de choses, y compris l'architecture elle-même, soit dans bien des cas le premier signe émis par l'institution. Pour celles et ceux qui sont gagnés à la cause de l'écrit par exemple quelles que soient leurs compétences objectives en ce domaine –, les ouvrages installés sur les rayonnages sont susceptibles de fonctionner comme un aimant puissant, un repère stable, une enveloppe protectrice : *« J'aime bien les bibliothèques parce que déjà j'adore lire, j'aime bien tous les livres. Le fait d'être entourée de bouquins, j'ai l'impression d'être enveloppée, d'être dominée par les livres, donc en fin de compte il n'y a que les bouquins qui peuvent me déranger, mais à la rigueur, ils sont là pour m'aider »* [47]. À travers cet extrait, où perce la contradiction, on constate au passage que pour certains usagers (en l'occurrence, une étudiante par correspondance, mère de deux enfants, ayant repris sur le tard des études d'histoire après avoir exercé la profession d'agent commercial et qui souhaite passer le concours de l'École normale dans le but de retourner vivre en Guyane) la confrontation avec un étalon culturel tel que le livre est en partie construite sur une dialectique domination/aide. On verra dans la troisième partie de ce chapitre toute l'importance de ce constat.

- 12 Plus encore que l'objet-livre lui-même, les textes et les auteurs rassemblés par la collection de la bibliothèque peuvent contribuer à renforcer un éventuel sentiment de bien-être, de complicité intellectuelle avec l'établissement :
- 13 « *Ce qui est fabuleux, c'est de se promener dans la connaissance comme ça, la connaissance qui est exposée, unique, unique*⁷ », M. Varlet, 29 ans, administrateur de biens dans un syndic de copropriété [3].
- 14 « *Descartes, Kant, Spinoza et autres, m'attendaient et m'attendent encore à chaque visite [...]. On sent une telle présence de tant de gens, et même à travers les livres (dont certains écrits par mes anciens maîtres de Sorbonne, Guérouet, Alquié, Bachelard et autres), que la solitude, le découragement, la crainte en face de l'avenir font place à la confiance* », (témoignage consigné par écrit) [10].
- 15 A l'inverse enfin, les documents non livresques (méthodes de langues sur cassettes ou cédéroms, cassettes vidéo...) et les supports qui permettent de les utiliser sur place (micro-ordinateurs, postes de projection de microformes, magnétoscopes...), même s'ils sont moins nombreux, sont tout de même susceptibles d'attirer et de séduire des personnes que les livres laissent indifférents, rebutent ou impressionnent.

En public : montré-caché

- 16 Dans un tel univers documentaire à forte dominante livresque et textuelle, même si le face-à-face, ou plutôt le côte-à-côte, avec d'autres personnes n'est pas permanent, il faut reconnaître qu'il est quasiment impossible de se soustraire totalement à la dimension publique de la bibliothèque. Il va de soi ainsi que les éléments matériels du dispositif de la Bpi (architecture d'ensemble, organisation locale de l'espace, système d'accès aux documents et surtout collections dont nous venons de parler) ne sont pas les seuls facteurs agissants en matière de conduites et de représentations des habitués : l'ensemble des acteurs qui occupent ce décor et l'animent personnels et autres usagers participent activement au « précipité Bpi ». L'espace intérieur de la bibliothèque constitue donc une sorte d'*arène symbolique* pour tous ceux qui la fréquentent⁸. Et sans qu'il soit question ici d'affrontements à proprement parler (ou à de très rares exceptions), les usagers en son sein sont placés en situation de confrontation mutuelle et ne peuvent l'ignorer. C'est sans doute cette caractéristique fondamentale de toute bibliothèque qui est en partie à l'origine du grand partage entre usagers et non-usagers : il y a ceux qui osent stationner et s'afficher dans un tel espace public à vocation culturelle, et ceux qui n'osent pas ou ne le souhaitent pas. Certes, les possibilités de repli existent dans un environnement comme la Bpi, mais elles sont rares. Paradoxalement, pour se faire oublier en pareil endroit il est souvent beaucoup plus efficace de se fondre dans la masse que de tenter de s'en extraire. Inge Viett,

ancien membre de la Fraction armée rouge, l'avait bien compris quand elle vivait à Paris dans la clandestinité : « *Les gens s'imaginent souvent que nous vivions planqués, dans la peur constante d'être découverts. Ce n'était pas du tout ça. Je passais des heures à la bibliothèque du Centre Pompidou pour rassembler des informations sur l'Otan. Nous vivions comme des étudiants*⁹. »

Un monde en réduction

- 17 Si la formule de Pierre Pachet, « *la bibliothèque publique a pour fonction d'organiser le rassemblement d'individus qui viennent pour se tourner le dos, pour cesser de se parler* », a fait florès, c'est qu'elle pointait avec justesse ce paradoxe apparent de la « foule solitaire » cher à Riesman¹⁰. Mais la solitude partagée dans l'enceinte d'une bibliothèque peut être considérée sous un jour plus faste. Christian Baudelot ainsi, à propos du milieu très normatif et relativement homogène des « lecteurs professionnels » de la BN, a évoqué pour sa part une forme « *d'intimité publique*¹¹ ». En effet, sans même qu'il soit question d'interactions effectives entre eux (l'interreconnaissance tacite peut suffire), les usagers d'un tel établissement manifestent parfois le sentiment de partager quelque chose les uns avec les autres. Et ce sentiment éprouvé étroitement associé dans les entretiens réalisés à la Bpi à « l'atmosphère » si particulière de l'établissement, comme s'il s'agissait de la qualité de l'air¹² se révèle déterminant en matière d'intégration et d'identification à l'institution et à ses publics. C'est d'une certaine façon parce que le groupe constitué par l'ensemble des personnes présentes au même moment dans l'enceinte d'une bibliothèque n'en est pas un à proprement parler (il s'agit plus souvent d'un rassemblement, d'une collection d'individus) qu'il peut faire jouer ensemble et de manière productive les deux dimensions auxquelles il appartient : la dimension privée (seul, entre intimes), et la dimension publique (en présence des autres). Comme le rappelle François de Singly, la bibliothèque est un espace intermédiaire « *privé-public*¹³ » et, décidément, c'est l'une de ses grandes forces, car dans un tel espace de contrainte relative et de grande plasticité, les possibilités et les modalités d'appropriations sont quasi infinies.

L'observatoire

- 18 « *Il y a non pas quatre supports d'information à la bibliothèque mais bien cinq : le texte, l'image fixe, l'image animée, le son... et les autres visiteurs* », écrivait Jean-François Barbier-Bouvet en 1986¹⁴. Profiter du spectacle des autres usagers est manifestement une activité toujours aussi répandue à la Bpi si l'on en croit les habitués interviewés en 1997 (cette occupation bien partagée ne figure pourtant pas parmi les motifs de visites déclarés spontanément lors des enquêtes par questionnaire). S'il existe plusieurs façons d'observer (ouvertement, à la dérobée), il existe également plusieurs types d'observation. On peut distinguer ainsi l'observation comme activité principale, le cas extrême de cette catégorie étant représenté par les voyeurs en tout genre¹⁵, et l'observation en tant qu'activité secondaire, laquelle semble de loin le comportement le plus répandu.
- 19 Pour ceux qui travaillent ou qui s'absorbent dans la consultation d'un document, chaque retour à la réalité concrétisé par un redressement de la tête, une respiration à la surface est déjà l'occasion d'un moment de relaxation plus ou moins court : « *Je lève le nez, je devrais le faire plus souvent, au moins une fois par heure, parce que je m'abîme les yeux,*

mais quand je lève, je vois chacun, chaque personnalité, vous savez chaque homme est unique, je vois toutes ces personnalités » [25]. Ces moments, il est possible de les anticiper de manière profitable, preuve que l'observation fait décidément partie intégrante des modalités de fréquentation des habitués : « Je faisais très attention à ne pas m'asseoir en face d'une fille moche quand même. Je n'aime pas les filles trop moches, je me concentre mieux si j'ai une jolie fille en face, c'est plus difficile de se concentrer d'une certaine façon, c'est plus méritoire.

20 C'est bizarre mais c'est comme ça » [3]. Évidemment, si l'on s'accorde une pause digne de ce nom – ce qui a tendance à se produire souvent étant donné la longueur de la durée moyenne du séjour à la Bpi et l'aridité de certains motifs de visite¹⁶ –, le principe de la relaxation par l'observation est maximisé.

21 « Des fois, on est là, on regarde tout le monde : comment elle est habillée celle-là...

- Effectivement, il y a des défilés !

- Les pauses, c'est trop bien. En été, il y a des gens qui chantent, qui font des spectacles » [57], déclarent ainsi, non sans enthousiasme, plusieurs étudiantes en relations internationales lors d'un entretien collectif. Notons que leur dernière remarque est très intéressante puisqu'elle montre bien que la vue n'est pas le seul sens sollicité : il y a en effet autant à écouter qu'à regarder à la Bpi ainsi bien sûr que dans les environs immédiats du Centre Pompidou (les baies vitrées de la bibliothèque permettent une vue panoramique et plongeante sur l'extérieur).

22 Deux sujets d'observation émergent plus particulièrement dans les entretiens. Le premier, les usagers à l'apparence ou au comportement marginal (SDF, clochards, ou « perturbés » selon l'expression d'une habituée) qui a déjà été évoqué dans cet ouvrage, est souvent abordé par des personnes qui se placent en situation d'observateur. Le second, les regards à connotation sexuelle (non pas la drague ou la tentative de séduction à proprement parler, mais ce qu'une autre interviewée résume par la formule lapidaire : « se faire mater »), émane plutôt de témoignages de jeunes observées. À quelques exceptions près, il est d'ailleurs tout à fait surprenant de constater que ces deux thèmes bénéficient d'une relative bienveillance de la part de l'ensemble des usagers interviewés, quand il ne s'agit pas pour le premier d'une forme de fascination explicite : « Ça m'amuse [les clochards et les « perturbés »] et puis, ça me fascine parce que j'ai fait un peu de psycho, même si je me suis arrêté au DEUG, c'est quand même parce que ça m'intéressait, bon comme divertissement, j'observe ces comportements, nettement marginaux... », Mme Garde, professeur [16].

23 En ce qui concerne d'ailleurs les « marginaux », le fait de les observer et de les écouter, loin de culpabiliser ceux qui le font, est parfois considéré comme une marque d'attention à leur égard :

« ET COMMENT TU SAIS QUE CE SONT DES SDF ?

Parce qu'ils en parlent entre eux. Tu as dormi où ? Alors tu as trouvé des cigarettes ? Ben tiens moi j'en ai... Tu as mangé hier soir ? Tiens j'ai des brioches... Et moi j'aime bien écouter aussi, je suis assez curieuse, donc j'écoute, disons que je suis à côté des gens, les gens parlent, j'écoute, et donc je m'intéresse plus ou moins aux personnes qui sont autour de moi » [47].

24 Cette attitude à l'égard de ces types d'usagers immédiatement perçus à travers leurs différences et leur grande visibilité est assez révélatrice en fait de la place qui leur est

octroyée dans la bibliothèque. Leur présence dans cet environnement culturel studieux est, selon de nombreux habitués, tout à fait légitime parce que salubre :

- 25 « J'avais une certaine sympathie pour ça, mais bon les clochards qui s'endorment, je trouvais ça plutôt rigolo, ou les clochards érudits, il y avait quelque chose d'archimédique qui est très marrant... de diogénique plutôt, c'est pas Archimède, c'est Diogène. [...] C'est marrant aussi le type qui arrive en lambeaux physiques, moraux, vestimentaires, et qui regarde avec une attention passionnée les cours de la Bourse » [3].
- 26 « Ils [les clochards] viennent écouter de la musique de toute sorte, c'est un moment dans leur journée indispensable » [48].

Une fenêtre sur le monde

- 27 Si pour certains le séjour dans une bibliothèque est associé à un enfermement et à une coupure du monde, c'est loin d'être le cas pour les habitués de la Bpi. Au contraire, les propos recueillis auprès de ces derniers laissent entendre que l'univers intérieur de l'établissement, de par son animation et son hétérogénéité¹⁷ est comparable à un monde en réduction, un vaste laboratoire social source d'un spectacle permanent (d'où la pertinence de la métaphore du « défilé » citée plus haut) :
- 28 « C'est ultra anonyme, tu connais personne, tu connais personne et tu rencontres plein de gens. Il passe par an ici huit millions de personnes, huit millions d'hommes et de femmes par an passent ici, c'est complètement hallucinant, tu vois, c'est un grand laboratoire, pour un savant qui serait généticien, pour lui, c'est des globules, des globules rouges, des globules blancs, des anticorps, tu vois, il passe huit millions de personnes là-dedans, alors des blondes, des rousses, des brunes, des grises, des petites, le monde entier vient ici, le monde entier, c'est hallucinant », Jean-Sébastien, 35 ans, marié, prépare une thèse d'aérospatiale à l'ELSAM, déclare venir depuis 15 ans à la Bpi pour « pomper de l'information » et, accessoirement, draguer [42].
- 29 Ce principe du « laboratoire social » peut d'ailleurs aussi bien s'appliquer au quartier dans son ensemble puisque le Centre Pompidou et la Bpi sont crédités à juste titre au regard des enquêtes réalisées sur le sujet –, d'une force d'attraction considérable : « Entre Sébasto et la place Beaubourg, il faut regarder la population, les faciès. Moi qui fait de la morphopsychologie, la variété, la densité, c'est la terre qui passe, c'est pas le quartier de Barbès avec un peu de Noirs, un peu d'Arabes, non c'est la terre, la terre entière, il y a les touristes, il y a les Parisiens, il y a les émigrés qui vivent en France, il y a tout, tout, c'est l'aspect Babel un peu, c'est très attirant.

C'EST LE QUARTIER ALORS, C'EST PAS TELLEMENT LA BIBLIOTHÈQUE ?

Oui, mais le Centre Beaubourg en lui-même a fait beaucoup de choses pour l'esprit du quartier, Beaubourg et le Forum, mais ce qui attire le touriste, c'est pas le Forum, c'est Beaubourg, cette anomalie, c'est cette verrue dans Paris qui était inadmissible, scandaleuse et ainsi de suite, mais tellement intrigante » [3].

Les contraintes salutaires du dispositif

Travailler en public : distraction et remorquage

- 30 À la Bpi, comme dans de nombreux établissements de lecture publique, travailler dans l'enceinte de l'établissement, dans une ambiance studieuse sinon totalement silencieuse, offre donc la possibilité de se livrer à une activité solitaire parfois ingrate sans pour autant se sentir coupé du reste du monde. Étudier ou consulter des

documents en présence des autres (parfois même ses propres documents en dehors de ceux que propose la bibliothèque) permet qui plus est de se sentir encadré, sans toutefois qu'une surveillance directe soit organisée :

- 31 « J'ai l'impression qu'on me surveille, je ne pourrais pas être en train de piquer mon roupillon sur la table, chez moi, je pourrais le faire » [15].
- 32 « C'est-à-dire que je me dis tiens je vais rentrer à la maison et si je rentre à la maison, je vais zapper ht télé, je vais avoir tendance à prendre mon téléphone... Donc quand je viens ici déjà, t'es dans une ambiance d'étude et l'ambiance est calme... » [57].
- 33 « Il fait un peu froid, j'avoue, mais ce qui est très bien parce que ça permet de ne pas t'endormir, parce que moi je m'endors souvent. Alors il fut une époque où les vigiles, on va dire, on appelle ça appariteurs à la fac, on va dire vigiles ici, pouvaient veiller à beaucoup d'entrain, ce qui était pas plus mal, ce qui vous permettait de vous replonger dans vos études, ou alors on pouvait simplement au moment où ils étaient..., dans le dénouement de ton rêve, tu étais réveillé d'un grand coup, pas d'un coup, pas de violence, extirpé de ses rêves » [41].
- 34 Il est important de préciser ici que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les étudiants ne sont pas les seuls usagers concernés par cet effet d'entraînement mutuel ; en témoignent les propos de cette habituée retraitée qui s'est prise de passion pour les mathématiques à 70 ans passés :
- 35 « Alors cette architecture, elle est plaisante, Peut-être qu'il y a eu de bonnes vibrations, ça compte [...] ».

VOUS PERCEVEZ LES BONNES VIBRATIONS ?

Oui, oui, je perçois des gens qui travaillent, ça m'oblige à travailler aussi » [25].

- 36 Le fait de se trouver au voisinage de personnes qui souvent partagent les mêmes préoccupations que soi se révèle ainsi tout à fait motivant, même (ou surtout...) si les compétences des uns et des autres sont très inégales :

« DONC LA PRÉSENCE D'AUTRES GENS AUTOUR DE TOI, ÇA T'AIDE PLUTÔT À TRAVAILLER ?

Oui, je préfère... enfin des gens qui ne font pas la même chose que moi. Et d'autres fois, c'est des gens qu'ont vraiment un boulot difficile en histoire, je préfère en

quelque sorte être... je ne sais pas si on peut dire remorqué... enfin je veux dire qu'il y ait des gens qui bossent l'histoire ou qui ont un certain niveau, ça me donne envie de continuer », Yasmina, étudiante, 28 ans, originaire de province, arrivée depuis peu à Paris, a repris des études d'histoire, titulaire d'une maîtrise, souhaite passer des concours pour « être prof dans le technique » : « il y a plus d'admissions » [36].

- 37 La situation de la bibliothèque au cœur d'un vaste centre culturel qui propose toutes sortes d'activités est susceptible d'accentuer la motivation de certains usagers, même si les habitués reconnaissent profiter peu en général des autres départements : « *A chaque fois ça me motivait, de me dire c'est bien je vais aller bosser à Beaubourg et puis quand j'aurai ma pause, j'irai regarder l'expo. Bon, je ne le faisais jamais mais n'empêche que ça me motivait de savoir que j'ai tant de choses à faire... si j'ai envie de m'arrêter une demi-heure...* » [17]. Dans l'esprit des habitués, la bibliothèque, pour ainsi dire, n'est jamais détachée du Centre dans son ensemble, quelle que soit la connaissance effective qu'ils en ont¹⁸.
- 38 Le dispositif général d'offre de la Bpi et les règles tacites de vie commune outre les effets « positifs » de l'air froid soufflé par la climatisation et la surveillance apparemment bienveillante des vigiles... sont à l'origine d'autres contraintes salutaires. Ainsi en est-il par exemple du fait de ne pas pouvoir emprunter les livres et de ne pouvoir photocopier tous les documents, ce qui oblige à consommer sur place, donc à travailler :
- 39 « *Ce qui est drôle c'est aussi qu'on prend vraiment le rythme comme on peut pas sortir des bouquins, de se dire on finit un bouquin... enfin, moi je me suis surprise, alors que bon je ne suis pas non plus une stakhanoviste, d'être là, et quand j'entendais "la bibliothèque ferme", je me speedais à fond pour essayer de finir le livre parce que... Du coup ça motive, ça fait avancer les choses de ne pas pouvoir sortir le bouquin* » [17].
- 40 Enfin, il faut rappeler que la taille même des espaces de travail autorise ici certaines modalités d'installation et d'appropriations collectives beaucoup plus difficiles dans d'autres contextes. On voit donc que le cadre apparemment lâche et peu normatif de la Bpi est sans cesse retravaillé par les habitués pour produire un ensemble cohérent et acceptable de contraintes parfaitement assumées (parce qu'elles semblent ne pas être imposées de l'extérieur). Rappelons à ce propos que rien n'oblige à fréquenter aussi assidûment l'établissement. Très symptomatique à cet égard est la réaction de cet habitué passionné de jurisprudence (il s'installe dans la bibliothèque environ dix heures par jour pour préparer la défense d'amis ou de connaissances lointaines engagés dans des actions de justice) qui, en cours d'entretien, assène : « *On ne t'éjecte pas ici [...]. Les vigiles ne sont pas des vrais vigiles. Faut croire que d'être à proximité des bouquins ça change. Le fiait de voir lire les autres ou de les voir disposés à lire, ça les police* », Antoine, 45 ans, sans emploi [60].

3. 2. L'ancrage dans la Bpi

- 41 Contrairement aux usagers occasionnels, les usagers assidus ont tendance à s'inscrire dans l'espace et dans le temps de l'établissement qu'ils ont élu. Plus encore, on s'aperçoit qu'ils manifestent souvent le désir de rendre visible et explicite le lien qu'ils se sont montrés capable de tisser avec l'institution. Ces pratiques sont d'autant plus intéressantes à la Bpi (et sans doute d'autant plus difficiles à mettre en œuvre) que l'endroit, comme on l'a souvent répété, est accessible à tous et sans aucune formalité d'inscription administrative : sans examen de passage. On constate par ailleurs que

l'ancrage physique et symbolique dans la bibliothèque (choisir une place, choisir un secteur intellectuel plutôt qu'un autre par exemple) s'accompagne également souvent d'une volonté plus ou moins explicite, plus ou moins forte, de se rapprocher des autres, de s'affilier ou plutôt de tenter de se « réaffilier ».

L'installation : avoir sa place, être à sa place

« La place (stall) : espace bien délimité auquel l'individu peut avoir droit temporairement et dont la possession est basée sur le principe du "tout ou rien". [...] Ce terme est employé par les éthologues qui ont étudié la ronde journalière de la vache. »

Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, t. 2, *Les relations en public*. Minuit, 1973.

« Les vaches sont comme les gens, elles sont dépayées, elles n'ont plus de racines... Mais jadis elles en avaient. Dans une étable, chaque vache avait sa place, elle avait ses habitudes, et si un jour, pour une raison ou pour une autre, il fallait qu'on la déplace, il y en avait pour une semaine à l'obliger à changer parce qu'elle était habituée ; elle rentrait toujours dans son coin. Les hommes, c'est un peu la même chose. Je suis assis sur ma chaise, je viens toujours sur la même chaise... » Un habitué de la Bpi [35].

- 42 Comme on peut facilement l'imaginer, l'emplacement choisi pour s'installer dans la Bpi est pour beaucoup d'habitues un élément important de leurs stratégies de visites. Les statistiques produites en 1995 ont montré sur cette question que près d'une personne sur deux ayant effectué plus de vingt visites au cours des douze derniers mois déclarait « avoir une place régulière ou habituelle » (selon la terminologie employée dans le questionnaire), contre une sur cinq seulement pour celles qui n'avaient effectué que deux à cinq visites.
- 43 Trouver concrètement sa place dans les espaces de travail ou de déambulation de la bibliothèque, « faire son trou », trouver l'endroit adéquat que l'on cherchera éventuellement à réoccuper lors des prochaines visites, sont des procédés qui, en plus des raisons utilitaires avancées en entretien (« bon » éclairage au sens technique du terme, « belle » lumière diffusée par les parois vitrées, coin silencieux, proximité des plantes vertes...), permettent de rendre familier ce qui ne l'est pas¹⁹, et par conséquent de mieux s'ancrer dans l'établissement : « *Ce qui est assez marrant ici c'est que bien souvent vous retrouvez toujours les mêmes personnes aux mêmes places, c'est vrai que chacun a sa petite place, a son petit endroit pour travailler, même moi j'ai ma place... Étant donné que je suis au rayon histoire, bon j'ai toujours le côté 9 [cote CDU du secteur histoire], mais j'ai toujours ma table, ma chaise, au même endroit. Je serai toujours au même endroit, à moins qu'il y ait une personne qui m'ait devancée, mais sinon je serai toujours à la même place. Et c'est vrai que la semaine dernière, je suis venue toute la semaine et j'avais toujours les mêmes personnes à côté de moi, toujours. Même place, après bon c'est sûr quand on se voit on se dit bonjour, bonjour, c'est sûr que les gens, le fait de voir plusieurs fois la même personne, donc on se familiarise un petit peu* » [47].
- 44 Ainsi, les emplacements choisis par les uns et par les autres permettent une sorte de maillage relativement serré et assez rapide étant donné la grande assiduité des habitués : « *Des gens qui reviennent tous les jours [à la même place] et je commence à discuter avec eux, et, presque, t'es attendu quoi* » [49]. Pour certains, le fait de s'installer dans l'une des rares salles isolées de la bibliothèque (la salle Queneau par exemple, petite salle de travail cloisonnée aux parois vitrées) donne également l'occasion de manifester une forme de supériorité par rapport aux néophytes : ce faisant, l'habitué affiche son

expérience et ses compétences, il « sait s'y prendre » : « *Quand on s'y prend bien, très tôt, on peut trouver des places dans les salles fermées, bon là, on a l'avantage d'une bibliothèque silencieuse* » [17].

- 45 De tels procédés d'installation peuvent bien sûr servir à contrôler la représentation que l'on souhaite donner de soi. Tel usager hyper-assidu « *accro à la Bpi* » précisera par exemple avoir choisi de manière délibérée et stratégique une place « *centrale* », située à « *équidistance* » des secteurs politique, sociologie, droit, anthropologie, économie, gestion, statistique, domaines dans lesquels il puise régulièrement pour ses travaux. Cette centralité qu'il évoque (il est assis au cœur d'un espace relativement dégagé constitué d'un ensemble de grandes tables de travail proches de l'escalator), non seulement lui permet de profiter d'un angle de vue intéressant sur les allées et venues à l'étage, mais lui donne également la possibilité d'être facilement repéré et identifié. Le fait est important quand on sait qu'il préfère donner ses rendez-vous dans la bibliothèque plutôt que chez lui. Ne s'y trompant pas, une autre interviewée qui le connaît bien dira d'ailleurs de son installation : « *Il a pignon sur rue.* » L'ancrage, comme on le voit par conséquent, vaut autant pour soi que pour les autres : « *Je suis restée presque tout le temps à la même table. Et c'est commode parce que comme ça tes amis repèrent et ils peuvent venir te retrouver, alors que quand tu voyages, bon...* » [49].
- 46 Il faut qui plus est, concernant cette question de la localisation, bien prendre en compte le fait que le découpage intellectuel opéré par le mode de classement des documents a pour conséquence d'actualiser un certain nombre de frontières entre les disciplines (matérialisées par des rayonnages distincts, un éloignement plus ou moins important des domaines en fonction de la déclinaison des cotes ou de l'étage). Or, ces frontières sont susceptibles à leur tour de s'appliquer aux usagers ou aux groupes d'usagers présents dans les espaces de consultation. Ainsi, il devient possible pour ceux qui le souhaitent de s'installer physiquement et symboliquement dans « leur matière », c'est-à-dire de profiter du processus d'identification intellectuelle implicite que provoque l'ancrage dans un secteur particulier de la bibliothèque. « *Normalement les sociologues doivent travailler ici... C'est là où je dois travailler ici, parce que c'est la sociologie [...] donc normalement, ça, c'est ma place* » [1], déclare cette habituée, sociologue de formation et de profession, très attentive comme il se doit à la normativité du phénomène, mais qui malgré tout s'autorise à s'installer dans le secteur philosophie, un étage plus bas : « *Moi je fais plutôt la sociologie qualitative, très philosophique, des machins comme ça...* »
- 47 De tels processus d'identification à l'espace environnant sont courants et fonctionnent à double sens. Il serait par exemple impensable à certains adeptes des « sciences dures » de s'installer en religion ou pire encore à proximité de l'ésotérisme ; ceci, même si la place venait à manquer dans leur secteur de prédilection. Le sentiment

d'appartenance à une communauté culturelle particulière sentiment qui est au fondement de l'identité intellectuelle en général (scientifiques us littéraires, amateurs d'opéra us amateurs de musiques amplifiées...) se matérialise ainsi souvent dans des pratiques et des discours qui ont précisément pour fonction d'instituer une ligne de partage structurante entre le pur et l'impur. De telles frontières invisibles²⁰, on ne saurait les franchir sans courir le risque de déchoir (de se *convertir* pour les scientifiques évoqués plus haut lorsqu'ils traversent le secteur religion ou celui de l'ésotérisme) ou encore de se souiller :

48 « *Moi, c'est pareil, pas question d'être en bas [premier étage de la bibliothèque]. J'aime pas les gens ils sont bizarres.*

- *Très bizarres.*
- *En haut [troisième étage], ce sont des gens bien, l'économie, la médecine, droit, chimie, physique...*
- *En bas, c'est langues, philosophie. Des conneries... Philosophie, ils sont malades.*
- *J'aime bien en haut... droit, physique, chimie... Il y a des gens qui courent...*
- *En bas, ce sont les artistes. En haut, ce sont les gens sérieux, médecine, mathématiques, économie, droit, et en bas ce sont les gens tarés... Je ne sais pas l'objet de leurs études, c'est pour devenir quoi ? Si c'est langues, philosophie, la femme, l'homme, je ne sais pas quoi, c'est bizarre... les langues, la musique... Les gens sont bizarres, en eux-mêmes.*
- *Mais non. Ils ne sont pas bizarres.*
- *Je te jure, ils sont bizarres, et ils ne sont pas beaux.*
- *Elle dit que les gens en bas ne sont pas beaux et ils sont bizarres.*
- *Je n'ai jamais fait attention, je ne vais jamais là-bas.*
- *Zone interdite... vraiment. Les mines... », entretien collectif [57].*

49 Au cours de l'enquête consacrée à la Bibliothèque nationale, Christian Baudelot a montré qu'il était souvent valorisant pour certains assidus de l'institution de pouvoir se situer par rapport aux historiens les plus illustres qui fréquentaient l'établissement, ne serait-ce qu'en se montrant capables de les reconnaître physiquement. Il n'est pas possible, sinon à la marge, d'observer le même phénomène à la Bpi dont la caractéristique de non-spécialisation – et sans doute la réputation populaire ne favorisent pas la même concentration de têtes connues. Cela dit, si pour beaucoup d'habitues, comme on l'a vu, il est important d'*avoir sa place* dans la Bpi, on peut ajouter également que la plupart manifestent en entretien la volonté de montrer que eux aussi *sont à leur place* dans ce type d'environnement culturel. Leur présence, pour le dire autrement, n'est pas *déplacée* ; même s'ils sont âgés par exemple et peu diplômés alors que l'établissement est massivement occupé par de jeunes étudiants ; même s'ils sont autodidactes ; même s'ils sont issus de milieux modestes... L'extrait d'entretien qui suit illustre, presque à rebours si on le compare avec l'attitude des fidèles de la BN, ces manières de se positionner par rapport aux célébrités. Dans cet exemple, c'est précisément l'usage relativement rare de la Bpi par un scientifique médiatique très apprécié du grand public (en l'occurrence « notre » prix Nobel de physique) qui est étalonné au propre usage de l'interviewée (une femme médecin retraitée âgée de 77 ans déjà citée, adepte du secteur Sciences et Techniques, particulièrement à son aise dans cet établissement culturel moderne) :

50 « *Une fois j'étais en train de travailler des maths. En face de moi il y avait un type qui ressemblait..., un petit peu échevelé, pas de mon âge, peut-être un petit peu plus jeune, et alors il y avait des livres, et il riait, et il m'a adressé plusieurs fois la parole. Malheureusement comme les tables étaient larges, je n'entendais pas très bien mais enfin je lui souriais et j'avais l'air de*

l'écouter chaque fois qu'il m'adressait la parole, et puis tout d'un coup je l'ai regardé, eh bien c'était notre prix Nobel de Gennes. De Gennes vient ! [...] Ça ne m'a pas étonnée, je suis bien ici, pourquoi de Gennes n'y serait pas ? [...] Après j'ai essayé de regarder à l'envers, j'ai mis mes lunettes et je suis allée repiquer un des livres et alors c'était sur l'évolution de l'homme, c'est un livre tordant : en sortant de la mer, ils se sont couverts de poils, un truc absolument tordant » [25].

L'inscription symbolique

Sortir du lot

- 51 Il existe donc différents procédés qui permettent de s'inscrire symboliquement dans l'espace de la bibliothèque et, ce faisant, de contourner l'impossibilité matérielle d'une inscription administrative en bonne et due forme. Car d'une certaine façon les habitués de la Bpi se savent et se veulent différents des usagers occasionnels. Il leur faut donc tenter de concrétiser cette singularité qui tient notamment au fait qu'ils ont dû « s'auto-élire » puisque l'institution elle-même se refuse à faire un tri à ses portes. Si l'on osait, on dirait que le phénomène ressemble, toute proportion gardée, à l'énergie déployée par certains protestants après la réforme pour matérialiser sur terre les signes de leur prédestination.
- 52 « *Ça c'était un point de rencontre avec Nasser. On a la possibilité de s'approprier l'espace par nous-mêmes... Tu vois ce que je veux dire... Qu'il puisse y avoir différents chemins qui y mènent, qu'on puisse inventer notre chemin pour y aller ; ça, c'était super sympa quoi. En disant : "Beaubourg, on le connaît mieux que vous, on l'aime à ce point..." Je ne sais pas comment dire... On ne fait pas partie des moutons, enfin on est vraiment... Pas les élus, parce qu'on s'élit nous mêmes... Mais on connaît les lieux quoi* », entretien déjà cité ; précisons ici qu'il s'agit d'une étudiante qui utilise un certain nombre de ruses pour éviter la file d'attente [49].
- 53 Par expérience, les usagers des bibliothèques françaises ont appris à connaître les privilèges que procurent les cartes d'abonnement. Ces dernières, véritables sésames²¹, ouvrent des droits (droits d'entrée, d'emprunt...), et permettent incidemment de distinguer au sens le plus fort du terme ceux qui les possèdent de ceux qui ne les possèdent pas. C'est sans doute pour cette raison que certains usagers de la Bpi parmi lesquels de nombreux retraités – manifestaient à l'occasion au personnel leur regret de ne pouvoir obtenir ce témoignage officiel de leur affiliation volontaire. C'est précisément pour contourner ce qu'elle considère comme une défaillance de l'institution que cette habituée citée plus haut nous dira avoir usé du stratagème parfaitement avouable qui consiste à avoir adhéré au Centre Pompidou afin d'obtenir un substitut de carte de la Bpi ; ceci, alors même qu'elle ne fréquentait plus les autres départements du Centre :
- 54 « *Alors j'ai pris, évidemment chaque fois que mon budget me le permettait, et il devrait me le permettre chaque année, une carte [d'adhérent au Centre], pas seulement pour avoir l'accès gratuit au musée, mais surtout pour manifester une petite reconnaissance [...]. Je pense qu'il faudrait peut-être que tout le monde ait une carte. Une carte, ça permettrait d'abord d'avoir une identité, ça serait pas mal non ?*

C'EST-À-DIRE UNE IDENTITÉ DANS QUEL SENS ?

Ben quand vous avez une carte, vous avez forcément votre photo dessus, et votre identité qui est marquée, bon je sais bien que c'est comme pour le métro, les gens qui se ressemblent se passent tous les cartes, bon, mais tant pis...J'ai beaucoup voyagé,

sur trois continents, je n'ai jamais rien vu d'équivalent à Beaubourg, ni à New York, ni à Londres, ni évidemment dans les petites capitales européennes, que ça soit à Oslo, à Copenhague, enfin tout ce qui nous entoure. C'est unique non seulement en France et en Europe, c'est unique à mon avis dans le monde, j'ai beaucoup de respect. Je voulais dire aussi toute ma reconnaissance aux gens qui nous renseignent, qui sont dans les bureaux, et que j'ai vu toujours faire preuve, parfois d'un dévouement exagéré, parce qu'il y a des gens calés qui pourraient pianoter, il y a des choses... ils sont efficaces, ils sont polis, ils sont très très calmes (...).

OUI, VOUS ME DISIEZ QUE LA CARTE D'ADHÉRENT, ÇA VOUS DONNAIT AUSSI LA POSSIBILITÉ DE VOUS INSCRIRE ENCORE PLUS DANS LE LIEU, C'ÉTAIT PAS SEULEMENT POUR AVOIR UN ACCÈS GRATUIT AUX EXPOSITIONS ?

Non, non absolument pas, comme je vous ai dit, d'abord ça été pour manifester ma reconnaissance et puis à un certain moment, il y avait des queues aussi terribles, et la carte permettait d'entrer quand même, je sais que j'ai une carte parce que j'ai un problème physique [carte d'invalidité], j'ai une carte qui me permettait aussi l'accès, c'est toujours un peu gênant de la montrer, tandis qu'avec la carte du Centre que je pouvais montrer, il y a ça aussi, il y a ce privilège qui est accordé, pourquoi pas aux gens qui font l'effort, qui sont connus, qui donnent leur identité, leur adresse, il y a ça aussi.

VOUS SEMBLEZ D'APRÈS CE QUE VOUS ME DITES ASSEZ ATTACHÉE À LA BIBLIOTHÈQUE ?

Très attachée, très attachée à Beaubourg, c'est une de mes raisons pour mon installation après... à Paris, je ne pourrais pas vivre en province, j'ai une possibilité de retourner sur la Côte d'Azur, mais c'est vrai, mais je suis asphyxiée par manque d'informations, et je vous dis j'ai plusieurs pôles d'intérêt quand même, et ces pôles sont satisfaits ici, oui et puis je m'intéresse aux langues étrangères, aux laboratoires, j'ai toujours été au Laboratoire de langues mais j'ai pas le temps, j'ai fait du chinois, j'ai vécu, j'ai exercé en Chine, voilà, je peux comparer après tout » [25].

Une reconnaissance mutuelle

- 55 Ce désir d'obtenir une carte de la bibliothèque et de sortir de l'anonymat est cela dit très rare dans notre corpus d'entretiens. Au contraire, pour la majorité des assidus interviewés l'encartement est une pratique incompatible avec la Bpi telle qu'elle existe et telle qu'ils se la représentent, nous l'avons vu. Toutefois, il y a un point sur lequel tous semblent au diapason : celui qui concerne cette forme de reconnaissance mutuelle qu'ils évoquent si souvent. En effet, ils éprouvent d'une part le besoin de manifester leur reconnaissance envers une institution qui leur offre sans rechigner ses trésors²² et, dans le même temps, ils souhaitent, en tant qu'usagers méritants, se voir reconnus à leur juste valeur par cette même institution. Pour ce faire d'ailleurs, certains *inscriront* leurs plaintes ou leurs louanges dans le Cahier des lecteurs ; d'autres pour les mêmes raisons encore assiègeront littéralement les bibliothécaires dans les bureaux d'accueil sous toutes sortes de prétextes²³...
- 56 Parallèlement à l'occupation de l'espace, la répétition massive des visites et l'étendue considérable de la durée de celles-ci permettent quant à elles de s'inscrire dans le temps de l'établissement. Rappelons, à titre d'exemple en matière d'assiduité, qu'il n'est pas rare que certains habitués passent tout le week-end dans la bibliothèque, soit au total près de vingt-quatre heures²⁴ ! Sans parler du fait que pas moins de 26 % des

« assidus » au sens statistique (ceux qui avaient effectué plus de 20 visites annuelles selon l'enquête réalisée en 1995) déclaraient être venus presque tous les jours.

- 57 « *Pensant que vous risquiez de poser la question, j'ai passé près de 6 000 heures à peu près [sur dix ans de fréquentation régulière] [...]. 600 heures par an, je suis venu presque tous les dimanches, presque toute la journée, depuis dix ans. Et depuis deux ou trois ans, je viens aussi plusieurs fois par semaine en fin d'après-midi donc... 600 heures par an, c'est pas mal quoi...* » [20] : dans cet extrait, le besoin de reconnaissance de l'investissement personnel objectivé sous la forme d'une conduite assidue (celle-ci comparable à une performance par certains côtés), se laisse percevoir à travers cette auto-évaluation quantitative très précise (précisons toutefois que l'interviewé est ingénieur scientifique de formation, ce qui le prédispose sans doute à la quantification). « *C'est pas mal quoi...* » : sous entendu, c'est beaucoup, et c'est bien. Ici, selon toute probabilité, notre ingénieur cherche à obtenir l'assentiment de l'institution via celui de l'enquêteur qui justement la représente à ses yeux²⁵. C'est d'autant plus fort et d'autant plus révélateur que la réponse anticipe une question qui n'a pas été formulée (les questions posées jusqu'alors par l'enquêteur étaient : *Depuis combien de temps connaissez-vous la Bpi ? Comment avez-vous été amené à venir ?*).

La fusion : « faire partie des meubles »

« Un jour et un autre et celui d'avant, toujours la bibliothèque avec les caïds sur les étagères, ce vieux Dreiser, ce vieux Mencken, j'allais leur rendre visite tous tant qu'ils étaient, salut Dreiser, salut Mencken, salut, salut. Il y a une place pour moi aussi sur les étagères, et ça commence par B, Arturo Bandini dans les B, allez, dégagez un peu dans les B, un peu de place pour Arturo Bandini, un peu de place pour son livre... De la table je restais à contempler l'endroit où serait un jour mon livre, là, juste à côté d'Arnold Bennett, mais bon, avec moi les B allaient justement reprendre du poil de la bête. Sacré Bandini, enfin arrivé... Ça durait jusqu'à ce qu'un jolie fille ou une trace de parfum dans la salle "fiction", ne serait-ce qu'un cliquetis de talons hauts, s'en viennent rompre la monotonie de ma célébrité. À jour de gala, rêve de gala ! » John Fante, *Demande à la poussière*. LIGE 10/18, Christian Bourgois, 1986.

- 58 Autre modalité d'ancrage qui témoigne explicitement de l'intensité des liens tissés avec l'institution : tout ce qui dans les propos des habitués s'apparente de près ou de loin à une relation fusionnelle avec la Bpi, voire à une fusion pure et simple de leur personne dans l'établissement. Certains usagers ainsi s'identifient à la bibliothèque ou à son personnel. Ils « sont de la maison », ce qui les autorise parfois à s'arroger des droits et des devoirs²⁶— ou encore à critiquer ouvertement le comportement des autres usagers (les assidus à l'occasion peuvent se montrer des contrôleurs zélés du règlement intérieur, même des articles qui n'existent pas). D'autres, à force de venir si régulièrement, s'inscrivent tellement dans le paysage ambiant qu'ils disent « faire partie des meubles » comme sous l'effet d'un processus de fossilisation. Ils se décrivent également sous les traits de « piliers de bibliothèque », élément essentiel de l'architecture puisque le pilier a pour vocation de soutenir l'édifice (à l'image des « piliers de bar », mais dans un registre moins trivial). Pour résumer, les habitués se sont inscrits dans la bibliothèque et celle-ci, à son tour, s'inscrit en eux ; plus exactement, ils l'inscrivent en eux...
- 59 « *Je me mettais dans la queue et je passais par dessus la barrière, j'avais un système, j'avais un système, je connaissais les vigiles de tête à force de venir et il y avait un moment précis où je*

passais, j'ai jamais tellement attendu dans la queue, ce qui est absolument lamentable. Mais j'y allais tellement souvent que je m'arrogeais un droit de..., j'étais de la maison » [3].

60 « Je suis devenu l'un des meilleurs clients, le plus connu. L'agent de sécurité m'appelle par mon nom. [...] Enfin, je suis devenu un vieux meuble de la maison, ce qui fait que vous avez pu me contacter » [19].

61 « Des fois, ça m'arrive, pour passer comme un gars de la bibliothèque [...]. Des fois je donnais des renseignements » [54].

62 « A force de venir, on fait partie des lieux » [17].

63 « Parce que la bibliothèque, tout ça, pour moi, ma vie... C'est lié à ma vie, c'est pour ça aussi que c'est difficile de parler de l'un sans parler de l'autre » [10].

64 « J'ai vu aussi des riches... je vous dis des riches, pas des pauvres... qui arrachent les pages, j'ai essayé de réagir [...]. Et ça me fait mal, ça m'arrache presque... comment on dit... des morceaux de ma chair » [44].

65 La familiarité conquise dans la Bpi est si grande, la fusion est si forte, qu'inévitablement on en vient à se sentir « comme chez soi » à l'intérieur de l'établissement :

66 « De toute façon, moi, je me souviens l'année dernière je disais que c'était... c'est ma deuxième maison, quoi.

AH, BON !

Ah, oui, je passais ma vie ici presque. C'était...

VOUS DISIEZ ÇA À QUELLE OCCASION ?

Oh ben, à chaque fois que je donnais un rendez-vous ou quand je devais aller quelque part... enfin... quand même pour moi, ça fait partie de mon année d'hypokhâgne la bibliothèque, la Bpi, c'est clair. J'ai plus de souvenirs ici que chez moi ou au lycée.

AH, OUI, CARRÉMENT... VOTRE DEUXIÈME MAISON...

Ah, c'était ma deuxième maison... Non, c'est vrai.

OUI, QUAND VOUS DITES ÇA C'EST PAS SIMPLEMENT UNE...

Parce que je passais beaucoup de temps ici.

ET QU'EN PLUS IL Y A UNE RELATION FORTE, UNE RELATION QUI EST PRESQUE... OÙ VOUS AVEZ VOS HABITUDES, VOS REPÈRES, PRESQUE AFFECTIFS QUOI...

Oui, c'est ça, on a investi les lieux, vraiment... » [17].

67 Comme on peut le constater, certains même vont jusqu'à se trouver mieux que chez eux dans l'enceinte de la bibliothèque. Dès lors, la confusion entre le foyer d'accueil et le foyer d'origine devient possible. Celle-ci est perceptible dans le langage, dans les gestes et dans les actes des habitués. Steven, fervent adepte de la presse, apporte son propre quotidien du jour avec lui et le laisse parfois volontairement dans la bibliothèque ; mieux, il le range dans les étagères inséré parmi les autres journaux proposés par l'établissement...

68 La fusion dans l'institution est manifeste également quand les habitués ont la possibilité d'incorporer leur personne à la collection. C'est le cas par exemple (tout de même rare) de ceux dont les ouvrages ou les textes font partie des acquisitions de la bibliothèque : « Mes propres traductions maintenant, elles sont stockées à la bibliothèque. Ah, oui, oui... Y'a plein de choses qui sont stockées à droite et à gauche. Elles sont stockées aussi à la bibliothèque ici [la Bpi], elles sont à la BN aussi, obligatoire, parce que j'ai été obligé de donner

deux ou trois numéros » [54]. Il faut savoir, à ce sujet, qu'il arrive occasionnellement que certains usagers parviennent à faire en sorte que les principes d'acquisition de la Bpi soit quelque peu contournés en donnant ou en faisant commander leurs productions personnelles (parfois tout à fait confidentielles). Ces formes de négociations entre usagers et représentants de l'institution sont intéressantes puisqu'elles permettent de mettre à jour et de confronter des critères de validité et de pertinence en matière de composition des fonds. Il est arrivé ainsi que les bibliothécaires retrouvent des ouvrages importés de l'extérieur par les usagers eux-mêmes qui les avaient insérés clandestinement parmi les autres documents de la collection (certains livres, placés au bon endroit, étaient cotés en bonne et due forme avec les moyens du bord).

- 69 Enfin, dernier type de fusion tout à fait éloquent, l'exemple de monsieur Truchet qui retrouve dans les journaux d'avant-guerre (sans doute après de longues et patientes recherches) des photographies sportives de ses cousins cyclistes en Nouvelle-Calédonie : « *Et puis il y a des personnages que je commis, sur certaines photos, il y a un sportif, par exemple, quand il y a des relations de plusieurs années en arrière sur les champions cyclistes, j'ai connu ces champions, j'ai même pris la photocopie ici, c'était un de mes cousins, je me rappelle quand il avait gagné* » [53], Il n'est pas le seul dans son cas à chercher au sein même de la collection des témoignages publics de son existence et de sa mémoire familiale. De telles « incarnations » dans la matière même de l'institution participent bien sûr d'un marquage symbolique du territoire particulièrement efficace.

Un désengagement difficile

- 70 Il va de soi que les conséquences de ces surinvestissements de l'espace et du temps peuvent être considérables pour les individus. Elles le sont d'autant plus que les liens tissés avec la Bpi, comme nous l'avons déjà souligné, sont particulièrement forts et dépassent de loin la stricte fonctionnalité. Dans ce domaine, pour commencer, on peut noter que l'habitude (au sens positif du terme) une fois installée est difficile à perdre ; ceci, sans même d'ailleurs qu'il soit nécessairement question de la fermeture provisoire et partielle de septembre 1997. Nombreux sont les témoignages recueillis qui laissent ainsi entendre qu'à l'occasion d'un départ en province ou à l'issue de leurs études supérieures certains usagers se sont trouvés « privés » de Bpi, ou contraints malgré eux de prendre leurs distances avec elle²⁷. Citons le cas tout à fait révélateur de cette jeune femme de 30 ans, ancienne étudiante en droit fréquentant autrefois assidûment la bibliothèque, qui a trouvé le moyen d'y revenir « à ses frais » dans le cadre de l'exercice de sa profession :
- 71 « *Maintenant que je travaille, ça change, j'ai plus de place, mais avant j'avais toujours ma place là. [...] Là où je travaille actuellement, je suis rédactrice d'actes, donc j'ai travaillé d'abord chez un notaire... Chez un notaire il y a tous ces livres-là en principe, un bon notaire se doit d'avoir ça, un Juris-classeur. Là je travaille dans un cabinet privé qui fait des baux commerciaux, tout ce qui concerne les matières commerciales, n'importe qui en fait peut rédiger ces actes, moi je suis habituée, je suis une accro, mais je ne peux pas faire un acte sans ça.*

DONC VOUS VENEZ ICI POUR TRAVAILLER EN FAIT SUR CES DOCUMENTS QUE VOUS POURRIEZ VOUS PROCURER DANS VOTRE ÉTUDE ?

Exactement, aux frais de la princesse, je fais mes photocopies sur mon propre salaire »

[15].

- 72 Même cas de figure d'une certaine façon pour cet ancien étudiant, aujourd'hui administrateur de biens, et qui, lors de l'entretien, répondant à la question concernant le rythme actuel de ses visites, dira : « *Maintenant ce n'est plus qu'une ou deux fois par mois, donc c'est sentimental* » [3]. Il existe donc bien pour certaines personnes une vie à la Bpi à l'issue des études supérieures : contrairement à ce que l'on pense en général beaucoup d'étudiants ne font pas que passer dans cette bibliothèque...

Besoins et tactiques d'affiliation

« Je vais le plus rarement possible dans les grandes bibliothèques. J'aime mieux me promener sur les quais, cette délicieuse bibliothèque publique. Néanmoins je visite parfois la Nationale ou la Mazarine et c'est à la Bibliothèque du Musée social, rue Las Cases, que je fis connaissance d'un lecteur singulier qui était un amateur de bibliothèques. Je me souviens, me dit-il, de lassitudes profondes dans ces villes où j'errais et afin de me reposer, de me retrouver en famille, j'entrais dans une bibliothèque. »

Guillaume Apollinaire, *Le Flâneur des deux rives*, Gallimard, 1928.

Dérives encadrées

- 73 Ce que l'ancrage dans la Bpi permet d'éviter à de nombreux habitués, c'est donc une forme de dérive ; une dérive stérile intellectuellement parlant (voire coupable) et anxiogène pour certains. Nous avons déjà brièvement évoqué cette question en avançant notamment l'idée que le travail ou même le butinage dans la bibliothèque permettait de s'occuper de façon productive, mais aussi de se fixer, de structurer son emploi du temps, de s'arrimer au monde. S'il arrive ainsi que l'on vienne dériver dans la Bpi dans les rayonnages, dans ses propres pensées – c'est dans un cadre bien précis : autour d'un axe à la fois culturel et social. La Bpi est un outil efficace contre l'inoccupation et contre toute forme de désocialisation :

- 74 « *C'est un repère, enfin... je sais que pour moi, c'est un repère Beaubourg, aussi.*

DANS QUEL SENS ?

Ben, un repère, quoi ! Enfin... j'sais que quand tu m'as dit que ça allait fermer, c'est vraiment...

C'ÉTAIT DUR, QUOI...

Ouais. Et puis en plus pour moi aussi, Bagneux [ville où réside l'interviewée] c'est la banlieue, j'me sens pas particulièrement bien, j'suis plus souvent dans Paris, et là, Beaubourg c'est central, ça bouge, y'a de la vie. Quand je sors le soir, j'peux faire une petite ballade, ou même en journée, enfin... y'a toujours des trucs à faire » [28].

- 75 Pour Cécile, jeune chômeuse, le point d'ancrage solide que lui procure la Bpi se révèle très important dans sa vie quotidienne puisqu'il lui offre, entre autres, la possibilité d'une intégration culturelle (plus précisément de se maintenir à flot sur ce plan) :

- 76 « *Pour quelqu'un comme moi qui est un peu olé olé, qui n'a pas vraiment de structures dans sa vie, encore plus depuis que je suis au chômage... [...] Moi je viens, j'ai fait un premier travail, et là je me trouve au chômage, j'ai goûté au monde du travail qui m'a beaucoup plu, là clac, je ne peux plus le faire parce que j'ai plus de boulot. Alors je suis emmerdée, je ne peux plus retourner à la fac, parce que la fac c'est bien on apprend des choses, mais pour moi on n'actionne pas. C'est bien beau de parler des heures et moi j'ai plus besoin d'être sur le terrain, je préférerais travailler. Mais je ne peux pas parce que je n'ai pas de boulot, alors qu'est-ce que je fais ? Et on se*

remet beaucoup en question avec des lieux comme ici, comme Beaubourg, où on peut se permettre de passer des heures. Ça permet de pas complètement tomber dans le désert, je ne sais pas mais c'est un désert culturel... » [30].

- 77 Même constat enfin pour cet étudiant qui justifie sa très grande assiduité par le fait que la Bpi était comme un abri pour lui à un moment particulièrement pénible de son existence :

- 78 « Il y a eu une période démente, trois cents fois par an, l'année 81 ou 82.

PARCE QUE VOUS DÉCOUVRIEZ ? POURQUOI TROIS CENTS FOIS PAR AN ?

Ça aussi, il y a des raisons spéciales, parce que mes parents n'étaient pas... enfin chez moi c'était pas un lieu où je me plaisais, le lycée et l'école aussi, malgré que j'ai un an d'avance et que j'ai de bons résultats, il y avait ce côté institutionnel, rigide, etc., j'étais dans un bon lycée parisien, je ne supportais pas du tout, et je séchais les cours pour aller à Beaubourg » [8].

Le désir de se réaffilier

- 79 Ainsi, au vu des entretiens, il est manifeste que l'immersion dans le bain social de la bibliothèque permet de rompre une forme d'isolement. C'est vrai pour de nombreux habitués retraités, c'est vrai également pour certains étudiants déracinés. La solitude, ou plus exactement la désaffiliation²⁸ parfois relative, parfois considérable –, semble en effet constituer une caractéristique transversale à de nombreuses trajectoires d'assidus interviewés dans le cadre de cette enquête. Sont concernés par ce phénomène ceux qui se trouvent ou se sentent désaffiliés sur le plan socioprofessionnel (sans emploi ou occupant un emploi précaire), sur le plan socioculturel (sans université), aussi bien que sur le plan socioaffectif (loin des siens géographiquement ou symboliquement parlant).
- 80 Que dire par exemple de ce « *travailleur d'arrache-pied* » à la Bpi, tel qu'il se décrit lui-même, étudiant sans l'être en rupture d'université, âgé de 45 ans, venant tous les jours de l'ouverture à la fermeture, dont les activités d'écriture et de recherche sont apparemment étalonnées selon des critères universitaires (la thèse), et qui pourtant déclare en entretien : « *Théoriquement, une thèse, ça se soutient à l'université, donc il faut quelques attaches* », juste avant de conclure : « *Qu'est-ce que je ferais à l'université ?* » [59]. Une autre étudiante déjà citée, qui ne l'est pas tout à fait non plus puisqu'elle étudie par correspondance après avoir travaillé longtemps, se montrera moins ambiguë d'une certaine façon lorsqu'elle déclare fréquenter régulièrement la Bpi pour mettre un peu de distance avec les siens (elle est mère de deux enfants), mais également pour se rapprocher d'une université lointaine physiquement et symboliquement parlant :
- 81 « *Sinon Beaubourg pour moi c'est bien, parce que comme je disais, il n'y avait pas de bibliothèque où j'habitais ; bibliothèque spécialisée en histoire. Comme je fais de l'histoire, c'est vrai que j'aime bien venir ici parce que étant donné que je ne suis pas étudiante à part entière parce que je le fais par correspondance, donc je laisse mes enfants et ça me permet aussi de sortir de mon milieu familial, de voir autre chose, et de travailler mes cours en dehors de ma maison.*

ET TU POURRAIS FAIRE L'INVERSE, TU POURRAIS SUIVRE TES COURS À LA FAC ET...

Non, pour la simple et bonne raison que j'ai aussi quand même mes enfants, c'est un choix de rester à la maison, de pouvoir faire autre chose à la maison, m'occuper de mes enfants, les voir grandir, etc., mais en contrepartie quand j'ai envie de

m'extérioriser ou de faire autre chose, la bibliothèque par rapport à mes cours me permet de sortir, de voir autre chose » [47].

82 La Bpi est élue pour son ambiance studieuse et pour l'impression de coopération entre usagers qu'elle procure (c'est en quelque sorte la « *fraternité par l'intellect* » déjà évoquée). À ce titre, elle participe à sa manière à une forme de socialisation universitaire parallèle pour de nombreux étudiants ou assimilés tels en tant que succédané de l'université. Vu sous cet angle, c'est une forme de désaffiliation institutionnelle qu'elle permet de réparer :

83 « Pour moi [la Bpi], c'est la gratuité de la culture, moi c'est ce qui remplace la fac, c'est ce qui remplace un petit peu la fac, parce que la fac c'est pareil, à la fac on est sur un banc, on est trois cents dans l'amphi, et on n'a pas forcément... on ne se connaît pas... il y a un prof qui parle pour tout le monde, c'est pas... j'ai pas trop vu d'esprit de coopération entre nous, mais là ici c'est vrai quand on vient à Beaubourg, moi je suis assez individualiste, assez Seide, mais ça ne me dérange pas » [30].

84 « Moi j'étais en université à Assas, c'est une grande université, c'est pas toujours évident de se faire des amis, des relations, mais de connaître des gens qui étaient dans mon université, je ne les voyais jamais à mon université mais je les voyais à Beaubourg, et puis on a parlé : ah tu es à Assas et tout, et puis voilà ensuite je les ai rencontrés, mais c'est grâce à Beaubourg que je les ai rencontrés » [15].

85 « Dans les universités, on est tous paumés, alors que là, j'avais mon lieu de secours » [4].

86 On pourrait donc avancer l'idée que la Bpi est en fait souvent utilisée comme une sorte de réservoir de liens potentiels, voire dans certains cas comme un environnement pouvant produire, à la demande, des ersatz de relations sociales. Ceux qui ont l'expérience de l'univers collectif des bibliothèques peuvent anticiper ce type de profit, au risque parfois d'être un peu déçus²⁹. Yasmina par exemple, installée depuis peu à Paris afin de poursuivre ses études, déclare ne connaître personne dans la capitale et sentir une certaine forme d'isolement (elle est doublement déracinée si l'on peut dire puisqu'elle est d'origine maghrébine et que sa famille vit désormais dans le nord de la France, à Longwy). Ses propos en fait sont assez nuancés sur la question, pour ne pas dire un peu ambigus ; il n'est sans doute pas si facile quand on est jeune de reconnaître se sentir seul :

87 « Et sinon, comment dire... j'aurais bien voulu, c'est vrai, rencontrer du monde [ici à la Bpi], enfin des gens qu'on voit souvent...

OUI, ÇA T'AIMERAIS BIEN...

Oui, parce que ça fait un côté habitué et en même temps ça fait un côté rencontre. Comme je te dis ici c'est assez culturel, c'est assez populaire et tout ça, je m'attendais justement à cet aspect-là. Mais je ne dis pas que dans la bibliothèque, les gens ne s'abordent pas tellement. Peut-être il y a aussi le fait que je vienne de province.

PARCE QU'EN PLUS TOI TU ES...

Je suis provinciale, méditerranéenne [...].

T'ES TOUTE SEULE MAIS T'ES PAS VRAIMENT SEULE...

Ben oui, je veux dire... à Paris, on n'est jamais vraiment seul, moi je trouve. C'est une grande ville, où on n'est pas vraiment seul quand même. Tu rencontres des gens, surtout dehors je rencontre des gens. Ce sont des rencontres d'une minute des fois, mais des fois dans ta vie, ça ponctue ta vie et tu n'as pas l'impression d'être trop seul.

Donc, à la rigueur. Moi, en plus comme je fais des activités extra-scolaires, dans des associations, des trucs comme ça, tu n'es pas vraiment vraiment seul. Tu donnes des cours de soutien, tu vas voir des gens... Donc c'est pas la solitude qui... En plus, tu vas à la bibliothèque... La solitude, tu sais, c'est un grand mot, qui ne veut pas toujours... je ne sais pas... qui est un peu vide de sens des fois. Et, généralement, quand on est seul, c'est qu'on le veut vraiment. Personnellement, je ne me sens pas trop seule, seule. C'est déjà un bon point positif » [36].

88 À l'évidence les non-dits ou les énoncés lacunaires sont donc particulièrement éclairants en ce qui concerne des usages de la bibliothèque liés à des situations de décrochement ou de désaffiliation sociale. Encore une fois, les personnes interviewées ici ne sont sans doute pas les mieux placées pour nous procurer des informations explicites sur ce type d'usage symbolique d'un établissement à vocation culturelle (précisons à leur décharge qu'un tel sujet de préoccupation relève d'abord et avant tout d'un intérêt et d'une construction du sociologue...). Indirectement, il est parfois plus facile de se faire le porte-parole des autres pour évoquer ces questions : « *J'ai trouvé des gens intéressants, une dame avocate qui s'est confiée beaucoup à moi, elle m'a dit : "Excusez-moi, je me confie à vous parce que j'ai eu un accident, mon mari est mort, mon fils qui avait quatorze ans est mort, alors je viens ici [au Laboratoire de langues de la Bpi] apprendre l'espagnol un peu" »* (et manifestement parler beaucoup...), [37]. Une chose est sûre, c'est que l'hyper-assiduité de certains est facilitée par le fait qu'ils sont relativement isolés (célibataires en général ou menant une vie de couple mais sans cohabitation commune ou sans enfants...); et inversement, il n'est pas si rare que leur isolement plus ou moins grand soit la cause principale de leur surinvestissement de la bibliothèque :

89 « *Je suis assez seul puisque vous m'avez posé la question... le document journalistique me sert d'interlocuteur en l'occurrence, c'est quelque chose d'abstrait mais avec qui j'échange en fait des souvenirs. [...] Quand je feuillette, certaines journées je lis quelque chose, moi je sais à quoi ça correspondre l'avais dans ma mémoire et le fait tout d'un coup de le lire c'est comme si quelqu'un tout à coup me disait : "Tiens tu te souviens de ce moment"...* », M. Granger, haut fonctionnaire, ingénieur de formation [20].

90 « *Sinon là j'ai commencé à rencontrer des gens, donc c'est intéressant aussi quand tu viens de banlieue de pouvoir, enfin de banlieue, de province, tu ne connais pas trop de monde sur Paris et ça commence à devenir un lieu où je rencontre du monde »* [30].

« À PARTIR DE QUAND VOUS AVEZ COMMENCÉ À FRÉQUENTER LES BIBLIOTHÈQUES ?

Les bibliothèques... déjà dans les écoles, à l'école d'infirmière surtout, alors là vraiment, la Salpêtrière, j'ai vraiment... à bloc là j'ai commencé et puis, j'ai toujours continué, mais c'est surtout depuis ma retraite, je m'informais surtout avec mes revues, c'était moins... tandis que maintenant je profite d'avoir du temps pour voir mieux, c'est tellement varié.

VOUS ÊTES MARIÉE, VOUS AVEZ DES ENFANTS ?

Non célibataire, sans enfant, sans rien » [2].

Des relations de bibliothèque

La « branchouille »

91 La drague à la Bpi a été abordée ici sous l'angle du regard. Les choses ne s'arrêtent pas là, évidemment. Ainsi, un magazine destiné aux étudiants pouvait-il se permettre de

faire figurer en bonne place la bibliothèque du Centre Pompidou dans un palmarès des lieux publics culturels propices à cette activité³⁰. S'il est fréquent et parfois mal vécu, ce type de relation homme/femme ou plutôt garçon/fille –, fait malgré tout l'objet en général d'une grande tolérance, nous l'avions annoncé. C'est un comportement somme toute normal, et même souhaitable pour certaines habituées :

- 92 « Dans la bibliothèque Sainte-Geneviève, c'est la drague totale... Oui... On travaille, tout le monde se regarde.

MOINS ICI, VOUS TROUVEZ ?

Oui, beaucoup moins, en tout cas de façon beaucoup moins dérangeante quoi. Oui, je sais, j'ai entendu... j'ai des amies qui se sont fait aborder, mais bon ça... c'est un lieu public justement, donc... c'est normal. Mais je veux dire c'est pas l'agression, vraiment pas » [17].

- 93 « On s'est fait pas mal draguer ici.

- Y'a des gens, c'est terrible, ils viennent que pour draguer. Ils sont bien habillés, bien parfumés et ils viennent ici pour draguer les femmes.
- Ça va nous manquer aussi ça.
- Ils sont marrants [les Africains qui fréquentent la Bpi]. C'est charmant quand même. C'est l'ambiance... Ça fait Beaubourg S'ils n'étaient pas là, franchement ça serait triste. Et puis, ils nous draguent. Des fois on en a marre de travailler. Il faut qu'on se fasse un peu draguer » [57].

- 94 Au vu des entretiens réalisés en 1997, on ne peut décidément pas dire que le Centre Pompidou ou la Bpi pâtissent d'une image déplorable auprès des femmes qui les fréquentent. Ce constat apparaît comme un revirement. Autrefois en effet, la bibliothèque n'avaient pas si bonne réputation auprès du public féminin, ce que l'on retrouvait dans les statistiques de fréquentation puisque les hommes étaient en surnombre. Selon les chiffres enregistrés en 1995, le public féminin fréquente autant que les hommes la Bpi sinon plus, et par ailleurs il s'y trouve bien... Il faut sans doute voir ici la conséquence d'une meilleure appropriation du lieu par les femmes (notamment par les plus jeunes³¹) et d'un changement important en ce qui concerne leurs attentes et leurs représentations. C'est vrai pour les jeunes habituées ; ça l'est aussi pour cette habituée, médecin retraitée déjà citée, laquelle, contrairement à ce que l'on pourrait penser, considère avec beaucoup d'amusement et d'aménité ces petits jeux de la drague et du hasard :

« COMMENT VOUS PERCEVEZ LE PUBLIC, VOUS M'EN AVEZ UN PETIT PEU PARLÉ... ?

Extrêmement studieux, extrêmement studieux, je suis frappée, vraiment ils sont là pour apprendre, pour profiter des documents, ils ne sont pas là bon, de temps en temps des toutes petites... Quand il y a beaucoup beaucoup de monde, quand c'est entre les examens, il y a des étudiants qui retiennent les places à côté d'eux, c'est un piège à filles... si jamais, il y a une fille qui est bien, qui passe là, on lui offre la place... [dit-elle en souriant.]

VOUS AVEZ REMARQUÉ ÇA ?

Bien sûr, bien sûr, je travaille mais quelquefois je vois, une fois j'ai pu quand même l'avoir la place, ils ont été très gentils avec moi. L'ambiance est inspirée, parce qu'il fait frais, je sais pas ça éveille des sentiments de bienveillance et de civilisation » [25].

- 95 La tolérance vis-à-vis de ces comportements est donc grande. Ils sont même qualifiés de « civilisés » ce qui montre à quel point ils sont loin d'être considérés comme déviants.

Comme le dit bien une étudiante âgée de 27 ans à propos de ceux qui « branchent » à la Bpi et parfois consacrent tout leur temps à cette activité : « *Ça fait partie du cérémonial de la bibliothèque.* » Une autre étudiante de 29 ans, intermittente du spectacle, ajoute pour sa part :

- 96 « *Je me fais plus emmerder à l'extérieur qu'à la bibliothèque, les gens sont quand même plus corrects ici... Je ne suis pas une guerrière.*

PAR CONTRE, C'EST UN LIEU DE RENCONTRE ?

Oui, donc c'est vrai que c'est jamais complètement le hasard... il y en a certains qui te parlent comme ça, très gentiment, j'ai rencontré un Africain l'autre fois qui me disait qu'il se faisait sa gamelle pour venir ici, il m'a raconté ce qu'il faisait a bouffer, et que ça lui coûtait pas cher, vachement sympa quoi, et puis deux autres qui étaient Camerounais, donc forcément ah vous vous intéressez à l'Afrique, etc., bon il y avait un peu de branchouille là-dedans mais c'est jamais méchant. » [39] Encore plus révélateur peut-être de son aisance et de son assurance dans un tel environnement public à forte mixité, elle conclue, mi-provocante, mi-sérieuse : « [À la Bpi] je ne me sens pas femme du tout. Je me sens mec. »

Engagement et distanciation

« Les concepts d'« engagement » et de « distanciation » seraient donc fort inadéquats en tant qu'outils de pensée si on leur associait la représentation de deux tendances humaines indépendantes l'une de l'autre. Ils ne se rapportent pas à deux groupes séparés de phénomènes psychiques. Employés comme catégories, ce sont en tout cas des notions limites. En règle générale, nous observons des êtres humains et leurs manifestations – par exemple, des types de langage, de pensée et autres activités dont certains sont marqués par une assez forte distanciation alors que d'autres se caractérisent par un assez fort engagement. Entre ces deux pôles s'étend un continuum et c'est lui qui constitue le véritable problème. » Norbert Elias, *Engagement et distanciation*, Fayard, 1983.

- 97 En ce qui concerne la question des interactions et des relations entretenues avec les autres usagers, il semble important pour de nombreux habitués de pouvoir jouer sur plusieurs tableaux en même temps. Il est possible, et somme toute assez facile, de rencontrer des gens à la Bpi, mais sans nécessairement s'engager dans une relation forte. Complétant notre formulation précédente, nous sommes donc tentés de dire que la Bpi fonctionne dans certains cas comme un réservoir de *liens faibles* selon la terminologie de Granovetter (ces liens qui, contrairement aux liens familiaux par exemple, sont souvent révélateurs du volume de capital social des individus et de leur aisance à se mouvoir et à réticuler dans les différents mondes sociaux)³². Pour beaucoup en effet, le fait de côtoyer ses « amis de bibliothèques » uniquement dans la Bpi suffit amplement³³. La relation engagée avec l'autre ou les autres n'en est pas pour autant dévalorisée ou amoindrie, pas plus d'ailleurs que privilégiée ou surdimensionnée. En ce domaine, la lucidité est souvent de mise : « *Il y a pas mal de gens que je ne vois qu'à Beaubourg. C'est des amis de bibliothèque, de même que j'ai des amis de piscine, ce qui paraît rigolo, je les ai rencontrés à la piscine. Bon, ceux auxquels je pense, il m'est arrivé de les revoir à l'extérieur, mais à Beaubourg, c'est suffisamment grand... Parce que je veux dire, une piscine, c'est pas forcément un lieu où on parle... Pour les voir qu'à Beaubourg... Pas avoir forcément le désir de les voir à l'extérieur [...]. Mais les gens aussi viennent à moi quoi... Pas tous, certains. Et en général, je ne les repousse pas quoi. Et je me trouve comme ça avec beaucoup de pseudo-relations... Enfin, c'est pas non plus pseudo... Mais les gens viennent à moi, donc, bon, je ne me*

sens pas de les repousser. En même temps, ce n'est pas vraiment mon désir à moi que de les rencontrer. Simplement, bon, ils veulent me connaître. OK, je m'offre un peu à eux pour qu'ils aillent au bout de leur désir, et souvent, je me trouve embêtée, complètement indécise, genre, oui, toujours quelqu'un est intéressant et j'essaie de faire quelque chose de réel de cette rencontre, pas juste de la superficialité. Mais pour que ce soit réellement des amis, et qui m'intéressent, il faudrait qu'il y ait autre chose, et cet autre chose n'y est pas [...]. Ça fait plusieurs types de relations comme ça... C'est pas très organisé ce que je te dis, mais... Les relations de l'extérieur... Les relations qu'on se fait dedans qui sont de vrais amis et même dedans, et les relations comme ça, de demande... » [49].

98 Pour cette même habituée, la fermeture dans un tel contexte est particulièrement cruelle puisqu'elle marque un arrêt brutal et la perte pure et simple de certaines relations :

99 « J'ai rencontré deux personnes à Beaubourg que j'aime, j'apprécie réellement quoi, que j'aimerais revoir, et j'ai pas pris leurs coordonnées parce qu'on se voit qu'à Beaubourg quoi et Beaubourg va fermer et que je les aurais perdus et que je ne les vois plus à Beaubourg. Et ça m'énerve beaucoup. »

« Un dialogue sous-jacent »

100 Arrêtons-nous un instant pour terminer sur cette forme de « communication virtuelle » souvent mentionnée en entretien. Non seulement la bibliothèque procure un espace de sociabilités plus ou moins faibles, mais elle procure également à certains usagers un espace de sociabilités virtuelles³⁴. En effet, le fait de se trouver immergé dans une foule ou un public, plus précisément ici le fait de se trouver attablé à proximité d'autres travailleurs intellectuels silencieux et concentrés, peut suffire parfois pour donner le sentiment d'avoir établi un contact. « Être au contact », pour les habitués qui déclarent éprouver cette sensation, est plus ou moins équivalent à « être en contact avec ». Considéré sous cet aspect, la bibliothèque que l'on a présentée jusqu'ici sous les traits d'un « lieu anthropologique » s'apparente également par conséquent à un « non lieu » dans la mesure où : « les lieux anthropologiques créent du social organique, les non lieux créent de la contractualité solitaire », selon Marc Augé³⁵.

101 « Ce que j'aime ici... On a l'impression, même si on ne parle à personne, bien souvent je parle à personne, on a l'impression qu'on pourrait parler, comme un dialogue possible, sous-jacent, soit avec les étudiants, même quelques fois quand on fait la queue. [...] Et on se côtoie aussi, même dans les escaliers, on côtoie toutes sortes de gens » [10].

102 « Et il y a des périodes de ma vie où j'étais, comment on peut dire par rapport à la solitude ? Oui, j'étais assez seul et je veux dire j'ai l'impression de venir là, et je ne sais pas, même si on est complètement isolé, on n'est quand même pas isolé, je ne sais pas, de sentir..., les gens sont là » [31].

103 Contrairement à la rue, univers social affublé parfois dans les entretiens de toutes les dérives et d'un coefficient d'hétérogénéité maximum, la bibliothèque capte entre ses murs une société d'usagers triés en quelque sorte, auto-filtrés dans le cas de la Bpi. Dans certaines bibliothèques les mailles du filtre sont très serrées (bibliothèques spécialisées...), dans d'autres elles sont beaucoup plus passantes. Toujours est-il que dans la plupart de ces espaces publics à forte identité culturelle, celui qui entre et s'installe est habilité à penser en raisonnant « à la louche » – que les personnes qui sont déjà là ont toutes les chances d'être animées d'intentions proches des siennes

(concernant notamment le rapport à la culture, le travail intellectuel, le respect des documents...). C'est sans doute ce type de représentations³⁶ et les anticipations qu'elles présupposent qui font que certains usagers dans une bibliothèque se sentent plus facilement qu'ailleurs enclins à entrer en contact avec d'autres personnes (ou à simplement apprécier leur proximité) ; même dans un endroit tel que la Bpi. C'est peut-être pour cette raison également que les bibliothèques sont réputées, parmi les dragueurs, pour être des terrains de chasse efficaces ; parce que la sympathie, l'empathie, la connivence livresque y sont plus courantes qu'ailleurs :

- 104 « Tout de suite ça s'imbrique. Par exemple, Michaël eh bien, ça s'est imbriqué d'une façon... Ça m'a impressionnée quoi. Il m'a dit avec le plus grand naturel du monde, après qu'on ait travaillé deux heures ensemble, et que Beaubourg fermait... Genre, il ne m'a pas adressé la parole avant, il a attendu que ça ferme, il ne m'a pas matée comme font certains, non, il s'est levé, il a rangé ses affaires, et il m'a demandé : "toi, tu fais quoi ?" Alors j'explique, et tout de suite avec des questions bien précises qui m'intéressent, qui m'interpellent, où je me dis tiens, il n'est pas trop loin de comprendre ça, et moi j'avais vu aussi qu'il lisait des bouquins intéressants » [49].
- 105 « [La Bpi], c'est un peu comme la fac je pense, c'est pas des gens complètement inconnus, c'est pas comme dans la rue, ça me fait pas cet effet là, c'est vrai » [39].
- 106 Enfin, dernier exemple de « dialogue sous-jacent » qui rappelle le sentiment de complicité intellectuelle que nous évoquions pour décrire le cadre symbolique et matériel de la bibliothèque : les « conversations muettes » engagées avec les auteurs trépassés parfois ce qui singularise encore le contact établi qui figurent dans la collection. Jean-Sébastien entretient ainsi une relation forte avec Emmanuel Lévinas et avec son œuvre qu'il a particulièrement défrichée à la Bpi (autant les textes eux-mêmes que les critiques et les articles de presse, d'où sans doute également l'aspect dynamique de la relation) :
- 107 « Et à l'arrivée à quoi ça te sert ? J'en sais rien, mais je suis content, je suis content parce que quelque part je me sens moins seul si tu veux, c'est comme si j'entretenais une relation à travers le temps et l'espace avec des hommes qui sont morts mais que je comprends, tu vois ce que je veux dire ? » [42].

3. 3. Les chantiers de soi et de l'identité

« Nous avons appris à douter des identités absolues, simples et substantielles, tant au plan collectif qu'au plan individuel. Les cultures "travaillent" comme le bois vert et ne constituent jamais des totalités achevées (pour des raisons extrinsèques et intrinsèques) ; et les individus, aussi simples qu'on les imagine, ne le sont jamais assez pour ne pas se situer par rapport à l'ordre qui leur assigne une place : ils n'en expriment la totalité que sous un certain angle. » Marc Augé, *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992.

« Il y a des prises de conscience qui se font en fonction d'événements de vie avec lesquels on rentre en contact, et on passe sur un niveau... on passe sur un plan supérieur, un plan différent, on est à un endroit de la spirale, et on est sur un autre plan de la spirale, et là on fait autre chose. Je crois que mon vécu m'a amené à vouloir beaucoup plus... me former intellectuellement parlant, de faire des choses qui étaient plus en rapport d'une part avec l'intellectuel et d'autre part un côté beaucoup plus spirituel, je ne sais pas, un travail sur soi aussi bien sûr quand on fait la psycho, on est amené à travailler sur soi automatiquement. » M. Garcin, titulaire d'un CAP électromécanique et qui s'est engagé dans un cursus de psychologie à l'université) [18].

« Je ne suis pas très impliquée à sortir. J'ai plus envie de vraiment rentrer dans mon savoir et dans une pratique et que c'est ça qui me fera plaisir. En même temps, ça ne me renferme pas parce que j'ai toujours cette ouverture sur les autres, mais pour moi, c'est vrai que peut-être l'extérieur, c'est plus la communication que le culturel quoi, avec tout ce que ça peut avoir de réducteur. [...] Ce que je veux dire, c'est que je connais rien aux spectacles, je ne vais jamais à l'opéra. J'adore la danse, je ne suis pas du tout décidée à dépenser du fric là-dedans. Je ne vais jamais en boîte, je sors peu dans les cafés. [...] Mon délire, c'est de rencontrer des gens et de travailler ma matière. »

Laure, 25 ans dont la « matière » est la psychologie [491].

- 108 Nous avons pu apprécier à quel point la Bpi pouvait fonctionner comme une matrice de socialisation puisqu'elle permettait à ceux qui faisaient l'effort de la connaître et de la fréquenter assidûment de nouer des relations en son sein ; ces dernières plus ou moins

fortes, éphémères ou virtuelles. C'est là un versant concret ou extériorisé si l'on peut dire de la notion de socialisation (les « modes de sociation »). Il en est un autre, intériorisé, qui, sans être moins relationnel, concerne plus la personne et son identité même. La question identitaire comme toujours avec les pratiques culturelles est au cœur des comportements et des discours des habitués de la Bpi. La spécificité des trajectoires sociales et individuelles de ceux-ci donne bien sûr beaucoup de relief à cette thématique dans la mesure où les parcours, souvent atypiques, parfois difficiles, voire cahotants, de nombreux usagers présentés ici ont tendance à l'exacerber. L'analyse de trois types d'actions sur soi devrait nous donner la possibilité, pour terminer, de présenter un éventail plus large et plus détaillé de ce qu'il est possible de faire dans cette bibliothèque à ce propos.

- 109 Première modalité d'action sur soi, sans doute la plus courante, ce que l'on pourrait appeler le changement dans la continuité, c'est-à-dire les modifications de certains états de la personne sans qu'il soit question de remise en cause au sens fort. Les innombrables situations d'enculturation ou d'acculturation auxquels sont volontairement soumis les usagers qui fréquentent régulièrement une bibliothèque sont ici concernées. Enculturation, derrière cette terminologie pour le moins absconse se trouvent en fait des phénomènes fort simples, pour ne pas dire évidents, relatifs notamment aux processus de construction intellectuelle : il s'agit, par exemple, de ce que les usagers déclarent accumuler peu à peu et incorporer en matière de savoirs à la faveur de la fréquentation de la bibliothèque. Acculturation, à la différence du terme précédent, l'expérience de l'établissement – de ses collections, de ses règles de fonctionnement... est susceptible cette fois d'entraîner un changement relatif dans les façons de faire, voire dans les valeurs des usagers. Il y a donc infléchissement de leur trajectoire, modification de leur personne, mais sans remise en cause véritable (on peut donner l'exemple ici des vertus « désinhibitrices » du système de libre accès aux documents qui a pu permettre au fil du temps à certains usagers non familiers de l'univers des bibliothèques de « se lancer » par eux-mêmes à la Bpi et de gagner en assurance jusqu'à fréquenter désormais d'autres établissements culturels plus sélectifs).
- 110 Seconde modalité : le changement dans la rupture. Dans ce cas de figure, les altérations de la personne – identité personnelle et sociale sont importantes, voire radicales, même si leurs effets peuvent se révéler plus ou moins tenaces : ils ne durent parfois que le temps du séjour dans la bibliothèque. Nous rangeons sous cette bannière l'ensemble des témoignages ou des passages d'entretiens qui relèvent de la thématique de la reconstruction de soi, c'est-à-dire d'une forme de réparation, de réhabilitation, voire de rédemption sociale, vers lesquelles les habitués souhaitent s'engager (passer par exemple du statut d'ancien ouvrier à celui de traducteur d'une langue rare...).
- 111 Troisième modalité d'action sur soi, la modification de la personne physique et morale. Nous regroupons pour finir dans cette dernière catégorie tout ce qui, dans les propos recueillis, permet d'associer la fréquentation réitérée de la Bpi à une forme de thérapeutique du corps et de l'esprit (ne serait-ce que le fait de se sentir plus heureux comme nous l'avons entendu à maintes reprises). L'identité à proprement parler semble moins concernée par cette question, pourtant les liens entre les deux instances aspects identitaires de la personnalité (psychosociaux) et aspects psychosomatiques (interactions psyché-corps) sont très étroits comme on pourra le constater.

Construction de soi

Enculturation : construction intellectuelle

112 Il faudrait pouvoir consacrer un livre entier aux activités de consultation et de travail auxquelles se livrent inlassablement et parfois avec acharnement les habitués de la Bpi. Nous avons jusqu'à présent beaucoup insisté sur les usages non fonctionnels de l'établissement parce qu'ils nous paraissaient particulièrement éclairants sur le thème de l'attachement à l'institution. Il va sans dire bien sûr que les usages fonctionnels de la bibliothèque ce pour quoi elle a été explicitement créée – occupent une place centrale dans le quotidien des habitués. Pour peu que l'on prête une oreille attentive à leurs propos, on peut ainsi les entendre raconter comment ils viennent *défricher* la collection (comme dans un jardin), comment ils viennent y *piocher* ou y *creuser* (comme dans une mine), ou encore comment ils viennent y *butiner* (comme dans un pré fleuri). Étudiants, autodidactes, retraités..., les habitués fréquentent prioritairement l'établissement avec l'intention manifeste de se documenter, de s'informer, de se cultiver. Ceci, pour évoluer, pour s'enrichir spirituellement et intellectuellement parlant ; pour se parfaire :

113 « Une chose qui est formidable, c'est Beaubourg, je peux dire bravo. C'est formidable parce qu'en trois ans, j'ai évolué énormément dans ces cours de langue » [38],

114 « Je faisais des études de droit, mes études de droit, je les ai faites en travaillant entre quarante et cinquante jours au début de l'année, en apprenant le manuel et puis ensuite, j'avais du temps pour Beaubourg, voilà, j'ai fait mes études comme

QU'EST-CE QUE VOUS FAISIEZ ALORS À BEAUBOURG ?

Je lisais beaucoup, j'écrivais un peu, je planais beaucoup intellectuellement parlant, c'est-à-dire que je recherchais en fait énormément, et j'ai étudié quelques disciplines comme la morphopsychologie... je me suis beaucoup penché sur l'ésotérisme, la géopolitique. J'ai flâné et puis creusé certaines disciplines. J'utilisais aussi les cassettes vidéo de temps en temps, cela me permettait de faire une pause d'une heure, pour ne pas travailler dix heures de suite sur le même truc, une petite pause d'une heure sur une cassette... j'ai utilisé un petit peu le... j'ai testé l'espace oh on essaie des disques, je mettais le casque...

MUSIQUE, OUI ?

Oui la musique, mais je n'arrivais pas à me concentrer suffisamment sur une autre activité donc j'ai pas poursuivi. J'ai appris la méthode de lecture rapide de Richaudeau. [...] J'ai lu la presse aussi, mais pas la presse quotidienne, ça ne m'intéressait pas tellement, plutôt la presse, un petit chouia la presse magazine mais surtout la revue Pouvoirs, plutôt des revues universitaires, ou Esprit, Le Débat et aussi des discussions philosophico-politiques de maintenant, ou des revues sur la géopolitique c'est pas mal aussi, politique étrangère, Foreign Affairs » [3].

115 Nous avons montré dans la partie consacrée à l'ancrage dans l'établissement que le désengagement des individus se révélait en fait assez difficile en raison de l'importance des usages non fonctionnels de la Bpi. Il va sans dire qu'il est également problématique à cause des usages fonctionnels que permet et facilite la bibliothèque. Les réactions à ce sujet ne se font pas attendre ; à quelques jours de la fermeture provisoire, la bibliothèque commence à apparaître comme un paradis perdu :

- 116 « J'ai envie de me cacher ici dans un trou à rat pour continuer mon dépouillement... C'est affreux cette tentation. Je ne pourrais pas rester clandestinement ? Me cacher ? Fermez le micro ! » [16].
- 117 L'extrait d'entretien qui suit permet à son tour d'entrevoir, d'une façon à la fois typique et atypique (les sillons creusés et les manières de creuser sont souvent différents, mais dans l'esprit les objectifs sont proches), quels types de profits on peut tirer d'une exploitation intensive et extensive de la collection de la Bpi :
- 118 « Je pompe tout le monde, je fais mes petites synthèses, je prends de l'information et puis je suis content. Une fois que j'aurai stocké tout ça, il y en a pour quelques années, cinq ou dix ans. J'ai l'intention en fait d'écrire un bon bouquin sur tout ce que j'ai pu pomper au Centre Beaubourg, sur les auteurs, les générations d'auteurs, et il y en a hein... Histoire, géographie, sciences, technologie, droit, économie [...]. Moi je viens, je prends les bijoux et je repars avec les pierres précieuses, et après je reconstruis mes propres bijoux [...]. Quand je suis sur un filon, je peux venir tous les jours, quand j'ai trouvé un sujet qui me passionne. Le dernier sujet qui me passionnait c'était par exemple Emmanuel Lévinas, alors j'ai commencé par trouver Lévinas dans Le Monde, je l'ai recherché en 84 au rayon diapos. Tu sais que tu peux prendre une page du journal du Monde d'il y a dix ans et le réclamer. Elles sont sur microfiches ici, c'est un truc extraordinaire, ça encore, je veux dire un article d'il y a dix ans tu peux aller le rechercher sur microfiches, hop j'ai ressorti des articles de Lévinas d'il y a une dizaine d'années, je les ai lus, je les ai regardés. J'ai comparé si tu veux à ce qui s'était écrit il y a dix ans sur ce bonhomme, et j'ai ressorti des bouquins plus récents ici, et lu un petit peu ces ouvrages [...]. Je viens quand même régulièrement deux à trois fois par semaine, indépendamment des coups de bétonnage oh je viens toute la semaine, quatre heures par jour, dans l'année. Je sors en informations, je ne sais pas en quantité d'informations je ne sais si ça peut te dire quelque chose, mais j'ai à peu près une collection en livres qui est de Tordre de trois mille exemplaires maintenant, en livres, référencés, sélectionnés par moi. C'est-à-dire c'est pas de l'imposé, c'est vraiment, c'est une sélection, c'est du choix, dans lesquels si tu veux je pourrais dans dix ans, je vais arrêter si tu veux, un matin je vais avoir les plombs qui vont sauter d'avoir stocké tout ça, j'en aurai marre d'analyser, de ficher, de machiner, je vais dire bon je range tout, je sauvegarde, je vais faire des disquettes, dix ans après le mec, il se réveille : " Tiens qu'est-ce que je faisais il y a dix ans ? " Hop tu retournes dix ans en arrière, tu commences à ressortir tes bouquins, ouais, ouais je me souviens, et tu te rallumes les neurones comme ça » [42].
- 119 Dans un autre registre, monsieur Raffin, calligraphe amateur âgé d'une cinquantaine d'année, par ailleurs Rmiste, en est venu à solliciter des éditeurs (sans grand succès, hormis des articles placés dans des revues spécialisées) pour tenter de publier les traductions auxquelles il s'est attelé de son propre chef dans la bibliothèque. Il s'est engagé dans cette voie sans être pour autant un spécialiste de la calligraphie pas plus que de la traduction ; il a appris l'anglais « à l'école, c'est tout, et après dans les bouquins » :
- 120 « Dix ans que je viens régulièrement, presque tous les jours. Au début, au départ j'ai commencé à travailler sur les arts graphiques... en gros, pour décrire ce que j'ai fait, j'ai traduit deux livres, un livre sur la mise en page en américain et après j'ai traduit un autre livre sur la typographie de deux Anglais. Entre-temps j'ai traduit différents articles dans différentes revues spécialisées... [...] Et depuis pas mal de temps, voyant qu'il y avait toujours la même chose à traduire, et ces livres d'introduction... C'était un peu... J'en avais marre de voir toujours la même chose. Et moi j'ai traduit ça dans un but... quand même derrière, parce que je trouvais... parce qu'au départ je voulais changer de métier, apprendre le métier disons de la PAO et tout ça. Alors j'ai commencé à apprendre le métier en autodidacte, ce qui fait que j'ai fait le rat de bibliothèque : la bibliothèque des arts graphiques pendant un certain temps, tout en travaillant. Et je me suis aperçu qu'au

bout d'un certain temps, dans la littérature française on est un peu limité, et j'ai trouvé par hasard [...] des livres intéressants que je me suis procurés et puis j'ai commencé à les traduire. Et de fil en aiguille bon ben, j'ai appris énormément de chose... Je les ai présentés à certains éditeurs, ça n'a pas marché [...]. J'ai traduit un dictionnaire complet de termes calligraphiques où j'ai passé trois ans à le traduire.

DE QUELLE LANGUE ?

Anglais-français, parce que tout est pratiquement en anglais, anglais-français. Dans l'état où la traduction est invendable parce que c'est pourri d'erreurs, parce que la personne est... que je n'ai pas contactée mais j'ai son adresse... n'a pas passé le temps qu'il fallait pour... Quand on schématise certaines choses, quand on schématise de trop... et après ça devient, c'est faux... elle n'a pas passé assez de temps... bon mais ça existe. Donc le problème c'est qu'il faudrait que je le reprenne disons et refaire mon propre ouvrage » [54].

- 121 Combien de romans d'écrivains amateurs, de mémoires non universitaires, d'ouvrages de non-spécialistes, sont-ils écrits chaque année dans les bibliothèques françaises, c'est-à-dire, la plupart du temps, en marge totale des circuits officiels de production et de diffusion du savoir et des connaissances ? Même s'il est impossible d'obtenir la réponse à cette question, il faudrait pouvoir prendre conscience, même imparfaitement, de tout ce qui est produit secrètement dans les enceintes publiques des bibliothèques (et qui restera secret...), mais qui contribue néanmoins à consolider ou à structurer de nombreuses personnalités autour d'un axe culturel et intellectuel. C'est ce que laisse entendre clairement cette habituée qui, après avoir déclaré en entretien s'être sentie « orpheline » à l'idée de la fermeture imminente, va préciser sa pensée quand nous la relançons :

« ALORS ORPHELINE DE PÈRE OU DE MÈRE ?

Ah, oui, merci. Ah bien, moi je dirais de père parce que c'est masculin ici, c'est pas féminin. Ah oui, c'est sûr. C'est pas le côté, si vous voulez maternant, hein, du tout. C'est le côté structurant. [...] Certes, c'est aussi la nourriture, si on veut le côté maternel mais c'est le côté intellectuel, et c'est pas la prise en charge. [...] Vous savez, moi, j'ai une expression concernant les stagiaires quand j'ai à m'en occuper, c'est le côté épaulement. Epaulement à épaulement, comme ça. Epauler, c'est pas soutenir » [29].

Acculturation et désinhibition

- 122 L'expérience de la Bpi chez les habitués est souvent étalée dans le temps ; parfois considérablement : sur vingt ans³⁷. Ainsi, un certain nombre d'entre eux ont pu au fil des années voir leurs repères se modifier et parfois même leur personne changer, au moins en partie. Plus précisément, ceux qui manquaient de confiance et de balises dans cet environnement culturel relativement normé et codifié ont pu gagner en assurance et sont parfois passés d'un statut de néophyte illégitime à celui d'utilisateur à part entière (« habitué ») :
- 123 « J'ai pas pris conscience tout à fait tout de suite de l'existence des micro finis parce que j'hésite à interpellier des personnes... Naturellement je suis un peu réservé... donc je n'arrive pas en me demandant qu'est-ce qu'on peut faire, etc., et bon je feuilletais à une époque, pendant quelques mois, toujours dans la même idée, mais c'est de moins bon intérêt, j'ai feuilleté la collection Paris-Match qu'il y avait sur papier dans l'espace qui est au second, donc j'ai vu inévitablement les gens qui lisent sur les lecteurs [appareils de visionnage des microfilms], alors bon j'ai

compris de quoi il s'agissait, un jour j'ai demandé comment on pouvait avoir le document et quels étaient les titres disponibles et voilà », dira monsieur A., lequel ajoutera dans la foulée de manière très significative : « Des centaines de fois, j'ai expliqué comment on mettait un microfilm pour le lecteur [sous entendu aux autres usagers]. Ça évitait à vos collègues un petit dérangement » [20].

- 124 Ainsi, la bibliothèque est-elle souvent créditée d'une sorte de pouvoir « débloquent » au sens propre du terme. Un pouvoir que les usagers associent étroitement au système d'accès libre aux documents et au fait que ceux-là sont quasiment tous en rayon « à portée de main » ; c'est-à-dire à portée de main profane ou amateur autant que de main spécialiste. Dans ce sens, il y a acculturation à proprement parler, et non pas seulement modification de la personne à la faveur d'un apprentissage quelconque, dans la mesure où des représentations initiales et une façon de se considérer soi-même peuvent se trouver totalement changées, jusqu'à conditionner de nouvelles pratiques et parfois de nouvelles valeurs :
- 125 *« Comme les livres sont à portée de main, je suis arrivé aux livres [l'interviewé est venu aux livres en ayant commencé par des films documentaires animaliers], les revues, tout un tas de documents auxquels j'aurais jamais penser accéder, demander en tout cas, que j'aurais jamais demandé de moi-même, parce qu'ils étaient là, devant moi, je les ai pris et ça a en fait largement nourri la passion [...]. À l'époque, je revenais toujours en ayant fait autre chose que ce que je pensais vouloir faire, parce que je tombais sur un livre. Et en fait, j'ai changé de rayon puisque je suis passé progressivement du rayon nature au rayon littérature, ce qui n'est pas illogique » [8].*
- 126 *« J'ai une technique un peu bizarre, je me jette dans un rayon, et sans a priori, je trouve dix, quinze livres qui me plaisent et c'est comme ça... je trouve ça très riche... C'est pas un programme de recherche a priori. On voit les livres, on les feuillète, on en voit d'autres...*

APRÈS AVOIR CHOISI UN SECTEUR, VOUS VOUS LAISSEZ UN PEU DÉRIVER...

Oui, moi c'est de la boulimie totale.

OUI, CARRÉMENT DE LA BOULIMIE...

Carrément. J'arrive, je vois tous ces livres, je ne peux pas me retenir, surtout à deux jours de la fermeture, je ne peux plus me retenir. J'avoue que... Mais bon en même temps je sais que c'est des livres que je peux trouver ailleurs qu'ici, quoi...

C'est surtout cette liberté-là, je trouve qu'elle est nécessaire pour débloquent des idées ou... Sinon, tous ces fichiers, tous ces... Enfin, moi je sais pourquoi j'aime cette bibliothèque, c'est pour ça. Je vois un livre, il me fait envie, je le prends, et on a un rapport aux livres qui est très différent que dans les autres bibliothèques [...]. Cette liberté-là, je trouve qu'elle est nécessaire pour débloquent les idées. [...] Je vois un livre, il me fait envie, je le prends, et on a un rapport aux livres qui est très différent des autres bibliothèques [...]. Venir ici dès le DEA, ça m'a bien décoincée, parce que je me suis rendu compte qu'il y avait une foule de livres qui parlaient du problème, et que j'aurais jamais identifiés, j'aurais jamais repérés si je n'avais pas pu les avoir en mains, les feuilléter... Voilà, ça, c'est indispensable. [...] Je me pilote bien, donc maintenant, ça va » [26].

« Moi j'avais tous les livres ici, j'insiste. [...] Et ça a abouti, je ne suis pas venue pour rêver, pourquoi pas d'ailleurs. Ça a eu un côté très pragmatique, j'ai appris à ma servir d'une bibliothèque et à jongler avec les livres et la pensée. [...] Je redis que c'est une bibliothèque qui m'a permis de sortir un peu de... Comment dire ? Moi, je suis

d'un milieu où il n'y avait pas de livres [...]. Si il n'y avait pas eu un tel lieu, je n'aurais jamais pu faire tout ce que j'ai fait, [4].

« Beaubourg ça m'a montré que la bibliothèque, c'est pas forcément... une ambiance de livres exclusivement », étudiante hypokhâgne scientifique, 19 ans [17].

127 Ce qui encore une fois se révèle tout à fait intéressant, comme on peut notamment le constater avec ce dernier extrait d'entretien, c'est que les phénomènes d'acculturation évoqués ici se vérifient également parmi la population des étudiants. Un tel constat peut surprendre : on aurait pu s'attendre à trouver ce type d'utilisateurs plus aguerris en matière de pratiques documentaires. Ce serait justement oublier le fait que les étudiants actuels qui fréquentent massivement la Bpi, et de nombreuses autres bibliothèques en France, ne sont pas des héritiers et ne font pas (plus) partie des élites intellectuelles³⁸.

128 Chemin faisant, à mesure que les utilisateurs se familiarisent avec la Bpi (au vu de leurs expériences accumulées et des paliers qu'ils paraissent avoir franchis), ils commencent donc à développer un certain nombre d'attentes particulières vis-à-vis de la bibliothèque :

129 « Quand je dis je vais travailler à Beaubourg, eh bien je sais que je vais faire quelque chose de très différent de quand je vais travailler ailleurs. C'est clair que ça a beaucoup compté dans mon apprentissage des bibliothèques, oui.

C'EST-À-DIRE QUE D'UNE CERTAINE FAÇON ÇA ÉLARGIT UN PETIT PEU LE SPECTRE DE VOS RECHERCHES ET VOS CENTRES D'INTÉRÊT ?

Ah, oui, oui... oui, c'est ça vraiment... c'est ça, ça élargit tout. Parce que justement, on passe tellement facilement d'un département à l'autre, de... que je ne sais pas si ça va être maintenu mais ça je trouve ça essentiel » [26].

130 Entendons-nous bien. Il est évident qu'une bibliothèque n'a pas en soi le pouvoir de transformer instantanément, comme par magie, ceux qui franchissent ses portes. Ne cédon pas aux sirènes du réductionnisme. Il faut au contraire se donner les moyens d'identifier et de bien prendre en compte l'ensemble des facteurs qui interagissent ici. Ainsi, les trajectoires sociales et personnelles des habitués et les intentions qui les animent doivent-elles être considérées et appréciées à leur juste place. Une bibliothèque telle que la Bpi peut encourager chez certaines personnes une forme d'émancipation culturelle et d'affirmation publique de soi à partir du moment où les individus sont disposés à se laisser « apprivoiser » (comme nous l'avons entendu dire parfois), à partir du moment où il sont déjà plus ou moins engagés sur la voie de ce que l'on a appelé l'activisme culturel. Dans ce cas, à plus forte raison si une forme de médiation non instrumentale (bibliothécaire ou autre utilisateur) vient imprimer un peu plus d'élan au phénomène, beaucoup de choses semblent possibles. En matière d'offre culturelle, comme le montre l'extrait qui suit, ce qui est susceptible d'intéresser, et à plus forte raison de marquer un individu, c'est bien souvent ce qui commence à prendre sens au niveau collectif :

131 « Alors moi, j'y suis allée un peu l'année dernière. C'est Véronique [une amie qui suit la même formation d'éducateur de jeunes enfants que l'interviewée et qui fréquente assidûment la Bpi depuis plusieurs années] qui m'a initiée. Il me semble que j'y suis allée une fois vers l'âge de 15-16 ans pour faire une visite, mais je ne me rappelle plus du tout quoi... » [28].

- 132 « C'est mon copain malien Salif, qui m'a fait connaître Beaubourg, je connaissais Beaubourg de l'extérieur, je connaissais le bas, les expos. Je ne savais même pas avant de venir à Paris qu'il y avait une bibliothèque à Beaubourg, enfin pas vraiment quoi. [...] Je suis venue et pendant bien un mois et demi, deux mois, à chaque fois que je venais, je venais en gros tous les deux jours, oui tous les deux jours... je découvrais quelque chose de nouveau. Au début on m'a montré... enfin mon copain m'a montré des films, des films qu'on pouvait voir, lui il était passionné d'histoire donc il m'a montré que l'histoire, moi je pensais qu'il y avait que des films d'histoire, donc je me suis tapée pendant le premier mois que des films d'histoire, après je me suis rendu compte, j'étais un peu bête, je me suis rendu compte qu'un peu plus loin, si on descendait à l'autre étage d'en dessous, enfin deux étages plus bas, on avait des films sur l'art, tout ce qui était art, et donc j'ai commencé à voir des films, autre chose que de l'histoire » [30].

Reconstruction de soi

« L'école parfois s'est trompée... La bibliothèque répare. » (Eugène Morel.)

Jean-Pierre Seguin (dir.), *Eugène Morel et il lecture publique*, Bpi-Centre Pompidou, 1993.

L'identification positive

- 133 La Bpi sert donc de support pour corriger, même de façon éphémère, les conséquences mal vécues d'un défaut de socialisation : d'une désaffiliation sociale. Elle est susceptible également de jouer un rôle réparateur non négligeable en ce qui concerne un sentiment d'insatisfaction, voire de souffrance, lié à des processus de socialisation antérieurs mal vécus. À la source de l'ensemble de ces problèmes identitaires parfois très différents les uns des autres on trouve la même tension entre ce que les sociologues appellent « l'identité pour soi » (identité biographique) et « l'identité pour autrui » (identité structurelle)³⁹. La première instance s'élabore à partir du vécu et des désirs propres aux individus (la trajectoire individuelle est alors « une histoire personnelle dont le récit actualise des visions du monde et de soi⁴⁰ »), la seconde, moins subjective, renvoie aux cadres concrets de la socialisation et par conséquent à des indicateurs sociologiques tels que le diplôme ou la catégorie socioprofessionnelle. Précisément, il arrive souvent que les habitués laissent entendre en entretien qu'ils souhaitent, à travers leur pratique de la bibliothèque, se démarquer de leur identité objective ou de certains éléments qui la caractérisent et leur déplaisent jusqu'à parfois leur faire honte. Ils se montrent alors particulièrement investis dans une sorte de lutte pour contrôler l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. Comme le dit très clairement madame Tollini, cadre au chômage, issue d'un milieu modeste⁴¹ à qui il arrivait d'accompagner à la Bpi des jeunes peu diplômés qu'elle suivait en formation professionnelle, il est question alors de « s'identifier positivement » :
- 134 « Eh bien, parce qu'on peut y trouver tout le monde... On peut retrouver..., s'identifier positivement et donner le goût d'aller de l'avant, hein ! Donner le goût de, de venir aussi prendre un livre et s'asseoir à une table, s'asseoir sur un siège et lire aussi. Et que le savoir, c'est pas pour l'élite obligatoirement » [29].
- 135 Les situations de porte-à-faux social sont légion dans notre corpus. La tension est forte dans certain cas entre « être » et « vouloir être ». Cette tension se laisse d'ailleurs facilement percevoir à travers les échanges avec l'enquêteur, notamment sous la forme d'une infériorité culturelle exprimée directement en entretien, ou indirectement évoquée lorsqu'il est question de la fréquentation des établissements culturels en

général et du sentiment de légitimité qui peut en découler. « Je suis un peu atypique, et je me suis dit que je vous intéresserais peut-être pas » ; « mais je pense pas que mon récit... ça vous apportera pas grand chose » ; « je ne saurai pas dire des choses intéressantes, je ne sais pas, qu'est-ce que vous voulez que je dise ? » : ce type de formulation est récurrent dans les entretiens, il ne faut pas simplement les considérer comme de simples énoncés convenus destinés à marquer une certaine humilité (ou à tester l'enquêteur pour le pousser à réagir), ces phrases traduisent véritablement un sentiment d'infériorité culturelle et la culpabilité relative qui en découle. N'étant pas toujours exprimées directement, elles font souvent surface à l'occasion d'une comparaison qui tourne rarement à l'avantage de l'interviewé :

- 136 « J'ai pas fait beaucoup d'études donc, je suis venue à la bibliothèque plutôt de moi-même en dehors des études. », (sous-entendu, pour fréquenter la Bpi, il faut avoir fait des études) [13].
- 137 « Effectivement tu t'aperçois qu'il s'agit d'intellectuels chevronnés, c'est des types qui te pondent des bouquins on se demande comment c'est possible tu vois. Je veux dire manier la langue française avec une telle dextérité c'est impressionnant, à l'écrit, même à l'oral bon on a un langage qui est le nôtre, mais même à l'écrit c'est impressionnant, moi je ne me sens pas capable encore aujourd'hui, après vingt ans d'études, collège, université, grandes écoles, patins couffin, si tu veux de manier avec une telle dextérité la langue française. C'est une langue qui m'a posé beaucoup de problèmes » [42].
- 138 La plupart des habitués que nous avons rencontrés manifestent ainsi, chacun à leur façon, le souci d'être identifiés en fonction de leurs actes présents plutôt qu'en fonction de leurs titres (scolaires, professionnels...) ⁴². Le parcours de Marc, âgé de 32 ans, grand assidu des Espaces langues et musique de la Bpi, et surtout les mots qu'il utilise pour le restituer, sont tout à fait révélateurs de cet état de fait. Pour commencer, il déclare explicitement savoir ne pas faire partie des étudiants-héritiers dont nous parlions un peu plus haut : « Cet outil-là [la bibliothèque] est précieux. C'est donner la possibilité à des gens peut-être moins motivés que d'autres, ou différemment motivés, d'avoir un outil que d'autres ont eu par leur naissance on va dire, par des parents qui étaient peut être cultivés déjà, qui ont pu leur donner cette possibilité d'éveil à la culture » [48]. Lui, tout au contraire, a choisi sa voie(x) l'art lyrique chanté en dehors des sentiers battus. Plus exactement, il l'a construite de toute pièces contre vents et marées puisque la filière n'existe pas et qu'il n'est pas boursier. Sa liberté est grande par conséquent, mais le tribut est lourd à payer puisqu'il n'entre « dans aucun cadre représentatif », c'est-à-dire qu'il lui est difficile d'officialiser et de légitimer son identité ; d'exister à sa manière tout simplement :
- 139 « J'ai mon pote Rémi [il perçoit le RMI], Mais en fait ils ne voulaient pas... Comme moi je ne rentre dans aucun cadre représentatif, si on peut appeler ça comme ça, d'étudiant en art lyrique. Je ne suis pas passé par les conservatoires, donc je ne peux pas avoir de bourse. J'ai fait vraiment mon chemin un peu comme ça, avec deux profs particuliers, et donc je n'ai droit à rien. J'ai fait des demandes à droite à gauche en tant que Rmiste, mais étudiant en art lyrique je n'existe pas, alors c'est assez problématique de ne pas exister. Alors j'ai décidé il y a cinq ans, j'ai dit bon que le RMI me conviendrait parfaitement pour commencer mes études, donc qu'on me laisse tranquille, je ne veux plus travailler, je veux travailler ma voix et la musique, donc ces deux mille fanes me servent à gérer un peu mon financement de mes cours et tout ça » [48].
- 140 L'itinéraire de Marc et sa conception de son art comme de la culture en général l'ont par ailleurs conduit à engager sa passion du chant lyrique (activité pour le moins classante en matière de pratique culturelle) sur le terrain politique et social. Il milite

pour le DAL, a chanté « Ah si j'étais riche... » devant le siège de la Banque de France lors d'une manifestation organisée en faveur des mal logés⁴³ :

- 141 « Roberto Alagna, qui est un ténor très connu actuellement, qui est d'origine sicilienne, qui a travaillé aussi dans les pizzerias, qui a chanté dans les endroits que je connais, chez des gens que je connais, des pizzerias où j'ai chanté moi aussi... Donc c'est un parcours, malheureusement, ça a déjà été fait, j'aurai pas le scoop, j'aurai pas la primauté. »
- 142 Pris en tant que tel on le voit, les indicateurs macrosociologiques classiques peuvent se révéler détaillants quand ils ne sont pas resitués dans un contexte plus large et plus précis. On peut se demander par exemple comment s'autodéfinirait Marc dans le cadre d'une enquête par questionnaire : étudiant ou Rmiste ? Yves, âgé d'une quarantaine d'années, libraire à temps plein, fréquente la Bpi depuis une dizaine d'années ; il vient de s'inscrire à l'université de Paris VIII en arts plastiques et témoigne des difficultés qu'il peut éprouver pour se situer objectivement : « Je suis donc étudiant, mais bon, je suis un adulte, plutôt adulte autodidacte tout ça » [27]. Dans notre corpus figure également, parmi d'autres, une étudiante déjà citée, inscrite dans une école préparatoire réputée (hypokhâgne scientifique permettant logiquement l'accès à des établissements prestigieux), mais qui en cours d'entretien nous fait pourtant part de son manque de légitimité par rapport à sa filière et aux critères d'excellence qui y prévalent et aussi par rapport à son environnement familial direct (son père est journaliste, sa mère professeur) ; ceci, parce qu'elle considère qu'elle ne lit pas assez :
- 143 « En fait, moi je ne suis pas... Moi, c'est très récent parce que ça date de l'hypokhâgne et de la khâgne de venir en bibliothèque. Et là, j'étais obligée de lire et d'avoir des bouquins. Mais sinon, pour mon compte, j'ai jamais été très lecture, donc... Les livres, j'ai découvert ça très tard [...]. Ma sœur lit énormément par exemple. Elle, depuis toute petite, elle n'arrête pas de lire. Elle achète souvent des bouquins d'ailleurs » [17].
- 144 Pour cette étudiante, la Bpi qu'elle fréquente assidûment, contrairement à Sainte-Geneviève ou à la bibliothèque de son école dans lesquelles elle ne se rend que par nécessité, sera par conséquent un espace de conquêtes personnelles où elle pourra s'installer sans aucune gêne. De même pour cette autre étudiante, âgée de 25 ans, inscrite en troisième cycle, à qui il est arrivé de surprendre sa directrice de thèse, donc de briller, grâce à sa bonne connaissance du fonds de la Bpi :
- 145 « C'est étonnant, mais j'ai même sollicité un ouvrage dans une bibliographie... Le professeur, qui est chercheur depuis des années m'a dit : 'Mais enfin tu l'as trouvé où ?' J'ai dit : "À Beaubourg évidemment !" "Ah bon, mais il est introuvable, ce bouquin !" Elle n'avait pas pensé à venir ici... D'ailleurs les enseignants ne viennent pas... un problème de génération, je ne sais pas...

C'EST-À-DIRE, ILS SE TIENNENT À L'ÉCART DE L'ENDROIT ?

Oui, oui, pour eux ce n'est pas une bibliothèque de recherche... ce qui est absurde parce qu'on trouve des bouquins vraiment... enfin on trouve quasiment tout... et puis là j'avais fait une trouvaille, j'étais assez fière.

OUI, ILS ARRIVENT À FORMULER LA CHOSE COMME ÇA... QUE C'EST PAS UNE BIBLIOTHÈQUE DE RECHERCHE...

Ben, c'est l'écho que j'en ai eu à l'université, oui... qu'ils ne viennent pour ainsi dire pas.

ET VOUS, JUSTEMENT, EN TANT QUE CHERCHEUR, EN TANT QU'ÉTUDIANT-CHERCHEUR, LE FAIT DE VENIR ICI, EST-CE QUE D'UNE CERTAINE FAÇON, ÇA MODIFIE VOTRE STATUT D'ÉTUDIANT-CHERCHEUR ?

Ah, oui, oui, vraiment... justement parce que c'est une autre méthodologie, c'est... du coup, c'est vrai qu'ils sont complètement affolés avec moi. Mon directeur de stage, il ne comprend pas ce que je fais, pourquoi je lui ai pas donné de bibliographie, parce que je la constitue de jour en jour au fur et à mesure de ce que je croise, et j'ai pas un plan de recherche, et... je crois que ça change tout, effectivement » [26].

- 146 La fierté de cette jeune femme est d'autant plus grande, comme on peut le percevoir à travers les propos rapportés plus haut, que ses façons de faire en tant qu'étudiante de troisième cycle sont atypiques et que sa « trouvaille » (un livre rare et apparemment réputé) est issue d'un endroit considéré comme relativement inapproprié à son niveau, voire franchement déclassé, pour son enseignante.
- 147 Encore une fois, les étudiants ne sont pas seuls concernés par ces processus de reconstruction de soi : toutes les catégories d'usagers ont la possibilité de retravailler leur identité dans l'enceinte de la bibliothèque. En témoignent à leur tour ces propos recueillis auprès d'une personne qui se présente elle-même comme sans domicile fixe⁴⁴ et qui fréquente assidûment la Bpi pour consulter des périodiques et des usuels : « *Pour m'intéresser... comme quelqu'un qui va dans une bibliothèque.* » Tout est dit dans cette simple phrase. Cet usager vient librement, sans qu'on lui demande quoique ce soit, et se sent « *comme quelqu'un qui va dans une bibliothèque* », c'est-à-dire comme n'importe quelle personne « normale », contrairement sans doute à l'image négative qui lui est *illico* renvoyée dans d'autres endroits. C'est ce que dit également en substance cet autre interviewé sans profession déjà cité, fin connaisseur de la jurisprudence française à laquelle il consacre l'intégralité de ses visites, qui n'a pas souhaité être enregistré mais qui pourtant va s'exprimer très librement et avec un plaisir non dissimulé lors de l'entretien : « *Ici, on me prend au sérieux si je dis des choses sérieuses* ».

- 148 À la Bpi, s'ils le souhaitent, les retraités assidus ne sont donc plus « sur la touche », mais « chercheurs » ; les autodidactes peuvent se fondre dans la masse des étudiants scolairement consacrés ; les chômeurs ne sont pas stigmatisés par leur inactivité économique ; les sans-domicile-fixe trouvent un port d'attache et de revalorisation ; les étudiants novices peuvent affermir leur condition... Il est donc possible dans cet espace public culturel de s'engager dans un processus de reconstruction partiel et provisoire de sa personne dont les effets parfois ne durent que le temps d'une visite, d'où sans doute l'intérêt pour beaucoup de les réitérer à si grande échelle. Ajoutons, cela dit, que les « transformations » évoquées plus haut sont tirées de témoignages d'usagers qui ont pris racine dans la bibliothèque. Encore une fois, il n'y a pas de relation mécanique entre la fréquentation de l'établissement et ce type de travail sur soi : celles et ceux qui apprécient peu ou pas du tout l'endroit ne sont sans doute pas disposés à s'engager dans cette voie.

Bosseurs et chercheurs : une éthique du travail

- 149 Comme dans la plupart des grandes bibliothèques, l'engagement personnel pour la définition du statut de travailleur intellectuel, voire de chercheur, de même que pour les privilèges qui sont accordés à ces positions, est un enjeu important à la Bpi. S'il est rare dans notre échantillon que les interviewés se présentent comme « chercheur » à part entière, leur forte propension à insister sur le fait qu'ils viennent pour travailler est tout de même éloquente. Deux choses méritent d'être soulignées à ce propos. D'une part, nous avons pu montrer qu'il était primordial en général pour les usagers qui n'avaient que des raisons personnelles de fréquenter la bibliothèque (en dehors des motifs scolaires ou professionnels) de montrer qu'ils ne se laissaient pas gagner par l'oisiveté et le *farniente*. D'autre part, si on les écoute attentivement, tant qu'à faire quelque chose pour s'occuper, autant se livrer à une activité profitable et sérieuse. À ce titre, il semble assez révélateur qu'aucun de nos interviewés ne déclare avoir lu des romans pour le simple plaisir au cours de ses visites dans la bibliothèque, ce qui ne veut pas dire bien sûr que ça ne se produise jamais. S'il viennent en dilettante, pour musarder ce qui, je le rappelle, est tout de même assez rare en moyenne –, ils liront plus volontiers la presse ou des revues : ils en profiteront en général pour rentabiliser leur visite⁴⁵.
- 150 L'usager sans domicile fixe et sans emploi dont nous avons parlé plus haut vient tous les jours depuis trois ans « voyager » à la Bpi, certes, mais il le fait entre autres en consultant *L'illustration*, un périodique « mort » selon les critères bibliothéconomiques, ce qui en fait un document historique (« J'ai fait la Cordillère des Andes... Qu'est-ce que j'ai fait ? L'Amérique, les Etats-Unis. Et il m'a dit : "Mais alors, vous êtes resté combien de temps là-bas ?" eh bien j'ai dit : "Le temps de lire le livre ici au rayon tourisme" » [51]). Par ailleurs, il déclare fréquenter régulièrement l'établissement pour « revoir des définitions de dictionnaire, de livres de référence, encyclopédies... [...] Comme je viens plutôt m'intéresser à certains sujets, essayer de mieux connaître... En culture générale, connaissances générales... » Monsieur Faure, retraité, s'intéresse lui aussi à la langue et incidemment aux mots croisés, mais d'un niveau particulièrement relevé selon ses dires :
- 151 « [Je fais] Essentiellement des recherches, en particulier des recherches grammaticales, pas évidemment au niveau de l'école primaire, c'est toujours pour des particularités que l'on peut retrouver dans le français ancien, au ^{xv}^e, au ^{xvi}^e siècle, et également, c'est quelque chose qui va vous paraître très curieux, pour des mots croisés. [...] Mais là encore des mots croisés de niveau

difficile si vous voulez, et alors beaucoup de questions, qu'est-ce que je peux vous citer comme exemple, des questions grammaticales, par exemple les astuces de Pivot dans le Dico d'or, et c'est ça que je cherchais là. [...] Bon alors maintenant également, je vous dis également pour des mots croisés bilingues, français-anglais, ou anglais-français » [7].

- 152 Comme nous l'évoquions en introduction, le travail au sens large est donc bien une activité commune à la grande majorité des habitués. Celle-ci joue un rôle déterminant en matière de reconstruction personnelle. D'une certaine façon, on peut dire que le statut d'usager-étudiant et les pratiques qui lui sont associées sont d'emblée légitimes dans la bibliothèque. En revanche, la légitimité du statut des usagers non-étudiants notamment celle de ceux qui sont le plus éloignés de ce profil socioculturel ainsi que leurs pratiques, doivent être construites, « mûries » et validées. « Vous voyez c'est à double tranchant Beaubourg : pour des gens qui étudient et des gens qui essaient de faire valoir leurs connaissances, mais puisées dans les bouquins » [38], dira ainsi Kumar qui n'a rien d'un étudiant et qui fait la part des choses entre cette catégorie d'usagers et ceux qui viennent « faire valoir » leur culture ; non pas leur culture personnelle à proprement parler, mais celle qu'ils engrangent dans la bibliothèque. Gérard, autre exemple, montre également à quel point il est attaché à l'image de travailleur intellectuel qu'il renvoie de lui dans l'enceinte de la Bpi ; dans les quatre lignes qui sont reproduites plus bas, il arrive à glisser une dizaine de fois qu'il est un « bosseur ». À la Bpi, tout autodidacte et Rmiste qu'il est, il s'est transformé en travailleur intellectuel ; point :

- 153 « Les gens qui me voient régulièrement, ils voient que je bosse, parce qu'ils me voient au boulot, ils voient que je turbine, je turbine, je viens pas là pour... en dilettante. Ils me voient turbiner. Y'en a certains qui me disent : "Oh dis donc, vous, on voit, ça bosse, ça bosse. "Ben oui, moi je viens ici pour bosser » [54],

Un espace thérapeutique

- 154 On connaît la bibliothérapie, cette forme de clinique qui intègre le livre au processus de soin⁴⁶. En réécoutant attentivement les habitués de la Bpi, on en vient à se demander s'il ne faudrait pas commencer à parler de « bibliothécothérapie » pour caractériser un certain nombre d'usages non fonctionnels des bibliothèques. En effet, s'il est possible de se construire ou se reconstruire dans ces espaces publics culturels, de nombreux témoignages montrent également qu'il est possible d'y aller mieux, voire de s'y soigner...

Réconforter

- 155 L'aspect réconfortant de la Bpi a déjà été souligné. Nous avons pu constater à ce propos comment le cadre et la scène publics de la bibliothèque pouvaient concourir à aider ceux qui se sentaient isolés. Ce type d'usage est notamment bien identifié par les personnes les plus avancées en âge : la bibliothèque selon leurs dires offre une possibilité de soutien manifeste en plus des services culturels qu'elle propose. L'un ne va pas sans l'autre d'ailleurs, et il ne leur viendrait sans doute pas à l'idée de fréquenter un espace qui serait exclusivement réservé à l'accueil des personnes âgées souffrant de solitude. On dit souvent à juste titre que la bibliothèque publique joue un rôle considérable en matière d'intégration et de citoyenneté pour les générations les plus jeunes dans la mesure où elle leur offre un espace facilement accessible de regroupement et de circulation d'idées⁴⁷. Force est de constater que toutes les tranches

d'âge sont concernées par ce phénomène. Déclarer que l'on fréquente une bibliothèque « pour se changer les idées », comme nous l'avons entendu souvent, c'est indiscutablement pointer cette double fonction de l'espace culturel : espace d'idées qui distrait au sens où il modifie l'humeur en permettant de tenir les soucis à distance.

- 156 « *Ayant un ancien élève étudiant en province, il m'est arrivé de lui faire des articles sur des sujets sur lesquels il travaillait aussi lui-même. Les contacts avec autrui, l'amitié, la musique et la lecture mont rendue beaucoup moins triste cette période de déclin (j'avais 52 ans en 1977 et maintenant vingt de plus, ce qui est beaucoup !)* », témoignage consigné par écrit [10].
- 157 « *Je trouve que c'est réconfortant aussi, parce que des fois quand on est seul et qu'on vieillit on a tendance à être triste, c'est un peu normal par moment, il y a comme un réconfort que vous éprouvez, d'ailleurs ça je le vis, c'est peut-être un peu trop sentimental mais enfin c'est ce que j'ai vécu, ce que j'ai apprécié aussi* », même personne en entretien [10].
- 158 « *Il (le Centre Pompidou) m'a aidée à surmonter mes peines* » [9].
- 159 « *C'est aussi un lieu de recueillement, une fois que j'arrive ici, j'ai pas mal de problèmes qui disparaissent* » [30].
- 160 « *Ma présence ici à Beaubourg, c'est surtout le prétexte de venir apprendre, mais la réalité, c'est de m'évader* » [38].

Soigner : « la clinique des catalpas »

- 161 Il va de soi, comme pour la bibliothérapie, que les affections ou les simples sentiments de malaise au sens le plus large que permet de soigner la Bpi sont essentiellement d'ordre psychosociologique et psychologique plutôt que physique à proprement parler. Mais il faut toutefois reconnaître que dans les entretiens il est souvent question également de processus de soin et non pas de simples changements d'humeur passagers. « On se sent bien » en fréquentant assidûment la Bpi, certes, mais surtout « on va mieux ». À plusieurs reprises dans notre corpus nous avons ainsi été confrontés à des témoignages qui faisaient état d'un usage « médicamenteux » de la bibliothèque. Dans cet ordre d'idée, les paroles de Milena, réfugiée d'ex-Yougoslavie, sont particulièrement explicites : « *Même si je ne dors pas bien, si j'ai mal à la tête, dès que j'entre ici, il n'y a plus rien* » [46]. Souvent d'ailleurs, une forme de dépendance positive est évoquée ; rappelons à ce sujet que certains habitués se disent « accros » à l'établissement : la fréquentation régulière de la Bpi est alors purement et simplement comparée à l'usage d'une drogue.
- 162 Les propos de Kumar, usager très assidu d'origine indiano-vietnamienne, mettent en scène de manière très directe et très franche ces idées. Grâce à lui – de nombreux habitués l'avaient simplement sous-entendu on voit bien que la Bpi constitue un espace propice à un travail d'introspection de même qu'à un travail d'autothérapie :
- 163 « *Je crois que ce lieu-là, je peux dire que c'est un sanctuaire d'évasion quelque part, on n'a pas besoin d'aller dans une agence de voyages. Psychiquement, chacun entreprend un voyage où il veut, à travers des bouquins, à travers des images, il y a des choses à faire, des choses à décrire, à décortiquer. C'est un peu la psychanalyse en fin de compte, c'est la psychothérapie même si j'ose employer ce terme, effectivement chacun vient faire sa propre psychothérapie. [...] Après à la fermeture je descends et je retrouve tous les fous, les débiles de Beaubourg parce que les gens ici viennent lire et à la fin, si vous avez l'occasion, dans le hall, sous les catalpas, on appelle ça la clinique des catalpas, c'est un nom donné pour ces gens-là, il y a un groupe algérien qui parle de*

l'Algérie, qui refait l'Algérie, un groupe d'Africains qui parle de l'Afrique, qui refait l'Afrique, et un groupe qui parle des Américains, des Anglais, des Russes, et chacun s'accroche, et d'autres parlent de religion, c'est fantastique, on a même appelé le centre culturel Beaubourg, il y a quelqu'un qui l'a surnommé HPB : hôpital psychiatrique de Beaubourg. Et depuis il y a des petites annexes, c'est comme la clinique des catalpas, la clinique de Mac Donald's..., où on se rassemble pour délirer mais ça, c'est génial.

QUI L'APPELLE COMME ÇA ?

Je fais partie de ces gens-là qui ont donné ces noms.

ET ÇA CIRCULE, CE SONT DES NOMS QUE TOUT LE MONDE DONNE ?

Voilà. On dit si vous avez l'occasion, essayez de passer sur les catalpas et là il y a des groupes qui se forment, et là vous allez être mort de rire.

ELLE EST OÙ EXACTEMENT LA CLINIQUE DES CATALPAS ?

En allant vers le Forum des Halles, où il y a la rue St-Merri, il y a des arbres qui sont plantés, c'est des catalpas, c'est l'arbre sacré des Incas » [38].

164 À travers ce témoignage, on voit d'ailleurs que les effets de ce traitement sont pour le coup susceptibles de se prolonger hors les murs de la bibliothèque puisque les catalpas sont situés à l'extérieur du Centre, tout comme le restaurant Mac Donald's dans lequel de nombreux habitués se retrouvent ou se croisent (un simple café y coûte moins cher que dans n'importe quel autre établissement du quartier...).

165 Autre technique de soin, toute aussi intense, à l'image d'ailleurs du contexte d'entretien que les citations transcrites ici ne peuvent reproduire avec fidélité. Il s'agit cette fois d'un ouvrier en bâtiment algérien d'une cinquantaine d'années qui fréquente régulièrement la bibliothèque depuis son arrêt de travail (il est tombé d'un échafaudage), et qui s'exprime dans un français hésitant affichant pendant tout l'entretien un grand sourire alors que ses yeux sont emplis de larmes. Lui vient pour soigner son mal du pays et sans doute bien d'autres choses encore en visionnant tous les jours les mêmes films documentaires (un film sur Boumédienne qui passe à horaires réguliers, et surtout un documentaire consacré aux femmes algériennes dont il connaît la cote complexe par cœur et qu'il vient réclamer lui-même au bureau d'information sans consulter le catalogue) :

« VOUS AVEZ REGARDÉ UN FILM ?

Voilà, j'ai regardé et ça fait du bien. C'était des journalistes suisse qui sont venus en Algérie.

ET VOUS VOUS CONNAISSEZ BIEN L'ALGÉRIE ?

Oui, oui, moi je connais, j'ai commencé là-bas. Je connais toute l'Algérie, Est, Ouest, je connais tout...

VOUS ÊTES D'ORIGINE ALGÉRIENNE ?

Oui monsieur, oui.

CE QUI VOUS INTÉRESSAIT C'ÉTAIT DE POUVOIR RETROUVER DES IMAGES DE VOTRE PAYS ?

C'est ça, c'est exact, parce que des histoires..., ça dépend des histoires. Il y a des histoires de chez nous là-bas. Là, il montre juste ce qui se passe là-bas, chez nous, ce qui se passe là-bas. Moi j'aime bien les images comme ça, on peut regarder ça fait du bien. C'était bien. Magnifique » [23].

- 166 Toutes les institutions culturelles permettent-elles ce type d'usage ? On peut se poser la question. Un autre habitué interviewé, étudiant de son état, nous apportera un embryon de réponse lorsqu'il nous fait part de son usage thérapeutique de certaines œuvres exposées dans les salles d'exposition du cinquième étage du Centre Pompidou :
- 167 « Tu viens, tu vas voir l'œuvre comme si tu allais voir ton docteur. Ton médecin, il te prescrit..., si tu prends le Klein par exemple, après une journée bien chargée où tu es sorti bien arrosé, on va dire, de spiritueux bien évidemment. C'est vrai qu'aller voir par exemple le bleu d'Yves Klein, c'est réconfortant, c'est pratiquement médical, c'est proche... c'est ce que je disais, c'est proche de l'ordonnance du docteur, c'est que ça te donne un échange dont on ressort apaisé. Alors le bleu de Klein, est-il là, suis-je en train de dire des bêtises ? Je ne sais plus. Par contre effectivement le bleu de Klein, pas le bleu de Klein mais des œuvres de Klein sont là, mais le bleu est là ça c'est clair, il y a du bleu de Klein quelque part. Il y a les anthropométries de Klein, voilà, je crois que je me trompe, voilà, alors ça c'est bien, c'est pas mal, c'est pas mal » [41].

Conclusion : À propos du rôle social des bibliothèques...

- 168 Qu'on ne se méprenne pas. Il ne faudrait pas, à l'issue de ce passage en revue des usages non fonctionnels de la Bpi, aboutir à la conclusion que cette institution n'est qu'un dispensaire pour « éclopés en tous genres » pour parler crûment. Les processus de reconstruction de soi et d'autothérapie que nous venons d'évoquer doivent être replacés dans le contexte particulier de notre enquête. On se rendra compte ainsi qu'il n'est question ici que d'usagers assidus, voire très assidus : les usagers occasionnels n'ont pas du tout les mêmes attentes vis-à-vis de la bibliothèque, et même s'ils ne sont pas majoritaires, ils sont tout de même très nombreux. Qui plus est, toutes les personnes interviewées ne font pas systématiquement part au cours de l'entretien de ce type de pratiques non utilitaire au sens restreint ; et quand elles le font, c'est selon des modalités et une intensité très variable d'un individu à un autre. Enfin, il ne faut surtout pas oublier que les usages de la Bpi, nous l'avons souvent souligné, sont de toutes façons multiples pour une seule et même personne : à la fois fonctionnels et non fonctionnels.
- 169 Dans le même ordre d'idées, il est difficile de trancher quant à la question de savoir si la Bpi est un abri ou un tremplin pour ses usagers les plus assidus : une impasse (un cocon ou une bulle qui préserve du monde extérieur et permet une forme de vie sociale *in vitro*) ou une voie d'accès vers autre chose (un redémarrage du bon pied...). Les deux sans doute : Mme Konopka, sociologue d'origine polonaise, dira explicitement que pour elle, comme pour d'autres, la Bpi est à la fois « un espace de conquête » et « un refuge », même si les conquêtes en question relèvent plus de l'imaginaire et de l'intellectuel que d'autre chose. Et d'ailleurs, questionnons la question : la mission d'une bibliothèque de lecture publique est-elle nécessairement de *déplacer* ses usagers au sens fort du terme, c'est-à-dire de les transformer intérieurement ou sur le plan de leur identité sociale ? Non, bien sûr.

COMMENT, POUR FINIR, PEUT-ON PARVENIR À CARACTÉRISER CORRECTEMENT LE RÔLE SOCIAL DE LA BPI, PUISQUE CETTE QUESTION AFFLEURE SANS CESSER ?

Celui-ci doit être considéré dans une perspective élargie. La bibliothèque ne joue pas ce rôle uniquement pour certaines catégories particulières d'usagers : des immigrés,

des chômeurs, des handicapés... Elle le remplit pour l'ensemble de ses publics, quelle que soit d'ailleurs la fréquence de leurs visites.

- 170 Nous sommes en permanence confrontés à la polysémie de l'adjectif « social ». Ce terme, en effet, est parfois employé dans une acception restreinte (c'est le domaine de la réparation, de l'assistance : il caractérise des populations qui nécessitent une prise en charge collective⁴⁸), ou dans une acception élargie (c'est alors, d'une manière très englobante, tout ce qui relève du collectif au-delà de l'individuel strict). Ce chapitre consacré au travail sur soi à la Bpi aura peut-être justement contribué à montrer que dans le domaine de la socialisation le rôle de la Bpi est considérable et polymorphe. On a pu apprécier à quel point en effet les usagers assidus de la Bpi profitaient du cadre public de la bibliothèque pour se socialiser ou se resocialiser : ce qui veut aussi bien dire chercher à se fondre dans un environnement collectif pour se rapprocher des autres (« faire corps ») que se familiariser avec un ensemble de normes de comportements dans la bibliothèque (normes de travail en groupe, de respect des documents et d'autrui...). À ce titre, le concept Bpi examiné à la lumière des usages semble convenir à de nombreux types d'usagers. Cette bibliothèque fait décidément preuve d'une très grande plasticité.
- 171 On a pu constater enfin que la Bpi jouait un rôle de premier plan pour les étudiants assidus (en terme de fréquentation...), des étudiants dont on aurait pu penser que leurs pratiques étaient plus fonctionnelles, utilitaires et oublieuses (au point par exemple de se désintéresser immédiatement du lieu une fois le diplôme en poche, ce qui est loin d'être systématique).
- 172 La Bpi matrice de socialisation ? Certes. On oserait presque ajouter en guise de conclusion, « matrice non maternante », en référence aux propos de l'une de nos interviewées.

NOTES

1. Terminologie employée par Michèle Petit. Voir Michèle Petit, Chantai Balley, Raymonde Ladefroux (avec la collaboration d'Isabelle Rossignol). *De la bibliothèque au droit de cité*, op. cit.
2. Jean-François Barbier-Bouvet avait notamment abordé la question de l'appropriation matérielle et de la privatisation de la bibliothèque par ses usagers (évoquant au passage le thème du « rapport aux autres »). Voir Jean-François Barbier-Bouvet, Martine Poulain, *Publics à l'œuvre*, op. cit. (notamment le chapitre IV : « Lecture publique, lecture en public », p. 131-140).
3. *De la bibliothèque au droit de cité*, op. cit.
4. Christian Baudelot et al., op. cit.
5. Selon les chiffres enregistrés en 1995, près de 70 % des usagers avaient utilisé des livres au cours de leur visite le jour même de l'enquête. Rappelons qu'à la Bpi, au milieu des années 1990, les livres, étaient 25 fois plus nombreux que les documents sonores au sens large (documents parlés, documents musicaux) ; 123 fois plus nombreux que les vidéos ; 4 500 fois plus nombreux enfin que les cédéroms.
6. Précisons que les plus âgés n'étaient pas le seul groupe incommode par la modernité de l'architecture, même si proportionnellement on recrutait plus « d'anti-Centre » parmi cette catégorie d'usagers. Ainsi, un jeune habitué témoigne : « À 15 ans, hop j'arrive ici, qu'est-ce que je vois ? Un immense tas de ferraille, c'est mou souvenir d'enfant [...]. Comme ça spontanément, c'est un tas de ferraille, et dans le tas de ferraille une exposition de ferraille avec des trucs concassés, avec des couleurs, c'est peint dans tous les sens. » [42].
7. Ici se trouve explicitement formulée l'idée du parcours, de la promenade dans le savoir et les connaissances, que développe Anne-Marie Bertrand à propos de l'architecture des bibliothèques et du « génie des lieux ». *Ouvrages et volumes*, op. cit., p. I 77-179.
8. Nous importons, dans le cadre de cette réflexion sur l'espace public des bibliothèques la notion d'arène symbolique qu'Isaac Joseph utilise pour évoquer les « parenthèses rituelles » des échanges conversationnels chez certains sociologues américains (William Labov par exemple s'en sert pour décrire les insultes rituelles pratiquées par les jeunes Noirs américains). Voir Issac Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie*, PUF, 1998, p. 46-50.
9. Lorraine Millot, « La lutte déclassée », *Libération*, 5 mars 1997.
10. Pierre Pachet, « Bibliothèque et solitude », in *La Bibliothèque clans la cité. Actes du colloque de Poitiers, 4-7 décembre 1992*, Bpi-Centre Pompidou/APPEL, 1993, p. 18. David Riesman, *La Foule solitaire*, Arthaud, 1964.
11. Christian Baudelot, texte cité.
12. Telle cette habituée qui parle d'une « fraternité par l'intellect » [25].
13. François de Singly, « L'espace public », in *Le Musée et la bibliothèque, vrais parents ou faux amis*, BpiCentre Pompidou, 1997, p. 128.
14. *Publics à l'œuvre*, op. cit., p. 138.
15. Appellation relativement impropre eu égard à leur comportement qui consiste plus à regarder fixement, quel que soit leur cible, plutôt qu'à simplement « voir ».
16. La durée moyenne de visite était de quatre heures environ selon l'enquête réalisée en 1995, et cette durée augmentait parallèlement à l'assiduité. Deux exemples parmi d'autres de motif de visite : chercher des informations sur le marché de la pastèque en Asie ; faire une recherche sur la figure des enseignants dans la littérature française de 1945 à nos jours (le qualificatif aride n'engage que nous).
17. Hétérogénéité perçue : les statistiques produites à la Bpi, celles qui concernent notamment les catégories d'usagers en fonction de leur activité principale et en fonction de leur niveau de diplôme, contredisent un peu cette représentation enchantée du public de la bibliothèque (« ici,

tous sont représentés »). Cela dit, sur la masse des entrées enregistrées (environ 3,5 millions par an), les habitués ont la possibilité de prélever facilement des images susceptibles de valider leurs impressions (voir *La Bpi à l'usage*, op. cit.).

18. 28 % des personnes interrogées en 1995 déclaraient avoir fréquenté au cours des douze derniers mois les collections permanentes du Mnam (27 % des étudiants, 32,5 % des non-étudiants) ; 23 % déclaraient avoir fréquenté les expositions temporaires (23 % des étudiants, 28,5 % des non-étudiants)

19. Et ce qui sous un certain angle ne saurait l'être puisqu'il s'agit de modalités de privatisation d'un espace public.

20. Rappelons que les plateaux de la Bpi ont au contraire été conçus dans une volonté de décroisement...

21. Anne-Marie Bertrand, Jean-François Hersent. « Les usagers et leur bibliothèque municipale ». *Bulletin des bibliothèques de France*, T. 41, n°6, 1996.

22. Kumar qui donne des cours de danse et compose des musiques en témoigne sans équivoque : « Dès que je sortirai mon premier disque à la fin de l'année, j'ai décidé de le dédicacer à toute l'équipe du Labo de langues qui me connaît maintenant et à qui je dois beaucoup, beaucoup » [38].

23. En entretien une habituée évoque une anecdote assez révélatrice en matière de reconnaissance et de respect : « Je me suis fait d'ailleurs interpellé par un agent de sécurité parce que je gênais soi-disant le passage [elle stationnait entre les rayons]. Donc je suis allée voir le chef de service qui m'a dit qu'il faisait sûrement un peu de zèle parce que je gêne moyennement, et quand le chariot arrive, je me déplace, comme je suis petite, je suis par terre » [16], À propos des messages laissés à l'institution par les usagers : Olivier Chourrot, « Messages de lecteurs : le cahier de suggestion en bibliothèque », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 42, n° 4, 1997.

24. Modalités de sur fréquentation observées chez de nombreux étudiants et chez certains usagers non-étudiants.

25. On trouve dans notre corpus d'entretiens d'autres exemples qui reproduisent ce type de situations au cours desquelles l'enquêteur est considéré comme un intermédiaire tout trouvé pour témoigner sa reconnaissance envers l'institution. En témoignent, dans un autre registre, les propos suivants d'une habituée âgée de 54 ans qui ne tarit pas d'éloge à propos de la bibliothèque : « Vous avez la gentillesse de me demander mon avis, pour une fois que je peux, j'aurai jamais plus l'occasion de dire ce que je dis » [29].

26. Marc par exemple, conscient de ses devoirs d'usager attaché à l'établissement et à sa défense, est l'un des rares ayant tenté de lancer une pétition avant la fermeture de l'Espace langues. Il dira en entretien : « Je me suis rendu compte qu'il y avait des gens ici qui travaillaient depuis très longtemps et qui étaient vraiment attachés à ce lieu et à ce public. C'est là aussi tu vois, c'est un mélange de tout ça qui m'a fait prendre conscience que bon, il y a un truc qui existe, il y a un trésor qui existe et il faut le garder. Je fais un peu le travail d'eunuque, mais avec le... C'est pas mal d'être le gardien du temple » [48].

27. Sans verser dans l'anecdote, on peut ajouter que ce sentiment de perte est également éprouvé par certains usagers tous les soirs au moment de la fermeture : il n'est pas rare alors de les voir « traîner » volontairement, ou vociférer contre le personnel de sécurité chargé de faire évacuer le bâtiment.

28. Castel écrit : « Ce que j'ai appelé la désaffiliation pourrait se travailler pour montrer qu'elle n'équivaut pas nécessairement à une absence complète de liens, mais aussi à l'absence d'inscription du sujet dans des structures qui portent un sens. » Robert Castel, *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 422.

29. Fonction déjà signalée à propos des nouveaux arrivants et des célibataires, voir Anne-Marie Bertrand, *Les Bibliothèques*, Repères-La Découverte, n° 247, 1998, p. 92.

30. « Le Top 8 de la drague en bibliothèque », *Diverto*, février 1998, p. 24-25.

31. Voir *La Bpi à l'usage*, op. cit.

32. Mark S. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, 81, 1287-1303 (pour une présentation : Alain Degenne, Michel Forsé, *Les Réseaux sociaux*, Armand Colin, 1994, p. 126-131).

33. Il nous a été donné de faire la même constat à l'occasion d'une enquête consacrée à des clubs de lecture privés et semi-privés : les relations interindividuelles autour des livres et des lectures partagées suffisaient en général aux participants de ces clubs sans que l'envie ne leur vienne d'aller plus loin, de se voir par exemple en dehors des réunions. Pourtant les échanges au moment de ces réunions paraissaient intimes et sincères, propres à l'établissement de relations plus profondes. De telles modalités d'engagement et de distanciation étaient sans doute pour beaucoup dans la longévité des groupes constitués. Elles nous semblaient par ailleurs caractéristiques d'une forme de sociabilité livresque à l'œuvre également dans les bibliothèques ? (« La socialisation privée des lectures : circuit « prête-main », « tournantes » et clubs de lecture », in *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : trois études sur la sociabilité du livre*, Bpi-Centre Pompidou, 1996, p. 63-93).

34. Comme l'avait remarqué Martine Burgos à propos des représentations des usagers des librairies-restaurants ou salons de thé (« Sociabilités et symbolique : lire, boire et manger », in *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, op. cit., p. 111-214).

35. Marc Augé, *Non-Lieux*, op. cit., p. 119.

36. Partiellement fausses : les enquêtes statistiques invalident ce type de connaissances spontanées, en tout cas quand on raisonne pour le plus grand nombre (voir *La Bpi à l'usage*, op. cit.).

37. Trois-quarts environ des habitués non-étudiants interviewés ici viennent depuis dix ans ou plus (huit personnes en tout viennent depuis vingt ans, dont un étudiant âgé de 35 ans).

38. Voir les hypothèses formulées dans *La Bpi à l'usage* concernant l'évolution de la structure étudiante des publics de la Bpi et la massification des effectifs dans l'enseignement supérieur en France au cours des vingt dernières années (*La Bpi à l'usage*, op. cit., p. 47-55).

39. Claude Dubar, « Trajectoires sociales et formes identitaires : clarifications conceptuelles et méthodologiques », *Sociétés contemporaines*, n° 29, janvier 1998, p. 73-83.

40. *Ibid*, p. 73.

41. *Off record*, elle tiendra à ajouter qu'elle a quitté très tôt l'école (après un CAP) pour être placée, à son corps défendant, en apprentissage dans un salon de coiffure. Ce n'est qu'après avoir élevé ses trois enfants et après son divorce qu'elle a repris ses études à l'université de Vincennes, puis Saint-Denis en cours du soir (en psychologie) : « Je suis une vieille étudiante, j'ai commencé à 27-28 ans des études, et je les ai terminées à 35... [...] Moi, j'ai poussé le diable [dans les anciennes Halles de Paris où sa mère était restauratrice] [...]. Moi, je suis hors course depuis un moment, parce que c'est beaucoup de jeunes qui sortent, et qui sont cadres [...]. Moi, j'ai démarqué dans ma famille, et j'ai fait honte à ma famille, parce que j'avais une recherche intellectuelle. Et j'en ai souffert, ça, d'être isolée dans cette recherche. On m'appelait vulgairement : Madame la princesse. »

42. Ce souci, bien sûr, s'accorde parfaitement avec les conditions d'accès à la Bpi que l'on peut fréquenter librement « sans qu'on soit obligé de montrer ses papiers » [21].

43. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit à l'origine d'une pétition des usagers pour que le Laboratoire de langues ne disparaisse pas...

44. En soi, déjà, la possibilité de se présenter de cette façon en entretien est tout à fait symptomatique de ce qu'il est possible de faire à la Bpi (et bien sûr de la qualité du contact établi avec l'enquêteur). « Alors comme je suis SDF, SDF machin..., même en bibliothèque... Il y en a qui me disent : "Vous allez en bibliothèque, mais il y a les bibliothèques municipales et tout ça"... Oui, mais ça ferme à sept heures moins vingt, déjà... Moins le quart, il faut virer. Et je ne peux pas me faire prêter les livres. Je vais les abîmer, tout ça. Ce n'est pas la peine. J'ai besoin de venir ici, parce que je sais que je pourrai lire. C'est le temps de lire aussi. »

45. L'insistance de monsieur Truchet à citer tous les genres de documents auxquels il s'intéresse, « *mais pas les romans, moi, je lis pas les romans* », est significative de cet état de fait.
46. On trouvera un aperçu de la question dans la présentation qu'en donne Françoise Alptuna : « Qu'est-ce que la bibliothérapie ? », *Bulletin des bibliothèques de France*, t. 39, n° 4, 1994.
47. Voir *De la bibliothèque au droit de cité*, op. cit.
48. Dans cette catégorie, Robert Castel fait encore la différence entre les individus démunis incapables de travailler ou exonérés de l'obligation de travailler (handicapés...) et les individus capables de travailler mais qui pourtant ne trouvent pas à s'employer : ce qu'il appelle "l'indigence valide". La première catégorie de population renvoie à une problématique des secours, la seconde à une problématique du travail... (voir *Déconstruire le social : Séminaire 1 dirigé par Sàil Karsz*, L'Harmattan, 1992, p. 126).

Les étudiants et les autres : un regard croisé

Des habitués étudiants : « sortir à la Bpi »

- 1 Même s'il vient seul à la Bpi, un étudiant a des chances de rencontrer un jour ou l'autre quelqu'un qui vient de la même université que lui. Qu'ils soient dans la même filière ou qu'ils se connaissent vaguement de vue, ils n'auront pas la même attitude à la bibliothèque et à l'université. « À la fac, on se dit à peine bonjour mais quand on se voit ici, c'est différent. » Sortis de l'université qui est leur référence commune, ils vont pouvoir se reconnaître et partager un même sentiment d'appartenance dans un lieu qui rassemble des publics différents. Par ailleurs, en s'installant dans les espaces proches de leur discipline, ils peuvent s'entourer d'autres étudiants qui leur ressemblent. Ils ne se connaissent pas, ne se parleront probablement pas mais ces similitudes dans leurs pratiques les rapprochent comme autant de repères familiers qui facilitent leur appropriation du lieu.
- 2 Pour les plus jeunes d'entre eux, l'initiation à la Bpi commence par l'apprentissage d'un large espace public au sein duquel ils se sentent encore vulnérables. Entre la famille et l'université, leur fréquentation de la Bpi ressemble à une étape initiatique qu'ils préfèrent assez souvent franchir à plusieurs, en couple ou en petits groupes. Ils forment ainsi de petits îlots dans lesquels ils se sentent à l'aise et vont pouvoir s'affirmer, se rassurer. Ceux que j'ai rencontrés se donnent facilement rendez-vous à la Bpi et s'installent en priorité dans les mêmes espaces où ils sont sûrs de pouvoir se retrouver. Ils peuvent s'approprier un large territoire qui prend parfois toute la table. Ils ont souvent le même âge mais aussi les mêmes attitudes de travail. L'espace qu'ils occupent est suffisamment grand pour qu'ils se sentent tout naturellement autorisés à parler entre eux. Ils s'interpellent, plaisantent, échangent des informations et se font régulièrement la lecture à voix haute. Plusieurs petits groupes peuvent ainsi fusionner à la même table sans qu'il soit possible de l'extérieur de les distinguer. De connaissance en reconnaissance, ils vont trouver leurs repères et affirmer plus fortement leur identité étudiante que certains considèrent comme « la référence » à la Bpi. Une

référence qu'ils s'efforcent de rendre d'autant plus voyante qu'ils ne sont pas encore très sûrs d'eux, de leur réussite scolaire et encore moins de leur avenir professionnel.

- 3 A cet égard, la présence à la Bpi de gens qui ne sont visiblement plus en âge de faire des études peut leur permettre, par opposition ou par effet de miroir, de se situer encore plus facilement. Ils se plaisent parfois à imaginer qu'il y a parmi ces anonymes de vrais chercheurs qui ont fait carrière, des gens intéressants qu'il faudrait rencontrer parce qu'ils symbolisent la réussite qu'ils convoitent. Même s'ils n'entrent pas en relation, la Bpi les réunit dans ces moments qu'ils partagent ensemble et en silence. Cela suffit pour rêver un peu. Mais la plupart du temps, le regard qu'ils portent sur ces habitués d'un autre type est plus ambigu. Chacun se livre à des observations méticuleuses qui se traduisent par des remarques amusées et parfois moqueuses. Qui sont-ils et que font-ils ces habitués qui viennent apparemment sans raison ?
- 4 Intriguées, des étudiantes en hypokhâgne font des commentaires sur le comportement d'un de leur voisin qui n'a pas l'air sérieux : « Il regarde passer les gens puis il écrit un mot et hop, c'est l'heure de la pause. Dur la vie pour lui ». Elles font alors des hypothèses. C'est peut-être « un artiste qui a besoin de prendre du recul » ou bien « un écrivain » ou encore « un philosophe ». Mais que pourrait-il bien faire ici sans raison professionnelle précise ? « C'est un dragueur, en fait, » finiront-elles par proposer. Curiosité, incompréhension, ce regard sur les autres fait partie du jeu mais on garde ses distances. « Un jour, il faudra qu'on aide lui parler mais pas maintenant. Chaque chose en son temps. » Un étudiant fera alors cette remarque qui illustre à sa manière ce qui les relie dans le même lieu : « C'est la part de mystère. Ça inquiète et ça rassure en même temps qu'il soit là. »
- 5 En revanche, la présence des marginaux permet aux étudiants de se démarquer fortement. En leur donnant fréquemment des surnoms, ils marquent autant leur habitude du lieu que leur distance avec « les glauques » ou « les fous ». « Madame Moutarde », « le lapin à la myxomatose » ou « le Chinois » qui fait des grimaces côtoient ainsi « Jésus » qu'il ne faut pas confondre avec « Karl Marx ». Tous ces excentriques font partie intégrante de Beaubourg et si parfois ils dérangent, personne ne songe cependant à les exclure.

« Habitué » : un statut à part entière pour les non-étudiants ?

- 6 Les usagers non-étudiants, eux aussi, se définissent par rapport aux autres à la Bpi. Généralement plus âgés que les étudiants qui les entourent, ils s'en distinguent immédiatement – et ils en sont conscients – par le comportement et par les attitudes. « Dans l'ensemble, ce sont plutôt des personnes jeunes qui viennent ici... des étudiants, je suppose, qui prennent des notes. Moi, c'est pas le cas, c'est pour lire », nous dit cette retraitée. Bien moins nombreux que les étudiants¹, ils apprécient en général cette « atmosphère de jeunes » et trouvent leur place dans ce lieu où chacun peut faire ce qu'il veut, en toute légitimité.
- 7 Cette cohabitation leur rappelle néanmoins avec une évidence flagrante qu'ils n'ont pas le même statut ni le même rapport au savoir. Pour certains – et cela concerne essentiellement les retraités – c'est une simple constatation, pour d'autres c'est une confrontation plus ou moins complexe. Cécile, qui vient à la Bpi depuis qu'elle est au

chômage, raconte qu'au début, elle était gênée par cette présence étudiante. En les voyant si nombreux à la Bpi, elle se disait qu'elle n'aurait peut-être pas dû « laisser tomber la fac » avant d'avoir terminé sa maîtrise.

- 8 Ces habitués, notamment les plus assidus d'entre eux, se différencient des étudiants non seulement par leurs activités ou leurs manières d'être, mais aussi par leur ancienneté. « Les étudiants viennent pour les études, nous, les habitués, on vient depuis longtemps », résume Gérard. Cela le conduit à s'approprier avec naturel le terme d'habitué pour se définir, comme si cela correspondait à un statut. « Bon, étudiants... il y a des habitués aussi », dit encore un autre. Utilisateurs réguliers et assidus de la Bpi dans laquelle ils ont leur territoire, leur quartier, ils se sont, pour la plupart, sédentarisés depuis longtemps. « Les étudiants, je les vois un an ou deux et après, ils disparaissent », remarque Henri. Ils étaient là avant les jeunes, ils seront probablement encore là après eux. Si la présence des étudiants est motivée par les études, les habitués, quelles que soient les raisons qu'ils évoquent, ne sont là que parce qu'ils l'ont choisi. Rien ne les oblige à venir mais ici, ils ne sont pas seuls. Au milieu des étudiants qui viennent avec « leurs paquets de papier », ils se reconnaissent tacitement des affinités et des complicités avec ceux qui, comme eux, viennent pour le plaisir d'apprendre pour soi.
- 9 Ils trouvent ainsi dans cette cohabitation positive les moyens d'affirmer leur propre légitimité. En se définissant comme des habitués de la Bpi, certains vont même jusqu'à signaler qu'ils sont ici, avec les étudiants, à leur place comme nulle part ailleurs. « C'est pour nous. Georges Pompidou nous a laissé ça pour qu'on puisse s'améliorer, réviser », dit ce coiffeur à la retraite. En parlant « des jeunes qui font du bruit... enfin des gens », Henri en profite pour rappeler que « le Centre au départ a été créé pour les adultes... enfin pour tout le monde ». Tout le monde, c'est d'abord tous ceux qui, justement, ne sont pas inscrits à l'université et qui ont le droit d'être là sans avoir à justifier de quoi que soit.
- 10 L'enjeu est énorme, en particulier pour tous ceux que le système scolaire a exclus. À la Bpi, les autodidactes trouvent la possibilité d'exister autrement et de se construire une identité dans un monde qu'ils s'efforcent de refaire à leur mesure. À une formation diplômante, ils opposent un projet personnel, ambitieux, peut-être utopique mais qu'ils peuvent néanmoins entreprendre concrètement. Ils ont un « objectif à atteindre » qui justifie le temps qu'ils passent à la bibliothèque et les engagent sur une durée indéterminée. S'ils n'ont pas les « titres » qui correspondent à ce qu'ils font ni de diplômes à préparer, ils peuvent être reconnus pour le travail qu'ils accomplissent. Leur motivation, leur régularité et leur ancienneté à la Bpi permettent à ces autodidactes de prendre, face aux étudiants, une place de « professionnel ».

Quatre étudiantes

- 11 Il est 16 heures, à la veille de la fermeture. Dans la coursive au deuxième étage, à l'entrée de la Bpi, quatre jeunes filles discutent. Deux d'entre elles sont en train de déjeuner. Elles ont posé sur la rambarde le repas qu'elles ont apporté dans une boîte en plastique et mangent debout. J'ai devant les yeux une de ces scènes tant de fois aperçues, un des multiples exemples de l'utilisation de cette coursive comme lieu de pause par ceux qui s'organisent pour passer la journée à la Bpi sans négliger le moment du repas.

- 12 Ma présence avec la caméra attire leur attention et déclenche une discussion animée. Elles auraient aimé garder des images de cette bibliothèque où elles ont tant de souvenirs en commun. La fermeture n'est plus une perspective lointaine et abstraite, c'est demain, et elles ont envie de dire à quel point cet endroit a compté pour elles. Je pose la caméra pour ne pas les gêner car deux d'entre elles n'ont pas envie d'être filmées, et j'enregistre en témoin une conversation dans laquelle j'interviendrai peu. Sur le ton de la nostalgie, elles évoquent en vrac et avec volubilité tout ce qui les a marquées à la Bpi. Elles parlent à plusieurs voix pour raconter les « bons moments » qu'elles ont eu l'occasion de partager ensemble. Le rythme est rapide, les phrases sont courtes et se terminent dans des éclats de rire. Par moments, l'excitation retombe et chacune d'elles semble se perdre dans ses pensées, le sourire aux lèvres avant de rappeler comme dans un refrain : « Ça va nous manquer quand même. »
- 13 Elles ont 21 ans, habitent en banlieue et sont d'origine africaine. Elles étudient les relations internationales dans la même école à Paris. À la Bpi, elles viennent régulièrement depuis plusieurs années. Elles peuvent rester la journée entière. C'est aussi une « sortie » autorisée par la famille et « un prétexte pour quitter la maison ». Ici, elles retrouvent leurs amies et peuvent rencontrer des garçons. Si elles ne viennent pas ensemble, elles s'arrangent pour se donner rendez-vous. Elles n'aiment pas rester seules et ne s'attarderont pas si les autres ne sont pas là.
- 14 Très attachées à leurs habitudes, elles ont trouvé leurs repères dans un secteur de la bibliothèque d'où elles ne s'éloignent que rarement. Il ne leur est même jamais venu à l'idée de prendre l'escalator jusqu'au dernier étage pour voir le panorama, se rendre à la cafétéria ou encore au musée, ne serait-ce que par simple curiosité. Elles savent bien que des milliers de touristes viennent du monde entier pour visiter l'endroit, mais elles reconnaissent que l'art ne les intéresse pas. Elles suivent invariablement le même chemin qui les conduit à leur « territoire » au troisième étage de la bibliothèque, près des fenêtres, où elles s'entourent de gens qui s'intéressent à la même discipline. Et si par hasard, elles ne trouvent pas de place dans ce secteur, elles s'assoient par terre mais ne s'installeraient jamais ailleurs et surtout pas au premier étage, qu'elles considèrent comme un repère de gens bizarres. « C'était interdit mais on se gardait des places », dit l'une d'elles sur le ton de la confiance. Cette pratique régulière et plutôt mal jugée par les autres usagers leur permet de se fixer dans un espace où elles sont sûres de se retrouver et de s'imposer en groupe à la même table. Mais en déclarant ouvertement qu'elles s'autorisent à transgresser certaines règles de la Bpi, elles s'affirment aussi comme des familières du lieu. Oser la transgression, déclasser volontairement les livres ou les cacher derrière les plantes, c'est non seulement se réserver en pratique le monopole de documents, mais c'est aussi faire jouer un privilège qu'elles s'accordent en tant qu'habituées. Du reste, c'est une astuce dont elles ne peuvent se blâmer parce que « tout le monde fait ça » et qu'en plus « c'est un mec qui nous l'a appris ».
- 15 En habituées d'une bibliothèque qui est aussi un lieu de vie, le temps qu'elles passent ici dépasse largement celui qu'elles consacrent à leurs activités strictement studieuses. L'une d'elles avoue qu'il lui est arrivé de venir pour ne rien faire. « Des fois, on ne venait que pour traîner. » Le verbe « traîner » est d'ailleurs identifié comme un « lapsus révélateur ». En s'installant pour la journée, elles s'accordent de longs moments de pause dans la courative, prennent le temps de discuter comme de manger ensemble ce qu'elles ont préparé pour l'occasion. Elles ont fait des connaissances, se sont fait « pas

mal draguer », ont éprouvé le plaisir des complicités que l'on ressent en se retrouvant, sans se donner forcément rendez-vous, dans ce lieu que l'on a choisi pour des raisons différentes et que l'on fréquente au même moment. La Bpi est un lieu suffisamment grand pour que se jouent toutes ces activités sociales qui tiennent beaucoup de place dans leur emploi du temps. Elles ne cherchent pas à revoir à l'extérieur les gens qu'elles peuvent rencontrer dans le contexte de la bibliothèque. Ce sont des relations qui restent limitées à l'environnement de la Bpi et qui lui appartiennent.

- 16 Parmi tous les habitués qu'elles reconnaissent maintenant à la Bpi, il y a tous ceux, plus âgés, qui ne leur ressemblent pas et qu'elles ne comprennent pas toujours. La plupart des étudiants gardent leur distance avec ces usagers si différents qu'ils observent sans les rencontrer. Mais elles sont Africaines et entrent facilement en contact avec les autres Africains de la Bpi. Elles se situent par rapport à leur communauté très largement représentée à la Bpi, surtout au troisième étage qui regroupe des matières telles que la comptabilité, la gestion ou le droit. Les Africains sont effectivement moins nombreux au premier étage consacré aux arts, à la littérature ou la philosophie. La plupart des nombreux habitués dont elles parlent, en dehors des marginaux, sont Africains. Elles en connaissent beaucoup, à tel point que l'une d'entre elles a l'impression que tous les gens âgés à la Bpi sont des Africains. Le regard qu'elles portent sur eux, bien que plein d'humour, est souvent sans concession. Si certains font des études, ont une profession, d'autres ont des projets qui les laissent sceptiques. C'est le cas de ce Centrafricain qu'elles ont surnommé Charlie. Charlie s'appelle en réalité Jacques et c'est le premier habitué de cette bibliothèque que j'ai rencontré. Il connaît beaucoup de monde ici, en majorité des Africains, et son assiduité fait de lui un personnage particulier de la Bpi [voir *infra*, entretien avec Jacques].
- 17 Parmi ces habitués qu'elles côtoient, les femmes sont totalement absentes. Et pour cause : si les jeunes Africaines sont largement représentées au sein de la population étudiante, elles semblent disparaître à la fin de leurs études. Lorsqu'elles évoquent la femme africaine, nos étudiantes en profitent pour blâmer le comportement irresponsable de ces hommes qui prétendent venir étudier pendant que leurs femmes les entretiennent. Sans rien remettre en cause (« C'est comme ça chez les Africains ») mais bien décidées à ne pas ressembler à ces femmes dominées, elles ne se reconnaissent pas non plus à travers leurs aînés masculins.
- 18 Elles ne parleront pas de leur avenir. Pour l'instant c'est la fermeture de la bibliothèque qui les préoccupe. Étudiantes, leur présence ici est liée à leurs études et deux ans de fermeture, c'est tellement long qu'elles n'envisagent pas d'y revenir un jour. Dans deux ans, elles auront terminé leur cursus, donc Beaubourg, « c'est plus la peine ».

- 19 La restitution de cette conversation spontanée présentait dans son intégralité des difficultés de lecture liées à la longueur du texte et à l'éparpillement des sujets abordés. Il a fallu, comme pour les autres entretiens, faire le choix de supprimer certains passages. Dans ce contexte particulier, il nous a aussi paru souhaitable de regrouper, lorsque c'était possible, les différents thèmes abordés. En respectant l'enchaînement des interventions, sans dénaturer ni trahir les propos, ce montage propose ainsi une lecture plus facile de cette conversation à quatre voix.

Dimanche 28 septembre, 16 heures

« Ça va nous manquer, quand même... »

- Non, mais moi vraiment, c'est une époque de ma vie quand même...
- Mais moi, ça fait quatre ans que je viens ici. Depuis que je suis passée en terminale... Comment ils peuvent nous faire ça ! Ça va me manquer quand même. C'est pareil. Il faut grandir, il faut savoir tourner la page.
- À partir de quand ça ferme ?
- À partir de lundi, je crois.
- Quel lundi ? Lundi-là ? Le 29 ?
- Mais oui !
- Demain ?
- Oui, après c'est fini.
- Donc demain c'est le dernier jour ?
- Et c'est pour deux ans ?... Oh là, là ! Où on va aller maintenant ?
- Mais elle va nous manquer quand même. J'aime bien cette bibliothèque.

20 Elle est conviviale et tout. J'aime bien l'atmosphère. Les gens sont jeunes, sympathiques.

- Déjà, on ne paye pas.
- Je crois que ça ouvre dans le quartier de l'Horloge, rue Brantôme. Ils vont transférer quelques bouquins là-bas. J'espère que ce sera bien.
- Mais ça ne sera pas pareil.
- Sainte-Geneviève, c'est carrément une église. La Documentation française, c'est loin de toute civilisation, il n'y a personne. C'est austère.
- Et la Bibliothèque Mitterrand, à 4,50 francs la photocopie, et il faut s'abonner à 150 francs l'année. Il a déconné Mitterrand.
- Et franchement, les bibliothèques dans les facs, c'est même pas la peine.
- Et les longues queues qu'on a faites pour la bibliothèque, pendant des heures, sous la pluie, en hiver !
- Avec tout ça, si on ne réussit pas dans notre vie !
- Ça va nous manquer quand même.
- Moi, l'homme de ma vie, je l'ai rencontré ici.
- C'est ça !
- Et les pauses, les pauses de deux heures qu'on se donne. Là, ça fait déjà une heure.
- Les pauses, c'est trop bien. En été, il y a des gens qui chantent, qui font des spectacles. C'est bien quand même.
- Même si on avait des examens, on était là à rigoler.
- Des fois, je venais pour ne rien faire, je ne sais pas pourquoi, c'était mécanique.
- Elle a sa vie à Beaubourg.
- C'est elle qui m'a entraînée ici.
- En fait, quand je sais qu'il y a les autres, j'ai tendance à rester. Mais quand je suis seule, je fais mes photocopies et je pars. Je préfère travailler avec les autres, en fait.
- Moi, je ne reste jamais seule, jamais. Je trouve toujours quelqu'un.
- Mais, c'est vrai que ça me fait de la peine, Beaubourg, j'aimais bien aller à Beaubourg quand même.
- C'est un prétexte aussi pour quitter la maison.
- Des fois, je dis à ma mère que je vais à Beaubourg alors que j'ai rendez-vous avec des garçons.
- Mais c'était Beaubourg le prétexte. Et maintenant il n'y a plus de prétexte.
- Où je vais retrouver mes amies maintenant ? C'est fini.
- Et puis en plus ça ferme demain et il y a des gens à qui je voulais parler. Ils viennent tout le temps ici. Y'a des garçons, ils sont trop mignons.
- Ça fait quatre ans que je dis celui-là il faut que je lui parle. J'ai honte.
- C'est demain le dernier jour. Tu te lâches.
- Et ce qui est bête, c'est qu'on ne les verra peut-être plus, ni aujourd'hui ni demain.
- Il y a des gens que tu ne vois qu'à Beaubourg...

Vous venez toujours un peu aux mêmes heures ?

- Voilà. Toute la journée. Oui, on est là vers 10-11 heures et on repart le soir vers 19h30-20 heures. Oui, on y passe carrément la journée. On amène nos casse-croûte... C'est la honte. Elle apporte carrément les couverts, le poulet, le riz, la nourriture africaine. On emmène tout ça.

- Pour certains, c'est carrément le pique-nique. J'ai déjà vu ça... des thermos, les plats, les assiettes en carton. Déjà, avec son poulet, je suis outrée mais alors eux avec leur pique-nique, c'est même pas la peine.
- Il y a bien un vendeur ambulant qui se met dans le couloir. Il y a la queue et en plus, ils ont monté les prix. Ils savent qu'on ne peut pas descendre acheter un sandwich dehors sinon il faut refaire la queue pendant deux heures. Ils en profitent. Et quand on a compris le système, on n'a plus jamais rien acheté, plus jamais.

« On avait nos places... »

- Ça va nous manquer. On avait des places.
- On est toujours à la même place. On n'a jamais changé.
- Depuis trois ans, la même place.
- Les autres places ça nous intéressait pas. Moi, j'arrive pas à travailler ailleurs. Je suis désolée.
- On a pris l'habitude de travailler là.
- Et on sait où on doit se retrouver. À chaque fois, on sait que si on doit se donner un point de rendez-vous...
- C'était interdit, mais on se gardait des places.
- Et puis si on savait qu'on arriverait en retard le lendemain, on cachait des livres.
- Derrière les plantes... on cachait des livres...
- On les récupérerait le lendemain. Au moins, personne ne pouvait les prendre.
- On va être grillées dans Beaubourg !
- Mais non, ça ferme demain.
- Tout le monde faisait ça, tout le monde cachait des livres.
- C'est un mec qui nous a appris ça, en plus !
- On les décline en fait.
- On les décline et on sait les retrouver.
- Il y a des fois, on mettait deux ou trois jours pour trouver un livre.
- Et dès que tu le chopais, il fallait le cacher.

Et là, vous vous installez au troisième étage ?

- Voilà, dans le fond. Toujours vers les fenêtres, les tables qui sont perpendiculaires. Les autres places, c'est pas intéressant. Les personnes intéressantes se mettent souvent près de la fenêtre. On ne change jamais.
- Et c'est vrai que moi, si je n'ai pas de place au troisième, je pars en fait.
- Moi aussi. Je suis comme ça.
- Moi, c'est pareil, pas question d'être en bas. J'aime pas les gens ils sont bizarres.
- En haut, ce sont des gens biens, l'économie, la médecine, droit, chimie, physique...
- En bas, ce sont les artistes. En haut, ce sont les gens sérieux. En bas, ils sont bizarres, et ils ne sont pas beaux.
- Si on réfléchit bien, c'est bizarre un comportement pareil.
- Ce n'est pas bizarre, c'est naturel, c'est normal. C'est l'habitude. L'homme, il aime bien avoir son territoire, il n'aime pas changer. C'est comme moi, sans Beaubourg je ne sais pas où aller.
- Et on fait bien la queue pendant deux heures pour rentrer et il n'y a même pas une place. On s'assoit par terre.
- Et pourtant, moi, j'étais matinale. À 10 heures, quand la porte s'ouvrait, j'étais toujours là. Je gardais les places pour les autres. Je me faisais pas mal insulter.
- On était plusieurs, on atteignait une dizaine des fois.

- On prenait toute une table. On est tout un groupe. Il n'y a pas que nous. Il y a des tonnes de groupes.
- On se connaît de vue.
- On a fait pas mal de connaissances ici, que ce soit avec des filles ou des garçons.
- Voilà ce qu'on fait à Beaubourg, on discute, on se donne rendez-vous.
- Et on a examen à partir de mercredi, et voilà on discute, ça va faire deux heures qu'on est là.
- On a passé de bons moments... la queue, le manque de place. Non, c'est rien. On a bien rigolé et c'est important pour les études.
- Et ça nous fera des souvenirs à toutes en commun.
- Dans deux ans, nous on aura déjà fini nos études.
- Deux ans, c'est quand même beaucoup. Ce ne sera même plus la peine pour nous. Nous on aura déjà fini.
- C'est plus la peine. C'était trop bien ! Les bonnes choses ont toujours une fin.
- Les filles, en trois ans qu'on vient ici à Beaubourg, on n'a jamais fait les musées.
- On n'a jamais dépassé la bibliothèque. On n'est jamais monté au cinquième...
- Ah oui, je m'arrête ici. J'ai jamais pris l'escalator.
- Les Africains ne s'intéressent pas beaucoup à l'art.
- La bouffe et la musique, c'est ça l'art pour eux.
- On n'a pas fait d'exposition. C'est vraiment dommage...
- Ce n'est pas dommage, c'est normal... C'est payant.
- Moi, ça ne m'intéresse pas donc pourquoi je vais aller payer ?
- Mais franchement, je trouve que les expositions, c'est inutile.
- Arrête ! Il y a des gens du monde entier qui viennent pour voir ces expositions.
- C'est l'endroit le plus visité avant la Tour Eiffel, oui, j'ai lu ça.
- Tu es un touriste, tu te dois de visiter les musées. C'est tout. Ça fait intellectuel.
- Et puis en plus, la bibliothèque était bien située. Dans un bon quartier, il y avait plein de magasins. Des fois, on en avait marre et on allait se promener, faire les magasins. Et le KFC, Mac Do juste à côté. C'était trop bien. Et puis c'est vrai, il y a plein de jeunes. J'aime beaucoup ce quartier. Et voilà ce qu'ils nous font. On va devoir aller à Tolbiac. C'est invivable là-bas. Moi, je veux bien bosser, mais c'est trop sérieux. J'aime bien quand les gens me dérangent... « Taisez-vous, s'il vous plaît. » À Beaubourg, tout le monde rigole, tout le monde s'engueule.

« Là au moins il y a des gens différents »

- Il y en a qui ne vont pas s'en remettre, comme Charlie...
- Alors, lui, je suis sûre que, même quand on va fermer Beaubourg, il va se cacher quelque part. On va fermer sur lui. Je te jure. Je le vois très bien comme ça.
- Mais lui, à 10 heures tapantes, il est là. Le matin, quand ça ouvre, il est là. Tous les jours de ma vie, je l'ai vu. Déjà, il n'a jamais été malade. Je le voyais toujours là. Et ça fait quatre ans qu'il essaie de rédiger un bouquin et jusqu'à maintenant, aucun résultat. Il est quand même âgé. Il a 40 ou 50 ans.
- Oh, 50, c'est exagéré !
- Mais je te dis, il est bien conservé... mais il a 50 ans !
- Mais il me fait de la peine, parce que j'ai l'impression que sans Beaubourg, il est perdu. Il ne fait rien de sa vie, il ne va pas se promener, il n'a pas de maison. Je ne sais même pas où il habite ! Mais un jour, il faut que je le suive. Je ne sais pas où il habite celui-là.

Et ce Charlie dont vous me parlez, c'est qui ?

- Un Black. Oui, c'est un Centrafricain, on a fait sa connaissance. Il ne s'appelle pas Charlie... On l'a surnommé Charlie.
- Charlie, ça lui va trop bien. On l'a surnommé Charlie.
- On lui a demandé si on pouvait l'appeler Charlie et il était d'accord. On l'appelle Charlie depuis.
- Il est marrant mais des fois on le fuit, mais grave.
- À une époque, il venait jusque là où on était assises.
- C'est la honte. Il nous suivait. Tout le monde nous regardait comme ça. Mais qu'est-ce que ces filles font avec ce gars !
- Il est prise de tête. Mais il est vraiment gentil, au fond.
- Il nous dit qu'il écrit trois livres en même temps
- C'est pour épater les filles. Moi, je le connais.
- Mais Charlie, il m'a déjà aidée, il m'a déjà donné cinq francs pour faire des photocopies...
- Tu te rappelles... un jour, il t'a fait l'introduction d'un devoir.
- Ah oui.
- Il t'a aidé. Il t'a donné des idées...
- Il est gentil.
- Quand il voit des jeunes qui passent le bac, qui n'arrivent pas à faire des exercices, souvent, il les aide.
- Je vois pas mal de gens qui s'entraident en maths, comptabilité...

« ils peuvent nous aider plus tard »

- On a connu des menteurs, des dragueurs, des dérangés, des déçus de la vie, des divorcés, des traumatisés des études...
- Surtout des déçus de la vie, il y en a beaucoup. Ils ne savent plus quoi faire de leur vie. Ils viennent à la bibliothèque pour se balader, faire n'importe quoi... comme ce Sénégalais, monsieur Diallo.
- Monsieur Diallo, alors là...Tu sais, il manque d'amis. Ce sont des gens qui n'ont pas d'amis.
- Dès qu'il parle, il peut te prendre une heure...
- Il vend des choses... Je l'ai vu... Il est tout le temps à Châtelet-Les-Halles avec des garçons qui vendent des cartes téléphoniques et tout ça.
- Il dit qu'il habite à Neuilly.
- Mine de rien, on n'a jamais abordé quelqu'un.
- Comme des pigeons. C'est comme si on avait des graines sur nous, ils viennent...
- Ils sont attirés comme des abeilles.
- Ou ils sont à côté de nous, ou ils sont en face de nous, des fois on se regarde...
- Ils voient un intitulé de cours, et comme ça s'enclenche la conversation... Jamais j'ai abordé quelqu'un. Jamais...
- Il y a des gens que je repousse tout de suite mais il y a des gens qui sont intéressants... On peut en tirer quelque chose plus tard.
- Quelque chose comme quoi ?
- Il peut t'aider dans la vie plus tard. Il y a des gens qui font des études vraiment très poussées... ils peuvent nous aider.
- On peut leur demander comment ils ont fait pour y arriver, ils peuvent nous aider... Comme Jean-Paul Cayenne, un Congolais qu'on a croisé ici. Il nous a aidées pour nos mémoires... Il y

a des gens qui sont intéressants. Je ne sais pas, ils peuvent te pistonner un jour, te présenter un prof d'université, pour un troisième cycle.

- Et puis souvent, il y a des gens à Beaubourg qui veulent devenir président, ministre...
- Il ne faut pas les perdre de vue.
- Mais il y en a qui n'ont rien compris. Et je ne sais pas ce qu'ils vont faire dans la vie.
- Il y a des ratés vraiment qu'il ne faut même pas connaître.
- Parce exemple, s'ils ont 40 ans et qu'ils sont en maîtrise... Vas-y s'il te plaît...
- À 40 ans, on travaille, on a déjà fait dix ans de carrière...
- En maîtrise de sociologie. Dis-moi ce qu'il va faire avec ça.
- Ça, c'est chômage gratuit.
- Mais il y en a qui font des études une profession. Ce sont des étudiants pour la vie.
- Ils ne savent pas décrocher. Ils continuent.
- Entre-temps, ils se sont mariés avec des Françaises.
- Mais il faut voir avec quelles Françaises...
- Il y a des Françaises, on dirait des bergères. Elles s'habillent bizarrement, elles sont naïves.
- Il y a mon cousin aussi qui était abonné à la bibliothèque... il est tout le temps là... Il ne veut pas travailler. Il vient tout le temps étudier. C'est un vieux.
- Il a un travail quand même ?
- Non, c'est sa femme qui l'entretient, c'est tout.
- Mon dieu ! Quelle horreur !
- Tu vois, il y a des hommes comme ça. Je pense qu'il n'est pas le seul. Je pense qu'il y en a beaucoup.
- Ils ont des femmes, mais les femmes sont dominées. C'est un genre de femmes qui acceptent tout. Le mari étudie, c'est elle qui travaille et ramène l'argent à la maison.
- Ils étudient pourquoi ?
- Et après, ils vont prendre une deuxième femme. Elle ne va rien gagner.
- C'est mieux que les Européens. Eux, c'est des hypocrites, ils font ça en cachette. Si la femme, elle fouille, elle pleure, elle divorce. Chez nous, il n'y a pas de divorce, il y a une deuxième femme et puis une troisième. Et c'est comme ça.

« On ne devrait pas les chasser mais quand même, ils dérangent... »

- Et monsieur Ousmane mon dieu !
- Alors, lui, j'aurais préféré ne pas faire sa connaissance, par contre.
- Il est terrible. Je me demande même s'il est prof d'université.
- C'est faux. Il est menteur.
- Je comprends pourquoi sa femme l'a quitté.
- Il a disjoncté... parce que quand il parle comme ça : « Oui, tu as du sang peul dans les veines... » mais fous-moi la paix avec les Peuls.
- Et Viking ?
- Il est sympa mais c'est un cas, lui aussi.
- Et celui qui vole les cartes de photocopies quand tu ne fais pas attention. Il est toujours là. Je l'ai vu aujourd'hui. Il fait semblant de vouloir photocopier quelque chose et dès que quelqu'un s'en va, il prend la carte. C'est un voleur.
- Mais on le reconnaît. On pourrait le dénoncer mais on a pitié quand même.
- Et ceux qui se servent de papier machine.
- Des feuilles blanches, il y a tout un stock ici. Franchement, il était de bonne qualité.
- Mais il ne faut pas le dire, on ne pourra plus le faire.

- C'est trop tard de toute façon et puis ils ont revu leur technique, il n'y a plus de papier, ils ont compris le système. Parce que nous-mêmes, on piquait des feuilles pour nos cours.
- Ce n'est pas piquer, on se servait. C'était à la disposition de tout le monde.
- Tiens, regardez celui-là qui s'en va. C'est la personne dont je voulais parler... celui qui n'arrête pas de draguer... Il n'y a rien dans son sac. Il vient pour draguer avec sa tête de play-boy. Il est comme ça toujours en train de draguer... il regarde...
- Il prend une vingtaine de livres et il les met sur sa table. Et c'est interdit pourtant parce qu'il prive pas mal de gens. Et il est là tous les jours.
- Il y en a qui viennent que pour draguer. Ils sont bien habillés, bien parfumés et ils viennent pour draguer les femmes.
- Et l'autre qui est là à guetter. Il guette sans arrêt.
- Il est vraiment mignon mais il est là dans les rayons, entre les livres, il essaye de regarder les filles...
- On s'est fait pas mal draguer ici.
- Ça va nous manquer aussi, ça.
- Il y a toutes sortes de gens : des vieux, des jeunes.
- Là au moins, il y a des gens différents. C'est bien, on apprécie. On voit des gens qui sont bien. Il y a même des enfants et des bébés. On devrait mettre un atelier ici.
- Il y a aussi des clochards...
- Il y a l'autre aussi, le Chinois bizarre, qui fait toujours des bruits. Il ne prend que des livres d'astrologie, il regarde les étoiles, il tourne les livres dans tous les sens. Il s'énerve, il pousse des cris, fait des rots, c'est horrible.
- Il passe, il regarde les gens, il fait des grimaces et il s'en va. Le Chinois, c'est ce qu'il fait. Lui, on ne peut pas le virer d'ici.
- Je me demande s'il parle celui-là.
- Il n'a jamais dit un mot, il n'a jamais ouvert la bouche.
- Il est dépassé dans sa vie.
- Une fois les gardes sont venus le chercher.
- D'ailleurs, il y a beaucoup de clochards qui sont habitués ici... Il y a une odeur. La bibliothèque, elle est publique, on ne devrait pas les chasser, mais quand même, ils dérangent, c'est ça le problème.
- Et il y a un monsieur qui n'a plus de cheveux, et énormément de barbe, il ressemble à Karl Marx. Je l'ai vu encore tout à l'heure.
- Et voilà, Jésus... le barbu qui est en train de monter l'escalator. Je suis sûr qu'il n'a pas de femme celui-là parce que franchement...
- Quelle femme va accepter ça ?
- Comment tu peux lui faire la bise, celui-là, avec plein de poils ! Oh, mon Dieu ! Quelle horreur !
- Lui, si vous voulez le tuer, il faut lui couper les cheveux. Il meurt direct.

« C'est l'ambiance... Ça fait Beaubourg. »

- Il y a aussi trop de Blacks ici !
- Mais non ! C'est proportionnel aux Blancs.
- Il y a pas mal d'Asiatiques aussi, il y a de tout.
- Moi, tous les gens âgés que je vois, ce sont des Africains.
- Ils ne savent plus quoi faire de leur vie, ces personnes.
- Ils font de la peine quand même.

- Et il y en a qui viennent ici juste pour parler. Ils viennent ici en groupe, ils discutent de la politique, ils sont terribles. Ils ne viennent pas pour étudier. C'est juste un lieu de rendez-vous. Je n'arrive pas à comprendre les Africains ! C'est quoi leur but dans la vie !
- Arrête ! T'es Africaine ou pas ?
- Non mais je sais ! Mais je n'arrive pas à... je m'étonne quoi. Enfin je ne sais pas.
- Mais ils sont marrants. C'est charmant quand même. C'est l'ambiance... Ça fait Beaubourg. S'ils n'étaient pas là, franchement ça serait triste. Et puis, ils nous draguent. Des fois on en a marre de travailler. Il faut qu'on se fasse un peu draguer.
- Des fois, on est là, on regarde tout le monde. Comment elle est habillée, celle-là !
- Effectivement, il y a des défilés !
- Il y a des filles, ici, surtout l'été, qui viennent pour draguer. Elles viennent en minijupe. Mais comment tu peux venir comme ça. Tu viens pour bosser ou pour draguer ?
- En été, c'est climatisé, je me demande pourquoi elles viennent en minijupe !
- Et des petits débardeurs ! Il fait froid là-dedans ! C'est climatisé. Je n'arrive pas à comprendre.
- Elles sont là. Elles se lèvent toutes les dix minutes, comme ça. Elles marchent tac, tac... les fesses qui font ça... Et les garçons n'en peuvent plus, ils ne peuvent plus travailler.
- Il y en avait pas mal qui avaient du mal à se concentrer. Tu te rappelles du gars... il est quoi ? Djiboutien ?... Il nous a dit qu'il va à Sainte- Geneviève parce qu'à Beaubourg, les filles, il ne peut plus. Il ne peut pas se concentrer.
- En plus ici, il y a des gens qui t'envoient des mots.
- Je me souviens d'une fois où on est allé aux toilettes, moi et elle, on revient et il y avait un mot sur sa table. Quelqu'un qui a dit : « Je suis à la rangée de gauche, derrière vous... »
- Il faut aussi parler des petits couples ici à Beaubourg. Ils sont assis l'un à côté de l'autre. Ils s'embrassent pendant des heures.
- Et quand c'est des habitués, on sait quand c'est fini aussi... On ne les voit plus l'un à côté de l'autre.
- Ils devraient s'embrasser dans le couloir...
- C'est la honte partout. T'as une maison, va là...
- Des mains qui passent par-ci par-là.
- Sous les tables...
- Les gens sont mal élevés...

« C'est comme si on était de la même maison. »

Un étudiant les reconnaît au passage et s'arrête pour les saluer. Plus âgé qu'elles, il est Africain lui aussi.

- Bonjour Léon.
- On va vous voir sur quelle chaîne ?
- La 3. Dans *La Marche du siècle*, sur la fermeture de Beaubourg...
- Et c'est à propos de quoi ?
- De la bibliothèque...
- Dis-nous ce que tu en penses, toi...
- Ce que j'en pense, moi ?... Ça fait quand même six ans ou sept ans que je viens ici... depuis la classe de première... Je connaissais déjà, je venais... pas vraiment pour bosser... ou faire des recherches, pour des exposés. Mais à partir de ma première année de fac, j'ai traîné souvent là. -Traîner ! Voilà le lapsus révélateur. À croire qu'on ne vient ici que pour traîner.

- C'est-à-dire... je me dis que si je rentre à la maison, je vais zapper la télé, je vais avoir tendance à prendre mon téléphone... Donc quand je viens ici déjà, t'es dans une ambiance d'étude et l'ambiance est calme...
- Calme ?
- Calme, oui... D'habitude, c'est ça quoi. Tu es obligé de t'asseoir, de bosser. Et tu peux retrouver des amis, et pourquoi pas des connaissances. Je t'ai connue ici. On s'est connu ici, non ? [Rires]
- Et il y a des gens aussi que tu ne vois qu'à Beaubourg et pas ailleurs. Il y a des amis que tu ne rencontres qu'ici et pas ailleurs.
- En principe, moi, la plupart des gens que je vois ici sont des gens qui sont à la même fac que moi, que ce soit en droit, en AES ou en psychologie. À la fac, on se voit, on se dit à peine bonjour. Mais quand on se voit là, c'est différent. C'est comme si on était de la même maison, quoi.
- Voilà, ça donne l'occasion de discuter un peu plus.
- Au fait, il est quelle heure ? Voilà comment on bosse...
- On y va maintenant. À demain.
- Oui, demain aussi on est là.
- Bonne soirée. Au revoir.

Henri

La rencontre

- 21 J'avais repéré Henri depuis longtemps à cause de son installation très personnelle, marquée par l'utilisation d'un lutrin, mais je n'avais pas osé l'aborder. C'est une habituée du Laboratoire de langues qui me le présente. Tout en esquivant l'entretien que je lui demandais, cette femme se fait l'intermédiaire de la rencontre, devenant ainsi un « passeur » privilégié de mon parcours dans les espaces.

- 22 Avec elle, je quitte l'Espace de langues où je m'étais installé depuis quelque temps pour aller non loin de là jusqu'au bloc de tables où se trouve Henri. Elle le connaît de vue depuis longtemps. Comme elle, il s'intéresse aux langues et vient tous les jours à la même place. Elle me le montre mais ne veut pas que j'aie le voir directement et me demande de l'attendre. Je la regarde s'éloigner, le saluer, lui parler et, quelques instants plus tard, me faire signe de la main. C'est une habituée, elle connaît le lieu, elle en connaît les règles tacites entre lecteurs. Il en est une, importante à ses yeux, qu'elle m'indique clairement : on ne va pas voir n'importe qui n'importe comment. En abordant directement Henri, comme je l'ai abordée elle-même, j'aurais commis une nouvelle indiscretion que les fidèles du lieu ne s'autorisent pas souvent. S'ils avouent une certaine curiosité pour leurs voisins, il est rare qu'ils essaient d'entrer en contact avec eux. D'une part, « ça ne se fait pas », d'autre part, ils n'y tiennent probablement pas. Les rencontres sont toujours possibles mais l'anonymat préserve « la part de mystère » qui les entoure. Les sociabilités discrètes et muettes les rassurent autant que la possibilité de rencontrer quelqu'un qu'ils connaissent et à qui ils pourront parler. En imaginant ce que les autres font ou ne font pas, ils se fabriquent une image, s'inventent une identité. Ils ont besoin des autres mais, pour cela, ils s'en protègent.
- 23 J'apprendrai pendant l'entretien avec Henri qu'ils ne s'étaient encore jamais parlé bien qu'ils se connaissent de vue depuis plusieurs années. Cette rencontre provoquée involontairement par ma présence ne servira pas non plus de prétexte au début d'une nouvelle relation. Ils ne se reparleront pas. Cela n'est pas nécessaire comme me l'expliquera Henri.

L'homme au lutrin

- 24 Dans l'immense bloc de tables qui longe les baies vitrées et l'allée centrale du premier étage depuis l'escalator jusqu'aux rayons littéraires étrangères, Henri a choisi la

dernière table. Les livres dont il a besoin sont juste derrière lui et d'un simple coup d'oeil, il balaie tout l'étage de la bibliothèque. À sa gauche, il a une vue imprenable sur la ville. « C'est pour la lumière, je préfère la lumière d'ici. » Les baies vitrées sont ornées de plantes vertes, au bord d'une allée peu fréquentée. Henri ne vient jamais sans un lutrin qu'il a fabriqué lui-même. « Avec mes lunettes, c'est plus pratique. » Et puis les tables ne sont pas larges, on est vite envahi par les autres lecteurs. Henri peut ainsi tout à la fois s'installer confortablement au milieu de ses dictionnaires et délimiter son territoire. Un sac à dos lui permet de tout transporter : les livres et dictionnaires qu'il ne trouve pas ici, plusieurs classeurs de notes et son lutrin pliable. Il faut dire qu'il a belle allure avec son installation. Plus âgé que ses jeunes voisins mais en *jean* et *sweat-shirt*, on le prendrait facilement pour un universitaire décontracté.

- 25 Il est 18 heures et il y a déjà moins de monde dans les espaces. Pour l'entretien, nous choisissons de nous déplacer de quelques mètres. À l'écart des tables, entre les rayonnages et les baies vitrées, nous sommes isolés dans une ambiance feutrée, sans voisin immédiat. C'est là, entre les plantes vertes, que quelques lecteurs trouvent habituellement refuge. Ils ne prennent pas de notes contrairement à la majorité des étudiants. Tournés vers l'extérieur, face à la ville et dos à la bibliothèque, ils sont ici à l'abri du regard des autres tout en continuant à percevoir leur présence. Installés dans des fauteuils, avec souvent une pile de livres posés par terre à côté d'eux, ils trouvent un confort et une liberté dans leurs postures qui leur permettent de se mettre à l'aise et de lire un peu comme chez eux. La distance qui nous sépare du lecteur le plus proche est suffisante pour que nous nous sentions autorisés à parler. Mais lorsque plus tard, nous retournerons à sa place, Henri se mettra tout naturellement à chuchoter.

« Ça m'a toujours intéressé, le savoir »

- 26 Pendant l'entretien, Henri parle vite, très vite comme s'il voulait tout dire en même temps. Il trébuche sur les mots, ne termine pas toujours ses phrases qu'il enchaîne sans reprendre son souffle.
- 27 Depuis qu'il est à la retraite [il a 62 ans], Henri est là tous les après-midi. Il arrive peu après l'ouverture pour éviter les files d'attente et repart vers 18 heures. « Le savoir » l'a toujours intéressé mais il a dû arrêter l'école après le certificat d'études pour exercer divers métiers qui ne le motivaient guère. Gêné sur ce sujet, il ne nomme pas la fonction qu'il occupait avant sa retraite (probablement magasinier dans une usine de métallurgie), parle vaguement d'un service de planning, et ne se souvient même plus de l'endroit où il travaillait. Sous forme d'esquive, il fait allusion à l'informatique qui dorénavant « mâche » le travail C'est comme si l'ordinateur, « cet outil merveilleux », l'avait privé du peu d'intérêt qu'il pouvait encore accorder à sa profession.
- 28 À la Bpi, il poursuit un parcours réparateur qu'il avait entamé aux Langues'O où, pendant six ans, il a suivi en auditeur libre des cours de russe puis de lituanien. Ce nouveau statut lui ouvre les portes d'un « savoir » qu'il ne croyait accessible qu'aux seuls diplômés. Mais pourquoi les langues étrangères ? Pourquoi le russe et le lituanien ? « Combien de fois j'y ai pensé... », dit-il comme s'il n'en savait rien lui-même. Il fait ça pour lui, par « intérêt personnel » et pour « occuper sa retraite ». Il vit seul et n'a pas envie de rester chez lui à ne rien faire. Mais ce qu'il présente d'abord comme une simple « occupation » représente bien plus pour lui. Ces détours du discours sont aussi à l'image de son parcours.

- 29 « À la limite, je voudrais apprendre toutes les langues, ce qui est absurde. » Il voudrait faire du latin et du grec parce que, « pour le français, c'est une base énorme ». La maîtrise des langues – et du français en particulier – est fondamentale pour Henri. Son intérêt pour le lituanien et la linguistique s'enracine en fait dans sa propre histoire et ses origines paysannes. C'est en découvrant que le lituanien est une langue très ancienne, composée de dialectes et de patois, qu'il a pu réhabiliter son propre langage, le patois de son enfance dont il avait honte autrefois. « On disait qu'on parlait patois mais le patois angevin, je l'ai vu d'un autre œil. » Considérés comme des « bouseux » par ce « on » indéfini mais qui faisait néanmoins autorité, lui et ses proches se sentaient « diminués », « abaissés », incapables de « parler français correctement comme tout le monde ».
- 30 Aujourd'hui, Henri a les moyens de démontrer que le patois n'est pas un sous-langage « inventé » par les siens comme il a pu le croire. Le patois a une histoire, il conserve des mots anciens d'origine latine ou celtique qui, s'ils n'avaient pas été « vaincus » par d'autres vocables, seraient aujourd'hui parfaitement français. Henri peut légitimement le réhabiliter en le considérant, désormais, non plus comme du mauvais français mais comme de « l'ancien français ».

« Ici, je me trouve bien »

- 31 Henri a entrepris de traduire un livre lituanien en français. C'est un projet important, ambitieux, qui l'engage à long terme à la Bpi. Mais la tâche n'est pas simple. Faute de grammaire ou de bon dictionnaire lituanien-français, il est obligé de passer par le russe avant de traduire en français. Projet de spécialiste et pratique d'autodidacte se combinent aussi avec des pratiques d'habitué de la Bpi. Henri connaît maintenant son rayon par cœur et, en connaisseur, il peut en pointer les manques qu'il signale à l'institution en suggérant l'acquisition de certains ouvrages.
- 32 À la Bpi, Henri n'est pas « dépaycé ». Il a trouvé sa place et il se sent bien. S'il a choisi la Bpi, c'est « à cause de l'ambiance », notion subjective qui revient dans de nombreux entretiens et que Henri s'efforcera de définir tout au long de notre échange. En opposant l'ambiance de la Bpi à celle de la BnF, il parle de son identité dans un lieu qui incarne une idée de la culture pour tous. « On va trouver là-bas des ouvrages sélectionnés à partir d'un certain niveau, alors qu'ici le Centre Pompidou a ouvert, je crois, pour permettre justement à tous les gens qui n'ont pas eu accès à la connaissance de venir. » Cette absence de barrière symbolique à la Bpi participe au sentiment de liberté que l'on ressent pour soi mais qui se définit par rapport aux autres. Dans « cette atmosphère de jeunes », il retrouve d'autres habitués qui viennent depuis longtemps et dont les attitudes et les manières de faire lui ressemblent. Il ne peut pas dire précisément ce qu'ils font mais ici, il se sent « en accord avec ces gens-là ».
- 33 Apprendre pour soi, c'est pour Henri une activité de loisir, « un délassement ». Mais à la Bpi, c'est aussi un travail, qui lui donne une autre visibilité, un autre statut. Dans ce lieu de tous les regards où chacun est spectateur des gestes de l'autre, la mise en scène de soi a son importance. Henri est là depuis longtemps, à la même place, et son installation le signale aux yeux des autres même si, consciemment, il ne fait rien pour ça. Il raconte en riant qu'un jour, quelqu'un est venu le questionner : « En me voyant, il m'a pris pour un grand ponte de la linguistique. J'ai rien dit, j'ai laissé faire. »

Vendredi 27 juin, 18h30

Pouvez-vous me dire depuis combien de temps vous venez dans cette bibliothèque ?

- 34 Je viens depuis longtemps, depuis peut-être presque une dizaine d'années. Avant, j'y venais moins régulièrement, maintenant je suis à la retraite, donc j'ai tout mon temps. J'y passe facilement cinq à six heures tous les après-midi presque tous les jours. Quand j'ai découvert ça, ça m'a beaucoup intéressé.
- 35 Je suis quelqu'un qui n'a pas fait d'études. J'ai été à l'école jusqu'au certificat d'études, c'est tout. Après, j'ai travaillé. Je ne sais pas si j'aurais les capacités de faire des études, enfin, je pense que si. Ça m'a toujours intéressé le savoir. Le travail que je faisais ne m'a jamais intéressé.
- 36 J'avais entrepris, c'est ce que je fais d'ailleurs maintenant, d'étudier les langues. Il y a quelques années, j'ai suivi des cours de russe aux Langues'O à Clichy. De fil en aiguille, je me suis retrouvé à faire du lituanien.
- 37 Bref, quand je suis venu dans cette bibliothèque, c'était évidemment très différent des autres, parce que, les autres, si vous avez besoin d'un bouquin, il faut le demander, il faut attendre... Ici, vous arrivez, vous avez tout sous les yeux... à la limite, vous vous promenez, vous regardez, vous trouvez quelque chose... C'est ce qui se passe des fois, quand j'en ai un peu marre, que je suis fatigué. Je m'en vais au rayon linguistique, je regarde, je trouve un bouquin de quelqu'un dont j'ai entendu parler et je le feuillette. Donc, c'est très pratique.
- 38 Et évidemment vous avez les ouvrages, les dictionnaires sous la main... Bien sûr, il n'y a pas tout. Par exemple, j'ai parlé du russe, il y a un rayon qui est bien fourni ; par contre, pour le lituanien, il y a peu de volumes... Il y en a eu un ou deux qui ont été achetés suite à une demande que j'avais faite. J'avais demandé d'autres ouvrages mais on m'a

répondu que ce n'était pas une langue considérée comme importante, et que ça le resterait... enfin bref, j'apporte mes ouvrages, mes bouquins...

- 39 Ici, je me trouve bien. À la rigueur, je pourrais rester chez moi mais ça ne m'intéresse pas de rester tout seul dans ma maison. Et je m'y sens bien à cause de l'ambiance. Il y a cette atmosphère avec les jeunes qui sont là... c'est bien, c'est libre. Je trouve que c'est un grand avantage. Il y a une bonne atmosphère.
- 40 Il y a la grande Bibliothèque nationale qui est ouverte. J'y vais parfois le mardi quand celle-ci est fermée... et peut-être que j'irai davantage parce qu'il va y avoir des travaux ici et que je ne sais pas comment ça va se passer... C'est très bien d'ailleurs, c'est magnifique, c'est vraiment bien installé... Au point de vue confort, c'est mieux qu'ici... par exemple, les tables, les éclairages, les chaises... c'est plus confortable qu'ici. Par contre, il n'y a pas la même ambiance. Là-bas, à la limite, c'est presque monacal, c'est très studieux.
- 41 Pour moi personnellement, dans un sens, c'est plus pratique ici parce que je trouve davantage les ouvrages qui m'intéressent. Évidemment j'ai bien vu... d'ailleurs c'est indiqué dans les brochures... elles n'ont pas la même fonction. À la limite, on va trouver là-bas des ouvrages sélectionnés à partir d'un certain niveau. Alors qu'ici, le Centre Pompidou a ouvert dans l'esprit, je crois, de permettre justement à tous les gens qui n'ont pas eu accès à la connaissance de venir.
- 42 À la limite, on trouve tout, davantage. Ce qui fait que, dans un sens, je préfère l'ambiance d'ici, même si, là-bas, c'est plus confortable. Je préfère l'ambiance ici, même si les conditions de travail ne sont pas toujours idéales quand même... Les places sont restreintes, comme tout le monde y rentre... Évidemment, on ne peut pas mettre les gens à la porte... Parfois, l'hiver, ce sont les clochards ou les jeunes qui font du bruit, les gens qui font du bruit. Ce n'est pas toujours évident pour travailler. Mais c'est quand même très bien. Et je trouve qu'un endroit comme ça c'est formidable. D'ailleurs, dans un pays comme la France, ce n'est pas un centre comme celui-là qu'on devrait avoir mais des dizaines ou des centaines dans les grandes villes. Je trouve que c'est quelque chose de très bien. Ça m'intéresse énormément et je trouve ça très pratique.

Les difficultés ou plutôt les conditions de travail qui ne sont pas toujours évidentes contribuent aussi à l'ambiance de ce lieu ?

- 43 Oui, dans un sens, oui... Si je fais la comparaison avec la grande Bibliothèque nationale, c'est peut-être plus lassant, plus mortel. Ici, à la limite, ça donne plus de vivacité, bien qu'il m'arrive de pousser ma gueulante parce qu'il y a des gens qui discutent (...) mais l'atmosphère est plus vivante.

Parce qu'à la BnF il y a de la place...

- 44 Là-bas c'est très bien il n'y a pas de problèmes... ici, les sièges, c'est une catastrophe... Des fois, je me demande quel pot-de-vin a touché le directeur pour faire installer des sièges comme ça... c'est inadmissible de voir des sièges pareils, vous avez mal au dos... Là-bas, c'est vraiment installé. Ici, il y a des problèmes de places... Avant les tables étaient plus grandes... Pour mettre des gens supplémentaires, ils ont réduit les tables en largeur. Quand c'est complet, vous ne pouvez presque pas mettre vos bouquins. Je ne sais pas si ça a permis de faire rentrer deux ou trois personnes de plus dans le Centre,

mais ça n'a rien changé. Le problème, c'est qu'il n'y a pas suffisamment de bibliothèques pour les jeunes...

- 45 En fait, le Centre a été créé pour les adultes, enfin... pour tout le monde, et puis on s'aperçoit, les études auraient vite fait de le montrer, qu'il est occupé au moins à 50 ou 70 % par les étudiants, par les lycéens... Maintenant que la saison est terminée, il n'y a plus de problème, on a de la place, on vient comme on veut, mais dès que la saison va revenir, on n'aura plus de place.
- 46 De ce côté-là, il n'y a pas de comparaison, là-bas le confort est mieux. D'ailleurs je l'utiliserai sûrement quand ça va fermer ici. (...) Mais, moi, ici, ça me convient très bien, c'est tout à fait ce qui me convient.

De par la fermeture du Centre fin septembre, vous irez plus facilement à la grande bibliothèque ?

- 47 Oui... je ne sais pas comment ça va se passer... en fait ça m'inquiète un peu... Je n'arrive pas très bien à comprendre pourquoi ils vont fermer ?
- 48 Qu'est-ce qu'ils vont faire comme travaux ? Us ont l'intention de tout rebâtir, de tout modifier ? Parce que la structure, bien sûr, il faut faire quelque chose, mais dans les salles, pourquoi ils sont obligés de fermer pendant deux ans ? Je n'arrive pas à comprendre (...) mais comme l'autre est ouverte, je suis sauvé dans un sens. J'ai cru comprendre qu'il est prévu d'installer quelque chose par-là, dans des bâtiments, je ne sais pas où. J'ai lu ça dans les journaux... Mais je me demande comment ça va fonctionner, s'ils vont déménager tout ça...
- 49 Ce qui fait que, pendant les travaux, il est possible que je fréquente davantage la bibliothèque là-bas. Mais je suppose qu'ici, ils vont apporter des améliorations, changer les points qui paraissent mal adaptés... je reviendrai sûrement ici avec plaisir.

Qu'est-ce que vous changeriez ?

- 50 À première vue je ne vois pas tellement de choses... ça me paraît pas si mal installé. Par exemple, il y a les télévisions. C'est une bonne idée d'avoir installé des télévisions du monde entier... c'est fait pour les gens qui étudient les langues mais qu'est-ce qui se passe ? Si je veux écouter du russe, c'est impossible. C'est plein de Russes à longueur de journée qui se comportent en pays conquis en braillant comme des sauvages. Mais comme personne ne comprend la langue, personne n'ose leur dire. Enfin bref, ça, c'est le problème des télévisions mais c'est très bien... il faudrait même mettre des postes supplémentaires mais comment faire pour réglementer de façon à ce que ça puisse servir aux gens pour qui c'est fait et non pas pour des étrangers qui viennent... j'ai rien contre eux, les pauvres gars, ils veulent écouter la télévision de leur pays, mais les appareils sont détournés de leur but, ils ne sont pas faits pour ceux qui vraiment en ont besoin. C'est peut-être des choses comme ça, je ne sais pas. Il y a des histoires toutes bêtes... par exemple, les gens vont manger et fumer dans les couloirs, c'est une catastrophe... ils vont peut-être faire quelque chose, ils vont peut-être prévoir des lieux pour que les gens puissent...

Vous, vous ne sortez pas d'ici quand vous venez...

- 51 Je n'ai pas envie de sortir... quand je suis là, je travaille. Des fois, j'utilise la poste en bas... évidemment, si je suis là à l'heure d'affluence, je ne vais pas y aller. À la limite, je peux aller faire un tour sur l'escalier mais je ne vais pas passer le barrage pour ne pas pouvoir rentrer.
- 52 Mais la façon dont sont présentés les ouvrages, tout ça me paraît pas mal finalement. Bien sûr, il y a le problème des gens qui esquintent les bouquins mais ça, on ne l'empêchera pas... les gens qui planquent des bouquins, qui ne les remettent pas en place... ça fait un peu partie du système, on n'y peut pas grand chose.

Et vous vous installez toujours dans ce coin-là ou vous voyagez dans la bibliothèque ?

- 53 Non, non, je me mets toujours dans le même coin et puis j'y suis habitué. Parce que je vois toute la bibliothèque devant moi. Et c'est pour la lumière aussi, je préfère la lumière ici.
- 54 Puisque votre appareil enregistre, il y a bien sûr le problème de la climatisation. Evidemment, on ne peut pas l'éviter mais c'est une vraie catastrophe et j'ai remarqué que je ne suis pas le seul. (...) Bon ça c'est des problèmes matériels, de confort.

En ce qui vous concerne, ça fait donc dix ans, cinq heures par jour, à peu près ?

- 55 Non, pas dix ans, parce qu'avant je travaillais... après j'ai été en préretraite... ça fait trois ou quatre ans que je viens. Quand je travaillais, j'y venais le samedi ou le dimanche.

Que faisiez-vous comme travail ?

- 56 J'ai fait différents trucs. Les dix, quinze dernières années, je les ai passées dans des usines, on appelait ça des services de planning. Il faut organiser la production, il faut prévoir les approvisionnements de ferraille, faire les achats. Jadis, on faisait ça avec du papier et un crayon, maintenant c'est avec des logiciels informatiques. Il suffit de rentrer les données dedans (...). Le travail est mâché, il est fait. (...)

C'était une usine de métallurgie...

- 57 Oui, la dernière entreprise dans laquelle j'ai travaillé, c'était une entreprise de métallurgie, on travaillait pour l'aviation.

Dans la région parisienne ?

- 58 Oui, dans la région parisienne, pas loin d'ici... c'est bizarre, j'ai oublié le nom... quand on est à l'Arche de la Défense, on va sur la droite...

Courbevoie...

- 59 Oui, dans ces coins-là, je ne me rappelle plus du nom. Vers Courbevoie, zut alors, c'est terrible...

Et vous avez travaillé là plusieurs années ?

- 60 Oui, j'ai travaillé là plusieurs années. Maintenant j'ai 62 ans, je suis à la retraite. J'ai arrêté à 57 ans et demi. J'aurais pu travailler jusqu'à 60 ans, mais ça s'est arrêté parce que l'aviation... ça a commencé à aller moins bien avec la guerre du Golfe... Il y a eu une grosse crise. Il y a eu des licenciements à tour de bras, c'est comme ça...

Et à cette époque-là, vous veniez le week-end...

- 61 Je venais le week-end. À cette époque-là, j'avais fait du russe et j'avais commencé à apprendre le lituanien.

Vous utilisiez donc le Laboratoire de langues ?

- 62 Alors le Labo de langues, je ne l'utilise plus depuis longtemps. Pour le russe, j'utiliserais plus facilement le Laboratoire de langues. Le russe, c'est un peu comme l'anglais, vous avez des méthodes, vous avez du matériel. (...) Pour le lituanien, il n'y a pratiquement rien. (...) Mais le Labo de langues, c'est fantastique, c'est merveilleux parce que n'importe qui peut venir apprendre, étudier.

Vous travaillez donc essentiellement sur les documents que vous amenez avec vous ?

- 63 Oui. En France, on enseigne le lituanien à Clichy mais il n'y a pas de matériaux. C'est très pauvre. On n'a même pas de grammaire en français de la langue lituanienne. Par contre, c'est plus complet en russe. Alors je suis obligé de passer du lituanien au russe et après du russe au français. Et les dictionnaires russes, je n'ai pas besoin de les apporter de chez moi. J'utilise donc des documents qui sont ici, je n'amène pas tout de chez moi.

Donc ça explique que vous soyez toujours dans ce secteur-là...

- 64 Oui, parce que les ouvrages dont j'ai besoin se trouvent là.

Et vous êtes particulièrement attaché à une place ?

- 65 Oui. Par exemple, ici, si vous voulez vous déplacer, vous sortez comme vous voulez. Quand vous êtes au milieu et qu'il y a affluence, vous ne pouvez pas passer... Et puis vous savez, les humains, c'est un peu comme les chevaux... je suis de la campagne, j'ai passé mon enfance à la campagne jusqu'à vingt ans, mes parents avaient des vaches...

D'où venez-vous ?

- 66 De l'Anjou... Et vous savez, quand les vaches sont habituées... Maintenant c'est fini, c'est des installations modernes, les vaches sont comme les gens, elles sont dépayées, elles n'ont plus de racines... mais jadis elles en avaient. (...) Les hommes, c'est un peu la même chose. Je suis assis sur ma chaise, je viens toujours sur la même chaise...

Et vous arrivez à la retrouver cette chaise ?

- 67 Non, pas toujours...

Quels sont vos horaires ?

- 68 Du fait de l'affluence qu'il y a en saison, je viens dès l'ouverture à midi parce qu'après vous ne pouvez plus rentrer... Le samedi et le dimanche ça ouvre à 10 heures... Je ne viens pas à 10 heures, c'est trop tôt donc je vais à la grande bibliothèque. Les autres jours de la semaine, je peux venir ici pratiquement à 12h30. Je pourrais venir à 13 heures, ça n'a pas d'importance, mais comme je suis habitué... et puis j'y reste, je travaille jusqu'à 18h30-19 heures... J'y passe donc tout l'après-midi. (...) À la limite, c'est un rythme de vie. Je vis seul, j'ai deux occupations principales... J'habite Vincennes, tout près du bois de Vincennes... Le matin, je vais dans le bois faire mon *footing*. Je passe plusieurs heures à faire des exercices et la matinée passe. L'après-midi, je viens là. C'est pour ça que mon temps est partagé entre ces deux activités.

Et le mardi alors ?

- 69 C'est un peu jour de relâche quand même. Je vais me promener dans Paris, faire un peu de lèche-vitrine, des choses comme ça. (...) Généralement, je vais dans le centre de Paris. J'aime bien les musées, mais le mardi, ce n'est pas le jour. Mais je préfère aller dans ces coins- là... le Louvre, le jardin du Luxembourg, le Quartier latin. C'est dans le centre de Paris que je voyage surtout.

J'imagine que si vous venez ici depuis plusieurs années, vous devez connaître d'autres personnes qui sont comme vous...

- 70 Bien sûr, il y a des têtes que je connais. Les jeunes, évidemment, c'est différent. Je les vois un an ou deux ans, et après ça, ils disparaissent parce qu'ils ont fini leurs études. Mais parmi les personnes plus âgées, il y a des têtes que je vois, qui sont là depuis des années. Ce qu'ils font, je n'en sais rien parce que je ne m'en suis jamais préoccupé. Ça m'est arrivé que des gens viennent me poser des questions. L'autre fois, il y en a un qui est venu... je ne sais pas ce qu'il fait comme travail, je n'en sais rien. Quand il a vu que c'était du lituanien, ça l'a intéressé, il m'a posé une question... alors, évidemment, en me voyant, il m'a pris pour un grand ponte de la linguistique. Je n'ai rien dit, j'ai laissé faire. Mais, oui, c'est sûr qu'il y a des têtes que je connais. Par exemple, cette dame qui nous a présentés, c'est une dame qui doit être seule aussi. Elle doit s'intéresser... Elle vient peut-être moins assidûment que moi mais je crois qu'elle vient régulièrement aussi. Je ne sais pas si vous l'avez interrogée ?

Elle n'avait pas le temps ce soir... mais je crois qu'elle vient surtout au Labo de langues.

- 71 Elle étudie les langues. Elle est venue à Clichy justement. Je crois qu'elle a fait du lituanien aussi. Je ne sais pas ce qu'elle fait, mais apparemment ce sont les langues qui l'intéressent aussi. Si vous l'interviewez, elle vous dira ce qu'elle fait.

Mais vous vous étiez déjà parlé avant ?

- 72 Quelquefois, comme ça on s'est rencontrés... « bonjour » et puis c'est tout. Au début, je ne voyais pas très bien qui elle était. Maintenant, à force de la voir, je la reconnais. Mais on ne se connaît pas davantage. Je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler. (...). Je n'ai pas

d'occasion particulière de parler. Je connais comme ça des visages mais je peux pas dire que...

Ça ne vous est pas nécessaire...

- 73 Ça ne m'est pas nécessaire, non, j'ai mon occupation. C'est toujours le même problème... c'est arrivé quelquefois. Par exemple, le monsieur dont je vous parle, j'ai essayé de parler un peu avec... mais c'est difficile de rencontrer vraiment quelqu'un qui vaille la peine, enfin, c'est un terme qui est très subjectif... Il a commencé à se lancer dans des théories mais je n'y connais rien et il me cassait les pieds. En fait, je voyais qu'il n'y avait pas moyen de lier une conversation pour parler de choses un peu générales. Il avait l'air buté dans sa direction. Je ne sais pas ce qu'il est, il m'a sorti des termes auxquels je ne comprenais rien... Finalement, vous tombez assez facilement sur des gens comme ça. (...) Quand je bossais, le midi, plutôt que d'aller manger avec mes collègues dans le même restaurant, je préférais aller dans un autre pour voir d'autres têtes et discuter d'autre chose. Ensemble, on racontait les mêmes histoires... ça n'a pas d'intérêt. Ici c'est un peu le même cas, ce n'est pas toujours évident de trouver des gens qui s'intéressent... (...)

Mais c'est important pour vous de retrouver des têtes que vous connaissez ?

- 74 Oui, c'est sûr que ça compte... Oui, ça fait partie... Je vous ai raconté que je faisais un tour au bois le matin. J'y vais de bonne heure, mais il y a quelques individus comme moi que je croise. Je dis « bonjour » et c'est tout. On n'a jamais de conversations. Mais de les voir, c'est la vie. Si on ne les voit plus, on se dit, zut, où sont-ils passés ? C'est un peu le même phénomène ici. C'est sûr que cette bibliothèque est conviviale. C'est certain que je vois différemment la Bibliothèque nationale.

Il n'y a pas cette convivialité ?

- 75 Je ne pense pas... ça ne sera pas la même ambiance. Je ne pense pas qu'il se crée la même atmosphère que là.

À cause de quoi, à votre avis ?

- 76 Peut-être pour le fait que c'est, excusez le mot, moins bordélique qu'ici... et du fait, déjà, qu'il y a une barrière. Ce sont des gens qui ont le bac ou des gens qui ont plus de 18 ans... Il y a des tas de gens qui viennent ici qu'il n'y a pas là-bas... ça ne fait pas du tout la même ambiance. Il n'y aura pas la convivialité qu'il y a ici, je ne pense pas, ça m'étonnerait. (...)
- 77 Là-bas il n'y aura pas besoin d'agents de surveillance comme ici. Du côté organisation, ça me paraît très bien. Je ne sais pas ce que je peux raconter d'autre...

Je vous écoute. Vous êtes attaché à l'ambiance de cette bibliothèque...

- 78 Oui, c'est sûr que j'y suis attaché à l'ambiance, oui, c'est certain.

Mais en même temps qu'est-ce que ça veut dire, l'ambiance ?

- 79 C'est difficile à exprimer. C'est très subjectif, on peut difficilement définir l'ambiance. Vous me direz que c'est le même cas dans d'autres bibliothèques mais les gens qui sont là (...), généralement, mis à part les étudiants, ce sont des gens qui sont un peu dans ma situation certainement. Ils ont envie d'apprendre.
- 80 Il y a un monsieur que je vois, ça fait très longtemps qu'il vient. Il vient uniquement pour lire. Je ne sais pas ce qu'il lit... C'est un monsieur qui est plus âgé que moi... Il a envie de savoir, d'apprendre. Ce qui fait qu'on se sent en accord avec ce genre de gens-là. (...). Ici, on se retrouve un peu dans la même ambiance. Oui, l'atmosphère me plaît, oui.

Même si en même temps vous ne savez pas ce que chacun fait...

- 81 Oui, je n'en sais rien. (...) Ça se voit par leur comportement... il y en a qui sont vraiment studieux et d'autres qui viennent pour le délassement si on peut dire.
- 82 Par exemple, ce monsieur dont je parle, il est évident qu'il ne vient pas pour faire des études. Il vient pour lire les choses qui l'intéressent. Il y en a d'autres qui viennent là avec leur paquet de papiers, ils vont chercher les ouvrages spécialisés dont ils ont besoin et ils étudient un thème, on le voit bien. Ils le font pour eux-mêmes peut-être, je n'en sais rien, mais c'est sûr que ça se voit. Surtout que souvent ce sont des têtes que je connais parce que je les vois régulièrement.

Vous vous promenez sur les différents étages ?

- 83 (...) C'est assez rare. Généralement je reste ici.

Et vous allez écouter des disques... ?

- 84 Oui, en fait non. Je ne suis jamais allé écouter de disques. Une fois j'y ai pensé. Je ne l'ai jamais fait parce que je suis tellement occupé avec mon travail... Je vois, par exemple, qu'il y a des documents audiovisuels ici qu'on peut consulter. J'ai vu des enregistrements de Bernard Pivot, ses émissions littéraires... Des fois, je passe et quelqu'un est en train de regarder Je n'entends pas le son, mais je reste cinq minutes pour regarder parce que parfois c'est intéressant. Peut-être qu'un jour...

Vous travaillez sur quoi si ce n'est pas indiscret ?

- 85 Mon but, c'est d'apprendre le lituanien. En fait, c'est une folie... je fais ça, d'abord parce que ça m'occupe. Passer sa retraite assis dans un fauteuil à regarder la télé ou jouer aux boules, ce n'est pas mon genre. Je le fais pour m'occuper et aussi par intérêt personnel. À la limite, je voudrais apprendre toutes les langues. Ce qui est absurde...

Et vous avez choisi le lituanien...

- 86 J'ai choisi le lituanien, combien de fois j'y ai pensé... j'aimerais bien aussi faire du latin et du grec. Pour le français, il y n'y a pas de doute, faire du latin, c'est une base énorme. Donc mon but, c'est d'apprendre ça pour moi-même, de l'ancien français par exemple... il y a une chose que j'ai découverte, je me rendais pas compte, je l'ai découverte grâce

au professeur qui enseigne le lituanien à Clichy et qui est un type extraordinaire... bref...

Vous suivez des cours ?

- 87 (...) Sans diplôme, normalement, on ne peut pas suivre les cours. A la limite, vous pouvez passer un examen, mais ce qui m'intéressait, ce n'était pas les diplômes. (...) On peut suivre les cours en auditeur libre. J'avais découvert ça, c'est magnifique, je ne savais pas que ça existait. J'ai donc suivi ces cours en auditeur libre. Normalement, les cours s'étalent sur trois ans, au bout desquels les gens ont un diplôme. Moi, je crois bien que ça va faire six ans. Bon, j'ai arrêté, ça suffit quand même. (...)
- 88 Si j'avais fait des études, la linguistique m'aurait plu, passons... Je vous disais tout à l'heure que je suis né en Anjou, dans une ferme à la campagne. À l'époque, les gens de la campagne étaient considérés comme des bouseux. On disait qu'on parlait patois mais le patois angevin, je l'ai vu d'un autre œil... Par exemple, le lituanien est une langue très ancienne mais qui est en train de se fixer officiellement, depuis le début du siècle maintenant. Avant il s'agissait de dialectes, de patois... Dans le patois angevin, le parler d'Anjou, il y avait des mots qu'on employait et on se sentait rabaissé, on se sentait diminué... À la limite, j'aurais eu honte de parler. J'aurais voulu parler français correctement comme tout le monde. Mais je me suis rendu compte que c'est une ânerie. (...)
- 89 J'ai commencé à chercher et je me demandais d'où sortaient ces mots. Comment se fait-il que ces gens aient inventé ces mots ?... Mais ils n'ont rien inventé du tout. C'est que l'Anjou est une région de France qui a conservé un langage très ancien. (...) C'est le vieux mot qui est resté. Nous, on l'a conservé, tout simplement, c'était pas autre chose. (...) Vous avez un arbre qui pousse dans les régions où il y a de l'eau, « l'aulne ». Mais dans mon pays, on n'a jamais parlé de ça, jamais. On a toujours prononcé « vergne ». Mais le mot « vergne » est un mot qui remonte au celtique. Vous voyez comme les régions sont conservatrices. La langue a évolué, le mot « aulne » est venu plus tard à travers le latin. Mais si le mot « aulne » n'avait pas vaincu, tous les Français prononceraient « vergne » aujourd'hui et ça serait le terme général et parfaitement français qu'on prononcerait. Donc vous voyez, par construction, des choses comme ça m'intéressent.
- 90 Maintenant, j'ai entrepris, j'essaie de traduire un livre de lituanien en français. J'ai de gros problèmes parce que je n'ai pas les documents. Vous avez étudié des langues, vous connaissez le problème ? Vous avez un dictionnaire, vous connaissez les mots un par un et puis, la phrase assemblée, vous n'êtes pas foutu de trouver le sens. Quelquefois, dans une phrase, il y a peut-être des expressions typiquement lituaniennes, je ne peux pas la traduire. Je suis obligé de chercher par déduction. Alors j'ai trouvé un bouquin dont la langue paraît assez simple, écrit en vers, en vers libres. Les phrases sont courtes et c'est assez facile à travailler. Donc je passe mon temps, j'ai commencé à traduire ça. C'est un exercice d'entraînement. (...) On va peut-être arrêter quand même...

Je l'accompagne à sa place. Pendant qu'il range ses affaires, il me parle en chuchotant de son installation en commençant par son lutrin...

- 91 Il y a gens qui sont venus me demander où j'ai acheté mon truc. Je l'ai fabriqué moi-même avec du contre-plaqué, c'est facile à faire... Il y a une dame, elle doit être

bricoleuse, qui a pris un papier, elle a fait un schéma, elle a dit : « Je vais m'en faire un. » Entre parenthèses, ils en ont mis là-bas des lutrins à la Bibliothèque nationale. Mais je ne les utilise pas. Ils ont mis des machins qui sont énormes, ils ne sont pas pratiques. (...) Il prend tellement de place que si vous le déplacez, il prend la moitié de la table, alors que mon truc, je l'ai fait aussi parce qu'il se plie dans ma sacoche. (...) Il suffit d'acheter deux charnières au BHV, de couper des bouts de contre-plaqué et puis c'est tout. Maintenant, avec mes lunettes, ça donne plus de confort.

Il me montre ses livres...

- 92 Celui-ci, il n'était pas à la bibliothèque. Je l'ai demandé, on me l'a acheté... Celui-ci, c'est le dictionnaire lituanien-français. Vous voyez que c'est très sommaire... Ça, c'est le dictionnaire français-lituanien... et celui-là lituanien-russe qui est nettement plus complet, alors je passe par le russe.
- 93 Là, j'ai un dictionnaire lituanien-lituanien. C'est ça que j'ai demandé qu'on achète. Plusieurs fois je l'ai marqué dans le livre de suggestions, mais jusqu'ici ça n'a pas donné de réponses. Apparemment ils ne sont pas décidés. Évidemment, ça m'intéresserait de l'avoir sur place parce que je suis obligé de le traîner de chez moi... Si vous voulez, je vais aller ranger des bouquins, je vais vous montrer le rayon lituanien. Vous allez voir qu'ils ne sont pas nombreux.

Je l'accompagne dans les rayonnages situés juste derrière lui. Nous continuons de parler à voix basse.

- 94 Pour le russe, il y a trois étagères... Vous voyez ce petit rayon... ça concerne le lituanien, le letton, et l'estonien. (...) C'est tout ce qu'il y a. Qu'est-ce que c'est que celui-là ? C'est la première fois que je vois ce livre... il est traduit de quoi ?... de l'estonien...
- 95 En lituanien, actuellement, il y a deux bouquins. Pour un Français qui voudrait lire du lituanien c'est les deux seuls ouvrages...

Vous êtes déjà allé en Lituanie ?

- 96 Oui, je suis allé en Lituanie. Bon, c'est un autre problème. Je suis retraité. Je n'ai jamais occupé de fonctions importantes, ce qui fait que j'ai peu de moyens financiers donc je ne peux pas y aller. Si j'avais la possibilité, avec les connaissances théoriques que j'ai maintenant... avec mes dictionnaires et tout ça j'arrive à comprendre, mais je n'ai pas de pratique. C'est très difficile de parler alors si j'avais la possibilité, j'irais vivre en Lituanie pendant six mois ou un an pour parler la langue sur place.
- 97 Le bouquin que je suis en train de traduire là, je suis sûr que s'il était en français, d'après ce que vous me dites, certainement ça vous plairait. C'est un écrivain contemporain, il vit toujours. C'est un peu l'histoire de ta Lituanie qu'il raconte. Il en a fait une poésie dramatique, donc ça se joue, et c'est très intéressant. Évidemment, je ne peux pas le traduire correctement parce que j'ai pas une pratique suffisante. Et puis, c'est comme le reste, si vous vous présentez chez un éditeur, on va vous demander vos références et tout ça. Bon, moi, je n'ai pas grand chose à donner malheureusement... J'en suis à cinquante pages. Il y en a trois cents à faire et pourtant ça serait très intéressant, ça vaudrait le coup. (...)

NOTES

1. La dernière grande enquête quantitative réalisée avant la fermeture du Centre Georges Pompidou faisait apparaître un taux de 72 % d'étudiants. Cf. *La Bpi à l'usage*, op. cit.

Conclusion générale. Pratiques culturelles et légitimité sociale

- 1 La particularité de certaines caractéristiques relevées à plusieurs reprises parmi les habitués de la Bpi appelle en conclusion une série de mises au point. Pour commencer, en dépit des précautions prises pour constituer notre échantillon, on pourrait s'étonner de rencontrer aussi souvent cette sorte de propension à l'atypisme social ou culturel chez les personnes interviewées. À quelques exceptions près, en effet, il est assez rare que nous ayons eu à faire dans notre corpus à des trajectoires linéaires ou à des profils d'usagers tout à fait convenus ou prévisibles. En cours d'analyse nous avons ainsi pointé le cas de ces nombreux étudiants ou assimilés étudiants – dont le parcours scolaire se présente souvent comme une addition de segments différents, voire disparates. Ce n'est sans doute pas un hasard, par exemple, si nos deux étudiantes khâgneuses ou ex-khâgneuses se situent un peu à la marge de leur prestigieuse filière : l'une se déclare faible lectrice d'ouvrages littéraires et l'autre a décroché puis bifurqué pour s'inscrire en psychologie. Inversement, pour ainsi dire, on rencontre également parmi nos habitués des personnes objectivement éloignées des canons en matière de légitimité et d'engagement culturels mais qui font pourtant preuve d'un activisme sincère et productif dans ce domaine (autodidactes, personnes issues de milieux populaires...). Enfin nous avons aussi souvent pointé, sans d'ailleurs que ce phénomène soit réservé à la seule Bpi, le fait que beaucoup d'interviewés semblaient se trouver dans des situations de désaffiliation sociale assez diverses, ceci, quels que soient leurs profils.
- 2 Un premier élément d'explication à cet état de fait tient au dispositif méthodologique de notre recherche : c'est le propre de toute enquête qualitative que d'aller au-delà des simplifications inévitablement induites par les enquêtes quantitatives et, par voie de conséquence, d'aller au-delà d'un certain nombre de raisonnements macrosociologiques susceptibles d'en découler. L'approche qualitative ouvre sous contrôle la voie vers d'autres informations qui viennent soit simplement paraphraser les données statistiques, soit, comme c'est plus souvent le cas, les compléter ou même parfois les contredire. Il arrive ainsi que cette approche invite à nuancer ou à repenser les catégories sociologiques usuelles : ici les étudiants ou les retraités.

- 3 Mais ce constat lié à la méthodologie n'explique pas tout. Il faut donc se rendre à l'évidence : la Bpi a *tendance* à attirer un certain type de public¹. Les nombreux signaux que cet établissement émet vers l'extérieur à partir du Centre Pompidou, et qui ont été longuement analysés dans cette enquête, sont bel et bien reçus et interprétés par les personnes qui y dirigent leurs pas et y domicilient leurs activités de recherche ou de loisir.
- 4 Univers de contrainte relative, la Bpi n'en est pas pour autant un espace public sans consistance, sans identité franche ou « a-normé » à l'opposé par exemple de l'environnement normatif de la Bibliothèque nationale tel qu'il apparaît dans la synthèse de l'enquête réalisée sous la direction de Christian Baudelot. Mais précisément, c'est en partie cette indétermination relative et intentionnelle de la Bpi, notamment en ce qui concerne son principe de non-sélection des usagers ou encore sa posture institutionnelle vis à vis du savoir, des moyens de le transmettre ou de le mettre à disposition du plus grand nombre (toutes choses traduites concrètement dans les dispositifs et les statuts de la bibliothèque : gratuité, libre circulation, dépliants explicatifs proposés aux usagers, séances gratuites de formation aux outils de recherche...), qui attire – éventuellement séduit et qui dessine, ou plutôt redessine à la marge, les contours du public².
- 5 En cela, sur la base d'une enquête consacrée aux représentations et aux pratiques des habitués de l'établissement, on peut donc dire que la Bpi dispose bien d'un public spécifique.

Sur la légitimité sociale

- 6 La thématique de la légitimité culturelle ou sociale est récurrente dans cet ouvrage. Pourtant, sa formulation dans les discours des habitués de la bibliothèque est rarement directe ou « positive ». L'ambiguïté de son énonciation réside en partie dans le fait que certains usagers nous donnent l'impression d'osciller entre illégitimité et légitimité culturelle (ce qui est particulièrement manifeste quand ils évoquent des établissements qu'ils jugent « supérieurs » à la Bpi ou lorsqu'ils comparent leurs activités avec celles de « vrais chercheurs »). Elle réside également dans le fait que la fréquentation de cette bibliothèque non spécialisée, ouverte à tous³, ne procure pas *de facto* à ses fréquentants assidus un statut distinctif précis. Au contraire, nous avons vu que la légitimité de cette catégorie d'usagers surtout quand ils ne sont pas étudiants, mais pas exclusivement devait se construire (c'est le principe de l'auto-élection évoqué au troisième chapitre). À cet égard, il est intéressant de constater que nos habitués ont parfois tendance à déplacer la question de la légitimité de leur propre fréquentation vers un discours de légitimation de l'établissement. Symptomatiquement alors, ils parlent moins d'eux-mêmes en tant « qu'usagers de droit » qu'ils ne défendent plus ou moins activement la cause de la Bpi en tant qu'institution méritant d'exister (« *elle est importante pour les gens qui n'ont pas fait d'études* » ; « *c'est une bibliothèque pour tout le monde* » ; « *il y a toutes les nations ici* »...). Par un effet de glissement naturel, cet engagement militant pour la bibliothèque⁴ contribue évidemment en retour à servir la cause de celui qui le formule, mais qui pourtant – ce qui en définitive se révèle très parlant – s'efface au profit de l'institution ou des autres usagers (« *je ne dis pas ça pour moi, mais pour ceux qui n'ont rien et qui en ont vraiment besoin* »).

- 7 Dans le même ordre d'idées, il faut ajouter que l'installation de la bibliothèque dans un établissement aussi « fameux » que le Centre Pompidou, au voisinage de collections d'art contemporain de réputation internationale, semble, par assimilation, consolider et accentuer la légitimité des usagers réguliers de la bibliothèque ; lesquels, ne l'oublions pas, sont par la force des choses des usagers réguliers du Centre (même si, comme nous l'avons souvent précisé, certains usagers de la bibliothèque ne fréquentent aucun autre département).

Sur la fermeture

- 8 Ce sont sans doute les particularités socioculturelles des habitués de la Bpi (en termes de profils et de légitimité) qui expliquent en partie le manque relatif d'interventions spontanées ou une certaine retenue sur la question de la fermeture dans de nombreux entretiens. Ceci, malgré l'imminence de l'événement lors de la réalisation de l'enquête et l'ancrage solide des personnes interviewées dans un établissement qui allait bientôt leur faire défaut sous sa forme originelle⁵.
- 9 Ce paradoxe ne manque pas d'être intéressant. Jean-Sébastien, pour ne citer que lui, déclare venir depuis l'âge de 15 ans, il en a 35 au moment de l'entretien. À ses yeux, rappelons-le, la Bpi, c'est sa « mine », son « filon », il précise encore : « *Ici, j'ai des pierres précieuses* », « *c'est mon univers, je connais par cœur ici, de haut en bas* ». Mais quand l'enquêteur, vers la fin de l'entretien, lui reparle de la fermeture provisoire (à quelques jours seulement de la date fatidique !), il répond : « *Oui, on m'a dit que ça fermait deux ou trois ans, alors je vais me reposer deux ou trois ans, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Je ne peux rien y faire, je suis comme tout le monde je constate que c'est dommage, effectivement c'est dommage, et on m'explique gentiment que c'est pour y faire des travaux. Si c'est pour faire des travaux et si c'est pour encore faire mieux que ce qui est déjà fait pourquoi pas ? Qu'est-ce que je peux y faire ? Je dirais qu'à la limite je me rabattrai sur d'autres bibliothèques. Il y a Melville par exemple à la place d'Italie, c'est pas mal aussi* » [42]. Un peu plus tard pourtant, afin de préciser le type de relation qu'il entretient avec la Bpi, il ajoutera : « *Moi, c'est mon grand amour, mon grand amour.* » Manifestement, si l'on s'en tient à ses propos concernant la fermeture, on peut arriver à la conclusion que le travail de deuil de ce « *grand amour* » n'est pas si difficile ou douloureux. Trois choses méritent cependant d'être soulignées. D'une part le deuil de la Bpi allait être temporaire : même si l'incertitude était grande en 1997 concernant l'avenir de la bibliothèque au sortir des deux années de travaux du Centre Pompidou, les usagers savaient qu'elle réouvrirait sur le même site. Ensuite, l'interviewé cité fait partie de la catégorie des usagers « multifréquentateurs » disposant souvent de nombreuses bases de repli. Enfin, il faut prendre conscience du fait que certaines réactions d'ordre sentimental ne sont pas systématiquement exprimées en totalité et en profondeur dans un contexte d'entretien d'enquête, ne serait-ce que parce que la fermeture en tant qu'éventualité prochaine n'a pas nécessairement été pensée dans tous ses attendus par les interviewés au moment de l'entretien.
- 10 Et au-delà même de ce type de témoignage émanant d'un usager dont on peut penser que son profil socioculturel il prépare une thèse d'aéronautique lui procure sans doute une forme d'aisance culturelle, on peut encore formuler une dernière hypothèse pour expliquer le silence relatif sur la fermeture (relatif, parce que certains ont tout de même donné de la voix : une manifestation a même été organisée devant le ministère de la Culture par un comité d'usagers). Celle-ci pourrait tenir en une formule que l'on

imagine bien dans la bouche de certains habitués : « La mariée était trop belle... » En effet, nous avons pu nous apercevoir lors de la réalisation des entretiens que l'indignation unanime que nous avions anticipée cédait souvent le pas à un discours de résignation du type : « La Bpi, c'était trop beau pour nous. Il est donc logique qu'elle soit fermée ou que ses principes soient révisés » ; preuve que les modalités d'affranchissement qu'a bel et bien rendues possibles cet établissement novateur lors de son ouverture en 1977 demeuraient fragiles ou encore difficilement croyables pour certains de ses usagers fin 1997.

NOTES

1. Il s'agit bien d'une tendance, et non pas d'un effet mécanique pur et simple.
2. Sans qu'il soit véritablement possible de le vérifier pour le moment, puisque notre échantillon est numériquement limité et assujéti aux principes de prélèvement que nous avons décrits dans le premier chapitre, il semblerait que l'activisme culturel dont font preuve nos habitués se double par ailleurs pour certains d'entre eux d'une forme « d'activisme social » (participation à des associations ou œuvres à caractère « social » au sens restreint, attention portée aux autres en général, attirance pour la psychologie en tant que discipline permettant d'acquérir des compétences relatives à l'introspection et aux interactions interindividuelles).
3. Soulignons au passage le fait que ne pas apprécier le principe des formalités d'admission à l'œuvre dans de nombreuses bibliothèques, comme nous l'avons souvent rencontré dans notre corpus d'entretien, peut aussi bien être considéré d'une façon plus ou moins négative ou désenchantée comme un discours de défense ou de résistance face à la domination culturelle, que comme un état d'esprit, un moteur qui témoigne d'une volonté d'affranchissement personnel et de rejet des cadres traditionnels de classement.
4. Militantisme tempéré, on va le voir lorsqu'il sera question des réactions face à la fermeture.
5. Quand on dit que l'établissement allait leur manquer, indirectement, on évoque également la rupture d'un lien matériel et symbolique avec la collection. La formule : « *J'ai besoin de ma bibliothèque parce que c'est le disque dur de mon cerveau* », que l'on peut lire dans le compte rendu d'une enquête allemande sur les représentations des bibliothèques publiques décrit bien cet état d'esprit (Barbara Lison, « Les bibliothèques publiques allemandes : vers l'an 2 000 », *Bibliothèques publiques en Europe, regards croisés et perspectives*, Bpi-Centre Georges Pompidou, 1999.)

Jacques. « La bibliothèque, c'est un centre de vie. Et quand on vit, on bouge, on échange, on dialogue... La bibliothèque, c'est un trait d'union »

- 1 Jacques est souvent parmi les premiers à franchir, dès l'ouverture, les portes de cette bibliothèque. En familier des lieux, il se déplace sans hésitation. Chacun de ses gestes a la fluidité de celui qui sait où il va et ce qu'il cherche. Son scénario est toujours le même. Il monte au troisième étage, pose ses affaires à sa place et sort ses « documents » qu'il pose avec précision sur la table. Dès que son territoire est marqué, délimité, il part chercher les « imprimés » dont il a besoin. Là encore, son trajet ne change guère. C'est au premier étage, en littérature, qu'il prend ses « ouvrages » et dictionnaires. Il fait ensuite un détour par le rayon musique où il choisit quelques disques. Il viendra les écouter pendant la pause qu'il s'accordera plus tard mais réserve une place dès maintenant. Puis il remonte avec ses « provisions » pour la journée.
- 2 Jacques est Centrafricain. Il a 45 ans. C'est le premier habitué de cette bibliothèque que j'ai rencontré, il y a déjà longtemps, dans le courant de l'année 1995. Je ne sais pas lequel de nous deux a remarqué l'autre le premier mais il est difficile d'échapper à son regard. En effet, toute personne qui arrive ou quitte le troisième étage doit emprunter l'escalier mécanique, dans son champ de vision. Il est installé à quelques mètres de là, au bord de l'allée qui traverse la bibliothèque dans le sens de la longueur en reliant les trois bureaux d'information. C'est l'avenue principale de l'étage, un passage obligé pour un grand nombre d'usagers. Pendant plus d'un an, je suis passé devant lui sans le voir plusieurs fois par jour pour rejoindre mon espace de travail, réservé au personnel de la bibliothèque et situé à l'abri du regard des lecteurs, derrière la seule cloison de l'étage. Je ne sais pas comment un jour, mon regard a dérapé sur ce parcours trop lisse et a remarqué sa présence régulière mais ma rencontre avec Jacques a marqué pour moi le point de départ d'un long voyage dans les espaces de cette bibliothèque, à la rencontre de ses usagers les plus assidus.

- 3 En apparence, rien ne distingue Jacques des autres usagers mais cela fait plus de quatre ans qu'il est là tous les jours, à la même place, en bordure de l'allée, de l'ouverture à la fermeture de la bibliothèque. S'il est bien placé pour observer les mouvements des visiteurs et reconnaître parmi eux ceux qui viennent régulièrement, il ne cherche pas pour autant à se soustraire au regard des autres. Grâce à cette place, à sa régularité et à son assiduité à toute épreuve, il est devenu moins anonyme que d'autres. Il connaît des centaines de personnes. Beaucoup d'habitues, sans l'avoir rencontré, savent néanmoins qu'il est là.

- 4 En l'abondant, je lui demande de me recevoir « chez lui », à sa place. Il accepte sans difficulté et c'est l'occasion de l'écouter, de l'observer, de saisir quelques-uns de ces gestes répétés quotidiennement, d'entrer dans son territoire et de partager un peu de son intimité. Doucement, il m'invite à basculer dans un univers que je soupçonnais mal.
- 5 Il me présente d'autres habitués. J'entre dans le cercle de ses connaissances. Tous ne viennent pas tous les jours mais chacun d'eux a depuis longtemps ses jours de présence, ses plages horaires, ses implantations géographiques et sa place de choix. Ils se retrouvent ici. Une partie importante de leur vie s'organise dans cette bibliothèque et s'articule autour de ces rencontres. De pays et d'origine différents, ils sont pour la plupart Africains. La bibliothèque leur offre un lieu de rencontre privilégié.
- 6 En traversant les espaces, je les croise souvent. Je peux visualiser leurs installations, suivre leurs mouvements. Souvent, je les trouve accoudés à l'escalator, à quelques pas de la place de Jacques, où ils passent de longs moments à discuter. Ils parlent de leurs recherches, de l'Afrique, de leurs projets... En passant, d'autres s'arrêtent et participent à la discussion comme je le ferai moi aussi. Ils me donnent un statut équivalent au leur, celui de « chercheur » mais nos univers et nos préoccupations restent séparés. Jacques me présente comme un ami qui « fait partie de la maison » puisque je suis membre du personnel de cette bibliothèque. Il m'intègre dans leur cercle, me donne une place. Un jour, il me présentera comme un Africain à une étudiante (non-Africaine) en ethnomusicologie. Il ne fait cependant pas la confusion. Je ne suis pas un habitué comme eux mais en me donnant le statut de « chercheur », il me rappelle que c'est aussi le sien.

- 7 Jacques n'a pas besoin de se déplacer pour rencontrer du monde. On le salue au passage ou on vient lui « rendre visite » sur place. Jacques est aussi un centre autour duquel les gens qu'il connaît peuvent graviter sans se perdre. On vient facilement le voir dès qu'on cherche quelqu'un. Jacques pourra dire s'il l'a vu passer ou préciser l'heure à laquelle il doit venir et son lieu d'installation. Selon Félix, un de ses amis de Côte d'Ivoire, « tout le monde passe par Jacques ». En venant le saluer, on peut d'ailleurs lui indiquer où l'on est installé au cas où la question lui serait posée. Pour Félix, c'est une présence importante, rassurante ; il ne se sent jamais seul à la Bpi parce qu'il sait qu'il y a toujours, à une place précise, quelqu'un qu'il connaît. Il n'est même pas nécessaire de se

déplacer pour s'assurer que Jacques est bien là. On sait toujours où le trouver et si l'on a envie de parler avec quelqu'un, c'est toujours possible.

- 8 En août 1995, j'enregistre un premier entretien avec Jacques dans lequel je lui demande de me parler de ses journées à la Bpi, de la place qu'il s'est choisie, de ses façons de s'organiser, de ce qu'il fait, comment il le fait. Je voudrais qu'il m'explique ce qui l'attire dans cette bibliothèque, au point d'y revenir chaque jour et d'y séjourner tout au long des heures d'ouverture au public. En me parlant de lui, il me fait part de ses observations, me parle aussi des autres habitués et de ses rencontres qui ne sont pas exclusivement africaines.
- 9 Puis, au fil du temps, Jacques m'intègre plus précisément dans son univers et je réponds aussi à ses questions. Ses rapports avec le personnel de la bibliothèque se modifient sensiblement. Il connaît bien les bibliothécaires de l'Espace musique qu'il rencontre tous les jours mais il a aussi appris à mieux identifier ceux qu'il voit passer devant lui. Il fait maintenant la distinction entre les différents services de l'étage. Il sait qui travaille avec qui et salue tout le monde. Il sait aussi que mes collègues m'ont vu avec lui et le regardent différemment. Dorénavant, il recherche aussi le contact. Il ne néglige aucune passerelle dans ce lieu qu'il redessine au fil du temps et des rencontres. Jacques soigne aussi son image et ne s'habille plus de la même façon. Il a définitivement abandonné ses allures de jeune étudiant, son pantalon de toile, son *sweat-shirt* et ses baskets au profit du costume et de la cravate qui correspondent mieux à son statut à la Bpi. Il occupe toujours deux places puisqu'il s'est annexé le siège à côté de lui mais son installation a changé. Ses nombreux petits paquets de notes, qu'il étalait consciencieusement devant lui ont disparu. Sa place est plus sobre, plus anonyme. Je ne saurai jamais si ces changements d'attitude sont liés à notre rencontre.
- 10 Deux ans plus tard, le 29 septembre 1997, nous aurons un nouvel entretien quelques heures avant la fermeture temporaire de la bibliothèque. Jacques travaille toujours sur sa thèse et a maintenant trois manuscrits prêts à être publiés. Il espère pouvoir trouver une place dans la Bpi provisoire, rue Brantôme mais sait d'ores et déjà que ce sera différent. Lorsque je lui demande, au début de notre entretien, de me rappeler depuis combien de temps il vient à la Bpi, il me répond longuement et s'applique à me donner une définition de la bibliothèque, telle qu'il la conçoit.

Lundi 29 septembre, 15h00

J'aimerais que tu me dises depuis combien de temps tu viens ici ?

- 11 Je fréquente cette bibliothèque depuis le 22 mai 1992. Je débarquais de Marseille et (...) c'est un monsieur, à la gare de Lyon, qui m'a dit : « Il y a un lieu célèbre à Paris, un lieu que tout le monde connaît, qu'on fréquente, un lieu animé, qu'on appelle Centre Pompidou. Au sein de cette institution, vous trouverez une bibliothèque, la Bibliothèque publique d'information... »
- 12 Donc de ce jour-là, j'ai regardé un peu la maison, ce qui se passe, comment ça fonctionne, le public. Et j'étais étonné de voir que cette bibliothèque était hétéroclite, qu'on ne voyait pas seulement des étudiants mais aussi des gens qui venaient là pour se cultiver ou pour faire passer leurs déboires.

- 13 J'ai donc fait le tour de la bibliothèque. J'ai vu que c'était une bibliothèque riche, qui avait à peu près un demi-million de documents, que l'accès était libre. Ce qui m'a surpris. C'est quelque chose d'introuvable ailleurs. J'ai fréquenté assez de bibliothèques, assez d'archives et je n'ai jamais vu cette confiance de mettre les documents à la portée des gens. Ici, dans cette fameuse Bibliothèque publique d'information, Bpi, puisqu'on a l'habitude de l'appeler ainsi... vous arrivez... il suffit de savoir comment ça fonctionne et vous allez vous servir directement. Ailleurs, ça été toujours été une pièce d'identité, ensuite on vous fiche quelque part. Or pour moi qui aime un peu la liberté, je ne me sens pas à l'aise, on me surveille toujours : « Qu'est-ce qu'il lit ? Qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il a dit ? » Non, non, non. Là, on te fait confiance, je m'assume jusqu'au bout. C'était la première bonne impression que j'avais de cette bibliothèque.
- 14 Mais cette bibliothèque, pour moi, et même pour tout le monde, c'est aussi un lieu de rencontre. Ce n'est pas seulement une bibliothèque pour la culture où les usagers sont généralement des écrivains, des chercheurs, des curieux ou des autodidactes... c'est un lieu de rencontre où les gens se donnent rendez-vous, se parlent... Il y a même, je crois, au rez-de-chaussée, un forum où les gens viennent débattre des problèmes brûlants de l'actualité. Et j'ai trouvé ça curieux, vraiment curieux.
- 15 D'après mes observations, il y aussi des gens qui n'ont rien à faire dans la vie active et qui viennent ici noyer leurs déboires dans le culturel. Ces gens, on a pris l'habitude de les appeler par euphémisme SDF, mais en fait, ce n'est pas pour les choquer, n'ayons pas peur des mots, ce sont les laissés pour compte de la société... ce sont des gueux, ce sont des vagabonds, ce sont des clochards... Ils viennent pour trouver un confort et ils sont comme tout le monde. On ne les voit pas, ils s'installent comme tout le monde. Ils se cultivent, ils discutent, c'est un passe-temps. J'ai parlé avec ces gens, j'ai essayé au moins d'être attentif, de savoir ce qui ne va pas et je sens qu'il y aura un manque avec la fermeture de cette bibliothèque.
- 16 La bibliothèque ferme tardivement, et il y en a certains qui viennent pratiquement pour rester, élire domicile à Beaubourg... y compris moi-même, quelquefois. Parce que je viens à l'ouverture et je ferme la bibliothèque... Comme certains de mes amis me l'ont dit : « C'est ta maison. » J'ai toujours reçu mes amis ici. J'ai toujours discuté des problèmes ici... moins chez moi. D'ailleurs je connais moins le chez-moi qu'ici. Les gens que je connais savent qu'ici, c'est chez moi.
- 17 Je crois que les autorités, les responsables n'ont pas su exploiter cette bibliothèque. C'était un bon système, pourquoi ? Parce que les horaires permettaient aux gens qui avaient des activités ailleurs, des activités professionnelles, de venir travailler comme tout le monde, puisque ça fermait à 22 heures. Et j'ai vu beaucoup d'étudiants ou d'étudiantes qui travaillaient à côté de leurs études et grâce à la Bibliothèque publique d'information ils pouvaient trouver des bouquins quand tout est fermé ailleurs. C'est avec regret que nous constatons la fermeture de cette bibliothèque...
- 18 Ça faisait partie de notre vie. Par exemple, moi, sans cette bibliothèque, je suis mal à l'aise.
- 19 En fait, mon regret, oui il faut le dire, c'est un manque de communication de la part des responsables du Centre Beaubourg parce qu'ils auraient dû, à mon sens, demander au moins aux usagers quelle était pour eux la bonne méthode pour faire les travaux... En donnant nos raisons, en faisant des suggestions, on aurait dû trouver un terrain

d'entente et ça aurait été très bon pour tout le monde. Malheureusement, on nous dit qu'il y a des travaux, qu'il faut fermer impérativement... C'est décidé. C'est le chef qui l'a dit, on ne peut rien faire. On ferme tout. Avec la petite bibliothèque qu'ils vont ouvrir rue Brantôme, il n'y aura que 600 places et ce sera un grand problème. On sait qu'il y a à peu près 1 860 places assises ici, plus les strapontins... ça fait en tout 2 300 places voire 2 500 places dans la Bibliothèque publique d'information. C'est animé... ça va nous manquer quoi...

- 20 À mon sens, la bibliothèque, c'est un centre de vie. Et on est en train de tuer peut-être cette vie, puisque deux ans c'est long. Ceux qui ne sont pas forts, comme je le disais, qui n'ont pas d'activité, qui savent que l'horizon est bouché pour eux, ils viennent ici plutôt pour une consolation, pour être comme tout le monde, ça va leur manquer. C'est la question que je me pose. Est-ce que ces exclus ne vont pas vraiment être sacrifiés, être jetés sur l'autel du froid en hiver ? C'est aussi une autre question. Est-ce que le futur bachelier qui n'a jamais côtoyé des étudiants, donc les aînés, pour mûrir et se former, ça ne va pas leur manquer aussi ? Le personnel qui pratiquement connaît très bien un grand nombre d'usagers seront dispersés... ils ont toujours eu l'habitude d'avoir une queue devant leur bureau, de rendre service par les informations... ça va leur manquer aussi. Je crois que l'erreur de la direction, c'est de ne pas avoir pensé à associer les usagers à la décision de fermeture.

Est-ce que tu penses que c'est le rôle d'une bibliothèque que d'être tout ce que tu dis là ?

- 21 Il faut penser : qu'est-ce qu'une bibliothèque ? On ne peut pas prendre une bibliothèque comme un lieu où on vient ramasser des livres, s'emmurer et lire. Je pourrais le faire chez moi.
- 22 À mon sens, une bibliothèque, c'est un centre de vie. Et quand on vit, on bouge, on dialogue, on échange. Si la bibliothèque n'assure pas cette fonction, je crois qu'elle aura manqué une bonne part ou un aspect de sa fonction sociale. La bibliothèque, c'est un trait d'union. La bibliothèque... Vous voyez bien, on vient me rendre visite parce qu'on sait qu'on peut me trouver ici, ce que confirme bien ma théorie...

Il serre la main d'un nouvel arrivant qui s'arrête...

- Comment ça va ?
- Ça va... Alors, tu vas aller où ?
- C'est la question... on est en train d'en débattre... Je suis tenté soit d'aller voir un peu ce que la Bibliothèque nationale de France, Tolbiac, François Mitterrand, offre pour les usagers et ce que les bibliothèques municipales offrent également.
- Et tu es allé voir l'annexe qu'ils vont ouvrir ?
- L'annexe, ce n'est pas pour aujourd'hui. L'annexe, c'est pour le 19 novembre. Il faut leur donner le temps de déménager, le temps de s'installer. Ensuite, on verra bien ce que ça donne. En attendant, il faudra bien qu'on travaille ailleurs.
- J'ai répondu à une interview pour *Le Parisien*... Tu sais... Ils posent une question avec le micro-trottoir.
- Oui, effectivement. Moi j'ai été aussi victime comme toi. Victime consentante, oui.
- Tu as vu Bill ?

- Bill non, ces temps-ci je ne l'ai pas vu passer. Est-ce qu'il est fatigué ? Il se sentait un peu mal, il voulait voir un médecin.
- OK, je te laisse à ton interview. Dans un quart d'heure, je repasse te voir.
- D'accord. Vers 18-19 heures, tu verras, il y aura un peu plus de monde. On pourra discuter. À bientôt... Qu'est-ce que je te disais ?

Que la bibliothèque était un trait d'union...

- 23 Oui, c'est un trait d'union. Donc cette fonction relationnelle, si je peux l'appeler ainsi, manquerait énormément si chacun venait ruminer dans un coin. À mon avis, une bibliothèque doit être à peu près comme une maison familiale où on reçoit des gens. [...]

Est-ce que tu crois que les gens qui ont conçu cette bibliothèque avaient prévu tout ça ?

- 24 Non, je ne crois pas. Ils avaient vu les choses en petit. Ils n'avaient pas prévu que les bibliothèques universitaires fonctionnaient très mal et fonctionnent encore très mal. Que les horaires qu'ils proposaient correspondaient exactement à l'attente des usagers. Qu'ils tenaient compte des gens qui travaillaient et qui étaient obligés d'être pratiquement autodidactes et de travailler par eux-mêmes. Ils ne savaient pas qu'en ouvrant les dimanches et jours fériés, ça rendrait énormément service aux étudiants et pratiquement à tous les usagers. Car, à ce que je sache, à part le 1^{er} mai qui est la seule fête que connaît le Centre Pompidou et le mardi qui est leur week-end, je n'ai pas encore vu un autre jour où cette bibliothèque est fermée. Donc c'était très beau... très, très beau... C'était génial, c'était bien pensé de ce côté-ci. Et je me posais même la question de savoir pourquoi ne pas faire aussi des nocturnes comme dans certaines bibliothèques américaines où ça fonctionne 24 heures/24. Ce serait une idée à creuser.
- 25 Eux, ils avaient vu cette bibliothèque fonctionner au minimum. Malheureusement, tout ce qu'ils avaient eu comme prospective a été démenti par les faits. C'est que Beaubourg est devenu pratiquement un lieu sacro-saint, un succès fou et je crois quand même que Beaubourg, la Bpi, est victime de son propre succès. Parce que de temps à autre, elle n'arrive plus à accueillir tout le monde, on est obligé de faire la queue, on est obligé de se bousculer, on est obligé de s'engueuler... on est obligé... il y a même eu des bagarres dans Beaubourg parce que telle place a été occupée par X et que Y voulait prendre la place. Pourquoi cela ? Il faut se poser la question. C'est qu'il y a un succès quelque part, il y a une attirance quelque part. Et ils n'avaient pas prévu ça.
- 26 À notre sens, j'ai discuté avec certains usagers... ils disaient carrément : « Pourquoi ne pas faire de tout ce bâtiment-là une grande bibliothèque et essayer de mettre le musée ailleurs ? » Pourquoi ? Parce que ça devrait résoudre le problème de ces usagers qui attendent patiemment là dehors, dans le froid ou sous la pluie le moment d'entrer dans la bibliothèque. Il y en a même qui n'ont pas ce courage, parce qu'après une heure et demie ou deux heures d'attente, ils sont même obligés de rentrer à la maison. Si on réfléchit sur tout cela, on doit pratiquement dire que cette bibliothèque à l'an 2000 devrait être autrement pensée.

Tu viens tous les jours ?

- 27 Je suis un habitué. Je travaille avec une discipline. Tous les jours je suis à la bibliothèque parce que je fais plusieurs choses. J'écris des ouvrages et je continue des recherches donc je suis obligé de travailler d'arrache-pied pour pouvoir atteindre mes deux objectifs. Je crois que le premier objectif est atteint mais le second pas encore.
- 28 Le mardi, la bibliothèque est fermée. J'en profite pour faire des courses, je reste un peu chez moi. C'est un jour consacré à d'autres activités. Sinon du mercredi au lundi en passant par le jeudi, vendredi, samedi, dimanche, je suis à la Bibliothèque publique d'information. Je quitte la maison généralement à 11 heures. Comme je suis un banlieusard, je prends mon RER, je suis à vingt-cinq minutes de Châtelet et j'arrive donc à 11 h 30 pratiquement devant la bibliothèque. J'attends parce je sais qu'il y a du monde et pour ne pas avoir de surprise je suis parmi les premiers. Le dimanche, le samedi ou les jours fériés je suis là à 9h30 puisque ça ouvre à 10 heures.
- 29 Dès l'ouverture je viens, je prends une place. Je choisis cette place pour la simple raison qu'elle est centrale. Elle est à équidistance de la politique qui m'intéresse, de l'économie, du droit, de l'histoire, de la géographie, de La sociologie, des statistiques, de l'anthropologie et de la gestion, donc je peux facilement évoluer.
- 30 Entre midi et midi vingt, je fais le choix de mes ouvrages et dès 12 h 30 je suis au travail. Je travaille jusqu'à 15 heures, 15 h 30 et je fais une pause. Ma pause, elle est musicale. Ça m'oblige donc à descendre au premier niveau, au bureau « 78 », là où il y a la musique. J'écoute une heure de musique et je suis de nouveau en forme. Je peux travailler jusqu'à la fermeture. Il arrive quelquefois, au bout de deux ou trois heures, qu'un ami arrive ou même un parent et je suis obligé de discuter pendant une demi-heure, quelquefois une heure. Ensuite, je me remets au travail et j'ai toujours fonctionné ainsi.

Et toi, tu es habitué à cette place-là ?

- 31 Habitué, oui. Ça fait partie... C'est un peu comme chez moi. C'est comme si je me trouvais dans ma maison. Si je n'ai pas cette place, ça me gêne, il me manque un petit quelque chose et je cherche toujours à retrouver ce petit quelque chose (...).

Tu me disais que c'était un lieu de rencontre, toi tu connais beaucoup de monde ici ?

- 32 Oui, je crois que je connais assez de monde. Tous ceux qui sont habitués, tous ceux qui sont vraiment usagers de la bibliothèque, qui sont accros de la bibliothèque, moi je les connais... c'est à force de se rencontrer soit dans les couloirs, soit dans les rangs, enfin à l'entrée, on finit par se connaître.
- 33 Je dirais que je connais facilement quelques milliers de personnes ici à la bibliothèque. On peut estimer en gros que la Bpi voit passer 10 000 usagers par jour à peu près. Au bout d'un mois, on voit bien... on a à peu près la population d'une grande ville de 300 000 habitants. Parmi ceux-là, il y a des gens qui sont réguliers... Quand les gens passent souvent, plus de dix fois, j'arrive à les remarquer. Il s'ensuit quelques discussions, après la discussion, on se présente, après les présentations, oui... il y a une

amitié qui se tisse et on finit par connaître des milliers de personnes. Il arrive aussi que ces amis vous présentent encore d'autres amis et ces autres amis vous présentent encore d'autres amis, et le cercle s'agrandit...

- 34 Ça m'est arrivé de prendre le RER et là, il y a une fille qui me dit bonjour et je me demande où je peux bien l'avoir vue... est-ce par politesse que la demoiselle me dit bonjour ? J'ai eu quand même le courage de poser la question : « Est-ce qu'on se connaît mademoiselle ? Je me demande où je vous ai vue. » Et elle de me répondre : « À la Bpi. » J'ai rigolé, je ne l'avais pas remarquée.

Et ça vient de quoi qu'elle t'ait remarqué ?

- 35 Elle m'a dit que j'ai la manie d'être toujours à la même place et que la place est stratégique. D'ici, je peux voir tout le monde, les gens qui arrivent comme ceux qui s'en vont. Je lui ai expliqué que ça n'était pas dans l'intention de voir tout le monde passer mais que c'était un bon endroit entre plusieurs disciplines. Elle m'a dit : « Oui, on ne peut pas aller à Beaubourg et ne pas vous voir, ne pas vous reconnaître. » J'ai dit : « C'est fort possible. Peut-être que quand vous passiez, j'étais en train d'écrire ou je baissais la tête ou j'étais déplacé, j'étais dans les rayons. » Elle m'a dit : « Oui, je vous connais. »

D'ici, tu peux voir tout le monde

- 36 Oh, une sorte d'observatoire, tu voulais dire ? Oui, il y a l'allée, l'escalator... Bien sûr, quelquefois, je jette un coup d'œil, je vois les gens qui montent, les gens qui descendent. Je vois les gens qui discutent. Il arrive qu'en levant la tête, je vois une silhouette que je reconnais et alors on se donne le bonjour. Bon, je suis quand même bien situé, je ne me plains pas. [Rire]

Depuis que tu es là, ça fait maintenant cinq ans, qu'as-tu réalisé ici ?

- 37 J'ai écrit trois bouquins, il y en a un quatrième en gestation... J'ai fait des travaux, j'ai poursuivi sur le thème de la religion et de la politique.
- 38 J'ai aidé et discuté de travaux d'autres amis qui traitaient de l'ingérence... d'ailleurs, la personne a soutenu sa thèse le 4 juillet et j'étais donc présent à cette soutenance. La personne était hier ici et je vais essayer de faire les dernières corrections pour son manuscrit à déposer. Ben, je ne te donnerai pas de nom. Une personne que je connais.

Et parmi tes livres, il y en a certains que tu as publiés ?

- 39 Oui, j'ai déjà publié un roman, *Évasion au cœur de l'Afrique*, mais il se trouve que j'ai un problème avec l'éditeur. Le dernier bouquin, c'est l'ami en question qui m'a saisi le texte et je crois que dès le début de l'année prochaine, ça va être en rayon, ça va être publié. On verra bien ce que ça va donner. Il y a le second qui est là tout écrit mais qui n'est pas encore saisi. Je crois qu'une fois lancé le premier, le second va être sur le marché aussi, et quand le second sera sur le marché, il faudra aussi lancer le troisième... ensuite...

Donc toutes ces années, tu as écrit des livres ?

- 40 Oui, j'ai écrit, j'ai étudié... je partageais donc ma journée en deux. La première partie, je m'occupais de mes recherches et la seconde partie, j'écrivais mon bouquin. C'est ainsi que je me suis organisé. Je travaille ainsi. C'est ma discipline.

Tu es à l'université ?

- 41 Théoriquement, une thèse, ça se soutient à l'université donc il faut quelques attaches. Mais qu'est-ce que je ferais à l'université ? Absolument rien. J'ai gardé de bons rapports avec des enseignants qui m'ont formé en sciences politiques. Ce sont des gens vraiment honnêtes, qui aiment la culture. Beaucoup ont plusieurs diplômes dans plusieurs domaines et ce sont des gens qui continuent à travailler, à produire, à faire de la recherche. Ils écrivent des bouquins, je trouve ça beau.

Et tu l'as fini ta thèse ou elle est toujours en préparation ?

- 42 Il reste quelques chapitres qu'il faut rafistoler. La logique est là, les informations arrivent et quand tout est bien ficelé, il faut une soutenance. Ce ne sera pas une thèse pour mettre sur les rayons poussiéreux des bibliothèques universitaires. Il faudrait bien essayer au moins de mettre à la disposition du grand public les résultats de la recherche. Je crois que ça doit être mon but. Ça n'est pas pour dire que moi je le fais pour avoir une peau d'âne... non... sinon à quoi ça sert ? Il faut essayer de se renouveler, de creuser un petit trou quelque part, d'agiter un petit coin... Si tout le monde s'y met, les choses vont bouger et on va avancer. Il faut de la discipline, il faut du travail, je reconnais.

Donc là, c'est le dernier jour ?

- 43 Oui, c'est le dernier jour.

Est-ce que ta journée est une journée normale ou tu as prévu de faire des choses particulières ?

- 44 Là, j'avais prévu d'essayer de faire une petite bibliographie des trucs que je trouve ici qui me sont indispensables, que je ne pourrais peut être pas trouver ailleurs. J'avais aussi prévu de finir la correction de la thèse de mon ami. Il reste à peu près deux cents pages puisqu'il en a écrit sept cents en deux tomes.
- 45 *Comme tout à l'heure, quelqu'un s'arrête pour lui demander s'il n'a pas vu passer un de ses amis puis ils évoquent en les comparant les bibliothèques qu'ils pourront fréquenter après la fermeture.*

Tu connais beaucoup d'Africains ici ?

- 46 Oui, mais il a l'habitude de fréquenter aussi la bibliothèque. Je connais son frère aîné qui était avec moi à l'école de Bangui, en Centrafrique. Un jour, je l'ai vu ici et quand il m'a reconnu, il m'a dit : « Mais, aîné... qu'est-ce que vous faites ici ? » Je lui ai répondu :

« Ben, écoute, je viens ici piocher les idées des Occidentaux » et il s'est mis à rigoler... C'est ainsi qu'on a commencé... Il m'a dit qu'il faisait des études juridiques... on a bavardé... Il y a certaines personnes qu'on aimerait bien rencontrer mais on ne connaît ni leur université ni même pas où elles habitent. Si vous fréquentez Beaubourg, au bout de trois, quatre, cinq, six mois, vous allez rencontrer la personne ici.

Tu ne connais pas que des Africains ?

- 47 Non, il y a des Congolais, des Ivoiriens, des Français, des Espagnols, des Italiens, des Gabonais, des Antillais, beaucoup d'Antillaises parce que les Antillais n'aiment pas faire des études, des Américains et même des Scandinaves que j'ai rencontrés ici.

Et la petite bibliothèque qu'ils vont ouvrir en novembre...

- 48 Je vais voir ce que ça donne, je ne peux pas juger, je ne sais pas ce que ça va donner. Je sais seulement qu'ils vont garder les mêmes horaires, mais la richesse documentaire sera-t-elle la même ? C'est la question que je me pose. Puisqu'on me dit qu'on va faire un choix, sur quels critères on va le faire, je n'en sais rien.

Tu as entendu parler des lecteurs qui protestaient contre la fermeture ?

- 49 Oui, oui. Il y avait un mouvement, il y a même un comité de lecteurs qui s'est formé.

Et tu les as rencontrés ?

- 50 Certains membres, pas tout le monde... certains membres qui voulaient être accompagnés du personnel pour demander la révision de la décision... Il y a même un syndicat étudiant qui s'est mêlé de l'affaire, l'UNEF.

Donc tu as été signataire de la pétition ?

- 51 Cela va de soi.

Et pendant deux ans, tu sais que l'Espace musique ne sera pas dans la petite bibliothèque...

- 52 Oui, on me l'a dit et je le regrette. Il n'y aura plus de Labo de langues, plus d'espace pour la musique... qu'est-ce qui va rester alors ? Des ouvrages généraux. Et quelquefois, les gens ne comprennent pas. Ils croient que peut-être en musique, on s'ennuie vite... on peut bien faire de très bonnes recherches en consultant des documents musicaux. Il y a une partie de mes travaux en histoire où je fais appel aux documents sonores, donc à la musique... vous savez les musiciens en quelque sorte, ce sont des interprètes. Ils essaient de dire ce qu'est la société, de transcrire un point de vue, une morale ou une conception de la société. À partir de ce que l'on chante, de ce qu'on dit, on peut retirer une philosophie, une contestation. Il y a des thèmes qui sont là, qu'on pourrait exploiter et c'est un plus pour un chercheur. Je leur ai dit que je ne croyais pas que la

musique, c'était seulement pour se détendre ou danser comme moi-même je vais faire. C'est emballant, on s'agite mais c'est pas seulement ça. [...]

Tu avais rendez-vous à 15h30 ?

- 53 Oui, mais c'est pas grave, c'est le dernier jour... donc on peut faire une exception.

Tu habites où en ce moment ?

- 54 Je suis au Vésinet, dans le 78. Avant j'étais à Paris dans le 13^e mais je mettais le même temps pour arriver ici.

Tu viens de Centrafrique ?

- 55 Oui, de Centrafrique... Je suis un sauvage de Centrafrique qui fait l'ethnographie des Occidentaux, et surtout des Français.

Tu es arrivé en France il y a longtemps ?

- 56 J'ai quitté la République centrafricaine en 1979.

Et ta famille est restée là-bas ?

- 57 Oui, enfin d'après ma mère, je lui manque énormément.

Ce sont toujours tes parents qui te soutiennent financièrement ?

- 58 Non, je suis majeur, je suis vacciné. Je n'ai pas à demander quoi que ce soit à mes parents. J'ai été sevré, donc...

Comment tu fais, tu as des ressources ?

- 59 J'ai un budget que je gère.que je serre... J'essaie de tenir les cordons de ma bourse pour finir ce que je veux finir.

Tu es au RMI ?

- 60 Non, je ne suis pas un tricheur. À quoi ça sert le RMI ?

Avoir un peu d'argent pour vivre

- 61 Ça, c'est se moquer des gens... S'il faut faire quelque chose, je monterai quelque chose à moi, une entreprise à moi...

Tu passes quand même tes journées ici et tu réussis à avoir...

- 62 Oui, j'ai un budget bouclé pratiquement jusqu'en juin 98 et il faut après avoir quelques rentrées d'argent.

Tu as touché un héritage ?

- 63 [Rires]

Je peux couper le micro si tu veux...

- 64 Non, il n'y a pas de secrets. Je n'ai rien à cacher. (...) J'ai un ami que je connais bien, un monsieur très bien qui a fait des études en mathématiques. Il est de bonne famille : magistrat, professeur d'université. C'est un monsieur très gentil, honnête, sérieux et au lieu d'être un bon ingénieur comme le voulait son papa, il a dit : « Non, je veux être agriculteur. » Tollé dans la famille ! Ce monsieur, c'est un aîné, c'était un étudiant de mai 68... Il a acheté quelques terres agricoles et il a fait une agriculture scientifique. Dès la première année, il a fait un chiffre d'affaires de un million, ce qu'il ne pouvait pas faire en tant que débutant dans une grande entreprise. La seconde année, il était passé meilleur agriculteur dans les Bouches-du-Rhône, et il a commencé à embaucher des personnes, acheter des machines. Comme on s'entend bien, il m'a dit : « Si tu finis tes examens, tu peux travailler tout l'été. » J'ai bouclé les examens en mai et j'ai commencé à bosser avec lui jusqu'en décembre. Et hop, voilà mon trésor de guerre constitué. C'est ainsi. Comme je sais lire et écrire, je peux aussi publier, donc pactole mis de l'autre côté. Voilà c'est très simple. Je sais qu'en cas de coup dur, si je téléphone à ma mère, elle voudra m'envoyer un chèque... Non, ce n'est pas digne d'un homme. Ce n'est pas responsable.

Quelle est la profession de tes parents ?

- 65 Mon père est retraité, le pauvre et c'est ma mère qui s'occupe de la famille. Elle est dans le commerce. Elle fait ses propres affaires. Mon père touchait tout ce qui était pêche, poissonnerie... saumonerie rurale et c'était ma mère qui se chargeait de vendre les produits. C'était un couple de complices, ça fonctionnait comme ça.
- 66 Je suis né dans le village de mon père, la région de nos ancêtres... mes frères sont tous nés dans la capitale... Quand j'avais 5 ans, il a dit à ma mère : « Mon fils doit aller à l'école des Blancs. » Autrement, si on voulait continuer le secondaire, il fallait faire soixante kilomètres. Là, il y avait un collège. Et si on voulait encore continuer, ça n'était pas donné à tout le monde, il fallait remonter dans la deuxième ville du pays où il y avait un lycée. Alors, il a pris cette décision : « Mon fils ira à l'école des Blancs à Bangui. » C'est ainsi que ma mère a pris ses clic et ses clac et hop !... on est arrivé là. Un jour, j'ai dit : « Papa, tu as bien voulu qu'il y ait une coupure entre ce que tu faisais et ce que je dois faire, je dois te montrer que tu ne seras pas déçu. » Il rigolait [...].

Tu es l'aîné ?

- 67 Non, j'ai un frère aîné, ensuite un cousin germain qui est aussi mon aîné. Il est devenu Occidental. Ensuite, il y a quatre frères, une sœur, un cousin germain, tout un village... Quand ils sont tous là, on forme un village.

Ils sont tous restés là-bas ?

- 68 Certains sont là pour leurs études...

Et toi, quand es-tu retourné là-bas pour la dernière fois ?

- 69 La dernière fois que j'ai vu ma mère, ça remonte à 83... et je n'ai pas l'habitude ni de téléphoner, ni d'écrire.

Pourquoi ?

- 70 Pour la simple raison que ma mère, une fois qu'elle entend ma voix, elle se met à pleurer. Alors chaque fois ça me perturbe, ça me gêne. Pour lui écrire, je passe par son neveu, son fils aîné ou son frère aîné qui a plus d'autorité sur elle. Je dis : « Dis à ta tante, etc. » Mon cousin va la voir et dit : « Le petit m'a écrit... » (...)
- 71 Les Occidentaux ont l'habitude de tout demander à leurs parents. L'instructeur familial, c'est sécurisant. Si moi par exemple, j'ai des problèmes, c'est pas seulement mon père ou ma mère qui vont intervenir... non, c'est tout le clan sinon toute la tribu qui sera mis à contribution.

Tu parles quelle langue ?

- 72 C'est le sango.

Tu as l'intention de repartir ?

- 73 Ouais, sinon c'est une perte pour la troupe. Eux, ils pensent toujours en terme de groupe. C'est comme ça. Chez, les Occidentaux, c'est l'individu qui est primordial. Tout est basé sur l'individualisme. « Moi j'ai réussi, moi j'ai une belle situation, moi j'ai ceci ou cela. » Mais en contrepartie, l'individu se trouve fragilisé quand il ne réussit pas. Or chez nous, le système est autre. Quand j'ai une femme, cette femme ne va pas coucher avec tout le monde mais, dans ma tête, c'est la femme du groupe. C'est le pilier de la famille, c'est elle qui a le pouvoir économique. C'est elle qui rassemble les gens.

Est-ce que tu penses retrouver à la bibliothèque un petit peu de cette spécificité africaine avec d'autres habitués ?

- 74 Les Centrafricains que je connais ont toujours gardé cette mentalité vis-à-vis de moi. Ils se comportent comme s'ils étaient en Centrafrique. Comme avec la personne qui est passée tout à l'heure... puisque je suis l'ami de son frère aîné, à travers moi, il voit son frère aîné. Il se comporte comme il se comportait avec son frère aîné. Quelquefois ils

arrivent comme ça et ils me disent : « Grand frère, on t'invite, viens prendre un café », d'eux-mêmes comme ça... Ça veut dire tout simplement : « Nous on est jeune, on va s'occuper de toi. » Mais il y en a aussi bien sûr qui s'en fichent. Ils mettent tout en désordre mais pour eux, le choc sera moins grand que s'ils rentrent avec la mentalité occidentale française. (...)

Tu as quel âge si je peux me permettre ?

75 (...) Je suis un poisson de 52...

Plus tard, je le croise à l'entrée de la bibliothèque, micro en main :

76 Jacques : Alors c'est la pêche aux illusions ?

Pourquoi tu dis ça ?

77 Nous, lecteurs, pouvons nous diviser en plusieurs catégories. Il y a ceux qui sont sincères mais est-ce qu'ils font vraiment ce qu'ils disent ? Ils déforment peut-être la réalité. Ils prennent peut-être leurs rêves pour la réalité.

78 Il y a aussi ceux qui jouent le jeu pour faire plaisir et ceux qui ne veulent pas répondre. Ils ne veulent pas répondre parce qu'ils ne veulent pas être gênés ni donner d'informations sur ce qu'ils font. C'est en cachette qu'ils veulent travailler.

Et la bibliothèque est aussi une illusion ?

79 Oh non ! On vient peut-être pêcher nos illusions ici...

80 Bon, je vous dis adieu, Monsieur, pour ne pas vous dire au revoir, adieu jusqu'au revoir.

Annexe

N° d'ordre, pseudonyme, signalétique

[1] Mme Konopka

- 1 Femme, 40 ans, sociologue, résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 10 ans, quotidiennement en période de travail intensif, (entretien immédiat).

[2] Mme Sigouret

- 2 Femme, 70 ans, surveillante médicale à la retraite, résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 10 ans, (entretien immédiat).

[3] M. Varlet

- 3 Homme, 29 ans, administrateur de biens dans un syndic de copropriété, résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 8 ans, quotidiennement quand il était étudiant, irrégulièrement, 1 à 2 fois par mois au moment de l'entretien, (entretien sur rendez-vous).

[4] Mme Robin

- 4 Femme, 55 ans environ, professeur de linguistique, ancienne infirmière, résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 13 ans, quotidiennement, dimanches compris, (entretien sur rendez-vous).

[5] et [35] Henri

- 5 Homme, 63 ans, retraité, ancien ouvrier manœuvre, résidant à Vincennes. Fréquente la Bpi depuis 17 ans, uniquement les week-ends lorsqu'il était en activité, quotidiennement depuis sa retraite, (deux entretiens immédiats, avec deux enquêteurs différents).

[6] Mme Pasquet

- 6 Femme, 46 ans, sans emploi (a démissionné de son poste de directeur des ventes dans la grande distribution), résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis l'ouverture, une fois par semaine lorsqu'elle était en activité, 2 à 3 fois par semaine au moment de l'entretien, (entretien sur rendez-vous).

[7] M. Faure

- 7 Homme, 78 ans, ingénieur SNCF à la retraite, résidant à Paris. Vient à la Bpi depuis qu'il est en retraite, fréquence de visite variable : très régulièrement (deux fois par semaine) à une certaine époque, pour apprendre l'anglais, (entretien immédiat).

[8] M. Tarquis

- 8 Homme, 32 ans, étudiant (DEA de linguistique), résidant à Paris, 1^{ère} visite en 1977. Fréquentait la Bpi quotidiennement en 1981-1982, n'est pratiquement pas venu de 1986 à 1992. Vient à nouveau très régulièrement depuis 1992 (date à laquelle il a repris ses études), tous les jours au moment des examens, (entretien sur rendez-vous).

[9] Mme Pinto

- 9 Femme, artisan, 25 ans, 1^{ère} visite en mars 1983, vient tous les jours, avec une interruption entre 1992 et 1996, (entretien immédiat).

[10] Mme Davoust

- 10 Femme, 73 ans, retraitée, ancien professeur de philosophie, résidant à Paris et à Nîmes. 1^{ère} visite en juillet 1977, fréquence de visite variable, quotidienne au moment de l'entretien, (entretien sur rendez-vous).

[11] Mlle Carette

- 11 Femme, 25 ans, étudiante (DEA d'économie), résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 5 ans, 2 à 3 fois par mois, le rythme s'accélérait au moment des examens, (entretien immédiat).

[12] M. Rufin

- 12 Homme, 28 ans, non voyant, concepteur de projets culturels dans les lycées, fréquente la Bpi depuis 9 ans, sur un rythme hebdomadaire pendant ses études, une fois par mois au moment de l'entretien, (entretien sur rendez-vous)

[13] Melle Solon

- 13 Femme, 27 ans, metteur en scène, fréquente régulièrement la Bpi depuis 4 ou 5 ans (a fréquenté la bibliothèque pour enfants quand elle était plus jeune) ; niveau bac. Résidant à Paris, (entretien immédiat en Salle d'actualité).

[14] Alice et Lydia

- 14 Femmes, 25 ans (entretien collectif). Étudiantes en DUT. Fréquentent la Bpi depuis peu, assez irrégulièrement (en fonction des exposés à préparer), mais connaissent l'établissement depuis très longtemps (bibliothèque des enfants). L'une réside à Nanterre, l'autre à Paris, (entretien immédiat).

[15] Mlle Granjon

- 15 Femme, 30 ans. Rédactrice d'actes juridiques. Titulaire d'un DESS de droit. Fréquentait très régulièrement la Bpi pendant ses études il y a 10 ans (même le dimanche). Continue à venir depuis qu'elle travaille. Réside à Paris, (entretien immédiat).

[16] Mme Garde

- 16 Femme, professeur de lettres, résidant à Paris, fréquente la Bpi depuis l'ouverture, 3 fois par semaine, de 18 à 22h, (entretien sur rendez-vous).

[17] Sibylle

- 17 Femme, 19 ans, étudiante en hypokhâgne scientifique, résidant à Paris. Vient très régulièrement plusieurs fois par semaine et le week-end depuis 2 ans, (entretien sur rendez-vous).

[18] M. Garcin

- 18 Homme, éducateur sportif et étudiant (maîtrise de psychologie), résidant dans le 95. 1^{re} visite en 1979. Vient régulièrement le samedi et le dimanche depuis un an, c'est-à-dire depuis qu'il est en maîtrise, (entretien sur rendez-vous)

[19] M. Soumaya

- 19 Homme, nonvoyant, fréquente la Bpi depuis le début des années 90, utilisateur régulier de la Salle Borges depuis 1992. Informaticien. Résidant à Paris, (entretien sur rendez-vous).

[20] M. Granger

- 20 Homme, 45 ans, Haut fonctionnaire, détaché de l'enseignement supérieur à l'Ecole des mines et Polytechnique, résidant à Paris. Fréquente la Bpi depuis 10 ans, tous les

dimanches, toute la journée. Vient aussi en fin d'après-midi plusieurs fois par semaine depuis 2 ou 3 ans, (entretien sur rendez-vous).

[21] M. Verdon

- 21 Homme, 78 ans, chirurgien dentiste à la retraite, résidant à Levallois, vient à la Bpi tous les jours, sauf le week-end, (entretien immédiat en Salle d'actualité).

[22] M. Bikeri

- 22 Homme, 30 ans, titulaire d'un BTS informatique, réside à Valenciennes. Fréquentait la Bpi entre 1990 et 1992, pendant ses études à Paris, environ une fois par semaine, (entretien immédiat).

[23] M. Oujdah

- 23 Homme, 50 ans, peintre en bâtiment en arrêt de maladie, fréquente la Bpi plusieurs fois par semaine depuis son accident de travail (exclusivement la vidéo). Réside à Paris, (entretien immédiat).

[24] Lucie et Florence

- 24 2 femmes, 19 et 20 ans, étudiantes (DEUG de sciences à Orsay). Entretien collectif. Fréquentent régulièrement la Bpi depuis 2 ans, plusieurs fois par semaine (notamment le week-end). Résidant en banlieue toutes les deux, (entretien immédiat).

[25] Mme Jaquesson

- 25 Femme, 77 ans, médecin retraitée, fréquente la Bpi depuis l'ouverture, une à deux fois par semaine au moins. Réside à Paris, (entretien immédiat).

[26] Lysianne

- 26 Femme, étudiante (DEA d'études théâtrales), fréquente la Bpi depuis son installation à Paris, il y a 4 ans ; vient assidûment (2 ou 3 fois par semaine) depuis qu'elle a commencé un 3^e cycle il y a 2 ans, (entretien immédiat).

[27] Yves

- 27 Homme, 40 ans, vendeur en librairie, fréquente la Bpi depuis environ 10 ans. Vient régulièrement depuis qu'il a repris des études d'esthétique à Paris VIII grâce à une équivalence. Réside en banlieue (93), (entretien sur rendez-vous).

[28] Agathe et Noémie

- 28 Femme, 27 ans, étudiante (formation d'éducateur de jeune enfant), 1^{re} visite en octobre 1995 et femme, 31 ans, étudiante (formation EJE), fréquente la Bpi depuis 1996.

Entretien collectif. Viennent plusieurs fois par semaine. Résident toutes les deux en banlieue (91), (entretien sur rendez-vous).

[29] Mme Tollini

- 29 Femme, 54 ans, chômeuse, ex-cadre formatrice, fréquente la Bpi depuis l'ouverture, auparavant très régulièrement, au moment de l'entretien au moins 3 fois par mois. Réside à Paris, (entretien sur rendez vous).

[30] Cécile

- 30 Femme, 25 ans, intermittente régie spectacle, fréquente la Bpi depuis qu'elle est au chômage, c'est-à-dire depuis 3 mois, 1 à 4 fois par semaine, (entretien immédiat).

[31] Xavier

- 31 Homme, 59 ans, intermittent du spectacle, vient par période, au moment de l'entretien assidûment, (entretien sur rendez vous).

[32] Lee

- 32 Homme, 25 ans, étudiant taïwanais, vient tous les jours au Laboratoire de langues pour apprendre le français, (entretien sur rendez vous).

[33] Boris

- 33 Homme, 23 ans, étudiant allemand, (entretien sur rendez vous).

[34] Kais

- 34 Homme, environ 35 ans, réfugié kurde vient 4 jours par semaine au Laboratoire de langues depuis 4 mois pour apprendre le français, (entretien sur rendez vous).

[35] Henri

- 35 *[cf. supra]*

[36] Yasmina

- 36 Femme, 28 ans, étudiante (CAPES d'histoire). Fréquente la Bpi depuis 6 ans, au moins trois fois par semaine, au moment de l'entretien, (entretien immédiat).

[37] M. Plantut

- 37 Homme, 67 ans, retraité, ancien coiffeur, fréquente la Bpi depuis 5 ans, tous les jours, (entretien immédiat).

[38] Kumar

- 38 Homme, environ 45 ans, d'origine indiano-vietnamienne. Donne des cours de danse, auteur compositeur, (entretien immédiat)

[39] Elise

- 39 Femme, 29 ans, étudiante (maîtrise d'ethnomusicologie), intermittente du spectacle technicienne son. 1^{re} visite en 1991, fréquente la Bpi depuis 3 ans, (entretien sur rendez-vous).

[40] M. Guérin

- 40 Homme, environ 30 ans, bibliothécaire en section jeunesse, fréquente la Bpi depuis un an, 1 à 2 fois par semaine environ, (entretien immédiat).

[41] David

- 41 Homme, 25 ans, étudiant, histoire de l'art, (entretien immédiat).

[42] Jean-Sébastien

- 42 Homme, 35 ans, étudiant (thèse d'aéronautique), 1^{re} visite scolaire du Centre avant l'ouverture, vient environ 2 fois par semaine, (entretien immédiat).

[43] Peter

- 43 Homme, environ 30 ans, journaliste américain en voyage en Europe, vient au Laboratoire de langues tous les jours depuis qu'il est en France (1 mois), (entretien immédiat).

[44]

- 44 3 hommes, habitués des Télévisions du monde, (entretien collectif immédiat).

[45] Thierry

- 45 Homme, 27 ans, franco-béninois, pâtissier, en stage de remise à niveau (8 mois), vient presque tous les jours, (entretien immédiat).

[46] Milena

- 46 Femme, 41 ans, Bosniaque, inactive (travaillait dans une banque), est venue pour la première fois en touriste il y a 15 ans, fréquente la Bpi quotidiennement (entretien immédiat).

[47] Chantai

- 47 Femme, 26 ans, étudiante en géographie par correspondance, vient environ 2 fois par semaine, première visite 5 ans auparavant, (entretien sur rendez-vous).

[48] Marc

- 48 Homme, 32 ans, inactif (RMI), étudie l'art lyrique, fréquente la Bpi régulièrement depuis 7 ans, (entretien immédiat).

[49] Laure

- 49 Femme, 25 ans, étudiante (DESS de psychologie), fréquente la Bpi depuis son arrivée à Paris, il y a 7 ans, par période ; fréquentation intensive depuis 4 ans, (entretien sur rendez-vous).

[50] Emmanuelle

- 50 Femme, environ 40 ans, guide interprète, résidant à Paris, fréquente la Bpi depuis 17 ans, tous les jours au moment de l'entretien, (entretien immédiat).

[51] Manuel

- 51 Homme, environ 50 ans, SDF, fréquente la Bpi depuis 3 ans, quotidiennement, (entretien immédiat).

[52] Christine

- 52 Femme, environ 40 ans, salariée, fréquentait la Bpi depuis plusieurs années irrégulièrement ; au moment de l'entretien, vient tous les jours au Laboratoire de langues depuis un an, (entretien immédiat).

[53] M. Truchet

- 53 Homme, 90 ans, retraité (huissier de justice en Nouvelle-Calédonie) fréquente la Bpi depuis l'ouverture, tous les jours même le dimanche, (entretien immédiat).

[54] Gérard

- 54 Homme, environ 50 ans, traducteur (RMI). Fréquente la Bpi très régulièrement (plusieurs fois par semaine), (entretien immédiat).

[55] Steven

- 55 Homme, Mauricien, fréquente la Bpi régulièrement depuis sa retraite, presque tous les jours, (entretien immédiat).

[56] Mme Lombardi

- 56 Femme, retraitée (France Telecom), vient depuis 10 ou 12 ans, tous les jours quand elle est à Paris, (entretien immédiat).

[57]

- 57 4 jeunes femmes d'origine africaine, environ 20 ans, étudiantes en commerce international, (entretien collectif immédiat).

[58] et [59] Jacques

- 58 Homme, 45 ans, Africain, prépare une thèse et écrit des livres ; vient depuis 7 ans, tous les jours de l'ouverture à la fermeture, (deux entretiens : l'un immédiat, l'autre sur rendez-vous).

[60] Antoine

- 59 Homme, 45 ans, sans emploi, vient presque tous les jours, (entretien immédiat, refus d'enregistrement).